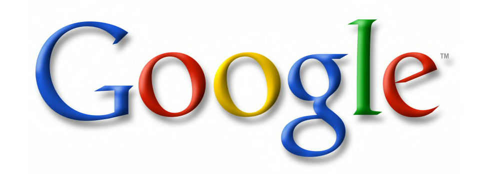
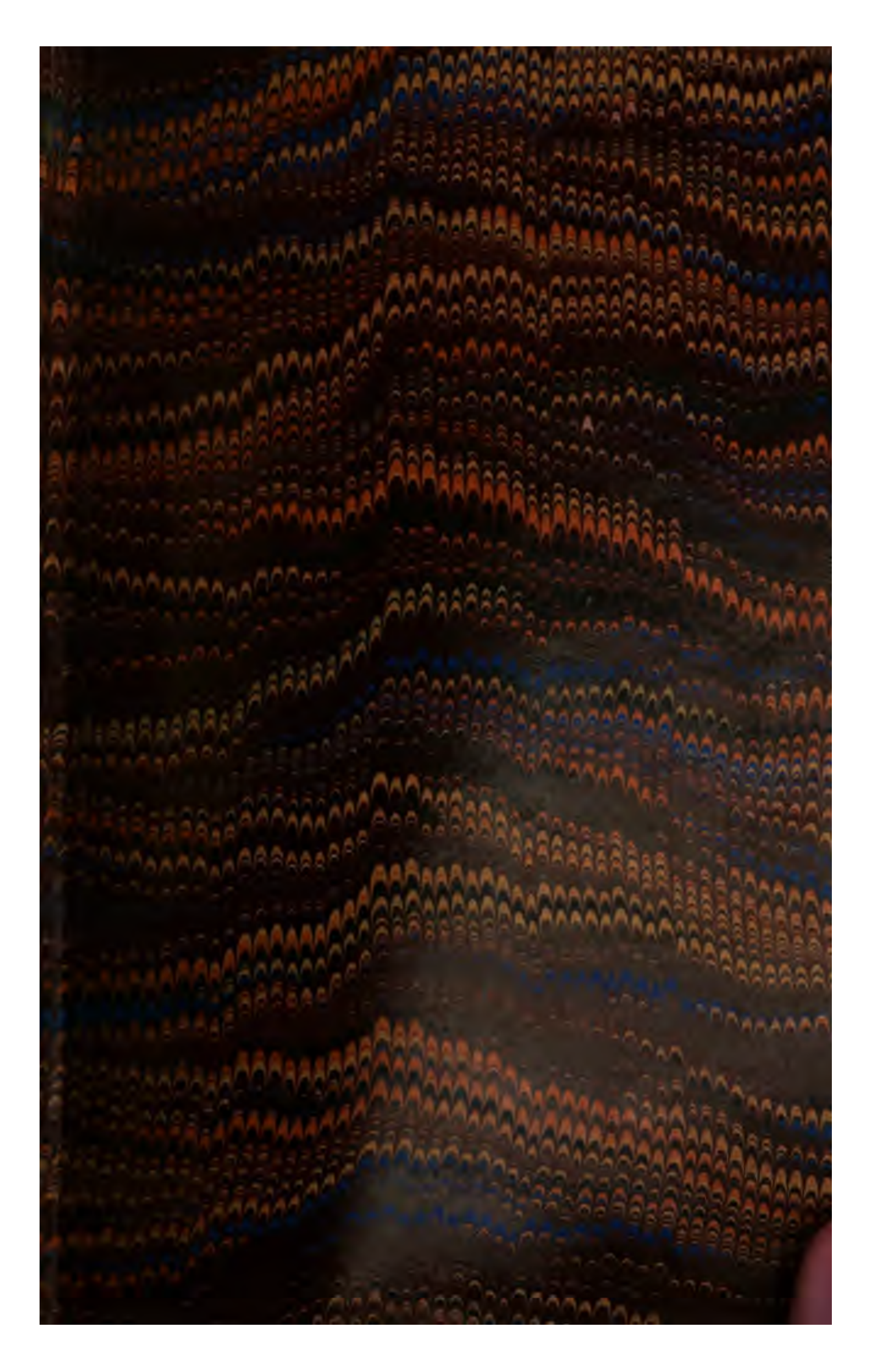



31 e 11d
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



NOIRS ET ROUGES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Format in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume.

Le Comte Kostia; 8e édition. 1 vol.
Prosper Randoce; 3e édition. 1 vol.
Paule Méré; 5e édition. 1 vol.
Le Roman d'une honnête femme; 8e édition. 1 vol.
Le Grand-Œuvre; 3e édition. 1 vol.
L'Aventure de Ladislas Bolski; 6e édition. 1 vol.
La Revanche de Joseph Noirel; 3e édition. 1 vol.
Miss Rovel; 6e édition. 1 vol.
Méta Holdenis; 4e édition. 1 vol.
Le Fiancé de Mlle Saint-Maur; 4e édition. 1 vol.
Samuel Brohl et Cie; 5e édition. 1 vol.
L'Idée de Jean Têterol; 5e édit. 1 vol.
L'Espagne politique (1868-1873). 1 vol.
Études de littérature et d'art. 1 vol.
L'Allemagne politique; 2e édition. 1 vol.
Amours fragiles; 3e édition. 1 vol.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Hommes et choses d'Allemagne, Croquis politiques, par G. Valbert.
1 vol. in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD

NOIRS

ET ROUGES

PAR

VICTOR CHERBULIEZ

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

NOIRS ET ROUGES

I

C'était la veille de Noël; jamais la petite chapelle de l'un des couvents du faubourg Saint-Germain n'avait été plus ornée, plus coquette, plus parfumée d'encens. Devant la crèche, qui brillait de mille feux, se tenaient à genoux, sur deux rangs, dix-huit jeunes filles, lesquelles paraissaient plongées dans un profond recueillement. C'étaient les élèves qui devaient quitter le pensionnat dans l'année et qui avaient obtenu la faveur de consoler une heure durant l'Enfant Jésus.

La crèche ne laissait rien à désirer; nous vivons dans un temps où l'on perfectionne tout, les lycées et les couvents, les poupées et les illuminations. Le divin Enfant, gras, potelé, était en belle cire, et il dormait sur de la paille qui était de vraie paille. Sa mère, vêtue d'une robe blanche et parée d'une admirable ceinture bleu de ciel, dont les bouts flottaient, se penchait sur lui pour le regarder souffler. Saint Joseph, appuyé sur son bâton, contemplait ce mystère d'un air pensif et mélancolique. Trois vaches atta-

chées à leur râtelier, retournant la tête avec effort, fixaient sur le nouveau-né des yeux béants et dévots. On apercevait sous une charmille une bergère qui accourait en hâte, chargée de provisions, de vrai lait, de vrai beurre, de vrais œufs. A droite, dans une verte prairie, on voyait s'acheminer un troupeau, que précédaient ses chiens et ses bergers; un ange, suspendu par un fil d'archal, leur montrait du doigt l'étable et semblait leur dire : « Je vous annonce un grand sujet de joie. » Dans le fond étincelait une petite étoile, et majestueusement s'avançaient les trois rois mages, habillés de brocart, couronne en tête. Quoiqu'ils vinssent de loin, ils n'étaient point las; on ne l'est jamais quand on apporte au Dieu fait chair de l'or, des pierreries et de la myrrhe.

Parmi les jeunes filles silencieusement agenouillées devant la crèche, il y en avait de grandes et de petites, de blondes et de brunes, de laides et de jolies; mais toutes s'acquittaient ou essayaient de s'acquitter de la tâche délicate qui leur avait été confiée. On leur avait dit : « Consolez l'Enfant Jésus. » Elles travaillaient de leur mieux à le consoler. Deux ou trois, qui avaient l'imagination vive, prenaient la chose au grand sérieux, presque au tragique. L'enfant qui s'offrait à leurs regards, couché sur un lit de paille, n'était pas pour elles une poupée de cire, mais un véritable enfant en chair et en os, qui était exposé dans une étable ouverte à tous les vents; sans doute il avait froid, il grelottait, sans compter qu'il avait faim, et sa triste situation leur inspirait une tendre pitié. Elles lui promettaient de chercher

dans leur garde-robe un vêtement chaud pour l'habiller, elles s'engageaient pieusement à s'ôter les morceaux de la bouche pour le nourrir, et elles lui disaient en elles-mêmes tout ce qu'une jeune mère peut dire à son enfant pour le distraire ou l'amuser; elles épuisaient à cet effet ce gazouillement de la maternité que les femmes savent toutes dès leur première jeunesse, car, pour être mères, les femmes n'attendent pas d'avoir des enfants. D'autres, plus avisées, éprouvaient quelque embarras; le respect enchaînait leur langue et glaçait leurs inspirations. Elles faisaient la réflexion qu'on ne parle pas au Fils de Marie, au maître du ciel et de la terre, comme au premier venu, qu'il y faut plus de cérémonies; elles croyaient lui voir une auréole autour du front, elles songeaient au miracle de sa naissance, au mystère de sa croix, et en vain cherchaient-elles péniblement quelque chose à lui dire, elles ne trouvaient rien. Il est permis à des filles de seize ans d'ignorer les paroles qui peuvent consoler un Dieu.

D'autres encore, s'il faut ne rien céler, avaient d'assez fortes distractions; elles laissaient vaguer leur esprit, elles pensaient à ceci, à cela. Au dehors, le vent, qui soufflait avec rage, menait grand bruit; il leur récitait des histoires qu'elles écoutaient avec plaisir. Le vent est un émancipé qui fait ce qu'il veut, qui s'en va où bon lui semble; il prônait à ces pensionnaires les joies de la liberté, le bonheur d'aller, de courir à perte d'haleine, et il les persuadait aisément. Il leur apportait aussi les confuses rumeurs de la grande ville où il venait de se promener; il leur disait ce qu'il

avait vu, leur racontait le monde, ses fêtes, son tourbillon, et le tourbillon les attirait. Par instants, une impétueuse rafale, qui menaçait de tout emporter, les faisait tressaillir ; il leur semblait qu'un hardi ravisseur rôdait autour des murs du couvent et s'escrimait à y pratiquer une brèche pour lui dérober ses prisonnières. Tout à coup, elles rappelaient à elles leur esprit envolé ; elles se souvenaient qu'elles étaient dans une chapelle et que dans cette chapelle il y avait quelque chose d'invisible qui les regardait. Alors, comme des hirondelles qui ont longtemps tournoyé dans les airs et qui soudain se rabattent à tire-d'aile sur leur nid, leurs pensées retournaient en hâte à la crèche de Bethléem, et leurs lèvres marmottaient une prière d'où leur cœur était absent. L'une d'elles avait une main charmante, faite au tour, très blanche, aux ongles roses. De temps à autre elle contemplait l'Enfant Jésus, mais plus souvent elle contemplait sa main, négligemment posée sur l'un des montants de sa chaise, où ses ongles roses écrivaient je ne sais quoi.

Tout au bout du second rang, un peu à l'écart, à demi cachée dans l'ombre d'un pilier, se tenait immobile comme une statue une jeune fille qui ne ressemblait pas aux autres et qui faisait un autre emploi de son temps. Elle s'occupait peu de la crèche ; elle ne causait pas avec l'Enfant Jésus et ne s'appliquait pas à le consoler ; elle n'écoutait pas non plus le vent, qui n'avait rien à lui dire, et elle ne songeait pas à regarder sa main. Elle était comme absorbée dans une rêverie, elle se recueillait dans une pensée qui la possédait tout entière.

Cette jeune fille, qui s'appelait Mlle Jetta Maulabret, était plutôt jolie que belle ; sa figure n'était pas irréprochable, mais personne ne s'avisait de la discuter. On ne pouvait passer près d'elle sans la remarquer, ni la remarquer sans éprouver le désir de lui parler, ni lui parler sans avoir envie de lui plaire. Elle avait le charme, le mystère, ce je ne sais quoi d'inoubliable qui n'appartient pas toujours à la beauté. Son nez était un peu court, et sa bouche était trop grande ; mais sa tête, d'un ovale parfait, se balançait avec grâce sur d'admirables épaules; elle avait une fraîcheur de teint délicieuse; son front était pur comme une matinée de printemps, comme une fleur qui vient de s'ouvrir. A l'ombre, ses yeux paraissaient noirs; ils étaient d'un bleu foncé à la lumière ; le regard qui en sortait semblait venir de loin et courait droit devant lui ; ce regard voulait du bien à tout l'univers.

Mlle Maulabret était l'enfant gâtée du couvent. Presque toutes ses compagnes l'aimaient ; depuis qu'elle était au monde, elle n'avait pas laissé échapper un mot qui pût chagriner quelqu'un. Elle était fort estimée de ses maîtresses: c'était une élève modèle, qui n'avait jamais eu de *cachet*. Après avoir passé par l'association de la Sainte-Enfance, elle était entrée dans la société des Anges, puis elle était devenue enfant de Marie. A treize ans, elle avait eu le ruban et la médaille des Saints-Anges ; dans la dernière année, elle avait obtenu douze nominations, tous les prix des cours, le prix de sagesse, le prix d'excellence, le premier médaillon. On l'aimait parce qu'elle était douce et bonne, on l'aimait aussi pour sa gaieté, vraie

gaieté d'alouette qui chante au soleil les gloires du blé mûr; sa voix était argentine, son rire était clair, franc et contagieux.

Cependant, depuis peu, sa gaieté avait reçu une atteinte, elle était plus avare de son rire. Elle commençait à réfléchir, et ses réflexions n'étaient pas couleur de rose. Il y a un âge où la vie nous porte; il y en a un autre où, par un juste retour, c'est à nous de la porter. Mlle Maulabret avait traversé cette crise, et, par moments, son fardeau lui pesait. Il y avait du moins dans sa destinée des obscurités qui l'inquiétaient. Six ans s'étaient écoulés; elle en avait dix-sept, et on ne songeait pas à la retirer du couvent. Elle n'y était point malheureuse, mais elle n'entendait pas y rester toujours; on avait l'air de ne plus l'aimer et de l'oublier, ce qui lui causait un sérieux souci. Pendant longtemps, elle avait passé ses vacances dans la maison paternelle ; deux fois déjà, elle avait dû rester avec les *gardiennes*. Les explications qu'on lui avait données lui avaient paru un peu louches, et les explications louches irritent la curiosité. Depuis dix-huit mois, sa mère, qui venait souvent la voir, ne venait plus ; on lui avait dit que sa santé l'obligeait à vivre dans le Midi. Son père continuait de venir, mais à de longs intervalles, et, quand elle l'interrogeait, il rompait brusquement les chiens. Elle se demandait par instants s'il n'était pas arrivé quelque chose qu'on lui cachait.

Le fait est qu'on la tenait soigneusement dans l'ignorance de certains incidents fâcheux qui s'étaient produits dans sa famille. Elle avait pour père un

homme à lubies ; rien n'égalait l'incohérence de ses idées, si ce n'est le décousu de sa conduite. Après avoir essayé de tout, il avait imaginé de se faire sculpteur. Il se croyait du génie, il n'avait qu'un tout petit talent, accompagné de beaucoup d'orgueil et d'une immense paresse. Les déceptions avaient assombri et aigri son humeur ; il était devenu hypocondre, acariâtre, brutal, et de plus en plus il avait tourné le dos au succès. Il s'en était pris de sa médiocrité à tout le monde, mais surtout à sa femme, qui était fort jolie et fort coquette. On avait fini par se séparer à l'amiable, sans procès et sans jugement. Peu après, elle était partie avec quelqu'un pour l'Italie, d'où elle n'était pas revenue. Le sculpteur était resté seul, maudissant l'injustice des hommes et du sort, et mangeant son patrimoine, dont il vit bientôt le bout. Il aurait pu gagner quelque argent en donnant des leçons, mais il aurait cru déroger. Par vanité, il avait placé sa fille dans un couvent très aristocratique ; par vanité aussi, il acquittait religieusement les frais du pensionnat ; la vanité a ses vertus. Il serait mort plutôt que de lui confesser l'état de sa fortune, la ruine de ses espérances ; il aurait mieux aimé se poignarder que de lui dire : Je suis médiocre. Il avait de bonnes raisons pour ne pas la prendre auprès de lui pendant les vacances du couvent ; il n'avait plus d'autre logement que son atelier, où il consumait ses journées à rêvasser, et une grande alcôve, où il employait ses nuits à ne pas dormir.

Il n'y avait pas quinze jours qu'il s'était présenté inopinément au parloir. Jetta accourut ; il lui témoigna

une tendresse inaccoutumée, la baisa à plusieurs reprises sur le front. Il ne se lassait pas de la regarder, comme s'il l'eût vue pour la première fois. Elle profita d'un moment où ils étaient seuls pour s'asseoir sur ses genoux, pour lui jeter ses bras autour du cou, et elle lui dit :

« Ce n'est pas tout cela, méchant homme. Quand donc viendras-tu me chercher ? »

Il ne répondit pas.

« Sera-ce pour l'an prochain ?

— Peut-être. »

Elle s'avisa qu'il avait l'air singulier.

« Je suis sûre que tu me ménages une surprise. Gageons qu'à Noël je ne serai plus ici.

— Peut-être. »

Il n'en dit guère plus long, et bientôt il se retira précipitamment. Mais, arrivé sur le seuil, il se retourna, contempla pendant quelques secondes cette jolie tête, ces cheveux couleur noisette, ces joues aussi fraîches qu'un beau fruit ; on eût dit qu'il voulait les emporter dans ses yeux.

C'est à cela que pensait Mlle Maulabret ; elle repassait dans son esprit tous les détails de cette visite, les moindres propos qu'avait tenus son père, ses gestes, ses sourires. Elle se demandait : Viendra-t-il demain ? Plus d'une fois déjà, son attente avait été déçue ; elle avait appris à connaître les paroles trompeuses, la vanité des promesses, la promptitude des oublis, à se défier des pères qui disent : Je viendrai, et qui ne viennent pas. Et les filles restent les bras ballants, le cœur lourd comme du plomb, roulant dans leur tête

une foule de questions qui les tourmentent et auxquelles les murs d'un couvent ne savent que répondre.

Après avoir longtemps rêvé, elle ferma les yeux, joignit les mains, y posa son front et pria. Pour les croyants, la prière n'est rien, ou elle est un miracle, une puissante magie qui suspend les lois de la nature, une sainte violence faite aux lois de cet univers. Sans être dévote, Mlle Maulabret était profondément pieuse; personne n'eut jamais plus qu'elle le don de croire. Elle avait peu de goût pour les petites pratiques, pour les dévotions puériles, pour les images, pour les amulettes, pour la bimbeloterie religieuse; mais elle croyait de toute son âme à quelque chose d'éternel qui a des yeux et des oreilles, à quelque chose d'infini qui a des entrailles. Une comédienne de notre connaissance, quand il lui arrivait de prier Dieu, s'exprimait en ces termes : « O mon Dieu ! si toutefois vous existez, écoutez-moi, si toutefois vous pouvez m'entendre, et ayez la suprême bonté, si toutefois vous êtes bon, de m'accorder la petite faveur que je vous demande, si vraiment vous pouvez faire tout ce que vous voulez. » Mlle Maulabret ne logeait point de *si* dans ses prières; elle avait mis toute son âme, le meilleur de son être, dans l'oraison qu'elle balbutiait en ce moment. Lorsqu'elle eut fini, elle acquit la bienheureuse certitude que le miracle s'était opéré, que sa parole avait trouvé des ailes pour s'envoler jnsqu'à l'endroit où réside Celui qui peut tout, qu'elle avait gagné à son désir cette souveraine volonté qui conduit les soleils dans la profondeur des espaces, qui fait germer les plantes dans

le sein de la terre et les destinées dans le fond mystérieux des âmes.

Elle rouvrit les yeux, elle secoua la tête pour remettre à sa place une boucle de ses cheveux qui lui tombait sur les sourcils. Elle revit la crèche; il lui parut que l'Enfant Jésus la regardait en souriant, que la bergère qui accourait vers l'étable lui apportait un peu de bonheur dans sa corbeille, et que les rois mages pressaient le pas, parce qu'ils avaient une bonne nouvelle à lui dire. Elle admira un instant l'étoile qui brillait au-dessus de leur tête; c'était l'étoile qui dissipe les nuages, qui conjure les tempêtes. La paix rentra dans son âme; elle se sentit au cœur une divine légèreté. Elle était certaine, absolument certaine, qu'il ne s'était rien passé de fâcheux, qu'aucun malheur ne la menaçait, qu'en ce moment sa mère pensait à elle, qu'elle était aimée de son père autant qu'elle l'aimait. Elle poussa un soupir de soulagement et de délivrance. Il lui sembla qu'on était bien dans cette chapelle, que c'était un endroit béni entre tous, que l'air y était tiède, qu'on y entendait bourdonner des espérances, qui par instants se posaient sur le front des jeunes filles, comme un papillon se pose sur une fleur sans qu'elle en sente le poids. Alors, cédant à l'impérieux désir de répandre autour d'elle un peu de sa joie, elle se pencha vivement vers une de ses compagnes et l'embrassa de toutes ses forces, ce qui lui valut un regard de réprimande de celle qui était occupée à contempler sa main et qui, troublée dans sa dévotion, parut lui reprocher le scandale d'une telle conduite à une telle heure et dans un tel lieu.

Quelqu'un l'appela doucement par son nom; elle se retourna. Une sœur converse lui dit tout bas :

« Vous monterez tout à l'heure auprès de Mme Thérèse, qui désire vous parler. »

Elle tressaillit, son visage rayonna. Qui pouvait se permettre d'en douter encore? Sa prière avait été exaucée. Dix minutes plus tard, elle gravissait rapidement un escalier, arrivait hors d'haleine à une porte entr'ouverte, où elle frappa, et, sans attendre qu'on la priât d'entrer, elle entra. Puis elle s'élança vers Mme Thérèse, la maîtresse générale, et lui dit :

« Eh bien! madame?.. »

Ces trois mots signifiaient : Ne me faites pas languir; apprenez-moi bien vite cette heureuse nouvelle qu'on vous a chargée de m'annoncer.

Mais Mme Thérèse, au lieu de lui répondre, l'attira vers elle, lui prit les deux mains, plongea son regard dans ces beaux yeux dont il était impossible de dire s'ils étaient bleus ou noirs, et murmura :

« Pauvre petite! »

Mlle Maulabret demeura interdite, déconcertée; son sourire s'évanouit.

« Vous avez l'air de me plaindre, madame?.. Me serais-je encore trompée?

— Non, vous ne vous êtes pas trompée, mon enfant. Vous allez nous quitter, sortir à jamais de ce couvent... Cela vous fait-il plaisir?

— Oh! madame, répondit-elle en recouvrant son assurance, ne me prenez pas pour une ingrate. Je ne le suis pas. Je vous aime bien, madame; vous avez toujours été si bonne pour moi. J'aime toutes nos

excellentes mères; elles sont si bonnes pour moi. Tout le monde ici est bon pour moi. J'aime cette maison; oh! soyez-en certaine, je l'aimerai toujours. J'y suis arrivée bien sotte, j'ose dire que je le suis un peu moins. Mais j'ai un souci depuis quelque temps. Il me semblait que mes parents se passaient bien facilement de me voir, qu'ils ne tenaient plus à moi, qu'ils m'avaient oubliée, presque abandonnée. Vous allez me dire que j'étais folle, et vous aurez raison, car voilà qu'ils se souviennent de moi, et demain peut-être ils viendront me chercher. Eh bien! je trouve que c'est mieux ainsi... N'est-ce pas, madame, que c'est mieux ainsi?... Songez que je n'ai pas vu ma mère depuis dix-huit mois!... Elle n'est plus dans le Midi, je le lis dans vos yeux. »

Mme Thérèse murmura de nouveau :

« Pauvre petite! »

Mlle Maulabret fut saisie d'un frisson; l'inquiétude la mordit au cœur.

« Ah! madame, s'écria-t-elle, je vous en supplie, dites-moi...

— Ne me questionnez pas, mon enfant, interrompit vivement Mme Thérèse... Connaissez-vous mère Amélie?

— Non, madame, je ne l'ai jamais vue.

— Elle est pourtant votre tante, une sœur de votre mère. Il est vrai qu'elle est en religion depuis vingt ans et qu'elle appartient à un ordre cloîtré. On vous conduira demain à son hôpital. C'est elle qui vous dira tout.

— Madame, madame, que me dira-t-elle? »

Mais Mme Thérèse, qui avait ses instructions, ne se laissa pas arracher son secret. Elle se contenta de représenter à cette suppliante que dans ce monde il faut ne s'attendre à rien ou s'attendre à tout, que rien n'arrive comme on pensait, que le bonheur est à la merci des accidents, que la vie est une chose sérieuse, très sérieuse, mais qu'au surplus elle est courte et que la foi surmonte toutes les épreuves. Elle finit par lui annoncer qu'on l'autorisait à recevoir à la messe de minuit le véritable Dieu de Bethléem, qui lui donnerait la force dont elle avait besoin et ce courage qui réussit à se passer de l'espérance.

Mlle Maulabret l'écoutait immobile, sans couleur et sans voix; ses lèvres tremblaient. Elle fit un effort, elle parvint à dire :

« Sans doute ma mère est morte... Mais mon père... Il me reste mon père. »

Mme Thérèse l'embrassa tristement et répéta une fois de plus :

« Pauvre petite! »

En traversant la chapelle un peu avant minuit pour recevoir la sainte communion, Mlle Maulabret jeta un regard sur la crèche. L'Enfant Jésus ne souriait plus, il n'y avait rien dans la corbeille de la bergère, les rois mages avaient l'air morne et sinistre, l'étoile ne jetait plus que de douteuses clartés, c'était un lumignon fumeux prêt à s'éteindre. En proie aux plus cruels pressentiments, la pauvre enfant, qui semblait condamnée à ne plus rire, crut s'apercevoir que les prières ne sont pas toujours entendues, que le ciel est avare de ses miracles, que ce monde est une grande

machine où tout se meut par ressort et qui broie les cœurs avec autant d'indifférence que la meule écrase son grain et le fait tomber dans le blutoir. Cependant elle n'en voulait pas à son Dieu : les âmes vraiment croyantes trouvent toujours des excuses à leur Dieu quand il les trompe.

II

Le lendemain, un peu avant l'heure fixée, on la conduisit à l'hôpital où sa tante, en religion mère Amélie, attachée à un service de chirurgie depuis plus de douze ans, consacrait ses jours et quelquefois ses nuits à surveiller une salle de femmes de cinquante lits. Le concierge, qui avait été prévenu, lui fit gravir les marches usées d'un escalier dérobé et l'introduisit dans une petite pièce qui ne renfermait que trois chaises de bois et un grabat. Au-dessus du grabat, au milieu d'un mur blanchi à la chaux, régnait un bénitier, surmonté de deux branches de buis et d'un crucifix en ivoire.

Mlle Maulabret avait passé la nuit à pleurer. Elle avait en ce moment les yeux secs, et il lui semblait qu'elle n'avait plus de larmes à verser, que la source en était tarie. Elle avait promis à Mme Thérèse qu'elle ferait bonne contenance devant son malheur. Au surplus, que lui restait-il à apprendre? Elle pensait avoir tout deviné; mais nous avons beau deviner, la certitude est toujours une surprise.

Elle était arrivée trop tôt. Au bout de vingt minutes d'attente, elle vit entrer une petite femme ronde, laide, dont la robe noire était presque entièrement cachée par un long tablier blanc, noué à son cou et autour de sa taille. Un observateur distrait l'aurait prise pour une personne insignifiante et de peu de conséquence; en l'étudiant avec quelque attention, on s'apercevait bien vite qu'il était prudent de compter avec elle, qu'elle occupait sa place dans le monde, qu'on eût été mal venu à la lui disputer. Ses joues et ses mains semblaient de cire; les plantes qui poussent à l'ombre et ne voient pas le soleil sont toujours pâles. Mais elle avait de l'embonpoint, la vie d'hôpital engraisse, et elle était vigoureuse, alerte, ne connaissait pas la fatigue. Dans le fait, elle n'avait ni maladie ni santé et ne s'était jamais avisée de se demander à elle-même comment elle se portait. Dans les chairs molles de ce visage incolore étaient enfoncés comme deux clous de petits yeux noirs qui exprimaient l'habitude et le goût du commandement, l'intraitable sévérité d'une âme accoutumée à exiger beaucoup des autres, parce qu'elle exigeait beaucoup de soi. Cette petite femme se tenait toujours droite, ne perdait pas un pouce de sa taille et faisait l'effet d'être grande.

Le premier mouvement de Mlle Maulabret fut de courir à elle, de se jeter dans ses bras. Elle sentit sur-le-champ que ce n'était pas une chose à faire, que mère Amélie n'était pas Mme Thérèse, que les familiarités et les élans n'étaient pas de son goût. Elle interrogeait avec des yeux de chevreuil effarouché cette figure pleine et pâle, qui était pour elle une

effrayante nouveauté. Mère Amélie lui montra du doigt une chaise, puis, s'étant assise à son tour, pendant quelques minutes elle la regarda d'un œil perçant et dur. Si la vie d'hôpital engraisse, il n'est pas moins vrai qu'elle endurcit, et c'est heureux : une religieuse qui aurait le cœur trop sensible et qui passerait son temps à s'apitoyer sur ses malades s'acquitterait mal des soins qu'elle leur doit. Il est bon d'ajouter que mère Amélie réservait toute sa pitié pour les laiderons. Il reste toujours quelque chose du vieil homme, on ne meurt jamais entièrement à soi-même, la grâce corrige la nature sans la supprimer. Avant de se faire religieuse, cette laide, qui avait une sœur fort jolie, fort admirée, avait pris la beauté en horreur; elle la détestait comme un affront, comme une insulte qui lui était faite. Mlle Maulabret ressemblait beaucoup à sa mère. En considérant les contours de ce naïf et charmant visage, mère Amélie ne put s'empêcher de se dire avec une joie féroce : « Ses beaux yeux ne lui serviront plus qu'à pleurer. » Mais elle se reprocha aussitôt ce mouvement de la nature; elle fit un signe de croix presque imperceptible comme pour chasser le démon, ne songea plus qu'à remplir son devoir, à s'acquitter de la tâche que lui imposait sa conscience, et sa conscience lui ordonnait d'être dure.

« Hélas! oui, mademoiselle, dit-elle brusquement, vous êtes orpheline. »

Mlle Maulabret sentit sa chaise, le plancher se dérober sous elle et crut voir s'ouvrir à ses pieds un horrible précipice qui la regardait; il était tout noir, il n'avait pas de fond.

Mère Amélie reprit d'une voix plus douce, mais avec un peu d'ironie dans l'accent :

« On m'assure, Jetta... c'est bien votre nom, n'est-ce pas?.. on m'assure que vous êtes une enfant de Marie. Si vous avez vraiment donné votre cœur à la Vierge immaculée, elle vous aidera à supporter ce coup. »

Jetta rassembla toutes ses forces.

« Je vous prie, madame...

— On m'appelle ici : ma mère, interrompit sèchement la religieuse.

— Je vous prie, ma mère... »

En prononçant ce nom si doux, qui n'était plus à leur usage, les lèvres de la pauvre enfant se tordirent; elle ne put achever. Mère Amélie l'avait devinée; elle avait compris qu'on voulait tout savoir, qu'on demandait des explications et des détails; mais elle goûtait médiocrement les détails oiseux. Elle se contenta de répondre :

« Vous êtes entrée dans ce monde par une mauvaise porte, mademoiselle. Votre mère était une fort jolie femme; vous êtes tout son portrait. Elle avait commencé par vivre mal avec votre père, puis ils se sont séparés. Il y a plus d'un an, elle est partie pour Naples avec un comte italien, qui pourrait bien n'être qu'un aventurier. Le 12 de ce mois, elle accouchait d'un enfant. Les justices de Dieu sont terribles : il a tué l'enfant et la mère... Trois jours plus tard, heure pour heure, votre père... Il ne lui restait plus rien, il avait tout gaspillé, tout perdu, jusqu'à ses illusions; il n'a pas eu la force de leur survivre. Son orgueil était son Dieu, et son Dieu l'a abandonné. « Baal, ré-

« ponds-nous ! » s'écriaient les faux prophètes, et Élie leur disait : « Criez plus fort, il vous entendra, puis- « qu'il est Dieu ; il pense à quelque chose, ou il est « occupé, ou il est en voyage ; peut-être qu'il dort, il « se réveillera. » Baal ne s'est point réveillé, et le 15 décembre, à dix heures du soir, votre père s'est brûlé la cervelle. »

Son père s'était tué le 15 au soir, et le 15, dans l'après-midi, il était venu lui faire ses adieux. Elle revit toute la scène. Il n'avait plus qu'un pied dans la vie ; peut-être, avant de venir, avait-il chargé son pistolet. Elle lui avait trouvé un air étrange, il l'avait embrassée plus tendrement qu'à l'ordinaire ; mais elle n'avait pas compris, elle n'avait pas lu dans ses yeux la fatale résolution, elle n'avait pas su dire à ce cœur ulcéré : « Ton chagrin est trop lourd pour toi, donne-m'en bien vite la moitié. » Sans doute, il eût suffi d'un mot, d'un regard pour lui faire abandonner son horrible projet, et il aurait vécu. A cette pensée, elle fut saisie d'un transport de désespoir ; elle s'accusait, elle se maudissait, elle éclatait en sanglots convulsifs. Les écluses s'étaient rouvertes; ses larmes inondaient ses joues, ses mains, sa robe ; c'étaient des torrents, un déluge. Et toujours elle refaisait la scène dans son imagination. Elle croyait voir ce mort, elle lui parlait, elle lui disait tout ce qu'un impardonnable aveuglement l'avait empêchée de lui dire ; elle lui criait : « Mais regarde-moi, regarde-moi donc ; après cela, je te défie bien de mourir ! »

Cela dura près d'un quart d'heure, après quoi elle reprit possession d'elle-même, elle eut honte de s'être

ainsi abandonnée, elle se reprocha l'emportement de sa douleur, elle se rappela la promesse qu'elle avait faite à Mme Thérèse. Elle essuya ses yeux, elle releva la tête. Mère Amélie avait assisté à cette scène de désespoir sans prononcer une parole, sans faire un geste. Tranquille, impassible, elle avait pris machinalement dans sa main droite les longs ciseaux qui pendaient à sa ceinture avec son rosaire ; elle les examinait, les yeux à demi clos, les fermait, les rouvrait.

« C'est assez parler du passé, dit-elle tout à coup ; occupons-nous de l'avenir. »

Ce mot fit frissonner Mlle Maulabret. Il n'y avait donc pas seulement un passé, il y avait un avenir. Elle était assise en face de la fenêtre ; à travers les vitres jaunies, elle aperçut le vaste jardin de l'hôpital, qui dans cette froide matinée d'hiver était nu, dépouillé, silencieux. Des arbres sans feuilles allongeaient tristement leurs branches décharnées, qu'enveloppait une brume épaisse ; par intervalles, le vent les secouait, et alors ils faisaient de grands gestes découragés ; ils ne croyaient plus au printemps. Et Jetta pensait comme eux qu'il n'y a de vrai que les horreurs de l'hiver, que le printemps est un mensonge.

« Il est certain, reprit mère Amélie en laissant retomber ses ciseaux, que votre avenir ne se présente pas sous des couleurs fort riantes. Quand vos parents se sont séparés, votre père, qui croyait que son génie valait une fortune, a été fort généreux à vos dépens, il a rendu sa dot à votre mère. Qu'est devenue cette

dot ? Il faudrait le demander au comte italien, mais il se pourrait faire qu'il ne répondît pas... Quant à votre père, on a trouvé dans le tiroir de sa table quatre cent soixante-quinze francs et cinquante centimes. C'est toute votre fortune. »

Mlle Maulabret avait recouvré sa voix. Avec une fermeté d'accent qui étonna sa tante :

« Mon père, demanda-t-elle, a-t-il laissé des dettes ? Je voudrais le savoir, parce qu'alors...

— Vous vous chargeriez de les payer ?... Avec quoi, je vous prie ?

— Je travaillerais, » répondit-elle tout simplement.

Mère Amélie haussa les épaules.

« Rassurez-vous, mademoiselle. Il faut lui rendre cette justice qu'avant de se tuer il avait mis ses affaires en ordre. S'il laisse quelques dettes criardes, elles seront acquittées sans que vous vous en mêliez... Mais, encore un coup, ne nous occupons que de vous et de votre avenir. Connaissez-vous les parents qui vous restent ?

— Non, madame... non, ma mère, répondit-elle en se reprenant vivement.

— Je vous connais pour ma part, du côté de votre mère, deux grands-oncles qui sont mes oncles, MM. Antonin et Louis Cantarel. L'un est un chirurgien célèbre, professeur à la Faculté, chef de service dans ma salle. Il vient ici tous les jours, et, si vous étiez arrivée une heure plus tôt, j'aurais pu vous présenter à lui. L'autre est moins célèbre ; mais avant peu, à ce qu'il paraît, il aura l'honneur de siéger dans le conseil municipal de Paris. Je comprends que vous

ne les connaissiez ni l'un ni l'autre; ils étaient brouillés depuis longtemps avec votre père, qui se brouillait avec tout le monde. Je tiens à ajouter que tous les deux sont très riches et que tous les deux sont athées.

— Excusez-moi, ma mère; avant de mourir, mon père avait-il pris quelques dispositions? a-t-il dit ce qu'il entendait faire de moi?

— Veuillez m'excuser à votre tour, j'oubliais de vous donner une lettre que votre grand-oncle Antonin m'a priée de vous faire lire,... je ne sais pas pourquoi par exemple. »

A ces mots, elle fouilla dans la grande poche de sa robe noire. C'est tout un monde que la poche d'une religieuse ; mère Amélie tira successivement de la sienne un dé à coudre, deux ou trois bobines, un carnet, un livre d'heures, la moitié d'une bougie, un trousseau de clefs, un rouleau de ficelle, et enfin elle ramena une lettre, qu'elle présenta à Mlle Maulabret et qui était ainsi conçue :

« Monsieur, vous êtes depuis longtemps brouillé avec moi; dans le temps de mes querelles domestiques, vous aviez pris parti pour ma femme, et vous m'avez condamné avec une sévérité peut-être excessive. Mais en ce moment je n'aurais garde de réclamer contre vos jugements, je me juge moi-même en me tuant. Dans une heure j'aurai vécu, ne laissant rien dans ce monde qu'une fille que je prends la liberté de recommander à genoux et en pleurant à votre bienveillance. Le respect que j'ai pour votre caractère me donne la conviction que ce dernier vœu

d'un mourant sera entendu de vous. Sans doute vous oublierez les torts que vous reprochiez au père pour ne penser qu'à l'innocence de cette malheureuse enfant, à qui je n'ai pu prouver combien elle m'était chère. Je vous en conjure, monsieur, servez-lui de protecteur. Je vous la confie, je vous la donne, et je meurs tranquille, avec la certitude qu'elle trouvera en vous un autre père. »

Ce que ressentait Mlle Maulabret ressemblait presque à de la joie ; elle venait de se convaincre que son père l'avait aimée jusqu'à la fin, qu'elle avait été sa dernière pensée. Elle pressa sur ses lèvres cette lettre qu'il avait écrite et qui pour elle valait un trésor, avait le prix infini d'une relique. Puis, tout entière à son idée, oubliant pour un instant l'avenir et le passé, elle se tourna vers sa tante et lui dit :

« Puis-je la garder ? »

Mère Amélie haussa de nouveau les épaules.

« Votre grand-oncle Antonin, reprit-elle, ne s'est pas laissé toucher par la dernière parole d'un mourant. Dans le conseil de famille, présidé par le juge de paix, il a allégué qu'il était garçon, que vous seriez mal chez lui. La vérité est que les athées aiment et recherchent leurs aises, qu'ils laissent volontiers à d'autres les fardeaux incommodes. Quand on ne croit pas à une autre vie, il est tout naturel qu'on se rende heureux dans celle-ci. Je dois avouer cependant que, à son refus, son frère Louis a consenti à vous prendre sous sa tutelle. Il m'a chargé de vous dire qu'il était prêt à vous recevoir sous son toit, à vous donner le vivre et le couvert, mais qu'il respectait d'avance la

liberté de votre choix, qu'il entendait ne point contraindre vos désirs et vos goûts.

— Ma mère, dit Jetta, conseillez-moi. Que dois-je faire ? »

Mère Amélie la regarda de haut en bas et lui répondit avec un sourire amer :

« Vous êtes vraiment bien bonne de me consulter ! Qui vous gêne ? qui vous arrête ? Allez-vous-en bien vite chez votre grand-oncle Louis Cantarel. C'est une maison grasse et plantureuse, paraît-il, où l'on vit joyeusement. Vous y serez fort bien accueillie, vous n'y aurez pas une heure d'ennui, on ne vous y parlera jamais de Dieu. Au bout de quelques jours, vous aurez oublié le passé ; il ne vous souviendra plus que votre mère est morte dans les bras d'un amant, que votre père a commis le crime d'attenter à sa vie. Vous êtes charmante, il n'y a rien à vous reprocher que votre pauvreté, on réussira peut-être à vous dénicher un mari, et, si vous êtes malheureuse en ménage, quelque comte italien finira sûrement par avoir pitié de vous. »

Mlle Maulabret adressa à cette terrible femme un regard suppliant.

« Ma mère, je vous en prie, conseillez-moi. Que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

— Si j'étais à votre place, répondit-elle en changeant de ton et de visage, si j'avais l'affreux malheur d'être à votre place, si je venais d'apprendre que ceux que j'aimais ont mal vécu et qu'ils ont emporté leur crime devant Dieu, je me dirais sans doute que les gens du monde ont quelque considération pour le fils

d'un failli qui consacre sa fortune à payer les dettes de son père. A votre place, je me rappellerais sans cesse que mon père et ma mère sont morts insolvables et que le créancier, c'est Dieu. Je sentirais sur moi la souillure de leur vie, je voudrais laver leur mémoire dans le sang de l'Agneau sans tache, obtenir de sa miséricorde par mes prières et mes larmes le rachat de leur âme, lui offrir mes souffrances volontaires en expiation de leurs péchés... Mais vous avez un confesseur, interrogez-le. Que valent mes conseils? Je suis si peu de chose! Il en est d'une religieuse d'hôpital comme d'un carreau de vitre : quand il se casse, on en met un autre. »

Mlle Maulabret resta quelques instants muette. Elle parcourait du regard les murs blancs de la petite salle où elle se trouvait. Comme mère Amélie, ces murs parlaient de l'Agneau sans tache, mais sur un autre ton. Ils disaient : « Nous sommes nus et tristes, mais il n'y a que nous qui te voulions du bien, tu te feras à notre visage, nous sommes tes amis, demeure avec nous. » Alors, emportée par un irrésistible élan, elle se laissa tomber aux genoux de sa tante, elle releva et baisa dévotement le bord de sa robe noire, et elle s'écria :

« Ma mère, je veux expier, j'expierai... Ma mère, je veux être ce que vous êtes. »

A ce propos malheureux, celle qui était si peu de chose ressentit un frémissement d'orgueil. Ses narines se gonflèrent, elle redressa la tête, fronça le sourcil, et d'un air hautain, d'une voix âpre, elle répliqua :

« A quoi pensez-vous, mademoiselle?.. Où donc est votre dot? »

Mais elle sentit aussitôt qu'elle venait de céder à un entraînement de la nature. Pour la seconde fois, elle se signa, et d'un ton radouci, presque bénin, elle daigna expliquer à cette jeune ignorante qu'il faut des circonstances toutes particulières, une grâce toute spéciale pour devenir augustine quand on n'a pas de dot, que peut-être cette grâce, cette insigne faveur lui serait faite, qu'au surplus on demeurait sœur ou novice pendant quatre ans, que ce n'était pas trop de quatre années d'épreuves pour conquérir le titre de mère et le droit de porter un voile noir sur une coiffe blanche. A ses explications elle mêla quelques encouragements. Elle lui fit espérer qu'on l'autoriserait à faire son noviciat sous sa garde, mais elle l'exhorta à s'examiner sévèrement, elle ne put lui dissimuler qu'elle avait peine à croire à sa vocation. Elle lui parla de la terrible loi de l'hérédité, de la malédiction divine qui retombe des pères sur les enfants, et, tout en lui retraçant l'énormité des crimes qu'elle devait expier, elle la regardait d'un air farouche, comme si elle eût découvert au fond de ces yeux de velours, lesquels dans ce moment étaient bleus, l'orgueil d'un père qui se tue et la luxure d'une mère qui cherche le bonheur dans les bras d'un comte italien. La pauvre Jetta l'écoutait en tremblant, le visage défait et contrit. Les crimes de ses parents étaient entrés dans sa chair, dans son sang; elle sentait leur infamie courir dans ses veines, elle pliait sous le poids d'un passé sans excuse et sous la terreur des vengeances célestes.

Il lui semblait qu'on lui aurait rendu justice en la retranchant de ce monde, qu'elle n'avait pas le droit d'y rester, que l'air qu'elle respirait était du bien volé ou une aumône dont elle devait remercier à genoux l'éternelle charité, et quoiqu'elle se fît toute petite, quoiqu'elle osât à peine souffler, elle s'accusait de tenir encore trop de place et de trop respirer.

Quand mère Amélie jugea que sa redoutable éloquence avait porté ses fruits, elle leva brusquement la séance pour retourner à ses devoirs, et, en reconduisant Mlle Maulabret, elle lui dit :

« Faites vos réflexions. On va vous ramener à votre couvent, on ira vous y chercher dans quelques jours. »

Le lendemain, Jetta écrivait la lettre suivante au plus jeune de ses deux grands-oncles :

« Monsieur, vous avez consenti à devenir mon tuteur, et je vous remercie de tout mon cœur d'avoir bien voulu vous charger de la pauvre orpheline. Vous m'offrez une place à votre foyer ; c'est une bonté que je n'oublierai pas. Mais, après l'affreux malheur qui m'a frappée, il me semble que ma place n'est plus dans le monde, et j'éprouve un pressant désir d'entrer en religion. Mère Amélie, ma tante, me fait espérer qu'il me sera permis de faire mon noviciat auprès d'elle. J'ose le croire, monsieur, vous approuverez ma décision, que je supplie Dieu de bénir. Veuillez agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance. »

Elle reçut la réponse que voici, dont les caractères étaient énormes ; elle avait été écrite d'une main guerroyante et flamboyante :

« Libre à vous, mademoiselle, et à votre aise! Vous voulez être béguine, soyez béguine. J'aurai le malheur de ne pas loger sous mon toit une petite sotte qui croit comme parole d'Évangile tous les contes de nourrice que lui débite sa pécore de tante. Je tâcherai de m'en consoler... mais, tant que vous serez dans ces dispositions, ne me demandez pas un sou. La fortune que Louis Cantarel a amassée à la sueur de son front ne servira jamais à engraisser l'armée noire. »

III

Deux semaines plus tard, on vit paraître à l'hôpital, vêtue d'une robe de laine blanche et cachant sous sa coiffe de beaux cheveux couleur noisette, dont elle avait fait d'avance le sacrifice à Dieu, une novice qui n'avait pas dix-huit ans et qui portait le nom de sœur Marie. On l'avait reçue à la maison mère avec un médiocre empressement. On la jugeait peu faite pour l'austère profession qu'elle brûlait d'embrasser; la délicatesse de ses traits, la finesse de ses mains, l'élégance de ses manières et de son maintien la rendaient suspecte; on craignait qu'elle ne se rebutât bien vite de la rude besogne qui devait lui servir à tromper les amertumes d'un cœur blessé par la vie. Si elle avait apporté une dot, peut-être n'eût-on pas fait ces réflexions; mais elle n'avait pas de dot, et on les faisait. Et pourtant, si on l'avait écoutée, son noviciat n'eût duré qu'un jour, tant elle avait hâte d'engager l'avenir, de se donner sur l'heure, sans réserve, d'aliéner sa liberté par des vœux solennels et perpétuels.

Toutefois l'apprentissage lui sembla dur. L'hôpital est un lieu sévère où l'on n'envoie pas les petites filles pour qu'elles y soient heureuses. Mlle Maulabret avait vécu dans son pensionnat avec de jeunes héritières, qui se souvenaient d'avoir été mises au monde par des marquises et qui faisaient gloire de se connaître à toutes les élégances de la vie. Elle s'était plu dans leur société, et leurs leçons lui avaient profité; cette semence tombait sur une bonne terre, toute prête à la recevoir. Sœur Marie était appelée à vivre avec des infirmières qui n'étaient pas la fleur de l'humanité et dont quelques-unes étaient d'assez grossières maritornes. Mais quoi! pour toucher à des plaies purulentes ou pour laver des torchons, faut-il avoir un cœur et des mains de duchesse?

Au couvent, Mlle Maulabret avait bien vite oublié l'infériorité de sa situation. Cette petite bourgeoise avait fait en peu de temps la conquête de tout le monde, de ses compagnes et de ses maîtresses. On la traitait en enfant gâtée, on lui passait et on lui permettait beaucoup de choses; ne savait-on pas qu'elle n'abusait de rien? Sœur Marie était assujettie à une règle inflexible. Une femme terrible la tenait de court, s'appliquait sans cesse à la surprendre en faute, mettait à l'épreuve son zèle et sa soumission par de perpétuelles exigences, lui imposait des épreuves surérogatoires et décidait, quoi qu'elle fît, qu'elle n'en faisait jamais assez. On sait que dans les hôpitaux les religieuses surveillent, dirigent, ordonnent; les infirmières laïques exécutent et sont chargées des pansements comme des gros ouvrages. Mère Amélie

entendait que sa nièce en prît sa part. Peu de jours après son arrivée, elle reçut l'ordre de laver et de blanchir des linges souillés, sanieux, infects, qu'à peine osait-elle toucher. Elle les lava, elle les blanchit; mais, pendant une demi-journée, elle porta sur son front la pâleur de son écœurement.

Mlle Maulabret était une sensitive, et la vivacité de ses impressions n'était tempérée que par la bonté de son cœur. Très soigneuse de sa personne, elle avait une horreur naturelle pour tout ce qui offensait la délicatesse de son goût, un amour inné pour toutes les belles choses, pour les beaux visages, pour les belles étoffes, surtout pour les belles fleurs. Les fleurs qui embellissaient la prison de sœur Marie étaient des escarres, des phlyctènes, des bubons, des pustules ou d'horribles blessures qui saignaient et qui criaient; elle s'y accoutuma difficilement, la vue du sang l'épouvantait, le cri des opérées la faisait frissonner des pieds à la tête. Mais ce qui l'effrayait encore plus, c'étaient des visages de femmes ou de jeunes filles dont elle n'approchait qu'avec répugnance; leurs maladies racontaient de vilaines histoires, des accidents suspects, des aventures de ruisseau. D'habitude, ces jeunes filles et ces femmes s'imposaient quelque retenue, mais parfois leur passé se trahissait par une brusque échappée, par un sourire égrillard, par un mot douteux, et il semblait à sœur Marie que la souillure rejaillissait sur sa robe blanche. Les mystères qui l'environnaient lui causaient une inquiétude mêlée d'effarement; elle cherchait à comprendre et craignait de trop comprendre,

elle s'avançait avec précaution, elle respirait court, elle découvrait malgré elle qu'il se passe dans ce monde sublunaire beaucoup de choses monstrueuses, impossibles, inexplicables. Mère Amélie se chargeait de les lui expliquer brutalement. C'était comme un roman noir, qui lui faisait venir la chair de poule.

Ce qui l'empêchait de faiblir, ce qui lui rendait forces et courage, c'était le sourcil froncé de mère Amélie, c'était le pétillement de son regard, où la colère et le mépris allumaient des étincelles dévorantes. Quand à la moindre défaillance mère Amélie disait à sœur Marie : « Vous ne faites guère honneur à ma parole, vous savez pourtant que j'ai répondu de vous, » sœur Marie eût traversé une fournaise ou cheminé pieds nus jusqu'au bout de la terre. Elle vénérait en tremblant cette sainte sans onction et sans auréole, mais pleine d'autorité. On prête volontiers au despotisme une figure maigre et hâve, les tyrannies grasses ne sont pas les moins redoutables. Mère Amélie était née pour le commandement; elle avait l'esprit net, le parler bref et l'œil partout. Elle gouvernait ses infirmières à la baguette, leur imputant à crime les péchés les plus véniels. Pour les faire rentrer dans le devoir, il lui suffisait le plus souvent d'un regard impérieux ou d'un sourire amer. Malheur à qui s'attirait ses reproches! comme la guêpe, ils laissaient l'aiguillon dans la plaie. Pourquoi eût-elle ménagé les autres? elle se ménageait si peu. Elle était sujette à de violentes migraines; elle aurait cru se déshonorer en s'en plaignant. Sa souffrance ne se trahissait que par des yeux battus, par

des paupières qui devenaient noires; mais, ces jours-là, son parler était encore plus bref que d'habitude, elle n'admettait pas qu'on l'obligeât à se répéter.

Sœur Marie était loin de se douter que sous ces airs d'autorité résolue et despotique se cachait une âme partagée, combattue, en proie aux anxiétés, tourmentée par ses scrupules. Les règles de l'hôpital interdisaient toute tentative de prosélytisme; mère Amélie se conformait en frémissant à cette défense, qui faisait son supplice. Quand il lui arrivait d'avoir des gâteries pour quelque malade qui captait sa bienveillance par des marques plus ou moins sincères de dévotion, elle se reprochait sa partialité comme un manquement à la règle; mais voyait-elle sortir de l'hôpital une hérétique ou une mécréante, sans qu'elle eût essayé de la convertir, il lui semblait avoir péché contre Dieu. Elle se sentait perpétuellement tiraillée entre deux devoirs contraires, qui la sollicitaient avec une force égale et dont le conflit la désolait. Quoi qu'elle fît, elle était toujours en guerre avec sa conscience, dont elle s'efforçait d'acheter le pardon par des dévotions quelquefois enfantines et surtout en mortifiant son cœur et sa chair. Elle s'en vengeait en mortifiant son prochain. Tout le monde la respectait, tout le monde rendait justice à son incontestable mérite; on savait que, grâce à elle, chaque chose était à sa place et que tout se faisait en son temps. Mais personne ne l'aimait, et elle n'aimait personne. Condamnée à soigner les corps sans pouvoir toucher aux âmes, cet hôpital, où elle avait fait vœu de vivre et de mourir, lui paraissait une solitude. Elle ne se

dévouait aux créatures que pour plaire à Dieu. Cette sainte portait le désert sous sa robe noire.

L'habitude est une grande chose et une merveilleuse ouvrière, elle accomplit des miracles. Il y avait à l'hôpital un homme qui avait perdu son nez dans la bataille de la vie; ce nez qui lui manquait et des paupières bordées de rouge et à demi retroussées lui donnaient un air effroyable. Ayant pris en goût la maison où il avait été longtemps soigné, il avait demandé à y rester à titre d'auxiliaire, et on l'y gardait. Il s'entendait comme personne à balayer sans soulever la poussière. C'était lui qui chaque matin balayait la salle de mère Amélie, et sœur Marie avait décidé qu'elle ne s'habituerait jamais à son visage; elle ne pouvait le rencontrer sans tressaillir, sans frissonner. Aussi, à son approche, détournait-elle la tête; elle n'avait garde de s'apercevoir des grands empressements qu'il lui témoignait. Un jour, en passant près d'elle, il laissa tomber son bonnet. Comme il avait les mains embarrassées, elle se baissa pour le ramasser; il se baissa aussi et leurs joues se frôlèrent. Elle ne tressaillit pas, elle ne frissonna pas. Elle rendit son bonnet à l'homme sans nez; elle fit mieux encore, elle le lui remit sur la tête et contempla ses yeux rouges sans émotion. Le conscrit était en train de devenir le brave des braves.

D'ailleurs on éprouve toujours de la joie à exercer ses talents, et il se trouva que sœur Marie avait reçu de la nature tous ceux que réclame le soin des malades. Les gardes-malades sont tenues de gouverner leurs nerfs et d'avoir de grands égards pour les nerfs

des autres; elles sont tenues aussi de deviner beaucoup de choses. Il en est qui ont l'esprit obtus ou l'humeur tracassière; elles fatiguent de leurs questions, qui ne tarissent pas, un pauvre homme qui n'en peut plus et se connaît à peine; elles lui secouent le bras, en lui disant: « Qu'avez-vous? où souffrez-vous? de quoi vous plaignez-vous? » Non seulement sœur Marie questionnait peu et devinait beaucoup, elle avait la légèreté de la main, la souplesse des mouvements, la douceur de la voix, des pieds agiles, rapides, qui ne faisaient jamais de bruit; ils ne marchaient pas, ils glissaient, on ne les entendait pas venir, on eût dit qu'ils étaient partout à la fois. En peu de temps, elle devint fort habile dans l'art si délicat de panser, dont les préceptes se résument dans ces trois adverbes : mollement, promptement, proprement. Il faut croire que, employé par elle, le cérat préservait mieux des gerçures, et que les compresses façonnées par ses jolis doigts avaient une vertu particulière, car telle malade aimait mieux laisser passer son tour et attendre, pour avoir l'avantage d'être pansée par elle.

Sœur Marie s'entendait aussi à panser les âmes, elle avait le secret de consoler. Elle ressentait une profonde pitié pour cette affection morale, pour cette sorte de mal du pays qu'on appelle la nosocomie. Nos grands hôpitaux sont les magnifiques palais de la misère. Le pauvre, le va-nu-pieds y est traité gratuitement par les premiers praticiens du monde que le riche seul peut appeler à son chevet, et il y est entouré de soins qu'un millionnaire a grand'peine à se procurer chez lui. Ils ont encore cela de bon que

toutes les souffrances humaines s'y tiennent compagnie et y vivent en famille; elles s'interrogent mutuellement, elles se racontent leur histoire. De lit à lit, on échange des regards, des propos; on a la joie de se plaindre et d'être plaint. Et cependant le malheureux qui a quitté son grabat, sa mansarde solitaire, pour entrer dans une de ces grandes maisons où l'attendent tous les secours et toutes les sollicitudes, éprouve tout d'abord une morne tristesse, un sombre abattement; il lui semble que l'hôpital est l'antichambre de la mort. Il regrette son lit, son oreiller, son plafond; il les a échangés contre un lit banal, contre un oreiller où ont reposé d'autres têtes que la sienne, contre un plafond qui n'est à personne, parce qu'il est à tout le monde. Rien ne coûte plus à l'homme que de devenir un numéro.

Sœur Marie réservait aux nouveaux venus ses attentions les plus empressées. Elle cherchait à les apprivoiser, à les distraire. Elle ne trouvait pas grand'chose à leur dire pour les consoler; elle savait par sa propre expérience que les paroles ne consolent guère; mais elle leur montrait la grâce mélancolique de son sourire, qui disait : « Moi aussi j'ai bien souffert, et pourtant je vis. » Cette fleur surprise par les gelées en avait appelé, elle fleurissait encore. Une pauvre femme, dont on devait opérer prochainement le cancer, trouvait sans cesse des prétextes pour faire venir sœur Marie; elle n'avait rien à lui demander, elle voulait seulement respirer la douceur de son haleine, apercevoir entre ses lèvres vermeilles le blanc émail et le fin bout de ses dents, qui n'avaient

jamais mordu personne. Ce sourire était devenu célèbre dans tout l'hôpital, il y faisait l'effet d'une apparition; on le regardait passer comme un étranger venu d'une terre inconnue, et on lui demandait des nouvelles de son pays.

A l'habitude succéda l'amitié. Sœur Marie finit par vouer à son hôpital un attachement presque passionné; son cœur y prit racine. Elle oubliait qu'on l'y avait emprisonnée pour expier des péchés qu'elle n'avait pas commis; elle y avait trouvé quelque chose qui ressemblait au bonheur, mais elle n'avait garde d'en rien dire, mère Amélie se serait fâchée. Il est vrai que son hôpital était beau et fort bien tenu. Il se composait de trois corps de logis, moitié pierres, moitié briques, qui entouraient un vaste jardin. Le printemps était venu, le jardin verdoyait; on entendait par instants un piaillis de moineaux. Le matin, quand le soleil pénétrait par les larges croisées entr'ouvertes, sœur Marie contemplait d'un œil satisfait la grande salle voûtée que bordaient à droite et à gauche deux longues rangées de lits à tringles de fer, où pendaient quatre rideaux blancs. Du haut de sa console, entre deux pots de jacinthes, une sainte Vierge en plâtre lui envoyait sa bénédiction. C'était le meilleur moment de la journée. Après les angoisses de la nuit, la plupart des malades avaient une heure de répit et de soulagement. Le médecin les avait vues et les avait payées de belles paroles; elles sentaient se réveiller au fond de leur cœur l'éternelle espérance qui ment si bien qu'on la croit toujours. Les convalescentes, assises sur leur lit, s'occupaient

à se coiffer; quelques-unes cousaient ou brodaient, d'autres caquetaient et riaient. La grande salle avait presque un air de fête, et, suivie d'une infirmière qui portait un bidon, sœur Marie s'en allait, distribuant la soupe, promenant de côté et d'autre le flottement de sa robe blanche, la légèreté de sa démarche et la fraîcheur de sa joue. L'interne, les externes, les bénévoles allaient et venaient aussi, et, s'il faut tout dire, ils s'occupaient un peu trop de sœur Marie. L'un d'eux se permit un jour de lui dire :

« Ma sœur, me donnez-vous ce qui sort de votre béguin? »

Elle s'avisa qu'une boucle de ses cheveux dépassait le bord de sa coiffe, et elle la cacha bien vite en rougissant.

Un autre prit la liberté de lui offrir des violettes de Parme ; elle les accepta de la meilleure grâce du monde et courut les donner à une fleuriste, à qui la vue d'une fleur faisait oublier ses maux. Mère Amélie la tança d'avoir accepté ce bouquet.

« Je vous avoue, ma mère, que ce scrupule ne m'était pas venu.

— Des scrupules et encore des scrupules! Vous n'en aurez jamais assez. »

Elle avait l'âme beaucoup moins contente quand il lui arrivait d'être de garde pendant la nuit. D'heure en heure un cri mal étouffé ou une plainte aiguë qui partait d'un lit la troublait profondément. Il lui venait des envies de pleurer. Dans certains recoins de la salle faiblement éclairée se formaient des amas d'ombre noire avec qui elle causait et qui lui fai-

saient peur. Mais, à la pointe du jour, ses appréhensions et sa tristesse se dissipaient, l'inquiétude de ses pensées se changeait en une douce mélancolie. Elle se souvenait des rois mages qui l'avaient trompée, depuis longtemps elle leur avait pardonné. Elle se disait : « Ils ne me tromperont plus, j'ai trouvé ce que je cherchais, je n'ai plus rien à leur demander. »

Quand on l'envoyait à la buanderie, dont les fenêtres donnaient sur une grande place, elle regardait du coin de l'œil les passants. Elle voyait cheminer des femmes et des jeunes filles qui lui semblaient inquiètes, agitées. Savaient-elles bien où elles allaient ? Sœur Marie les plaignait de tout son cœur, et en effet elles étaient fort à plaindre. Elles n'avaient pas encore découvert que le seul bonheur ici-bas est d'être religieuse d'hôpital.

IV

Il y avait cependant une chose qui lui gâtait son cher hôpital, c'était l'aîné de ses grands-oncles. Malheureusement elle était condamnée à le voir tous les jours. Chaque matin, à la même heure, en toute saison et par tous les temps, qu'il neigeât, qu'il tonnât ou qu'il grêlât, on le voyait arriver en frac noir et en cravate blanche, et l'instant d'après il commençait sa visite, enveloppé dans son grand tablier, sa calotte de velours négligemment posée sur sa tête.

Autant qu'elle pouvait haïr, sœur Marie éprouvait pour lui une insurmontable aversion. Elle avait plusieurs raisons de ne pas l'aimer. Elle ne pouvait lui pardonner d'être demeuré sourd à la prière d'un mourant et de ne lui avoir fait lire la lettre de son père que pour lui témoigner le peu de cas qu'il en faisait. Elle attribuait sa conduite à une dure insensibilité, qui prenait plaisir à s'afficher. Et puis mère Amélie lui avait révélé que ce célèbre chirurgien était un athée impénitent et résolu. Elle n'avait jamais vu d'athée, elle comprenait difficilement qu'on pût l'être.

Il lui semblait que Dieu est aussi évident que le soleil et que l'athéisme annonce un obscurcissement de l'intelligence qui provient d'un monstrueux orgueil et de la dépravation du cœur. Elle en avait conclu que son grand-oncle était à la fois le plus insensible et le plus orgueilleux des hommes, et qu'il avait le cœur dépravé, si toutefois il avait un cœur.

Sa figure n'était pas faite pour la réconcilier avec lui. Puissant de carrure et de poitrine, le corps robuste et osseux, cet homme de haute taille portait sur ses larges épaules une tête altière, monumentale, qui semblait ne s'être jamais inclinée devant personne, n'avoir jamais salué ni Dieu ni la mort. Vus de profil, son grand nez crochu et son crâne chauve, qui ne conservait que quelques touffes de cheveux gris, le faisaient ressembler à un vautour déplumé. Quand on le considérait de face, l'ampleur majestueuse du front, l'éclat extraordinaire des yeux, la profondeur du regard, sauvaient tout ; ce regard tombait d'aplomb, fouillait les visages, plongeait au fond des corps et des âmes, pour leur arracher leurs secrets, aussi habile à disséquer un mensonge que la main pouvait l'être à opérer la résection d'un coude ou l'ablation d'une mâchoire. La main d'un chirurgien est un instrument de précision infiniment délicat et encore plus sujet à se détraquer que la voix d'un ténor ; on ne la préserve des accidents qu'au prix d'un régime sévère. A soixante ans, M. Antonin Cantarel faisait de la sienne tout ce qu'il voulait ; elle avait gardé toute sa sûreté et sa promptitude. On disait de lui que ce qui demandait à un autre trois

mouvements, il le faisait en deux. Presque toujours impassible, il avait le parler brusque et n'était pas tendre pour les malades. Il en avait tant vu! Il n'écoutait pas leurs plaintes, il coupait court à leurs bavardages. Quand on lui résistait, quand les choses n'allaient pas à son gré, il entrait dans des colères terribles; les vitres de l'hôpital s'en souvenaient et tremblaient encore en y pensant.

Sœur Marie ne pouvait se dissimuler qu'il exerçait un prodigieux ascendant sur tout ce qui l'entourait. Ses élèves l'avaient surnommé le grand-prêtre et recueillaient ses moindres paroles comme des oracles. Ils parlaient de lui comme du plus habile praticien de Paris. On accordait qu'il était en général pour les moyens sommaires, on lui reprochait quelques amputations inutiles; mais d'autres affirmaient qu'il voyait plus clair que tout le monde et que, s'il amputait avec plaisir, il ne le faisait jamais qu'à bonnes enseignes. Un matin, sœur Marie le rencontra comme il sortait de l'amphithéâtre, l'air dispos et gaillard et disant d'un ton enjoué à son interne : « Nous avons eu aujourd'hui une belle clinique. » Il avait ce jour-là pratiqué une désarticulation de la hanche, extirpé une tumeur cancéreuse d'un genre tout particulier, et accompli un véritable tour de force dans un cas bizarre de trépanation. Elle l'entendit plus tard rabrouer vertement ce même interne pour avoir disposé d'un lit vacant en faveur d'une petite lingère qui s'était cassé la jambe. « Me croit-on fait, s'écria-t-il avec humeur, pour réduire des fractures? » Il aurait voulu n'avoir dans son service que des mala-

dies extraordinaires, vraiment dignes d'exercer son génie. Cela n'empêchait pas pourtant que chaque jour il ne vît avec soin tout son monde ; il pardonnait généreusement à ceux dont le cas n'était pas intéressant et qui s'étaient contentés de se démettre quelque membre, mais il ne leur cachait pas toujours le mépris qu'il avait pour eux.

Au dire de mère Amélie, qui le tenait dans une sainte horreur, il estimait que les hôpitaux étaient faits pour les médecins et non pour les malades. Elle prétendait aussi, dans un de ses rares moments de gaieté, que les opérations faisaient partie de l'hygiène de ce bourreau et que sa seule raison de ne pas croire en Dieu était que les hommes n'avaient que deux jambes, parce qu'il était privé ainsi du plaisir d'en couper trois à la fois. Elle l'accusait enfin de rapacité, d'avarice; elle disait que, ayant commencé avec rien, il avait acquis une immense fortune en ne soignant que les riches qui peuvent payer dix mille francs une opération. Toutefois sœur Marie, qui avait des oreilles, apprit un jour de bonne source qu'il était libéral, généreux, qu'il soignait gratis beaucoup de pauvres, qu'au surplus il ne touchait pas un sou du traitement auquel il avait droit comme chef de service, qu'il l'abandonnait tout entier à ceux de ses patients qui, au sortir de l'hôpital, se trouvaient hors d'état de payer les remèdes coûteux qu'il leur ordonnait. Sœur Marie ne savait qu'en penser, mais elle se gardait de contredire sur rien son irascible tante. Un matin, mère Amélie eut une contestation assez vive avec M. Cantarel. Quand elle se retrouva en tête-à-

tête avec sœur Marie, elle ne put s'empêcher de lui dire avec colère :

« L'hôpital est un lieu maudit, où le diable tient Dieu en échec. »

Le diable, c'étaient les médecins en général et M. Antonin Cantarel en particulier ; Dieu, c'étaient les augustines et peut-être mère Amélie. Selon son habitude, elle s'aperçut aussitôt qu'elle venait de lâcher un propos hasardeux, et elle fit un grand signe de croix. Sœur Marie n'était pas fille à la prendre au mot ; elle se gardait le secret, mais elle n'avait jamais pu gagner sur elle de croire au diable, c'était sa seule hérésie. Cependant, qu'il en tînt ou qu'il n'en tînt pas, l'antipathie que lui inspirait son grand-oncle allait croissant de jour en jour.

Il n'avait pas l'air de s'en apercevoir ni de se douter qu'il y eût au monde une sœur Marie. Six mois s'écoulèrent, pendant lesquels chaque matin elle passait plusieurs fois auprès de lui, sans qu'il parût la regarder ni même la voir ; du moins elle le croyait, elle ne savait pas qu'il avait des yeux derrière la tête.

Un jour arriva cependant où, tout à coup, sans préambule, il lui adressa la parole ; ce fut pour elle un grand événement, qui lui causa beaucoup de trouble. Il se disposait à faire une grave opération, il allait ouvrir une malheureuse femme pour lui enlever une tumeur du sein. Son interne lui présenta un couteau tout neuf ; il y avait au manche des enjolivures ; il les regarda en souriant, et dit :

« Eh ! vraiment, mon cher Richard, vous faites la mariée trop belle. »

Puis il s'avança vers la patiente. On ne l'avait pas prévenue, elle promenait autour d'elle des yeux effarés. Quand elle sut de quoi il s'agissait, elle se récria, protesta, réclama un délai qu'il lui refusa. Alors elle s'informa si l'on n'allait pas la chloroformer; il lui répondit que non, qu'il avait ses raisons pour cela. Elle ne pouvait se résigner à son sort, elle commença à se débattre. On s'était mis six pour la tenir, qui par la tête, qui par les bras, qui par les jambes. Mais elle était vigoureuse et désespérée; elle remuait toujours. M. Cantarel dit à l'externe qui s'était chargé de lui remettre au fur et à mesure les instruments dont il avait besoin :

« Nous trouverons quelqu'un pour vous remplacer; attelez-vous à cette jambe. »

En ce moment, sœur Marie vint à passer. Devinant ce qui se préparait et d'avance épouvantée des gémissements qu'elle allait entendre, elle s'empressait de gagner l'autre bout de la salle. Une voix lui cria :

« Eh! petite fille, rendez-vous utile; venez nous aider. »

Elle demeura clouée sur la place. La même voix ajouta :

« M'entendez-vous, sœur Marie? »

Elle n'en pouvait plus douter; la petite fille, c'était elle. Éperdue, le front rougissant, elle approcha. M. Cantarel lui dit :

« Prenez ces outils et ouvrez bien vos yeux. »

Elle fit ce qu'on lui disait, mais elle aurait voulu que la terre l'engloutît. Quand l'opérée, qui ne pouvait plus bouger, sentit pénétrer dans ses chairs le

froid de l'acier, elle poussa un cri effroyable, et d'une voix déchirante :

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, vous m'arrachez le cœur. »

M. Cantarel lui répondit vivement :

« Voici votre cœur, je n'y touche pas, je déteste les exagérations. »

Plus morte que vive, sœur Marie avait un nuage sur les yeux, elle se sentait près de tomber en défaillance, elle se raidissait pour rester debout. Ne sachant où elle en était, elle présenta à M. Cantarel un bistouri au lieu des pinces qn'il désirait. Il lui dit d'un ton sec :

« Prenez donc garde, vous ne m'aidez pas. »

Heureusement la patiente ne criait plus, elle s'était évanouie, et sœur Marie ne tomba pas. Quand tout fut consommé, elle s'enfuit comme un voleur sans demander son reste et sans retourner la tête.

Une heure après, l'interne, qui la cherchait du regard, vint à elle et lui dit :

« Ma sœur, le grand-prêtre désire vous parler, il vous attend dans son cabinet. »

Elle crut à une mystification.

« Mais allez donc, reprit-il en riant, il ne vous mangera pas. »

Toute confuse et interdite, elle courut auprès de sa tante pour lui soumettre le cas. Mère Amélie lui repartit :

« Qui vous arrête ? Ne comprenez-vous pas que Dieu vous offre une occasion de confesser votre foi ? »

Elle prit son courage à deux mains, se mit en route.

Après avoir traversé un petit vestibule obscur, elle s'arrêta un instant pour souffler, la main sur le loquet de la porte. Le cœur lui battait bien fort, tant l'athée lui faisait peur. Enfin elle entra. Son grand-oncle était assis dans un fauteuil, et il tenait sa tête dans ses mains. Quand il la releva, elle fut frappée de sa pâleur.

« Seriez-vous indisposé, monsieur ? lui demanda-t-elle. Puis-je vous être de quelque secours ? »

Il parut choqué de cette question, il n'admettait pas qu'on le crût indisposé. Il se redressa et dit :

« Me ferez-vous la grâce de m'apprendre ce que vous faites ici ? »

Elle se trompa sur le sens de ses paroles et lui répondit en faisant un mouvement pour se retirer :

« On m'avait dit, monsieur, que vous désiriez me parler. Cela me paraissait invraisemblable, mais je crois trop facilement ce qu'on me dit. Veuillez excuser ma méprise. »

Il la retint du regard et du geste.

« On ne vous a pas trompée ; mais ce n'est pas à sœur Marie, c'est à ma petite-nièce, Mlle Jetta Maulabret, que je désirais parler, et je la prie de vouloir bien m'expliquer par quelle raison elle a élu domicile dans un hôpital. »

Elle fut un peu interloquée ; mais, surmontant sa timidité, elle répondit d'une voix ferme :

« Doutez-vous, monsieur, de ma vocation ?

— Oh ! je n'aurais garde, fit-il d'un ton moitié bienveillant, moitié ironique, entre figue et raisin. J'entends partout chanter vos louanges, et moi-même je vous vois à l'œuvre... Je n'en dis pas davantage pour

ne pas désobliger votre modestie... Au surplus, il suffit de regarder votre tablier pour s'assurer que vous ne vous épargnez pas, que vous mettez la main à la pâte. Celui de votre tante est d'une blancheur immaculée; le vôtre est d'une propreté douteuse et vous rend témoignage. Je n'ai qu'un reproche à vous faire, mes externes vous regardent un peu trop, vous leur causez des distractions... Et puis la vue du sang vous émeut encore. Tout à l'heure...

— L'habitude me rendra plus forte.

— Eh! parbleu, oui, l'habitude!.. Mais en dépit des apparences et quoi que vous en disiez, je ne vous crois pas faite pour vivre dans un hôpital. Je crains qu'on ne vous ait fourré dans la tête des idées romanesques... Pensez-vous donc comme mère Amélie que la religion est une société d'assurance contre les risques de l'enfer?.. Mais je vous fais de la peine.

— Beaucoup, dit-elle doucement.

— Je suis un vilain homme... Je m'étais pourtant promis de ne pas vous chagriner. La tentation était trop forte, j'y ai succombé, et, puisque j'ai commencé, je continue en vous représentant que si vous êtes résolue à porter votre croix... vous voyez que je parle votre langage,.. eh! ma pauvre enfant, il n'est pas besoin pour cela de venir à l'hôpital, on trouve partout à s'occuper, à batailler et à souffrir. Le mariage aussi est une croix, et l'on pourrait vous procurer tel mari qui vous donnerait du fil à retordre... J'en connais un. Voulez-vous faire sa connaissance? »

Elle le regardait avec des yeux de dépit et de reproche.

« Décidément vous ne voulez pas? C'est fâcheux... Mademoiselle, je vous plains de tout mon cœur. »

Elle lui en voulait de l'avoir appelée mademoiselle; elle était indignée de sa proposition, qu'elle trouvait fort inconvenante et qu'elle prenait pour une mauvaise plaisanterie; enfin son accent ironique la piquait au vif. Elle répliqua en s'animant :

« Vous me plaignez, monsieur? Je vous croyais incapable de plaindre personne.

— Oh! oh! dit-il gaiement, en passant sa main sur ses favoris blancs, voilà un pavé dans mon jardin... Vous me trouvez dur pour mes malades, féroce, impitoyable?

— Voilà des mots que je n'emploierai jamais, dit-elle. Je sais trop bien que vous détestez toutes les exagérations. »

Il comprit l'allusion et dit en souriant :

« Je suis bien aise de vous avoir fait venir; une fois dans ma vie, on m'aura dit mon fait. Que voulez-vous? il y a deux espèces de chirurgiens, les *bijoutiers* et les *charcuteurs*. Je n'ai jamais aimé le bijou, je suis né charcuteur, je mourrai en charcutant. »

Puis, d'un ton plus sérieux :

« Le premier des devoirs est de bien faire son métier. Connaissez-vous Celse, sœur Marie? Il écrivait sous l'empereur Tibère. Celse déclare que le chirurgien peut être l'homme le plus doux du monde jusqu'au moment où il tient son scalpel, mais que, une fois qu'il l'a pris, il ne doit rien voir, rien entendre, qu'autrement il ferait mal ce qu'il doit faire. Il y a des chirurgiens, sœur Marie, que les hémorragies inquiè-

tent au point de leur faire précipiter une opération; l'homme qui n'est pas maître de lui en face d'une hémorragie n'est pas un chirurgien. J'en connais d'autres qui se laissent troubler par les cris, et cependant les cris sont une bonne chose, puisqu'ils soulagent le patient. Il en est d'autres qui, par sensibilité de cœur, abusent du chloroforme, et il est pourtant des cas où le chloroforme n'agit pas, des cas aussi où il est dangereux et nuisible. C'est un poison pour les poitrines délicates, et la malheureuse que j'opérais tantôt est poitrinaire. »

Elle ne répondait rien, elle se sentait désarmée. Mais elle pensa tout à coup à la lettre de son père, et ce cœur qui était sur le point de se laisser prendre se raffermit dans ses ressentiments. Il eut l'air de deviner ce qui se passait en elle, et il lui dit :

« Vous avez bien raison de me trouver dur. J'ai refusé d'être votre tuteur... Décidément je suis un monstre. »

Il se tut quelques instants. Il ne la quittait pas des yeux, il prenait plaisir à contempler cette robe blanche, ce front pâle, ces joues vivement colorées, la fraîcheur de cette bouche qu'il n'avait pas encore vue sourire.

« Vous n'avez rien à me demander? reprit-il d'un ton débonnaire. Je ne puis rien faire qui vous soit agréable?

— Rien, monsieur. Je ne demande qu'à rester demain telle que je suis aujourd'hui, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

— Là, vous ne regrettez rien? »

Elle était comme un enfant à qui l'on a fait peur du loup et qui découvre que le loup a du bon et lui veut du bien. Elle se décida cette fois à sourire.

« La seule chose que je regrette, on ne peut pas me la rendre.

— Qu'est-ce donc?

— Le petit jardin que j'avais au couvent.

— Ah! vous aviez un jardin? Vous aimez les fleurs. Laquelle préférez-vous?

— Le chrysanthème.

— Drôle de goût! » fit-il, et il ajouta : « Si vous vous ravisiez, si vous aviez quelque requête à me présenter, ne perdez pas de temps, car, je vous le dis en confidence, je suis atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, et mes jours sont comptés.

— Il n'y a pas de remède? s'écria-t-elle, profondément émue.

— Je ne crois qu'à la médecine opératoire. Je vous ai cité Celse, je veux vous citer Galien. Il a dit que le plus admirable médecin est la nature, parce qu'elle guérit les trois quarts des maladies et qu'elle ne dit jamais de mal de ses confrères... La nature ne guérit pas les cancers à l'estomac, et dans trois mois je ne serai plus de ce monde... C'est peut-être pour cela que j'ai refusé d'être votre tuteur. »

Elle éprouva un saisissement, il se faisait une révolution dans son esprit, elle reconnaissait qu'elle s'était trompée; mais en même temps elle se souvenait de la recommandation que lui avait faite mère Amélie, elle se sentait obligée de parler de Dieu à cet athée, qui devait mourir dans trois mois. Malheureusement

les mots ne lui venaient pas, et sa modestie gênait son éloquence. Qui était-elle pour donner une leçon à cet homme qui savait tant de choses?

Il devina encore ce qui se passait en elle, et il lui dit en riant :

« Avouez que vous mourez d'envie de me convertir avant ma mort. C'est un peu difficile... Ce n'est que dans les romans anglais que les petites filles convertissent les vieux médecins.

— Ah! monsieur, dans trois mois!..

— Eh! oui, dans trois mois... Qu'est-ce que la mort? Un procès chimique.

— Et après? » murmura-t-elle.

Un éclair passa dans les yeux du grand-prêtre, et il s'écria d'une voix stridente :

« Après?.. Rien, rien, rien. »

Ce mot trois fois répété glissa sur ses lèvres comme le couperet de la guillotine dans sa rainure, et c'en fut fait, tout avait disparu; il n'y avait plus rien, plus rien du tout.

Elle demeura consternée, atterrée.

« Allons, reprit-il, à ce que je vois, nous sommes condamnés à nous étonner l'un l'autre, à nous plaindre mutuellement, tout cela peut-être faute de nous comprendre. Mais, j'en suis sûr, il y a un point sur lequel nous nous accordons. Vous pensez comme moi qu'une belle vie est celle où l'on fait son devoir jusqu'au bout... Si je croyais en Dieu, je le fatiguerais de mes prières et je ferais plus d'une neuvaine pour qu'il m'octroyât la grâce de mourir au champ d'honneur. »

Puis il se leva, enfonça son chapeau dans sa tête; mais avant de partir :

« Il y a des gens, dit-il, qui en mourant éprouvent le besoin d'entendre un air de musique; d'autres demandent des fleurs; quand vous en serez là, vous vous ferez apporter un chrysanthème. Il me semble qu'en mourant j'aurai beaucoup de plaisir à vous voir, sœur Marie. Obtiendrez-vous de votre terrible tante une dispense pour me rendre visite à mon lit de mort?

— Je la demanderai, monsieur, n'en doutez pas, » répondit-elle en s'inclinant, les bras croisés sur la poitrine, et elle se retira.

Elle était comme éperdue; cet entretien avait bouleversé toutes ses idées, toutes ses notions de la vie et des hommes. Elle en fit part à mère Amélie. Celle-ci, après l'avoir écoutée, haussa les épaules et murmura :

« Grand comédien! »

Pendant les mois qui suivirent, sœur Marie vit son grand-oncle arriver chaque jour à l'heure réglementaire et apporter à sa visite autant d'attention et de scrupule que jamais. Elle n'eut plus l'occasion de causer avec lui, il se contentait de la regarder quelquefois du coin de l'œil. Elle était souvent frappée de sa pâleur, qui, malgré lui, trahissait ses souffrances. Il ne laissait pas d'avoir l'esprit parfaitement libre, de s'occuper de ses malades comme s'il ne l'avait pas été lui-même, de se passionner pour son métier comme s'il avait eu devant lui vingt ans de vie, et pourtant il devait mourir dans trois mois, et il ne

croyait à rien. Son grand-oncle était pour sœur Marie un insondable problème. Sa sérénité lui causait un étonnement profond et une sorte d'épouvante ; mais, quoi qu'elle en eût, en dépit de toutes les objections qu'elle se faisait, elle ne pouvait s'empêcher de l'admirer et de se dire que dans ce comédien il y avait un héros.

V

Le 30 novembre 1878, quand M. Cantarel arriva à l'hôpital, il était en retard de dix minutes, ce qui étonna tout le monde. On fut plus étonné encore de lui trouver la figure bien changée. Il avait le regard fiévreux, le front crispé. Pour ceux qui étaient au fait, tout dans sa personne annonçait l'effort suprême d'une volonté qui a lutté longtemps et reçu le coup mortel, mais qui veut mourir debout. Au moment de commencer une opération, il sentit dans sa main droite une pesanteur et un tremblement. Il dit avec un accent d'amère tristesse : « Non, je ne peux plus. » Mais il surmonta son chagrin, passa le couteau à son interne, en lui faisant ses recommandations d'un ton tranquille. Le lendemain, il ne revint pas, ni les jours suivants. Sœur Marie était assaillie de sombres pressentiments; elle s'en cachait, elle craignait les sarcasmes de sa tante.

Le 7 décembre, un domestique se présenta auprès de mère Amélie et lui annonça que M. Antonin Cantarel était à la dernière extrémité, qu'avant de mourir

il désirait voir sœur Marie, sa petite-nièce. Le cas était prévu, la dispense était en règle. Mère Amélie prit sa nièce à part et lui donna longuement ses instructions, que sœur Marie écouta avec désespoir; elle se sentait incapable de les exécuter.

La voiture, le cocher et le valet de pied qui étaient venus la chercher la déposèrent à la porte d'un joli hôtel entre cour et jardin, situé sur les hauteurs de Passy. Elle gravit les marches d'un perron. En traversant le vestibule, elle entendit de grands éclats de voix dans un salon qui précédait la chambre où le malade agonisait. Ce salon était plein de monde; à droite, à gauche, dans l'embrasure des grandes fenêtres cintrées, il y avait des groupes d'amis, d'élèves, qui étaient venus prendre des nouvelles. Les figures étaient longues, graves, anxieuses ; on sentait que le mourant laisserait des regrets dans beaucoup de cœurs. Il n'était pas moins facile de voir qu'en ce jour la mort s'attaquait à une illustre proie, que cela ferait événement, qu'il en serait parlé. Des indifférents étaient venus pour pouvoir dire : J'étais là. Plusieurs journaux avaient envoyé leurs reporters.

Près de la cheminée, un sexagénaire grisonnant, dont la physionomie agréable était gâtée par des yeux qui tour à tour louchaient ou ne louchaient plus, causait tout bas avec un beau jeune homme d'une rare élégance, admirablement pris dans sa taille, la tête fine et fière. Parmi tout ce monde, ce jeune homme et ce sexagénaire étaient les plus affligés.

Un peu plus loin, un gros personnage ventru, courtaud et rougeaud, adressait à demi-voix, mais d'un

ton courroucé, de vives admonestations au curé de la paroisse, qu'il tenait par l'un des boutons de sa soutane et à qui il semblait barrer le passage. Un superbe angora, d'une blancheur immaculée, aux longs poils soyeux et traînants, assistait à cette scène, blotti sous un buffet complaisant, qui lui avait offert un refuge. Il se sentait dérangé dans toutes ses habitudes, il ne savait où il en était. Accroupi, en arrêt, il fixait des yeux noirs et effarés sur tous les assistants. Chaque mouvement lui semblait suspect; mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'agitation du personnage ventru, qui gesticulait beaucoup; il s'imaginait que ces grands gestes étaient à son adresse. Il se rassurait en pensant à la muraille qui le protégeait. Il avait réussi à couvrir son dos, il pouvait attendre les événements. Les seuls événements qu'appréhendent les chats sont ceux qui les attaquent par derrière.

Toutefois le raminagrobis se crut perdu quand il entendit le gros homme, qui n'y tenait plus, qui éclatait malgré lui, crier d'une voix tonnante au curé :

« Non, vous n'entrerez pas. Nous vous connaissons, vous autres; vous profitez du moment où les gens perdent le sens pour leur faire dire ce qu'il vous plaît et les réconcilier avec notre sainte mère l'Église. Vous êtes des exploiteurs d'évanouissements, des captateurs de confessions, des convertisseurs de cadavres. L'homme vivant s'est refusé à vous; en vrais corbeaux, vous prenez le mort. Retirez-vous, la consigne sera exécutée, on ne veut pas vous voir... Allez-vous-en bien vite soigner votre bon Dieu, il est plus malade que nous... »

Le curé répondait à peine, rentrait sa tête dans ses épaules et ses oreilles dans sa tête, s'obstinait, se butait, comme un âne qui reçoit des coups. Le beau jeune homme, adossé à la cheminée, s'en détacha, s'avança vers l'orateur, lui représenta qu'il parlait trop haut, que les éclats de sa voix devaient se faire entendre dans la pièce voisine. Celui-ci allait se fâcher, le rembarrer, quand la porte s'ouvrit à deux battants, et une sœur blanche entra.

Aussitôt il se fit dans tout le salon un grand silence, accompagné d'un mouvement de vive curiosité. Les affligés oublièrent pour un instant leur chagrin ; le beau jeune homme tressaillit et attacha sur l'apparition un long regard. Les indifférents s'émurent, ouvrirent de grands yeux ; deux reporters prirent des notes. Le rougeaud s'avança de quelques pas à la rencontre de sœur Marie, la bouche en cœur, la tête haute, portant beau ; mais, au moment décisif, il ne trouva rien à dire à cette novice et se détourna avec humeur. Le curé profita de sa retraite pour se glisser subtilement jusqu'à elle et pour lui dire à l'oreille :

« Ma sœur, Dieu vous confie aujourd'hui une tâche bien redoutable ; le sort éternel d'une âme est dans vos mains. Puissent vos prières décider le mourant à me recevoir ! »

Elle s'inclina modestement, sans répondre. Le valet de chambre qui la précédait lui fit traverser le salon au milieu des groupes qui s'écartaient pour lui livrer passage ; il la conduisit à la porte du fond, qu'il ouvrit. Elle aperçut son grand-oncle couché dans un lit sans rideaux. Il n'avait auprès de lui que sa garde-malade,

qu'il se hâta de congédier. La garde-malade sortit, et sœur Marie se trouva seule avec l'athée. Il avait toute sa tête, il voyait venir la mort, il la regardait en face; sa figure, qui ne lui était pas nouvelle, ne l'effrayait point, il la traitait en vieille connaissance, qui lui avait dit depuis longtemps ses secrets.

« Le prêtre est là, lui dit doucement sœur Marie. Me permettez-vous de le faire entrer ? »

Il secoua la tête de droite à gauche, en fronçant ses épais sourcils. Puis une angoisse le prit, il ferma les yeux.

Elle s'agenouilla auprès du lit et se mit à prier.

« Seigneur mon Dieu, disait-elle, bénissez-le. Il a passé sa vie à faire le bien... Vous avez dit aux justes que vous mettiez à votre droite : « Vous êtes les bénis « de mon Père, car j'étais pauvre et vous m'avez se- « couru; j'étais malade et vous m'avez visité. » Ils vous ont répondu : « Quand donc, Seigneur, t'avons- « nous secouru et visité ? » Et vous leur avez dit : « Toutes les fois que vous avez fait du bien aux plus « petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi- « même... » Mon Dieu, bénissez-le. Il a passé sa vie à vous secourir et à vous visiter sans vous connaître... Venez ici, touchez ses yeux, parlez-lui, afin qu'il vous voie et qu'il vous entende. »

Il l'interrompit d'une voix défaillante :

« Il ne faut pas me surfaire, je n'ai eu que les vertus professionnelles. »

L'instant d'après, il ajouta d'un ton ferme et assuré :

« Il n'importe guère au grand fleuve de la vie

quelles sont les roues de moulin qu'il fait tourner. »

Il lui fit signe de se relever. Il lui montra mélancoliquement ses deux mains qui avaient scruté, fouillé tant de misères, et dont jadis il faisait gloire, parce qu'elles étaient blanches et potelées. En peu de jours, elles étaient devenues jaunes, maigres, décharnées. Il murmura avec un demi-sourire :

« Voilà ce qui m'en reste ! »

Après quoi il les posa sur le front de sœur Marie, en lui disant :

« C'est un pape qui a dit que la bénédiction d'un vieillard ne fait jamais de mal. »

Ils se regardèrent l'un l'autre pendant quelques minutes, et tous deux avaient des larmes dans les yeux. Il lui ordonna de prendre sous son oreiller un pli cacheté, de le serrer dans sa poche. Bientôt après, il lui vint aux lèvres une mousse sanglante, qu'elle étancha avec son mouchoir.

« Priez encore, soupira-t-il. C'est une musique qui me plaît. »

Elle s'agenouilla de nouveau, et de sa voix argentine elle récitait en latin les prières des agonisants. Elle sentit une main qui venait chercher sous sa coiffe une boucle de ses cheveux et qui l'entortillait autour de son doigt. Ce doigt ne tarda pas à se raidir, elle entendit un suprême gémissement. Elle eut quelque peine à dégager ses cheveux, elle se redressa. Il était mort.

Elle se pencha sur lui, essuya ses tempes inondées de sueur, lui lissa ses favoris, ses sourcils, remit tout en ordre sur son visage et lui ferma les yeux. Elle fut

longtemps à le regarder avec une surprise toujours croissante. Peu à peu, son front crispé par la souffrance ne respira plus que l'éternel repos ; sa figure se refaisait d'instant en instant, et la mort la revêtait d'une beauté presque surhumaine. Il semblait à sœur Marie que cette âme détachée de son corps venait d'y rentrer pour une heure et qu'elle lui apportait de bonnes nouvelles de son voyage dans l'inconnu. Il lui semblait qu'en elle aussi s'était faite une métamorphose. Sa foi était demeurée intacte, et pourtant c'était autre chose. Une tendresse tombée du ciel avait élargi ses entrailles, dilaté son cœur. Elle se disait et se répétait que les voies de Dieu sont insondables et qu'il y a beaucoup de demeures dans sa maison.

A deux reprises, elle baisa pieusement le front du mort, puis elle se retira.

Dès qu'on la vit reparaître, on l'entoura en lui disant :

« Eh bien?

— Hélas ! dit-elle, c'est fini ! »

Alors tout le monde se dirigea vers la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte, pour aller contempler ce qui restait du grand homme, tout le monde, à l'exception du prêtre, qui s'écria d'un air pénétré :

« Mort dans l'impénitence finale ! »

Elle répondit par un signe de tête dont le sens était douteux et s'empressa de regagner sa voiture, qu'on n'avait pas dételée.

A peine fut-elle rentrée à l'hôpital, mère Amélie réussit à se ménager un instant de liberté, et, dès

qu'on fut tête à tête, sœur Marie, qui ne savait pas mentir, fit un rapport fidèle de tout ce qui s'était passé. A mesure qu'elle avançait dans son récit, le visage de la mère s'assombrissait. Il fallut essuyer ses ironies, sès haussements d'épaules, ses sévérités, ses mercuriales. Aussi pourquoi sœur Marie n'avait-elle pas suivi les instructions qu'on lui avait données? Pourquoi n'avoir pas pris sur elle de faire entrer le prêtre, coûte que coûte? Les malades ne savent pas se défendre, et le royaume des cieux appartient aux violents. Mais elle avait manqué de foi, de cette foi qui fait des miracles et transporte les montagnes, et le scandale s'était accompli, et un jour peut-être Dieu lui en demanderait compte. La pauvre enfant gardait le silence, ne sachant que répondre. Il y avait dans son cœur je ne sais quoi qu'elle désespérait de pouvoir exprimer, et, fût-elle parvenue à s'exprimer, elle n'aurait pas réussi à se faire comprendre.

Heureusement, elle se souvint du pli cacheté que son grand-oncle l'avait priée de serrer dans sa poche, et, à tout hasard, elle le présenta à la mère, espérant par cette diversion la distraire de son courroux.

Mère Amélie le reçut d'une main dédaigneuse, le décacheta, mit ses lunettes sur son nez, car elle était presbyte, et s'approcha de la fenêtre pour mieux y voir. Sœur Marie la suivait du regard et vit tout à coup sa figure se dérider, son front s'éclaircir, un rayon de joie briller dans ses yeux. Ce qui l'étonna davantage encore, c'est qu'elle l'entendit s'écrier :

« Oh! ma chère enfant! ma chère enfant! »

Elle n'en pouvait croire ses oreilles.

« Oui, ma chère enfant, répéta mère Amélie en la caressant de la prunelle, c'est prodigieux, et pourtant c'est vrai. Réjouissez-vous. Douze cent mille francs! »

Incontinent, elle commença de lire à haute voix le papier qui lui causait ces violents transports; c'était une copie du testament de M. Antonin Cantarel. Elle avait eu raison de dire à sœur Marie qu'il avait amassé une grosse fortune; un grand chirurgien qui reste garçon et qui a des goûts simples est une bénédiction pour ses héritiers. M. Cantarel avait institué pour son exécuteur testamentaire le plus fidèle de ses amis, M. Vaugenis, ancien président de chambre, à qui il laissait sa villa de Passy. Il léguait sa bibliothèque et ses instruments à son élève préféré, un simple souvenir, une bague au doigt à son frère Louis, qui, grâce aux services qu'il lui avait rendus, était devenu encore plus millionnaire que son aîné. Il avait divisé le reste de la succession en trois parts à peu près égales, attribuant l'une aux deux fils de ce frère, la seconde à son cher hôpital, la troisième à sa petite-nièce, à la condition très expresse qu'elle passerait deux années au moins chez son tuteur, lequel se déclarait prêt à la recevoir, faute de quoi son héritage lui serait retiré et servirait à fonder une maison de santé dont il avait lui-même détaillé le plan et les devis.

La joie de mère Amélie débordait. Elle répétait sans cesse : « Douze cent mille francs! quelle dot! »

Sœur Marie s'efforçait de s'expliquer son enthousiasme et sa joie, elle n'y pouvait parvenir, tant elle avait l'esprit court.

« Mais, ma mère, disait-elle, à quoi me serviront les libéralités de mon pauvre grand-oncle, dont je suis vivement touchée?

— Que dites-vous là? repartit mère Amélie en bondissant.

— Cette condition qui m'est imposée...

— Eh bien?

— Je ne puis l'exécuter.

— Pourquoi donc?.. mais pourquoi?

— J'ai dit adieu au monde.

— Deux ans?.. qu'est-ce que deux ans?

— Quoi! ma mère, c'est vous-même qui m'engagez?

— C'est moi, c'est toute la communauté, c'est Dieu.

— Mais s'il arrivait?..

— Il n'arrivera rien, j'en réponds. Je puis vous le dire aujourd'hui, je suis absolument certaine de votre vocation.

— Il me semble pourtant, ma mère, que mon devoir...

— En voilà assez, interrompit mère Amélie, en lui jetant un regard de tendre reproche. Je le connais, votre devoir. Dieu vient d'opérer un miracle, il a fait rendre gorge à l'impiété, et vous êtes l'instrument de cette restitution. Refuser la grâce qui vous est faite, ce serait voler l'Église, voler Dieu. Considérez-vous comme liée devant lui, comme ayant prononcé d'avance et mentalement vos vœux, et l'épreuve à laquelle vous êtes soumise vous semblera bien peu de chose. Dieu n'éprouve que ceux qu'il aime. »

C'est ainsi qu'elle discourait. Sœur Marie n'était

qu'à moitié convaincue; il lui semblait si simple de renoncer à douze cent mille francs! mais elle finit par se taire, son tyran la gênait plus par ses tendresses inusitées qu'il n'eût fait par ses brusqueries et ses colères.

Pendant la semaine qui suivit, elle se demanda plus d'une fois si elle rêvait, tant mère Amélie lui témoignait d'attentions, d'égards, de ménagements, adressant de vertes semonces à celles des infirmières qui, ignorantes de l'événement, se permettaient comme autrefois de se faire assister par sœur Marie dans quelque travail rebutant. Elle eut aussi la surprise de recevoir de son tuteur une lettre qui n'était pas écrite de la même encre que la première; en lisant cette épître presque courtoise, elle ne put s'empêcher de faire la réflexion que, dans le monde et à l'hôpital, c'est une grande chose qu'une dot. Ce qui coupa court à ses résistances, ce fut un petit billet que mère Amélie lui montra en triomphe et qui contenait ces mots : « Dites à notre chère sœur Marie que toute hésitation de sa part serait un péché. » Il fallut bien se rendre. On fit revenir bien vite une malle et un trousseau assez maigre qui restaient quelque part en dépôt. Sœur Marie y trouva une robe d'hiver assez présentable; par ordre supérieur, elle employa la moitié d'une nuit à la mettre en état, à la rafraîchir. Ce travail lui parut ingrat. Mère Amélie la réconfortait, en lui disant :

« Je vous écrirai souvent et vous viendrez nous voir quelquefois.

— Ah! ma mère, comme je vais me sentir abandonnée! »

Elle lui répondit par ces mots mystérieux :

« Fille de peu de foi, apprenez que nous saurons tout ce que vous ferez et que, sans sortir d'ici, je serai sans cesse auprès de vous ! »

Le 15 décembre, Mlle Jetta Maulabret se leva de bonne heure pour revêtir ses nouveaux atours; sa robe de mérinos lui fit l'effet d'un déguisement, d'un travesti. Le berger qu'un roi mandait à sa cour pour le faire pasteur de gens ne tarda pas à regretter sa jupe, sa panetière, son hoqueton, sa musette :

> Doux trésors, disait-il, chers gages qui jamais
> N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge!

Mlle Maulabret disait comme lui en contemplant, le cœur serré, sa robe de laine blanche, tristement pliée au pied de son lit. Il lui semblait que sœur Marie était morte, qu'elle ne la reverrait pas, et elle la pleurait. On lui annonça bientôt qu'une voiture était là qui l'attendait. Elle embrassa sa tante, qu'il l'embrassa. Elle descendit par l'escalier dérobé pour échapper à toutes les curiosités malséantes. Personne n'est plus curieux qu'un interne, si ce n'est un externe.

Le premier accueil que lui fit le monde fut sévère. La saison était rigoureuse, il faisait un froid de loup, il était tombé la veille et pendant la nuit une neige abondante qu'on n'avait pas eu le temps de déblayer. Son pied s'y enfonçait, elle eut peine à atteindre la grille. Arrivée là, elle se retourna, elle enveloppa d'un long regard cette maison où elle venait de passer onze mois, ses murailles brique et pierre, la cime nue

de ses grands arbres, qu'elle aimait dans leur dépouillement. Elle dit adieu à ses chères malades, qu'elle abandonnait, à son bonheur, qu'elle laissait derrière elle. Elle s'avisa en ce moment d'une éclaircie qui s'était faite dans la brume; un pan de ciel bleu lui apparut. Elle crut y apercevoir la tête chenue et vénérable d'un vieil athée, lequel n'avait cru toute sa vie qu'au grand rien et avait eu après sa mort la surprise de se trouver face à face avec un Dieu de miséricorde, qui lui avait fait grâce, elle en était sûre. Toutefois cet athée conservait toute sa malice, il regardait avec joie Mlle Maulabret sortir de l'hôpital, il s'applaudissait de la réussite de son invention.

Elle lui jeta du bout des doigts un tendre et respectueux baiser; puis, secouant la tête, elle lui dit à demi-voix :

« Vous perdrez la partie, je vais passer deux ans dans le monde, mais je n'y emporte pas mon cœur, il reste ici. »

VI

Mlle Maulabret avait appris par la lettre de son tuteur qu'il était encore à Combard, « dans sa résidence d'été, » disait-il, et que pour des raisons particulières, sur lesquelles il ne s'expliquait point, il ne rentrerait à Paris que fort avant dans l'hiver. Il lui écrivait aussi que Mme Cantarel se ferait un devoir et un plaisir d'aller l'attendre à la porte de son hôpital. Mère Amélie, qui ménageait peu les gens qu'elle n'aimait pas et qui n'aimait pas beaucoup de gens, avait fait à Jetta un portrait peu attrayant de Mme Cantarel, qu'elle lui avait donnée pour une parfaite égoïste, uniquement occupée de sa santé, de son bien-être, révélant par la froideur de ses manières la frigidité de son âme. Elle la définissait « une vertu conservée dans la glace ».

En approchant de la voiture qui était venue la chercher, Mlle Maulabret fut étonnée d'y apercevoir une figure qui répondait peu aux définitions et aux peintures que lui avait faites la mère. On lui avait dit que Mme Cantarel venait de dépasser la cinquantaine;

l'inconnue qui s'offrait à ses regards avait peut-être plus de quarante ans, mais il n'y paraissait point. On lui avait affirmé que sa tante était une personne de pauvre mine et de petite santé, qui, sacrifiant ses prétentions à ses aises, était toujours mise comme une convalescente. Emmitouflée dans de superbes fourrures, l'étrangère avait grand air, était charmante, pimpante et semblait se porter à merveille. Enfin elle s'attendait à entrer dans le royaume des glaces, elle en frissonnait d'avance; elle eut peine à dissimuler sa surprise quand l'étrangère, lui adressant un délicieux sourire, lui cria, du plus loin qu'elle la vit venir :

« Mademoiselle Maulabret, n'est-ce pas?:. Arrivez bien vite, montez... Comme vous êtes légèrement habillée! Votre manteau n'est pas sérieux... Allons, serrez-vous contre moi, j'ai de la fourrure pour deux. Quelle horreur de temps, ma belle! Excusez-moi, mais ce n'est pas moi qui l'ai fait. En conscience, je n'en suis pas responsable, je ne réponds que du reste. »

Le cocher toucha, on se mit en route. L'étrangère eut bientôt fait d'expliquer à Jetta qu'elle était fort liée avec M. Louis Cantarel, son grand-oncle, qu'elle était sa voisine de campagne, que les deux propriétés n'étaient séparées que par un mur, que, Mme Cantarel s'étant laissé effrayer par les rigueurs de l'hiver, elle s'était offerte à la remplacer, que sa proposition avait été agréée, qu'elle aimait à courir quelque temps qu'il fît, mais que surtout elle avait obéi à son impatient désir de faire sans retard la connaissance d'une jeune personne dont elle avait entendu raconter les

malheurs, vanter le mérite et les grâces. Elle en dit tant que Mlle Maulabret ne savait où se mettre.

« Résignez-vous à votre sort, continua-t-elle. Jusqu'à ce soir, vous m'appartenez. Mais peut-être avez-vous envie de savoir mon nom?.. Je suis la marquise de Moisieux. »

Certains noms pénètrent partout, jusque dans les pensionnats de jeunes filles. Le monde, qui n'admet pas qu'on puisse vivre sans s'occuper de lui, profite de la rentrée des classes après les vacances pour faire des trouées dans les couvents; les abeilles ont butiné, il leur tarde de se rassembler pour fabriquer leur miel en commun. Mlle Maulabret savait de science certaine que Mme de Moisieux était la petite-fille d'un illustre maréchal du premier Empire et la veuve d'un homme considérable, qui avait rempli de hautes charges sous le second, qu'elle-même avait été fort en vue, qu'elle avait fait jadis les délices des Tuileries. La pensionnaire qui aimait à regarder sa main lui avait révélé comme un secret de première importance que la marquise s'était permis de faire parler beaucoup d'elle. Mais si, du vivant de son mari, elle avait eu quelques torts à son égard, elle s'appliquait à le dédommager après sa mort. Il ne la quittait plus, elle n'allait nulle part sans l'emporter avec elle, tiré à plusieurs exemplaires. Si, en ce moment, Mlle Maulabret lui avait demandé la faveur d'examiner sa broche, son médaillon, sa montre, le camée de son bracelet et jusqu'à ses bagues, elle y aurait retrouvé partout le marquis, de face, de profil, en buste, en pied, en habit de ville, de cour, de chasse, sept

portraits ni plus ni moins. Ce sont des hommages que les femmes rendent volontiers au mari qu'elles ont perdu, quand elles l'ont beaucoup trompé et qu'il leur a fait la grâce de ne jamais s'en apercevoir.

Mlle Maulabret trouvait étrange que cette femme célèbre eût été chargée par la Providence de la conduire chez son tuteur. Mère Amélie lui avait dit et répété que M. Louis Cantarel était un radical intransigeant, que ses opinions étaient du plus beau rouge. Que pouvait-il y avoir entre lui et une marquise de Moisieux? Celle-ci n'attendit pas ses questions pour lui expliquer qu'elle avait fait en Suisse, deux ans auparavant, la connaissance de son grand-oncle et de sa grand'tante, qu'un hasard de table d'hôte avait commencé entre eux une liaison qui lui était précieuse, M. Cantarel lui ayant rendu des services essentiels dont elle ne pouvait trop se louer. Jetta avait encore un autre étonnement. Si ignorante qu'elle fût des choses de ce monde, elle avait fait la réflexion que Mme de Moisieux n'avait avec elle ni valet de pied ni femme de chambre, que la redingote du cocher qui la conduisait avait une reprise au milieu du dos, que la vaste berline dans laquelle elle était venue la chercher était, selon toute apparence, une voiture de grande remise, louée pour la journée. Tout cela jurait avec les splendeurs d'une cour impériale, et la jeune fille en concluait qu'à la chute de l'Empire Mme de Moisieux avait perdu tout à la fois sa situation et sa fortune. Elle ne se trompait guère dans sa conjecture. Après la révolution de septembre, le marquis, dont l'Empereur avait plus d'une fois payé les

dettes, s'était réfugié en Angleterre : il y était mort cinq ans plus tard, laissant une succession fort embarrassée. Mme de Moisieux, qui ne pouvait se souffrir de l'autre côté de la Manche, n'avait pas tardé à revenir à Paris, où elle s'était trouvée aux prises avec des créanciers qui commençaient à perdre patience et qui s'étaient montrés intraitables. M. Cantarel lui était venu en aide, s'était dévoué pour la sauver, avait fait entendre raison à ces loups-cerviers, les avait amenés à composition. C'étaient là les services essentiels dont elle se louait à juste titre, et voilà le profit qu'on peut retirer d'un séjour à Lucerne et de quelques attentions bien placées.

Il est bon d'ajouter que la marquise avait l'art de plaire, le don de s'attacher les cœurs. Bien que sa jeunesse se fût un peu défraîchie, personne ne songeait à dire qu'elle fût sur le retour; elle n'était pas de ces femmes qui retournent, elle allait toujours, elle devait toujours aller. Ses yeux gris ressemblaient à des phares tournants; tour à tour la prunelle s'allumait ou s'éteignait dans une douce langueur. Les petites veines bleues qu'on lui voyait aux tempes et le trait noir qui bordait ses paupières ajoutaient à son charme dans les heures de mélancolie qu'il lui plaisait d'avoir. Sa figure délicatement chiffonnée, dont les méchants avaient dit autrefois : C'est un déjeuner de soleil! avait résisté aux années, aux révolutions, à la chute des empires, à la perte d'une fortune, à la mort d'un mari, à ses nombreuses expériences comme aux catastrophes de l'histoire universelle. Sa beauté frappait moins que sa grâce. Elle avait du tour dans

l'esprit, elle imprimait à ses moindres actions un cachet d'heureuse facilité, où se révélait la femme qui s'est mêlée à beaucoup d'affaires et qui a traversé beaucoup d'intrigues en tirant toujours son épingle du jeu. Elle ne faisait point de mouvements inutiles, elle disait juste sans chercher son mot, elle avait cette parfaite aisance qui met les autres à l'aise. Dès les premières minutes, Jetta lui rendit cette justice qu'on respirait librement auprès d'elle, sans avoir peur de trop respirer.

Si la marquise ne déplaisait point à Mlle Maulabret, Mlle Maulabret paraissait plaire infiniment à la marquise. Sans en avoir l'air, elle passa en revue toute sa personne, et par forme de conclusion elle lui affirma qu'elle avait des yeux faits pour inspirer des passions et qu'elle aurait la plus jolie main du monde quand elle aurait appris à se ganter, le plus joli pied quand elle aurait appris à se chausser, des cheveux adorables dès qu'elle saurait se coiffer, une taille souple et charmante dès qu'elle saurait s'habiller. Jetta avait bien envie de lui répondre qu'elle se souciait peu d'être adorable et adorée; mais mère Amélie lui avait recommandé instamment de se montrer très coulante, très complaisante dans les petites choses et de réserver toute l'énergie de sa résistance pour les grandes occasions, afin qu'on ne pût l'accuser d'entrer dans le monde avec un parti pris. En conséquence, elle garda pour elle toutes ses objections, et Mme de Moisieux, lui donnant une petite tape sur la joue, lui déclara que, dès ce jour, elle entendait lui apprendre à se ganter, à se chausser, à s'habiller, à se

coiffer, mais qu'au préalable elle se croyait tenue de la conduire au faubourg Saint-Honoré chez M. Vaugenis, exécuteur testamentaire de M. Antonin Cantarel, lequel avait droit à sa première visite.

Quand sœur Marie s'était rendue à Passy, pour prier au chevet d'un mourant, elle avait l'esprit si absorbé, si troublé, qu'elle avait traversé un grand salon plein de monde sans y remarquer personne. En abordant M. Vaugenis, Mlle Maulabret ne se souvint point de l'avoir aperçu, quinze jours auparavant, adossé contre une cheminée et causant avec un beau jeune homme, qu'elle avait vu, lui aussi, sans le voir. L'ancien président de chambre lui imposa d'abord, l'intimida par sa politesse froide, réservée, qui tenait les gens à distance. Il l'inquiétait aussi par le demi-strabisme, plus mystérieux que désagréable, dont il était affecté et que jadis il avait su mettre à profit dans l'exercice de ses fonctions. Les hommes d'esprit se servent de tout. Jetta ne parvenait pas à démêler si en l'interrogeant il la regardait ou non ; elle était tentée de croire qu'il ne louchait que lorsqu'il le trouvait bon. Toutefois il lui gagna le cœur en lui parlant avec émotion du grand-oncle qu'elle avait perdu et du tendre attachement que ce noble vieillard avait conçu pour elle.

« Il était ainsi fait, continua M. Vaugenis ; il ne savait ni aimer ni haïr à moitié. C'était un caractère entier, tout d'une pièce, impétueux dans ses préventions bonnes ou mauvaises. Cet homme, qui était comme claquemuré dans sa science, et qui paraissait si maître de ses émotions, si avare de ses épanche-

ments, ne laissait pas d'avoir le cœur et l'imagination romanesques ; aussi mêlait-il à ses amitiés quelque chose de violent et d'orageux. J'ai perdu en lui le plus cher, le plus fidèle de mes amis ; notre roman a duré quarante ans. Religion, politique et le reste, nous ne tombions d'accord sur rien, nous nous querellions sur tout. Nous n'avons jamais réussi à passer trois jours sans avoir besoin de nous voir, ni à nous voir pendant deux heures sans nous disputer. Nous étions prêts quelquefois à nous prendre aux cheveux, heureusement nous en avions fort peu l'un et l'autre. Un soir, la querelle fut encore plus vive que d'habitude ; il nous échappa des mots durs, nous nous séparâmes à demi brouillés. Je me mis au lit, et j'avoue que je ne pus dormir. A la petite pointe du jour, je me lève et je m'achemine vers Passy. Au milieu de la place du Roi-de-Rome, je rencontre mon vieil ami qui, son chapeau à la main, le front ruisselant de sueur, accourait au faubourg Saint-Honoré. Nous nous embrassâmes, et tout fut dit.

— Me permettez-vous de vous adresser une question, mon cher président ? » lui dit Mme de Moisieux.

Quand M. Louis Cantarel n'était pas là, elle donnait volontiers aux gens le titre qu'ils avaient porté sous l'Empire.

« Comment avez-vous souffert, poursuivit-elle, qu'on fît au plus cher et au plus constant de vos amis un enterrement civil ?

— J'ai dû me conformer à ses dernières volontés, répondit-il.

— Vous avez eu tort. Je ne suis pas grande théolo-

gienne, mais mon opinion très arrêtée est qu'il faut toujours se soumettre aux usages reçus; il en coûte si peu ! Permettrez-vous à l'un de vos amis de sortir dans la rue coiffé d'un chapeau chinois ?... C'est un chapeau chinois qu'un enterrement civil.

— Je n'aurais garde de vous contredire. Mais il est bien difficile de raisonner avec un mort et de le faire changer d'avis.

— Les morts sont si commodes, si raisonnables ! dit-elle d'un ton enjoué. On en fait ce qu'on veut, ils ne font d'objection à rien.

— Ma chère marquise, répliqua-t-il sur le même ton, ma conscience m'a gêné. Quoiqu'elle soit bonne fille en général, elle me contrarie quelquefois. Que n'étiez-vous auprès de moi pour lui faire entendre raison! »

Après avoir échangé ce feu de peloton avec la marquise, il se retourna vers Jetta et lui dit gravement :

« Je dois vous prévenir, mademoiselle, qu'aux termes du testament, vos rentes commencent à courir dès ce jour; j'en ai donné avis à votre tuteur; mais vous n'entrerez en possession du capital que dans deux ans.

— Ce qui signifie, ma chère, dit la marquise, que, dès cette heure, vous jouissez d'un revenu de soixante mille francs, et, comme je suis forte en calcul, j'ajoute que cela vous fait près de neuf louis à dépenser par jour. Mais je vous avertis que je vous en ferai dépenser beaucoup plus aujourd'hui... Songez, mon cher président, que je me suis chargée de l'habiller des pieds à la tête... Excusez-nous; il faut que nous vous quittions, nous avons devant nous une journée fort laborieuse. »

Elle leva la séance. M. Vaugenis reconduisit ces dames jusque sur le palier. Comme elles avaient déjà descendu la moitié d'un étage, il rappela Mlle Maulabret, qui remonta. Il l'entraîna dans l'antichambre, et, montrant l'escalier d'un doigt menaçant, il dit avec un accent narquois :

« Défiez-vous ! »

Jetta l'interrogea du regard. De qui devait-elle se défier? De l'escalier ou de Mme de Moisieux?

« On s'est levé de bien grand matin, reprit-il tout bas, pour venir tendre un filet à la porte de votre hôpital. »

Elle comprenait de moins en moins; il lui parut toutefois que l'escalier était mis hors de cause.

Il ajouta :

« Faites-moi la grâce de ne prendre aucun parti sans m'avoir consulté. J'ai là, dans mes papiers, une lettre de votre grand-oncle que je ne puis encore vous montrer et qui exercera peut-être quelque influence sur vos résolutions... A propos, vous serez sans doute heureuse d'avoir sa photographie, je vous l'enverrai par la poste; ne faisons pas attendre Mme de Moisieux. »

A ces mots, il rendit la liberté à sa prisonnière. Elle s'empressa de rejoindre la marquise, qui lui dit :

« Qu'avait donc à vous dire ce cher président?

— Il voulait me demander si j'avais la photographie de mon grand-oncle, répondit-elle, charmée de se tirer d'affaire en ne mentant qu'à moitié.

— Et maintenant allons aux affaires sérieuses! » s'écria gaiement Mme de Moisieux.

Les affaires sérieuses, qui l'étaient en effet, consistèrent à courir sans désemparer et sans perdre une minute du bottier chez la modiste, de la modiste chez le gantier, du gantier dans un grand magasin de nouveautés, du grand magasin chez la couturière. Ce voyage, aussi fatigant que rapide, essouffla Jetta ; la marquise y prenait plaisir. Heureusement, la rigueur de la saison, qui gênait la circulation, faisait le vide dans les boutiques ; nulle part on ne les fit attendre. Heureusement aussi, malgré sa déchéance et malgré la république, Mme de Moisieux était servie partout avec empressement, son nom réveillait dans les cœurs de lointains échos. Et puis elle n'était ni tatillonne ni marchandeuse ; elle se décidait vite, ne connaissait ni les hésitations ni les repentirs. Elle eut, chemin faisant, quelques querelles avec Jetta, qui ne partageait point son goût pour les étoffes gaies et pour les couleurs voyantes. Cette petite fille entendait porter le deuil de son grand-oncle ; mais la marquise lui représenta que, par des raisons métaphysico-politiques, son tuteur avait l'horreur du noir, du gris, même du violet, qu'au surplus les vrais deuils se portent dans le cœur. Elle lui fit cependant quelques concessions. Jetta en fit de son côté ; elle se rappelait les recommandations de mère Amélie, qui lui avait dit : « Coulez le moucheron pour sauver la mouche. » Et les emplettes succédaient aux emplettes, les paquets s'ajoutaient aux paquets, les montagnes aux montagnes. La marquise faisait expédier presque tout à Combard ; ce qu'elle voulut prendre avec elle suffit pour emplir et encombrer sa berline.

Elle ne s'avisa point dans son agitation que l'heure de déjeuner avait sonné depuis longtemps. Elle n'admettait pas qu'on pût vivre sans se remuer, elle comprenait très bien qu'on vécût sans manger; elle se contentait de pignocher. Jetta, qui était accoutumée à une nourriture simple, mais substantielle, se sentait comme creusée par la faim. Vers deux heures, la marquise eut l'heureuse inspiration de la faire entrer chez un pâtissier à la mode, où l'on prit au pied levé. des gâteaux, des petits-fours et un verre de punch. Jetta trouva ce régal insuffisant, mais il fallut s'en accommoder et se remettre en course. Au travers de tout cela, la marquise travaillait à débourrer, à dégauchir son élève par des instructions et des histoires. Elle lui fit une description très exacte, très minutieuse des cinq toilettes que portait dans les cinq actes de la pièce du jour la comédienne chargée du principal rôle, qu'elle lui vanta comme l'actrice de Paris qui s'habillait le mieux. Ce fut pour elle une occasion de lui parler théâtres et même de l'introduire dans les coulisses. Puis, remontant un peu dans le passé, elle lui raconta le dernier séjour que la cour impériale avait fait à Fontainebleau et les trois groupes entre lesquels on se partageait, celui des *gros bonnets*, à qui la politique était réservée, celui de la *cour d'amour*, où l'on discutait des cas de casuistique amoureuse, et un troisième groupe uniquement composé de viveurs et de jeunes filles, les propos qu'on y tenait étant trop salés pour les femmes mariées. Alors, se livrant à un de ces aimables accès de mélancolie à demi joués, à demi sin-

cères, qui mêlaient à ses vivacités des grâces touchantes, elle s'écria :

« Oh! ma chère, que tout cela est loin de moi! et comme je suis en train de devenir une vieille femme! Vous êtes rendue au monde, je suis bien tentée d'en sortir et d'aller prendre votre place à l'hôpital. C'est un chassé-croisé qui me plairait. »

On aurait eu bien tort de ne pas l'en croire. Elle avait ses tristesses, ses regrets la tourmentaient, mais elle ne disait à personne avec quelle incroyable facilité elle s'en consolait. Cependant Jetta l'écoutait de ses deux oreilles, bien que son âme fût ailleurs. Tout le long du jour elle s'était dit : « En ce moment, on achève de balayer la salle; les toilettes sont terminées... Qui donc distribuera la soupe aujourd'hui? Et qui pansera la main de la vieille femme qui, sur le canal Saint-Martin, a eu la main broyée entre deux bateaux?.. Voici midi, mère Amélie s'est retirée dans sa chambre... A propos, j'oubliais que c'est le jour de la visite des parents. Ils arrivent, on cause beaucoup, il y a des mères qui pleurent. Pourvu que nos pauvres malades n'aient pas la fièvre demain! » On a remarqué en effet que, le lendemain de la visite des parents, par l'effet ou de l'émotion ou des victuailles qu'on leur apporte, les malades sont toujours fiévreux, ainsi que l'atteste la pancarte attachée à leur lit, où l'on tire une ligne indiquant les oscillations de leur pouls. Et voilà à quoi pensait Jetta, ce qui ne l'empêchait pas d'écouter si bien la marquise que celle-ci lui trouvait de l'esprit, quoiqu'elle n'eût pas dit vingt paroles dans la journée.

Mme de Moisieux avait promis à M. Cantarel que sa pupille arriverait à Combard pour le dîner. Entre trois et quatre heures, on s'achemina vers la gare de Lyon, et peu s'en fallut qu'on ne manquât le train. Ce fut une affaire de transporter dans le wagon tous les petits colis dont on était chargé; Jetta s'y employa de son mieux, elle disparaissait sous les paquets. Il y avait peu de voyageurs, un compartiment tout entier fut mis à la disposition de ces dames, et elles y étaient à peine installées que le train s'ébranla.

VII

Dans ce vaste monde, Mlle Maulabret ne connaissait bien que deux choses, un couvent et un hôpital; après quoi elle savait un peu son Paris, d'où elle n'était jamais sortie. Elle se souvenait d'avoir franchi deux ou trois fois l'enceinte des fortifications pour aller au bois avec son père, et c'était tout. La campagne était pour elle une nouveauté. Pour la voir, il lui fallut dépasser Charenton. Encore n'aperçut-elle d'abord par la portière qu'une succession de jardinets, grands comme la main, bordés de murs au milieu desquels se trouvent enfermées de petites maisonnettes qui n'ont qu'un étage et qui souvent n'ont qu'une fenêtre. Dans la belle saison, ces maisonnettes et ces jardinets sont loués par des ouvriers ou de petits bourgeois qui viennent y passer leurs dimanches en famille, heureux de pouvoir dire : Mon groseillier, mon géranium, mon artichaut. Elle n'eut le plaisir de se sentir en pleins champs que lorsque, aux dernières lueurs d'un jour de décembre, qui se mourait, elle contempla au travers d'une brume blan-

châtre cette plaine inhabitée qui, au delà de Maisons-Alfort, s'étend de la voie ferrée jusqu'à la Seine; un linceul blanc la recouvrait, sur ce linceul se détachait çà et là un tremble ou un pommier habillé de givre, grelottant sous un ciel noir.

On eut quelque peine à atteindre Villeneuve-Saint-Georges. Le froid avait durci la neige; les roues patinaient, tournaient sur place, ne pouvaient mordre sur les rails. Ce fut bien pis au delà de Villeneuve, où commence une rampe dont la pente se fait sentir. Bien qu'on se fût muni d'une locomotive de renfort, on employa près d'une heure à parcourir cinq kilomètres; les deux monstres soufflaient avec rage, ils s'indignaient de ne pouvoir suffire à leur tâche, ils constataient leur impuissance. A la station suivante, ce fut encore pis; impossible de se remettre en marche. Après avoir patienté pendant vingt minutes, Mme de Moisieux abaissa la glace de la portière et interpella le chef de gare, qui ne put arriver jusqu'à elle qu'en enjambant un vrai névé. Il lui expliqua que le vent, qui soufflait par rafales, avait amoncelé la neige à la sortie de la station, qu'il venait d'envoyer une escouade d'ouvriers pour déblayer la voie, qu'il fallait attendre qu'ils eussent fini et se résigner à deux heures d'arrêt.

La marquise se résigna gaiement. Elle s'enveloppa dans ses fourrures en disant :

« Deux heures, c'est un peu long; tâchons de dormir. »

Mais il lui vint tout à coup une bonne pensée :

« Voilà votre dîner bien compromis, s'écria-t-elle! Gageons que vous mourez de faim. »

Jetta en convint franchement. On nourrit les serins avec du mouron, on ne nourrit pas les jeunes filles avec des petits-fours.

« Allons à la provision, » reprit Mme de Moisieux.

Elles descendirent de wagon et parvinrent à franchir la voie, qui par endroits, malgré la cendre qu'on y avait répandue, était unie et glissante comme un miroir. Malheureusement il n'y avait point de buffet.

« Nous voilà bien en point! » dit la marquise.

Mais au même instant elle aperçut, assis dans un coin de la salle d'attente, un grand jeune homme qui, coiffé d'un bonnet fourré, chaussé de bottes à l'écuyère, le visage enfoui dans le collet relevé de sa pelisse, les bras croisés, les jambes étendues, semblait rêver ou dormir. Elle n'avait pas besoin de dévisager les gens pour les reconnaître. Elle s'approcha de ce dormeur, lui toucha légèrement l'épaule et lui dit :

« C'est le ciel qui vous envoie, mauvais sujet. ».

Le mauvais sujet se secoua, se leva et salua.

« Je vous présente une jeune fille qui se meurt de faim. Prouvez-nous, mon cher Valport, que vous pouvez être utile à quelque chose en nous procurant à dîner.

— A dîner, chère madame! Mais songez-y donc, nous sommes ici dans un de ces trous où l'on ne dîne pas.

— Bah! comme dit l'autre, nous nous contenterons d'une aile de quelque chose.

— Une aile! Comme vous en parlez! Enfin je ferai ce que je pourrai. »

Il offrit son bras à Mme de Moisieux, et, suivis de Jetta, ils se mirent en devoir de traverser une petite place où le vent tourbillonnait et qui, pour l'heure, ressemblait beaucoup à un glacier des Alpes. En s'y appliquant, ils réussirent à se frayer un passage jusqu'à un piètre café dont on voyait briller la lanterne. Le cafetier, qui était fort mal pourvu, leur offrit des chaises, une nappe, des couverts, une bouteille de vin bouché, mais rien à mettre sous la dent, hormis un quignon de pain.

« Laissez-moi faire, dit M. Valport, et veuillez m'attendre un instant. Voilà l'occasion d'exercer mon rare génie. »

Il disparut ; dix minutes plus tard, il reparut. Comme Sancho aux noces de Gamache, il tenait triomphalement dans sa main droite et pressait sur son cœur une casserole toute fumante.

« Bravo ! dit la marquise en battant des mains. Que nous apportez-vous là ?

— Hélas ! il n'y a pas d'ailes, ce ne sont que des abatis... Mais respirez un peu ce parfum ! C'est exquis. Et croyez bien, madame, que je viens d'accomplir l'action la plus hardie et la plus difficile de ma vie. Cette casserole était déjà sur table. Ce que j'ai dû dépenser de paroles, de diplomatie, de manèges et d'éloquence pour qu'on voulût bien me la céder est impossible à dire. »

Mlle Maulabret avait relevé son voile. M. Valport la regarda, et sa surprise fut si vive qu'il faillit laisser tomber à terre ses abatis. Mais il se remit aussitôt sans que personne s'avisât de son trouble. Puis,

ayant déposé sa casserole, il aida le garçon du café à mettre le couvert, apporta lui-même les assiettes et les couteaux, déboucha la bouteille, après quoi il dit à la marquise :

« M'invitez-vous?

— L'invitons-nous, ma chère? » dit-elle à Jetta.

Celle-ci ne répondit pas, mais elle se leva et avança une chaise à M. Valport, en le gratifiant d'un de ces sourires dont tout un hôpital vantait la douceur et qui, la veille encore, lui servaient à consoler des malades. M. Valport n'avait pas besoin qu'on le consolât, mais il était connaisseur; il jugea que ce sourire le payait suffisamment de ses peines.

Pour la première fois depuis le commencement de cette laborieuse journée, Mlle Maulabret se sentait le cœur léger, elle était presque heureuse. Dès la première minute, la figure de M. Valport s'était imposée à son attention; elle avait été frappée de la finesse de ses traits, du feu de son regard, de son air résolu et fier. Elle se rappelait avoir vu jadis, dans un récit de voyages illustré qu'on lui avait fait lire au couvent, le portrait d'un tueur de lions; elle trouvait qu'il ressemblait à ce portrait. Mais en ce moment il ne couchait pas en joue un lion, il venait d'aider un garçon de café à mettre un couvert, et il se disposait à goûter d'un abatis qu'il était allé chercher pour elle à travers le vent et la neige. En vérité, il lui plaisait; si elle avait dit le contraire, elle aurait menti; mais, comme on ne la questionnait point à ce sujet, elle ne disait rien et n'en pensait pas moins.

On attaqua l'abatis; la marquise elle-même se mit

de la partie, mais elle ne mangea que du bout des dents.

« Et maintenant, mon cher monsieur, dit-elle, faites-moi la grâce de m'apprendre par quelle dispensation providentielle, à l'heure où tout Paris s'apprête à dîner, nous venons de vous rencontrer dans un trou où l'on ne dîne pas.

— Ne m'interrogez pas, dit-il. Ou je mentirai ou vous ne me croirez pas.

— Vous avez donc des secrets pour moi ?

— Dieu m'en garde ! mais mon histoire vous paraîtra absolument invraisemblable.

— Et si l'on s'engageait à vous croire ?

— Soit ! Je m'en vais tout simplement à Bois-le-Roi, dans mon château, où je ne suis jamais allé et qui, paraît-il, ressemble à une grange.

— Vous allez y passer vingt-quatre heures ?

— Plus que cela.

— Trois jours ?

— Dites plutôt trois mois bien comptés.

— Au cœur de l'hiver !... Impossible.

— Quand je vous disais que vous ne me croiriez pas !

— Mais c'est donc un pari ?

— Vous l'avez dit, madame.

— Et l'enjeu est considérable ?

— Énorme, car dans mon histoire tout est invraisemblable... C'est à ce point que, si par malheur je venais à perdre, vous pourriez me tenir pour un homme non seulement ruiné, mais mort.

— Ah ! je comprends pourquoi le boulevard avait

tantôt un air si morne, si désolé... Il portait votre deuil... Bah! aux termes de votre engagement, vous ne passerez que vos nuits à Bois-le-Roi, et chaque matin...

— Vous vous trompez, madame. Si quelque affaire urgente me rappelle à Paris, je devrai implorer la permission d'y retourner, et je ne compte pas la demander.

— Et à quoi, je vous prie, emploierez-vous là-bas vos loisirs?

— A faire toutes les visites, toutes les démarches nécessaires pour me mettre en état d'être élu l'an prochain maire de ma commune.

— Et quand vous serez maire?...

— Je travaillerai à devenir conseiller général, puis député.

— Et avant quatre ans vous serez président de la république.

— Oh! cela n'est pas dit dans la chanson ni dans le cahier des charges... Si jamais je deviens président, ce sera pour vous être agréable et pour pouvoir vous accorder toutes les faveurs qu'il vous plaira de me demander.

— Regardez-moi bien, lui dit-elle, je veux voir la mine qu'a le diable quand il se fait ermite... Mais, mon pauvre ami, vous m'en contez, jamais la politique ne sera votre fait.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il faut, pour s'en mêler, croire à quelque chose ou au moins faire semblant de croire, et vous êtes également incapable de croire et de faire semblant de quoi que ce soit.

— Laissez-moi faire, la foi viendra.

— Je vous en défie. Vous êtes le plus sceptique des hommes, sceptique en femmes, sceptique en affaires, sceptique en religion... Vous me l'avez confessé un jour à Trouville, et toute votre vie en répond, hormis toutefois la bonne action que vous venez de faire. Mais enfin, si parfumé, si excellent que soit votre abatis... N'en mangez pas trop, Jetta; m'est avis que cela sent la ciboulette. »

M. Valport la regarda de travers, recula sa chaise et répondit avec quelque animation :

« Vous faites le diable plus noir qu'il n'est. On dirait à vous entendre que je n'ai point de qualités... Et d'abord je ne suis pas aussi sceptique que vous le pensez, je crois à ma volonté, oh! j'y crois bien, je vous jure... Ensuite, j'ai le mérite d'avoir toujours respecté les croyances des autres... Le scepticisme tolérant, c'est bien quelque chose!... Et enfin je n'ai jamais trompé la confiance de personne, je ne me rappelle pas que personne se soit mal trouvé d'avoir cru en moi. »

Il s'échauffait par degrés, et il tenait ses yeux fixés sur Mlle Maulabret, que jusqu'alors il avait à peine regardée; il semblait vouloir la prendre à témoin. Mme de Moisieux se mit à rire.

« Je crois vraiment, dit-elle, que vous parlez à la cantonade. A quelle invisible galerie s'adresse donc ce beau discours?... Nous ne sommes qu'entre nous, cher monsieur, ce n'est pas la peine d'être éloquent.

— Excusez-moi, répliqua-t-il en rougissant un peu.

On ne saurait se préparer de trop loin aux redoutables épreuves de la tribune.

— Enfin ce que je vois de bon là-dedans, reprit-elle, c'est que je possède quelques actions du Paris-Lyon, et que vous allez les faire monter.

— Comment cela?

— Le trafic ne peut manquer de doubler par le transport des approvisionnements de toute espèce que vous ferez venir chaque jour de Paris. Il y en aura pour la grande et pour la petite vitesse.

— Nouvelle erreur, madame. Il a été stipulé que je me contenterais des produits locaux de Bois-le-Roi et même du vin du cru.

— Sans parler du reste... C'est donc un pays fertile en beautés?

— Nous ne pouvons nous entendre, répondit-il. Vous n'êtes pas sérieuse, et à dater de ce jour je prends tout au sérieux. »

Elle le regarda en souriant, et après un silence :

« Vous l'avez donc quittée? » lui dit-elle.

Il répartit avec hésitation :

« Sans doute... C'est une affaire faite.

— Et elle en est au désespoir?

— Vous êtes mille fois trop bonne, mais je ne crois pas au désespoir des femmes.

— Il n'y a pas de raccommodement possible?

— Non, certes... C'est définitif.

— Eh! mon beau garçon, y a-t-il rien de définitif avec vous? »

Jetta ne pouvait s'empêcher d'écouter, mais elle ne comprenait qu'à moitié. Pouvait-elle deviner qu'il

s'agissait en ce moment d'une jeune et déjà célèbre danseuse de l'Opéra, qui s'appelait Mlle Rosella?

« Savez-vous quoi? reprit la marquise. J'entends aller vous voir au premier jour dans votre paisible ermitage. Je tiens à m'assurer par mes yeux que vos austérités ne vous maigrissent pas.

— Désolé, madame, de ne pouvoir satisfaire à votre désir. J'ai juré de renoncer à tout, même au plaisir de vous voir. Il a été convenu qu'aucune femme ne mettrait le pied dans mon enclos, hormis celle de mon jardinier. Ne venez pas, mes chiens de garde vous dévoreraient, et j'en serais inconsolable. »

Sur ces entrefaites, un homme d'équipe vint les avertir que la voie était déblayée, que le train allait repartir. M. Valport offrit de nouveau son bras à Mme de Moisieux pour la reconduire jusqu'à son wagon. Dès qu'elle y fut installée :

« Bon voyage, mon cher monsieur! dit-elle. Mais j'en suis fâchée, je tiens votre pari pour perdu. »

M. Valport venait de tendre la main à Jetta pour la faire monter à son tour. Sa jupe s'accrocha au marchepied, elle se retourna pour la dégager. A la clarté rougeâtre et flamboyante d'une torche de résine allumée devant la gare, elle contempla de très près le visage qui ressemblait au portrait d'un tueur de lions et deux yeux aussi brillants que des escarboucles braqués sur elle. Sans lâcher la main dont il s'était emparé et qu'il pressa doucement, le jeune homme dit assez bas pour n'être entendu que de Jetta :

« Par cette petite main qui a pansé tant de plaies et fermé les yeux d'un homme de cœur et de génie

que j'aimais, par cette main que la mienne est indigne de toucher, je jure que je gagnerai mon pari! »

Profondément troublée, elle s'élança dans le wagon, dont il referma derrière elle la portière; après quoi il regagna le sien.

« Savez-vous, ma belle, dit la marquise à Jetta, que pour votre début dans le monde vous avez de la chance? C'est ce qui s'appelle aller d'accident en accident. Vous tombez du même coup sur un train qui s'embourbe dans la neige et sur l'un des plus beaux monstres qu'ait produits le boulevard... Le trouvez-vous à votre goût?

— Je ne sais trop, madame, répondit Mlle Maulabret, qui était en train de réagir contre sa première impression.

— Ah! pour beau, ma mignonne, il est beau; mais je vous le donne pour le plus grand fou que la terre ait porté. Dispensez-moi de vous raconter toutes ses extravagances. Son père était un riche raffineur; à vingt-cinq ans, il a hérité de lui deux ou trois millions. En trois ans, il en a mangé un. Il y a dix-huit mois, il parut se ranger, il se mit tout à coup à ne plus aimer qu'une femme à la fois. L'heureuse créature qui fixa ce cœur changeant est une danseuse fort jolie, à qui il a fait présent d'un petit hôtel qui est une perle et que je vous montrerai l'un de ces jours, quand nous retournerons à Paris pour essayer vos robes. Le bruit courut pendant quelque temps que ce ménage était exemplaire, qu'on était de part et d'autre d'une fidélité à toute épreuve; on assure que, si la donzelle avait su lui résister deux semaines

de plus, ce maître fou aurait été capable de l'épouser. Comme vous voyez, dix-huit mois ont épuisé sa constance, on s'est quitté, il s'en va là-bas pour fuir Hermione et ses griffes; mais, sous peine de crever d'ennui, il n'y restera pas trois mois. Avant peu, il sera de retour à Paris; à jamais guéri de la monogamie, il recommencera à voltiger de fleur en fleur, et le second million y passera jusqu'au dernier écu. »

Ainsi parlait Mme de Moisieux, sans se douter que Jetta était partagée entre l'étonnement, le chagrin et la colère. Elle était fort étonnée que M. Valport connût son nom et son histoire, un peu chagrinée que ce beau jeune homme qui lui avait plu se trouvât être un monstre et un fou, très indignée enfin de ce qu'il s'était permis de prendre à témoin la main d'une future religieuse d'hôpital dans une affaire aussi frivole, aussi futile, aussi sottement mondaine que l'était son soi-disant pari. Somme toute, la colère l'emportait sur le chagrin et l'étonnement sur la colère.

On finit toujours par arriver; mais, grâce aux encombrements de neige et aux continuels arrêts du train, l'horloge de Combard venait de frapper neuf coups quand Mme de Moisieux dit à Jetta :

« Enfin, Dieu soit loué ! nous y voilà. »

La calèche de M. Cantarel était venue déjà trois fois les chercher à la station; le cocher, craignant le froid pour ses chevaux, avait mieux aimé faire la navette que d'attendre. L'emménagement des paquets demanda quelques minutes. Un quart d'heure plus tard, Mlle Maulabret franchissait une grille qui lui parut monumentale; elle entrevit vaguement une ter-

rasse et une façade de château qui lui semblèrent infinies, après quoi la voiture traversa une cour d'honneur et s'arrêta devant un perron. Deux grands laquais en livrée couleur marron, à culottes courtes, chaussés de souliers à boucles d'argent, étaient de garde dans l'antichambre. Mme de Moisieux, qui connaissait les êtres, se passa de leurs services ; elle ouvrit elle-même la porte d'un vaste salon richement décoré. Devant une cheminée au manteau sculpté, où se consumait la moitié d'un chêne, un homme replet et haut en couleur sommeillait dans un fauteuil ; en face de lui, dans un autre fauteuil, dormait à poings fermés une femme d'assez grande taille, dont les cheveux grisonnants disparaissaient sous une dentelle noire. L'homme ronflait, la femme geignait. Ils se réveillèrent à peu près quand Mme de Moisieux leur cria :

« La voici, elle est charmante, et j'ai bien envie de la garder pour moi. »

M. Cantarel se leva en sursaut et s'écria, se frottant les yeux :

« Ah ! enfin, marquise ! Nous appréhendions un malheur... J'étais dans une inquiétude !...

— Il y paraît, en effet, » dit-elle en riant.

Et, refusant la tasse de thé qu'on lui offrait, elle se sauva.

Pendant quelques instants, M. Cantarel examina Jetta en gros et en détail, sans rien dire. Puis il lui demanda si elle avait faim, si elle avait froid, si elle avait les pieds mouillés. Elle répondit que son aimable chaperon avait eu grand soin de sa personne, qu'elle n'avait besoin de rien.

Un laquais entra chargé de colis et s'informa de l'endroit où il devait les déposer.

« Dieu! que de paquets! s'écria M. Cantarel d'un ton goguenard.

— Je suis peut-être le plus embarrassant de tous, » dit-elle en souriant.

Mme Cantarel avait enfin réussi à se réveiller tout à fait. Elle entr'ouvrit ses yeux languissants et dit :

« C'est sans doute la neige qui vous a retardées. »

L'observation était judicieuse, mais la voix était glaciale comme une nuit de décembre.

« J'imagine, dit M. Cantarel à sa pupille, que c'est de votre lit que vous avez besoin. Qu'à cela ne tienne! »

Il sonna, une femme de chambre parut; il lui commanda de conduire dans son appartement Mlle Maulabret, qui s'avança vers sa tante pour prendre congé d'elle ; mais il lui fut impossible de découvrir si elle s'était aperçue, oui ou non, de son salut et si elle le lui rendait. Elle s'inclina devant son tuteur, qui lui dit en la contrefaisant :

« Voilà bien des simagrées de couvent. »

Il ajouta :

« Il faut vous dépêtrer, ma bonne, il faut vous dépêtrer... On vous y aidera. »

Comme Jetta venait de sortir, un courant d'air éteignit la bougie que la camériste tenait à la main, et celle-ci rentra dans le salon pour la rallumer. Elle laissa la porte entrebâillée, et Mlle Maulabret put entendre les propos suivants :

« Elle ne me paraît pas amusante, disait M. Cantarel.

— Je ne pensais pas que vous l'eussiez fait venir pour vous amuser, repartit du bout des lèvres Mme Cantarel.

— Pouvu qu'elle ne nous apporte pas de son hôpital des miasmes, reprit-il, ou le typhus et la variole !

— Il est un peu tard pour y penser, » répondit-elle encore.

La camériste reparut, et, à travers les détours d'un long corridor, elle conduisit Mlle Maulabret dans une chambre coquettement meublée et parée. Cette élégante soubrette, tirée à quatre épingles, lui offrit ses soins, qu'elle refusa. Un grand feu flambait dans l'âtre. Avant de se déshabiller, elle s'assit dans un fauteuil et se plongea dans une rêverie où elle voyait défiler devant elle d'aimables marquises dont il fallait se méfier, d'immenses magasins de nouveautés où l'on trouvait des galeries de tableaux et des billards ; elle revit aussi d'innombrables commis très pommadés et très empressés, des montagnes d'étoffes de toutes couleurs, des bottines qui n'allaient pas et qu'on remplaçait par d'autres qui allaient à ravir, mais qui faisaient mal au pied, des couturières qui se donnaient des airs d'impératrices, d'anciens présidents de chambre qui aimaient à s'expliquer par énigmes, des verres de punch, des petits-fours, puis des champs de neige, des locomotives essoufflées, des stations où il n'y avait pas de buffet et où dormaient dans un coin de beaux jeunes gens dont on s'engouait à première vue et dont il fallait se dégriser bien vite, parce qu'ils étaient des monstres, et puis il se trouvait que ces

monstres vous connaissaient et qu'ils vous le disaient en vous serrant la main... C'était à n'y rien comprendre. Après cela, elle pensa à l'accueil glacial que lui avaient fait son tuteur et sa tante, et elle se réconcilia quelque peu avec le beau jeune homme; elle se rappelait qu'il avait dit en mangeant un abatis de volaille : « Le scepticisme tolérant, c'est bien quelque chose. » Il lui parut que c'était là une belle et bonne parole. Pourquoi fallait-il que, parlant si bien, il eût des maîtresses, et quelquefois trois à la fois, et qu'il fît des gageures insensées?

Elle quitta son fauteuil pour commencer sa toilette de nuit. Elle se disait mélancoliquement : « Je ne suis pas amusante et j'apporte avec moi le typhus. » Puis, agenouillée devant son lit, elle récita ses prières. Comme elle les finissait, son visage s'épanouit, s'égaya, et elle dit à Dieu avec un demi-sourire, car ils riaient quelquefois ensemble quand on les laissait seul à seule :

« O mon Dieu, pendant les deux années qui vont venir, aidez-moi à me rendre amusante et à me dépêtrer un peu; après quoi, comme nous en sommes convenus, je me donnerai à vous tout entière. »

VIII

Si le parfait bonheur était de ce monde, M. Louis Cantarel aurait été parfaitement heureux. Il avait eu pour père un petit employé de chemin de fer, homme d'esprit et d'imagination, qui avait le goût des canaris et du calcul, tête inventive à qui ses inventions n'avaient jamais rien rapporté. Dans leur enfance, cet ingénieux calculateur disait quelquefois à ses deux fils : « Toi, mon gros Louis, tu n'es qu'un sot, je n'ai aucune inquiétude à ton sujet. C'est Antonin qui m'inquiète, il a de l'esprit et il cherche quelque chose, il ne trouvera peut-être que l'hôpital. »

Cette prédiction ne s'était accomplie qu'à moitié. Antonin avait bien pris le chemin de l'hôpital, mais l'hôpital avait été pour lui le chemin de la gloire et de la fortune. Quant à son frère, il n'avait pas fait fortune en s'endormant sur sa sottise ; à sa prodigieuse confiance en lui-même il joignait des qualités sérieuses, l'entente des affaires, le flair des occasions et le goût de se remuer. Comme il achevait son apprentissage dans une maison d'épicerie en gros, un hasard

providentiel lui fit rencontrer un pauvre diable qui se flattait d'avoir découvert des procédés pour fabriquer des pâtes alimentaires supérieures à celles de Gênes et de Naples. Personne ne voulait croire à son génie; il avait le maintien timide et ne savait pas donner de la voix. Louis Cantarel eut la bonne idée de croire ; il entra en campagne, il réussit à se procurer des fonds. On s'associa, on s'établit, et, quelques années plus tard, l'inventeur de petite mine mourut d'une pleurésie, laissant Louis en possession de ses procédés et de la place. L'usine prospérait, mais l'installation et l'outillage étaient insuffisants. Antonin commençait alors à percer. Il avait conquis l'éternelle gratitude d'un des rois de la finance par une opération fort délicate, où s'était révélée pour la première fois la merveilleuse sûreté de son coup d'œil et de sa main. Il fut bientôt connu et recherché dans le monde de la haute banque. Louis sut exploiter avec un art incomparable la renommée et les relations de son frère ; il s'en servit pour se faire ouvrir tous les crédits dont il avait besoin. Antonin s'y prêta, se croyant tenu de le protéger, quoiqu'il n'eût pour son cadet qu'une médiocre sympathie. Ce cadet, qu'il aidait tout en le dédaignant, put bientôt se passer de sa protection. Les nouvelles pâtes alimentaires acquirent une vogue immense; la fortune de Louis Cantarel prit par-dessus les nues, il devint plus riche que son aîné. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'avait point épargné ses peines, qu'il s'était donné beaucoup de mal, qu'il voyait tout par lui-même, qu'il savait jeûner et veiller quand la besogne pressait. La fatigue le prit et l'am-

bition lui vint. Les deux fils qui lui étaient nés de son premier mariage avaient grandi, il les avait façonnés à son image. Le Napoléon de la semoule et du macaroni avait formé ses Lannes et ses Augereau, il pouvait leur confier sa victorieuse épée. Il ne tarda pas à abandonner à ses fils la direction de l'usine. A peine eut-il cinquante-quatre ans, il ne songea plus qu'à jouir de la vie et à contenter le désir qui lui était venu d'être quelque chose dans l'État. Il n'avait eu jusqu'alors aucune opinion ; il était libre de choisir, son choix fut bientôt fait. Étant devenu très millionnaire, il devint du même coup très radical. Cela se voit souvent.

Depuis le triomphe définitif de la révolution, on ne fait plus guère de politique en France. Les révolutionnaires n'ont en tête que des lois agraires, l'abolition de l'État et de la force armée ou quelque intérêt de gueule, comme disait le fabuliste. Pour les autres, la grande question est celle des influences et de savoir qui les exercera. Chacun prétend devenir un gros bonnet, ce qui signifie un homme qu'on écoute quand il pérore, qu'on s'empresse de satisfaire quand il demande, et qui fait peur quand il menace. La France républicaine est une armée qui a senti le besoin de renouveler ses cadres; c'est ce qu'on appelle l'avènement des nouvelles couches, d'autres disent des nouvelles bouches sociales. M. Jourdain singeait les comtes et les marquis et se trouvait fort honoré de les avoir à sa table; aujourd'hui, M. Jourdain dit au seigneur Dorante : « Tu es fini, mon bonhomme; ôte-toi de là que je m'y mette. » Quoiqu'il ne

fût pas grand clerc, l'épaisse cervelle du propriétaire de Combard avait des lueurs. Parmi les hommes de nouvelle couche qui aspirent à l'autorité, il en est qui cherchent à la conquérir par leur esprit conciliant et par la sagesse de leurs opinions. M. Cantarel s'était dit qu'en temps de république le plus sûr moyen de réussir est d'avoir de vigoureux poumons et des opinions énormes. La nature lui avait donné les poumons, il se procura les opinions. « On ne se met guère en peine, pensait-il, de contenter les gens raisonnables, on les renvoie au témoignage de leur bonne conscience. Acquérez au contraire la réputation d'un homme dangereux et bruyant, on vous donnera tout ce que vous demanderez, et peut-être doublera-t-on les morceaux à la seule fin de vous faire tenir tranquille, comme on donne du gâteau aux enfants qui crient, l'expérience ayant prouvé qu'ils ne crient plus quand ils ont la bouche pleine. Se faire passer pour un danger, voilà le secret de parvenir. » Estimant que le métier de bon apôtre est beaucoup moins lucratif que celui d'épouvantail, il s'appliquait à se rendre dangereux, à passer au rang de croquemitaine. Aussi son rêve le plus cher était-il de voir prochainement M. Louis Cantarel siéger parmi les conseillers municipaux de la ville de Paris, ayant décidé que ce sont de tous les hommes dangereux de France ceux qu'on ménage le plus et à qui l'on se fait le plus de scrupule de refuser quelque chose, sans compter qu'ils siègent aux Tuileries.

Une vacance était imminente dans l'un des arrondissements suburbains de Paris. M. Louis Cantarel

avait préparé de longue main son élection; il se tenait assuré du succès, et son visage le disait. A l'auréole que ses millions mettaient autour de son front s'ajoutait le rayonnement d'une candidature heureuse. Il était fier de son passé, il jouissait du présent, il croyait à l'avenir; tout cela paraissait dans ses regards triomphants, dans la bouffissure de ses joues et dans l'infatuation de son sourire. « La figure de votre frère sue le bonheur, avait dit un jour M. Vaugenis à son ami Antonin. — Dites plutôt qu'elle en dégoûte, » avait répondu l'éminent chirurgien, qui deux ou trois fois l'an ne dédaignait pas de faire un calembour.

Il ne faudrait pas croire cependant que le radicalisme de M. Cantarel ne fût qu'un manège ou une grimace. Il avait choisi les opinions qui cadraient le mieux à son humeur, à son tempérament. Dès sa jeunesse, il avait été égalitaire dans l'âme. N'ayant jamais appris le latin, il aurait voulu que la loi interdît de l'apprendre; quiconque se permettait de lire Horace ou Cicéron dans leur langue était traité par lui de tête à préjugés, d'esprit gothique et de perruque. Il détestait l'aristocratie de l'intelligence encore plus que l'autre, et en général il voulait mal de mort à tout ce qui le dépassait. Si la Brie, où il était venu planter sa tente, lui plaisait beaucoup, c'est que la Brie est un pays plat; le voisinage d'une montagne l'aurait gêné, il n'aimait pas à sentir quelque chose au-dessus de sa tête. Toutefois mère Amélie l'accusait à tort de ne pas croire en Dieu; il goûtait trop peu son frère et il chérissait trop Robespierre pour être athée. Il croyait volontiers à un Dieu bon enfant et

bon vivant, sans exigences aucunes, sans prétentions, se laissant manger dans la main et souffrant qu'on lui frappât sur l'épaule, ennemi des prêtres, des simagrées et de toute l'armée noire. Bref, le bon Dieu lui avait promis de se faire laïque et même gratuit, et en retour M. Cantarel lui promettait de le rendre obligatoire.

Du reste, ses convictions politiques consistaient en un certain nombre de formules qu'il répétait jusqu'à satiété, laissant à d'autres le soin de les expliquer. Il étalait à la devanture de sa boutique ces paquets tout ficelés et ne déballait jamais. Il se disait partisan « du radicalisme scientifique ». Il prononçait ces deux mots avec l'accent pénétré d'un homme qui s'entend, qui sait ce qu'il avance. Il avait refait l'histoire de France à sa manière, qui ne valait guère mieux que celle du père Loriquet. Il n'admettait pas que ni les rois par leur politique et leurs mariages, ni Richelieu par son génie, ni Mazarin par son habileté, eussent été pour quelque chose dans la formation et l'agrandissement du territoire; les grands souverains et les hommes de génie n'étaient pour lui que des sangsues publiques, des mangeurs de peuples. Il s'indignait contre quiconque avait l'effronterie de prétendre que François Ier avait protégé les arts et que Louis XIV avait su son métier. Il convenait que Napoléon Ier avait été « un homme de quelque talent », mais il ne l'appelait jamais que « ce monstre ». Un jour, dans une réunion publique, il avait désigné Henri IV en ces termes : « Celui dont le nom déshonore un de nos boulevards. » En revanche, il avait voué un culte à Étienne Marcel;

on aurait juré qu'il l'avait connu personnellement, qu'avec lui il avait humilié le dauphin. Il affirmait que tout ce qui s'est fait de bon, d'utile et de judicieux dans cet univers, a été l'ouvrage du peuple; aussi s'intéressait-il beaucoup au peuple. Il entendait lui assurer « le bien-être rationnel », et il déclarait que le fond de la politique est de travailler « à l'intégration du citoyen par l'exercice de tous les droits naturels ». Il avait fondé un journal; il s'en servait pour annoncer chaque matin à ses électeurs que, dès qu'ils l'auraient nommé conseiller municipal, il consacrerait ses veilles à les intégrer. Il est inutile d'ajouter que, après l'armée noire, ce qu'il détestait le plus au monde était l'opportunisme; il était à mille lieues de se douter que la haine de l'opportunisme ressemble beaucoup à la haine du sens commun.

On connaît des millionnaires radicaux qui font de leur richesse un usage magnifique et bienfaisant. Comme s'ils voulaient à la fois satisfaire leurs instincts généreux et désarmer les ombrages d'une démocratie jalouse, ils s'occupent de résoudre la question sociale, ils se font pardonner leurs écus en construisant à leurs ouvriers et aux enfants de leurs ouvriers des crèches, des asiles, des écoles et des maisons. M. Cantarel n'en usait pas ainsi; il n'avait jamais été magnifique et généreux que pour Louis Cantarel. Le plus beau présent qu'il se fût offert à lui-même était son château de Combard, qui avait été jadis aménagé, décoré et habité pendant quelques mois par Mme de Pompadour. Il avait fait rétablir les jardins dans le goût du temps et restaurer les appartements par un

architecte de grand mérite, dont il avait eu le bon esprit de suivre docilement les avis. Mais il n'avait suivi que sa propre idée en commandant un buste de Danton coiffé d'un bonnet phrygien pour en orner son grand boulingrin et en installant dans son salon, pour y faire pendant à trois bergères à vertugadins de Lancret, un tableau exécuté sur ses indications très précises et intitulé : *le Despotisme et la Superstition mis en fuite par le flambeau de la Libre Pensée.* Au bout de la terrasse s'élevait un joli temple de l'Amour; on y accédait par un escalier de marbre rose, et la coupole reposait sur douze colonnes cannelées. Sous cette coupole, où l'on voyait cinq ou six Cupidons joufflus folâtrant dans les nuées, M. Cantarel avait fait placer une statue colossale qui représentait l'*Enseignement laïque et obligatoire*, figuré par un vieillard barbu, à tête de vieux fleuve, lequel déployait un alphabet sous les yeux de deux marmots ébaubis et ravis. C'est ainsi que M. Cantarel conciliait ses opinions et ses goûts, c'est ainsi qu'il sauvait tous les principes.

Il aimait beaucoup son château et ne s'en cachait point. Son désir de devenir conseiller municipal de Paris s'était fort accru depuis que nos édiles tiennent leurs séances aux Tuileries. Il lui semblait qu'il aurait du plaisir à siéger dans le palais des rois et à se dire : « Autrefois c'était eux, aujourd'hui c'est nous. » En attendant, il logeait chez la Pompadour, et il se disait : « Jadis c'était elle, maintenant c'est moi. » Il jugeait que c'était là le résumé véridique et fort satisfaisant de l'histoire de France. A la fin de chaque printemps,

lorsqu'il revenait à Combard, il éprouvait un saisissement de joie à se promener autour de son boulingrin et de son buste de Danton, en jouant avec sa canne, qu'il prétendait avoir appartenu à Robespierre, et dont la pomme, qu'il se plaisait à mordiller du bout des dents, renfermait une miniature représentant la prise de la Bastille. Il se gardait bien de se rappeler que Robespierre avait fait guillotiner Danton, il ne descendait pas dans ces détails. Quand il était las, s'asseyant au bout d'une charmille soigneusement tondue, il embrassait du regard les épais massifs de ses ombrages, son parc immense et séculaire, ses jardins dignes du Trianon, ses serres, la balustrade sculptée de sa terrasse, son temple d'Amour, son *Enseignement laïque*, et il se sentait heureux de vivre, heureux d'être lui et non pas un autre, heureux de voir circuler ses laquais galonnés, qu'il avait choisis avec autant de soin qu'en mettait le père du grand Frédéric à trier sur le volet ses grenadiers. Il lui semblait que la joie la plus douce pour un homme de courte taille est de gouverner à l'œil de grands diables qui ont la tête de plus que lui. Ils avaient été dressés, façonnés, et en sa présence ils étaient graves comme des bonzes. Il ne laissait pas de leur représenter de temps à autre qu'ils étaient des citoyens, et il leur faisait des cours de morale civique. Une seule chose le chagrinait par instants; il était marri de penser que, ces gaillards à aiguillette et en livrée étant électeurs comme lui, leur suffrage pesait dans l'urne autant que le sien. Cette réflexion morose lui causait de courtes mélancolies, dont il faisait justice

en considérant que, sans aucun doute, crainte d'être chassés, ils votaient toujours à sa façon, ce qui lui procurait treize voix au lieu d'une. Mais, pour en être plus assuré, il eût aboli volontiers le scrutin secret, qu'il approuvait par principe. Et voilà ce que c'est que d'avoir des laquais, cela condamne aux inconséquences.

Quoiqu'il ne fût ni généreux ni bienfaisant, quoiqu'en toute circonstance il ne prît conseil que de son intérêt ou de sa vanité, M. Cantarel n'était point un méchant homme. Il ne demandait pas mieux que de faire des heureux, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien ; il ne défendait à personne de venir se chauffer au soleil de son bonheur, qui luisait à toute la terre ; l'entrée du spectacle était publique. Il avait ses moments d'humeur, on redoutait ses incartades ; mais il n'avait jamais levé sur qui que ce fût ses mains grasses et courtes, ses colères faisaient plus de bruit que de mal, et au surplus il ne grêlait jamais que sur le persil.

On a parlé d'un Russe qui éprouvait le besoin de quereller quelqu'un pendant ses repas, autrement les morceaux ne lui profitaient point. M. Cantarel ressemblait à ce Russe. Son premier soin en se mettant à table était d'ouvrir une discussion ; il pérorait, s'échauffait à froid : cela facilitait sa digestion. Aussi n'aimait-il pas à dîner tête à tête avec sa femme. Il avait essayé maintes fois de la prendre à partie, il s'en était mal trouvé. Quand elle consentait par hasard à dégourdir son indolence, elle avait la riposte cruelle et le propos pointu. Il avait commis jadis l'imprudence de mettre le pied sur ce guêpier qu'il croyait désert,

et les guêpes l'avaient piqué. Il se réconcilia bien vite avec l'enchaînement de causes et d'effets qui l'avaient amené à s'embarrasser d'une pupille. Il lui parut dès le second jour qu'elle était nécessaire à son hygiène. Entre la poire et le fromage, il la taquinait, la houspillait, lui décochait force épigrammes, ou bien, comme le premier soir, il s'amusait à la contrefaire, à singer ses tons et ses mines, qu'il traduisait par d'horribles grimaces, où Jetta ne se reconnaissait pas, si modeste qu'elle fût. Souvent aussi il lui disait :

« Voyons, soyez de bonne foi, jeune captatrice de testaments, et expliquez-nous un peu vos manèges. »

Alors elle rougissait jusqu'au blanc des yeux ; il lui semblait qu'elle avait envahi l'héritage. Elle s'interrogeait sérieusement pour découvrir par quelles manœuvres indélicates, frauduleuses et criminelles elle s'était insinuée dans les bonnes grâces et dans le testament de son grand-oncle. Mais elle avait beau torturer sa conscience, sa conscience refusait d'avouer son crime. Du reste, il n'y mettait ni fiel ni malice noire. Il n'avait pas eu le déplaisir de la surprise, son frère l'ayant prévenu de ses intentions, et il avait pris son parti avec une philosophie que Jetta admirait. Elle lui pardonnait beaucoup de choses en faveur de ce beau désintéressement, dont elle n'eut l'explication et la clef qu'un peu plus tard. En revanche, il la consternait en lui répétant que ses cousins lui voulaient mal de mort, qu'ils la traitaient tout haut de spoliatrice. Et de fait, depuis son arrivée à Combard, ils affectaient de n'y plus reparaître.

Il avait commencé par la subir, après quoi il s'était

résigné, et bientôt, malgré son aversion pour les béguines, il conçut pour elle une sorte d'amitié. Elle était friande d'affection, elle aimait qu'on l'aimât ; aussi s'occupait-elle beaucoup des autres. Elle avait pour son tuteur, comme naguère pour ses malades, des empressements, des prévenances, des petits soins, auxquels il ne pouvait s'empêcher d'être sensible. Et puis cette béguine lui parut commode à vivre, d'humeur facile, de bonne composition. Elle prenait ses épigrammes en bonne part et en gaieté, elle ne se formalisait de rien. Un matin qu'il était allé la trouver dans sa chambre pour lui remettre une lettre de mère Amélie :

« Dieu sait, lui dit-il, les sornettes que vous conte cette vieille cagote ! »

Au même instant, il s'avisa qu'elle avait pendu à la muraille, entre les rideaux blancs de son lit, un crucifix d'ivoire dont Mme Thérèse lui avait fait présent.

« Ah ! par exemple, mademoiselle, s'écria-t-il en colère, je ne veux pas voir *ça* chez moi. Faites-moi le plaisir de nettoyer votre mur. »

Elle s'empressa d'enlever le crucifix, de faire disparaître son Dieu dans un tiroir de sa commode. Elle n'avait pas besoin de le pendre à un clou ; quand elle voulait le voir, il lui suffisait de fermer les yeux.

Ce qui lui concilia surtout la bienveillance de son tuteur, ce fut l'admiration très sincère qu'elle ressentait pour son château. Il la jugea digne de l'examiner dans tous ses détails ; les dehors et les dedans, il lui fit tout voir ; il se donna même le malin plaisir de lui montrer ses Fragonard, dont les sujets étaient un peu

lestes et les figures fort déshabillées. Puis il lui dit : « Mais en voilà assez, vous pourriez en rêver cette nuit. » Les Fragonard ne firent point rêver Mlle Maulabret ; en les lui montrant, son tuteur n'avait pas même réussi à l'embarrasser. Les nudités l'effarouchaient moins qu'il ne pensait ; elle en avait tant vu à l'hôpital !

Il lui disait encore, en lui pinçant tour à tour le menton, la joue droite ou l'oreille gauche : « Convenez, petite nonne, que cela vous fait quelque chose de loger chez la Pompadour. » Elle n'ignorait point que cette charmante marquise avait été la maîtresse d'un roi qui en avait plus d'une. Cette histoire ne lui causait aucune émotion. Mère Amélie lui en avait conté bien d'autres. Cela n'empêchait pas qu'elle n'aimât les belles choses et que le château de son tuteur ne lui parût superbe. Toutefois elle n'avait garde de lui confesser qu'il lui semblait un peu trop grand pour lui et que l'orgueil d'un petit bourgeois, en se carrant, en se trémoussant, en se dressant sur ses ergots, ne parvenait pas à le remplir. Elle ne lui disait pas non plus que les dessus de portes peints par Boucher juraient avec les bonnets phrygiens et que l'*Enseignement laïque*, trônant dans un temple d'Amour, lui faisait l'effet d'un malotru qui, se trompant de porte, s'installe chez autrui sans cérémonie et a la sottise de s'y croire chez lui... Elle gardait ses réflexions pour elle et se contentait d'admirer ; il n'en demandait pas davantage.

Du reste, elle le voyait peu. Presque chaque matin, il se rendait à Paris, où l'appelaient ses affaires et son

journal, et il ne reparaissait qu'à l'heure du dîner. En sortant de table, il changeait de linge et de cravate, accommodait avec un soin coquet sa tête grisonnante et frisée, qui ressemblait à un chou pommé, rafraîchissait ses favoris bouffants, parfumait son mouchoir et, le front radieux, faisant sonner sur le pavé de sa cour d'honneur la canne de Robespierre, il se dirigeait vers la petite porte par laquelle son parc communiquait de plain-pied avec les maigres bosquets qui entouraient le chalet de Mme de Moisieux. Il ne revenait guère avant minuit, et Jetta se disait quelquefois : « Qu'ont-ils donc à se dire? » Elle finit par apprendre qu'ils jouaient ensemble au besigue, elle en fut confondue. Mme la marquise de Moisieux jouant au besigue avec M. Louis Cantarel! il lui semblait que c'était là l'un des événements les plus extraordinaires de l'histoire universelle; elle se perdait dans cet abîme.

Si elle voyait peu son grand-oncle, elle voyait beaucoup sa tante, dont la société et l'entretien lui procuraient un médiocre agrément. Mme Cantarel, comme l'avait dit mère Amélie, était une vertu conservée dans la glace. Sans un grand nez busqué qui la déparait un peu et un teint de lymphatique où l'on ne voyait jamais courir le sang, elle eût été assez bien; elle avait de la tournure, un port majestueux, de belles épaules, des formes pleines et molles. Mais, en dépit des apparences, cette grande femme était de chétive santé; elle avait toujours mal quelque part et toujours froid; quoique emmitouflée comme au sortir d'une grippe, elle grelottait sans cesse, même au

coin d'un bon feu et dans un salon bien capitonné. Il était faux cependant qu'elle assassinât les gens du récit de ses maux; elle n'en parlait jamais, pas plus que d'autre chose. Fille d'un conseiller à la cour de Paris, M. Cantarel avait fait sa connaissance par l'entremise de son frère et de M. Vaugenis, et il l'avait épousée sans dot dans le temps où, n'ayant pas encore de principes, ses ambitions se bornaient à se procurer des relations utiles et à se pousser dans le beau monde. Elle s'était prêtée de mauvaise grâce à ce mariage, sa famille avait dû lui forcer la main. Beaucoup plus distinguée que son mari, elle eut bientôt fait de le juger. Ses allures, son ton, ses manières, ses opinions, deux ou trois infidélités qu'il lui fit lui inspirèrent à son endroit une aversion voisine de la haine. Après s'être révoltée, elle se calma, elle en vint à le supporter silencieusement comme elle supportait ses névralgies. En le prenant par la vanité, il n'aurait tenu qu'à elle de le gouverner; elle dédaigna de s'en donner la peine, le mépris est dans ce monde le plus terrible des empêchements. Il la redoutait, quoiqu'elle s'appliquât à ne le contrarier sur rien, à le laisser maître absolu de se passer toutes ses fantaisies d'esprit et de cœur. En toute circonstance, elle lui témoignait une politesse glaciale; quand il la consultait, elle répondait : « Eh! bon Dieu, faites ce qu'il vous plaira. »

Son indifférence, qui allait au delà de ce qu'on peut croire, était un système, un parti pris et une sorte de passion; elle avait la fureur de ne s'intéresser à rien et à personne, c'était sa façon de se venger de sa mé-

salliance. Revenue de tout, détachée de tout, elle trouvait moyen d'être toujours seule en société. Ses silences étaient infinis, personne ne possédait comme elle la faculté de se taire. Était-elle obligée de parler, elle abrégeait les paroles autant qu'il était possible. Elle disait quelquefois à table : « ...œuf, ...gumes, ...teau. » Cela signifiait : « Jetta, voulez-vous du bœuf, des légumes ou du gâteau? » Cela ne l'empêchait pas de bien gouverner sa maison, ses monosyllabes du moins étaient clairs, et, comme M. Cantarel, les grands laquais la redoutaient.

Elle désolait surtout Jetta par sa somnolence, par ses assoupissements, par ses perpétuels bâillements. Quand on lui demandait de ses nouvelles, elle répondait en bâillant; quand on mettait un tabouret sous ses pieds, elle bâillait en remerciant. Elle employait une notable partie de son temps à tricoter des bas, des camisoles, des gilets de laine pour les pauvres ; mais elle les faisait distribuer par sa femme de chambre. Elle consentait à secourir les malheureux, pourvu qu'on la dispensât de les voir. Lorsque Jetta lui proposa de l'aider dans ses tricotages, elle ne répondit ni oui ni non.

Tandis que, dans le chalet voisin, une grandeur naissante jouait au besigue avec une grandeur déchue, Mlle Maulabret passait ses soirées à tricoter seule à seule avec Mme Cantarel, sans qu'il lui fût possible de savoir si, oui ou non, elle lui était agréable en l'aidant. Il régnait de mornes silences qui lui pesaient comme une chape de plomb. Nul autre bruit que le cliquetis sourd des longues aiguilles de bois et

que le battement spasmodique d'une vieille pendule précieuse, mais enrhumée. Si l'ombre de la Pompadour était revenue visiter son château, elle aurait trouvé peut-être que la vie qu'on y menait manquait de gaieté. De loin en loin et comme par miracle, Mme Cantarel adressait une question à Jetta ; elle lui demandait comment s'habillaient les augustines et quelles étaient les règles de leur communauté. Jetta répondait avec un empressement fiévreux. D'une voix précipitée, elle accumulait les phrases l'une sur l'autre, comme si elle eût jeté au feu copeaux sur copeaux et des cotrets entiers pour fondre un bloc de glace qui faisait mine de dégeler. Son illusion était courte. Mme Cantarel laissait échapper ses aiguilles, fermait un œil, puis l'autre. Dormait-elle ou ne dormait-elle pas? On n'en savait rien. Au coup de onze heures, elle s'étirait les bras et disait en bâillant :

« C'est assez jaser, ma chère; allons nous coucher. »

Cependant on a toujours un intérêt dans la vie; l'indifférence absolue est un régime aussi impossible à l'âme que le jeûne absolu l'est au corps. Jetta finit par découvrir que Mme Cantarel avait un goût très vif pour un coq et une poule nègres, qu'elle avait achetés au Jardin d'acclimatation. Jours de pluie, jours de neige, jours de verglas, elle leur rendait visite dans leur poulailler et les nourrissait de sa main. Elle fit une fois à Jetta la grâce de les lui présenter. Agenouillée, elle lui faisait admirer leurs jolies pattes courtes, leur tête fine, leur œil vif, leur crête et leurs barbillons d'un pourpre sombre, pareils

à un coquelicot très mûr qui commence à se faner, leur plumage blanc, soyeux, léger, que soulevait le moindre souffle et qui laissait transparaître leur peau noire. Jetta vit passer sur les lèvres de sa tante un sourire pâle et frileux comme un soleil d'hiver, mais enfin c'était un sourire et c'était presque du soleil.

Ainsi s'écoulaient dans le château de la Pompadour les journées de Mlle Maulabret; il n'y avait pas là de quoi lui faire oublier son hôpital. Heureusement, Mme de Moisieux était là, à deux pas, et Mme de Moisieux était une femme qui parlait, qui écoutait, qui se faisait toute à tous. Le ciel l'avait envoyée à Combard pour y être la ressource d'un tuteur et de sa pupille, qu'elle se plaisait à voir l'un et l'autre, mais séparément, n'aimant pas à dire devant l'un ce qu'elle disait devant l'autre. Presque chaque jour, elle envoyait chercher Jetta. Elle avait mille choses à lui conter, mille questions à lui faire, mille conseils à lui donner.

Un soir qu'elles revenaient ensemble de Paris, elle lui dit :

« Vous savez, ma belle, que les contraires s'attirent et s'épousent. Vous ne sauriez croire combien votre douceur plaît à ma vivacité et votre innocence à mon désabusement. Enfin c'est une vraie passion, et j'emploie des heures à découvrir le moyen de vous avoir à moi pour le reste de ma vie, mais je ne l'ai pas encore trouvé. »

Elle mentait, elle l'avait trouvé depuis longtemps.

IX

Les neiges de décembre avaient fondu; l'air était froid, mais sec, et, par intervalles, le soleil, venant à percer, en adoucissait la crudité. Mme de Moisieux avait reproché à Jetta de ne pas venir la voir sans qu'elle la fît chercher. Par une belle après-midi de mi-janvier, Jetta, pour lui complaire, se rendit d'elle-même au chalet.

Elle n'y allait jamais sans se livrer à de profondes réflexions sur les étonnantes vicissitudes des choses humaines. M. de Moisieux avait possédé à Combard de grands bois et une belle chasse; il s'en était défait dans un moment de détresse. De ce domaine il ne restait qu'un chalet, un jardin et quelques charmilles, qui n'avaient pas trouvé d'acquéreur et dont sa veuve s'était accommodée en attendant des jours plus heureux. Elle avait tenu à prouver à ses créanciers que la brebis n'avait plus de laine. Le chalet était confortable, coquettement meublé, mais fort petit. Le jardin n'était guère qu'un potager. Les charmilles, mal entretenues, tombant de vétusté, conduisaient à un

ajoupa qui avait commandé longtemps un joli point de vue et qui ne pouvait se consoler de l'avoir perdu; il n'avait plus devant lui qu'un grand mur de clôture, hérissé de tessons de bouteilles. C'est dans ce modeste enclos que s'était confinée une femme qui avait mené jadis une si grande existence, qui avait été l'âme de tant de fêtes! De l'autre côté de la haie s'épanouissait, se pavanait l'opulence d'un petit bourgeois, lequel possédait un parc magnifique dont les allées étaient si bien ratissées qu'on osait à peine s'y promener, des serres admirables où l'on récoltait du raisin mûr en plein hiver, un chef qu'il avait hérité d'un ambassadeur, dix chevaux dans ses écuries, des équipages et des livrées qui éblouissaient tout Combard, un château historique dont il n'habitait qu'une aile, ayant dû renoncer à remplir ces grands espaces où s'engloutissait l'orgueil d'un petit homme.

Jetta approchait de la petite porte quand elle se rappela qu'une heure auparavant elle avait vu la victoria de son tuteur se diriger du côté de la gare pour aller l'attendre. Il fallait croire que ce jour-là, par exception, il était revenu de Paris au milieu du jour; peut-être en ce moment était-il au chalet. Elle avait constaté qu'il n'aimait pas qu'on le dérangeât dans ses apartés avec Mme de Moisieux; elle n'était pas encore assez philosophe pour démêler les causes, mais les effets n'échappaient pas à sa clairvoyance, car on peut être à la fois très innocente et très fine. Elle allait rebrousser chemin lorsqu'elle aperçut Lara qui accourait à sa rencontre.

Lara était un petit Grec fort éveillé qui venait d'at-

traper ses dix-huit ans. M. de Moisieux l'avait ramassé autrefois sur les quais de Beyrouth, ramené à Paris, attaché à sa personne. La marquise prétendait qu'il ne lui servait à rien, qu'elle le gardait en souvenir de son mari, qui lui avait recommandé avec instance le petit bonhomme; à ce compte, il eût été le complément des sept portraits. Toutefois elle le calomniait, il lui servait à beaucoup de choses. Il lui tenait lieu des douze laquais de M. Cantarel, il était son factotum et tour à tour son maître d'hôtel, son écuyer tranchant, son valet de pied, son trotteur, son groom, qui l'accompagnait dans ses rares promenades à cheval. Il avait ses défauts; il n'était pas commode à vivre, ayant l'humeur orageuse, emportée, se mêlant volontiers de ce qui ne le regardait pas, disant en toute circonstance son mot, qu'on ne lui demandait point. Mais il fallait tout lui pardonner, tant il était joli garçon. Quand il traversait le village, vêtu de sa large fustanelle et de sa veste brodée, coiffé de son fez rouge à mouchet bleu, femmes et filles écartaient leurs rideaux ou s'avançaient sur le pas de leur porte pour le regarder passer. Il ne daignait pas s'en apercevoir; il avait l'esprit ailleurs et la tête dans les nues.

Lara avait pris M. Cantarel dans une sainte horreur, il aurait été heureux de lui jouer les plus mauvais tours du monde. En revanche, il voulait du bien à sa pupille, il l'honorait de sa protection, il daignait approuver la marquise de l'avoir admise dans son intimité. Cet effronté petit homme confessa un jour à la cuisinière qu'il serait tombé amoureux de Mlle Maulabret, s'il avait eu le cœur libre.

« Et qui l'a pris, ce joli cœur?

— C'est mon secret, » répondit-il.

Et il poussa un profond soupir.

« Oh! monsieur n'a pas besoin de dire à qui il en a, on s'en doute, répliqua-t-elle, petit malheureux! »

En voyant approcher Lara, Mlle Maulabret remarqua qu'il avait les yeux rouges et l'air féroce. Elle n'osa pas lui demander, comme la cuisinière, à qui il en avait; elle n'était pas questionneuse. Elle se contenta de s'informer si la marquise était chez elle et si elle était seule.

« Toute seule, mademoiselle, répondit-il avec empressement. Madame est dans son ajoupa; allez bien vite, elle vous attend. »

Était-ce de sa maîtresse qu'il avait appris à mentir? Un petit Grec qui a battu le pavé à Beyrouth n'a pas besoin qu'on lui enseigne cet art utile et même nécessaire. Le fait est que la marquise était bien dans son ajoupa, mais qu'elle n'y était pas seule et qu'elle n'attendait point Mlle Maulabret.

Comme elle se promenait le long de ses charmilles dépouillées, elle avait vu arriver M. Cantarel, et lui montrant, sans la lui faire lire, une lettre qu'elle tenait à la main, elle lui avait crié :

« Vous voyez la plus heureuse des mères. On m'écrit de Londres qu'on sera ici demain dans l'après-midi. Jugez de ma joie. Il y a deux grandes années que je ne l'ai embrassé, ce méchant garçon.

— Fort bien! fort bien! répondit-il. Et moi, madame, je m'empresse de vous annoncer que j'ai fait ce matin ce dont nous étions convenus. Oui, madame,

pour vous complaire, j'ai sollicité une audience de ce faux grand homme, de ce roi des opportunistes... Je vous laisse à deviner ce qu'il m'en a coûté, vous savez à quel point l'opportunisme m'est odieux... Eh bien! je l'ai courtisé, cet homme, je l'ai flagorné, je me suis fait petit, humble, plat, chien couchant...

— Je vous sais capable de tout pour obliger vos amis, dit-elle avec un sourire enchanteur. Et aurons-nous cette place de second secrétaire? Nous donne-t-on des espérances?

— Couci couci... Il paraît, madame, qu'en 1869 monsieur votre fils a été attaché comme troisième secrétaire à l'ambassade de Berlin et qu'il n'y a pas laissé les meilleurs souvenirs.

— Pure calomnie, mon cher monsieur Cantarel. Lésin n'a jamais péché que par trop de défiance de lui-même, par un excès de modestie et de timidité. Il a eu de la peine à mûrir, mais le voilà formé. On n'est plus timide à vingt-sept ans.

— Je veux le croire; mais, chère madame, il y a le nom qui déplaît. Eh! oui, il est difficile d'admettre que les fils de certains pères puissent servir loyalement la république. »

La marquise prit son plus grand air, son air des Tuileries, pour expliquer à M. Cantarel qu'on s'était bien trompé sur le rôle qu'avait joué M. de Moisieux sous l'Empire. On l'avait considéré comme un favori du maître, quoiqu'il n'eût jamais rien dû à la faveur, pour un fervent impérialiste, et cependant il avait toujours eu de vives sympathies pour le régime parlementaire. Elle démontra à son voisin que ce mort

dont elle chérissait la mémoire s'était conduit en vrai citoyen, presque en héros ou du moins en conseiller franc et courageux, blâmant les fautes, prévoyant et dénonçant les catastrophes, montrant aux aveugles l'abîme où ils couraient; car il se trouve qu'aujourd'hui tout le monde a blâmé les fautes, prévu les catastrophes et prédit l'abîme. S'il n'avait tenu qu'à lui, la France eût été sauvée. Bref, elle révélait à M. Cantarel un M. de Moisieux tout nouveau, que personne n'avait connu. Elle accordait toutefois que l'Empereur avait eu pour eux de bons procédés, mais il y avait beaucoup à rabattre de tout ce qu'on avait dit à ce sujet, et elle en rabattait tant qu'il ne restait presque rien; c'était l'Empereur qui leur en redevait. Les ingrats s'entendent à simplifier les comptes par parties doubles, ils biffent d'un trait une des colonnes, et à cet égard les ingrates sont encore plus habiles que les ingrats. Les femmes ont un art particulier pour se débarrasser des faits et des souvenirs qui les gênent; elles escamotent en se jouant les plus lourds paquets.

Mme de Moisieux termina son discours par ces mots :

« Non, mon voisin, ce n'est pas le régime que nous aimions, nous l'avons servi malgré nous; mais nous avions, je le confesse, quelque attachement pour l'homme...

— Pour l'homme de décembre ! interrompit M. Cantarel, en éclatant comme une bombe.

— On peut être un criminel, reprit-elle sur un ton de courageuse franchise, et avoir certaines qua-

lités de cœur. C'était le cas de ce rêveur inappliqué, mais il n'est plus, je me sens déliée de tout engagement. Pour ce qui est de Lésin, il vient de passer deux ans aux États-Unis, et il en revient, paraît-il, plus républicain et plus rouge que vous, monsieur Cantarel; vous en jugerez dès demain.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, ma chère voisine, répliqua-t-il, c'est l'homme qui peut tout, l'homme qui dispose de toutes les places, l'homme que la France adore, car il faut toujours qu'elle adore quelqu'un... Enfin cet homme, j'ai si bien su le prendre qu'en me reconduisant il m'a fait un charmant sourire et m'a dit : « Monsieur Cantarel, je vous donne ma parole que, le jour où vous serez élu conseiller municipal de Paris, le jeune marquis de Moisieux sera nommé second secrétaire. » Or, madame, mon élection est sûre.

Elle lui tendit la main en disant :

« Que vous me rendez heureuse! Dans quelques heures d'ici, ce pauvre Lésin saura tout ce qu'il vous doit. »

Il lui jeta un regard en coulisse.

« Eh! dit-il, je me soucie peu de sa reconnaissance, c'est à la vôtre que je prétends.

— Doutez-vous qu'elle vous soit acquise depuis longtemps?

— Je doute de tout, oui, madame... Ayez pitié de moi et de mes espérances.

— Vos espérances!.. Ah! monsieur Cantarel, vous m'aviez promis de ne plus m'en reparler.

— Et j'ai tenu ma promesse jusqu'aujourd'hui;

mais je suis à bout de patience. Il faut que je parle... Ne voyez-vous pas que je sèche, que je me consume, que je dépéris?..

— Il faut vous en croire, dit-elle en riant, quoiqu'il n'y paraisse guère.

— Ne riez pas, madame... Pas plus tard qu'hier, il m'a pris une terrible envie de me tuer.

— Vous me faites frémir... Là, mon pauvre ami, que deviendraient la France et Lésin? »

Il la regarda de nouveau en coulisse et s'écria : « Ah! marquise! marquise! » Et il promenait sa langue sur ses lèvres, comme pour mieux savourer ce mot qui lui semblait aussi doux qu'un nectar. Il se consulta un instant, il se tâtait pour savoir ce qu'il pouvait oser, et bientôt, passant par degrés des notes les plus graves de son clavier aux plus suaves et aux plus flûtées, il prononça tout d'une haleine cette phrase qui se termina dans un chuchotement mystérieux :

« Ah! marquise! ah! chère madame, quand donc aurez-vous pour moi des bontés? »

Puis, d'une voix qui se mourait :

« Géraldine, Géraldine, le voudrez-vous? »

Mme de Moisieux tressaillit comme un pur sang avec lequel le palefrenier qui le panse se permet des familiarités incongrues. Elle regardait M. Cantarel de travers, partagée entre l'indignation que lui causait l'excès de son audace et l'envie qu'elle avait d'en rire. Elle finit par lui dire d'un ton pincé :

« Vraiment, monsieur Cantarel, vous vous oubliez. »

Il répondit avec aigreur :

« C'est ce matin, madame, que je me suis oublié en allant faire antichambre pour vos beaux yeux chez un grand homme, moi qui déteste également les grands hommes et les antichambres... Et je me suis encore oublié le jour où je n'ai pas craint de m'abaisser aux dernières supplications pour fléchir le plus féroce de vos créanciers...

— Mes créanciers et le reste, tout y passera, dit-elle; tout cela est inscrit dans votre grand livre, et vous me présentez votre facture... Vous êtes par trop commerçant, monsieur Cantarel. »

Il allait prendre la mouche, se fâcher sérieusement. Elle se repentit de sa vivacité; elle changea tout à coup de visage, et baissant les yeux, rougissant comme une jeune fille :

« Mais je ne réussis pas à m'indigner, dit-elle... Oh! mon voisin, que vous êtes un homme dangereux! »

Ce mot suffit pour dissiper le gros nuage qui s'amassait entre ses deux sourcils. Être considéré comme un danger par le gouvernement et par les femmes passait dans son esprit pour le degré suprême de l'humaine félicité. Il recouvra sa belle humeur, il caressa du bout des doigts ses favoris bouffants. Après quoi il regarda la marquise d'un air à la fois tendre et goguenard, en faisant danser dans le creux de sa main sa lourde chaîne de montre et ses breloques massives. Il avait l'air de dire : Voilà ce que nous pesons!

« Mon Dieu! reprit-elle, si je pouvais me résoudre à avoir une faiblesse, si à mon âge je consentais à

compromettre une réputation qui a traversé impunément les cours... »

Il se permit de rire et de l'interrompre :

« On assure pourtant...

— Vous ajoutez donc foi à tous les sots propos?

— Eh ! marquise, c'est le secret de Polichinelle, de toute la France, de tout l'univers.

— L'univers, la France et Polichinelle en mettent toujours dix fois plus qu'il n'y en a.

— Mais enfin, dit-il d'un ton plaintif, quel plaisir trouvez-vous à tenir un pauvre homme sur le gril et à prolonger indéfiniment son supplice? Voyons, quelles raisons pouvez-vous avoir pour me martyriser ainsi?

— J'en ai beaucoup et d'excellentes. D'abord, je ne crois pas à votre amour... Non, ne vous récriez pas. Pure affaire de vanité, mon pauvre ami. Vous avez décidé que je serais votre première marquise. L'autre est morte, celle dont vous avez le château, et qu'est-ce qu'un château sans marquise? Ah! si vous aviez quelque chance d'avoir la Pompadour, vous ne penseriez pas à moi. Ne vous fâchez pas, vous dis-je. Vous savez bien qu'une femme qui raisonne est près de se rendre. Eh! oui, je me rendrais peut-être, n'était la peur que j'ai que vous ne soyez un indiscret, que vous n'ayez le bonheur un peu bruyant... Je vous soupçonne d'être un peu trompette, monsieur Cantarel.

— Moi, trompette! Je vous assure...

— Et moi je vous affirme, interrompit-elle, que je suis une vieille femme. Ah! si vous saviez, mon ami,

à quel point je suis revenue, dégrisée, guérie de tout!... Je ne suis plus que mère ; ah ! par exemple, je le suis comme une lionne... Eh! que sait-on? quand je serai délivrée de mes soucis maternels, quand mon cher enfant...

— Mais puisque je vous dis que le grand homme m'a donné sa parole.

— Ce n'est pas tout que cette place de deuxième secrétaire. Ce mariage, ce fameux mariage!..

— Eh bien! ma parole à moi, ne l'avez-vous pas?

— Mais notre jeune fille voudra-t-elle?

— Je voudrais bien voir qu'elle ne voulût pas, dit-il en se carrant. Me prenez-vous par hasard pour un tuteur de comédie? Et d'ailleurs à quoi songez-vous là? Je vous dis, moi, qu'à la seule pensée de devenir marquise son petit cœur bondira de joie.

— Vous ne craignez pas que ses scrupules, que mère Amélie?...

— Qu'elle s'avise de faire la mijaurée, elle verra beau jeu!.. Mais laissez donc, elle ne s'en avisera pas. Elle a moins de scrupules, elle est plus dégourdie que vous ne pensez. Je la vois tous les jours sabler mon château-yquem, et je vous jure qu'elle y prend goût. Tenez plutôt, je lui ai montré mes Fragonard. Croyez-vous qu'elle ait bronché?... Je vous répète qu'elle est à vous ; tenez ce mariage pour fait. »

Ils venaient d'entrer dans l'ajoupa.

« Marquise, continua M. Cantarel, commerçant je suis et je resterai, et j'estime que dans ce siècle il est bon de donner un caractère commercial aux engagements du cœur. Faisons ensemble un marché, et

jurez-moi que le jour où monsieur votre fils épousera ma pupille...

— Pas un jour plus tôt, interrompit-elle vivement.

— Mais pas un jour plus tard, s'écria-t-il en tombant à ses genoux et cherchant à lui prendre la main pour la baiser.

— Eh ! grand Dieu, relevez-vous donc? disait-elle. Vous, dans cette posture !... Avec vos opinions, vos principes !

— Debout devant les tyrans, à genoux devant les femmes ! voilà ma devise, et je suis résolu à ne pas me relever avant que vous m'ayez promis...

— Tout ce qu'il vous plaira ! s'écria-t-elle dans un mouvement d'effroi, mais debout ! »

Elle venait d'entendre le bruit d'un pas, et l'amoureux sexagénaire, amoureux depuis deux ans, sexagénaire depuis deux jours, l'entendit aussi. Malheureusement, sa corpulence et sa pelisse contrariaient ses efforts ; il n'était pas encore sur ses pieds quand Jetta parut à l'entrée de l'ajoupa. Elle n'avait pas saisi un mot, mais elle avait des yeux.

« Eh ! ma belle, vous arrivez fort à propos, lui dit la marquise en l'embrassant. Aidez donc votre tuteur à retrouver une perle de mon bracelet, qui vient de se détacher. »

L'innocente Jetta se mit à chercher la perle, et, quoiqu'elle eût bonne vue, elle ne la trouva pas. En ce moment, Lara sortit d'un buisson ; il était toujours fourré où il n'avait que faire.

« Bah ! vous vous donnez trop de peine, Jetta, dit

la marquise. Laissez chercher ce petit homme, qui a de meilleurs yeux que vous. »

Là-dessus, elle essaya de parler d'autre chose; mais l'entretien languissait, expirait à chaque instant. En se retrouvant sur ses pieds, M. Cantarel n'avait pas repris sa belle humeur. Il était morose et renfrogné. Il leva bientôt la séance pour retourner au château, accompagné de sa pupille. En vain s'efforça-t-elle de lui faire admirer le soleil qui se couchait rouge comme du sang.

« Un gros pain à cacheter! dit-il en haussant les épaules. Il y a bien là de quoi s'émerveiller! »

Pendant tout le dîner, il la harcela, la taquina aigrement. Il entreprit de lui révéler ce qu'il appelait les horribles mystères de l'armée noire. Entre le premier service et le dessert, il mangea dix religieuses et vingt curés. Sa conclusion fut qu'il fallait en finir avec ces gens-là, qu'autrement c'en était fait des mœurs, de la famille, de la sainteté du nœud conjugal, de la morale publique et privée.

Mme Cantarel avait paru ne rien entendre. Quand elle se trouva seule au salon avec Jetta, au moment où elle commençait à s'assoupir, elle se réveilla tout à coup.

« Qu'avez-vous donc fait à votre tuteur, ma chère, pour qu'il vous ait tant maltraitée? » lui demanda-t-elle en entr'ouvrant ses yeux somnolents.

Puis, honteuse de sa curiosité et sans attendre la réponse :

« A propos, un de mes poulets nègres est mort tantôt de la pépie. C'est un grand malheur. »

X

Le lendemain, Mlle Maulabret eut l'étonnement d'apprendre tout à la fois que Mme de Moisieux avait un fils, que ce fils venait de passer deux ans en Amérique, qu'il en était revenu, que le soir même il dînerait au château, et que, vu la solennité de cette circonstance, elle était tenue de se mettre sous les armes et d'étrenner la plus belle de ses robes neuves. M. Cantarel, qui avait repris sa gaieté et généreusement oublié tout ce qu'il lui avait dit de désagréable, lui recommanda de se décolleter.

« Je n'ai accepté votre tutelle, lui dit-il, qu'à la condition que vous me montreriez quelquefois vos épaules ; je veux les voir. Qu'est-ce qu'une pupille qui a des secrets pour son tuteur ? Les tuteurs ont le droit de voir et même de toucher. Ainsi l'ont décidé les canons de l'Église, et c'est l'opinion de mère Amélie. »

Il s'appesantit ; il n'avait pas la plaisanterie légère.

Jetta se le tint pour dit ; quand le moment fut venu, elle se rappela toutes les instructions qu'elle avait reçues de Mme de Moisieux et s'appliqua à bien faire les choses. Le jeune marquis lui causait quelque

frayeur. Elle ne pouvait douter qu'il n'eût hérité de toutes les grâces de sa charmante mère en y ajoutant une fière et fine moustache, et il se trouvait que cette moustache qu'elle lui prêtait obligeamment ressemblait beaucoup à celle de M. Albert Valport, dont elle se souvenait encore de temps à autre.

L'heure des repas était annoncée jadis à Combard par une cloche qui s'était fêlée. Ne la trouvant plus assez sonore, le seigneur châtelain l'avait remplacée par un gong chinois, dont la voix éclatante et formidable se faisait entendre à une demi-lieue à la ronde. Personne n'en pouvait ignorer, l'univers était averti que M. Cantarel s'apprêtait à déplier sa serviette. Quand le gong retentit, Mlle Maulabret était sous les armes. Elle s'était coiffée dans toutes les règles et conformément aux leçons de l'habile institutrice qui lui avait appris à faire bouffer ses bandeaux et à tordre son chignon. Rien de plus charmant que sa robe de surah couleur mauve, dont la garniture audacieuse et pourtant modeste faisait le plus grand honneur à la couturière de Mme de Moisieux. Retenue par un ruban de velours noir passé autour de son cou, pendait une belle croix en cailloux du Rhin, seul souvenir que lui eût laissé son père. Ses belles épaules, mises à nu pour la première fois, semblaient s'étonner de cette aventure dont elles n'avaient rien à redouter ; leurs contours sinueux et leur ferme blancheur pouvaient affronter sans crainte l'éclat des lumières comme la curiosité des regards. Elle jeta un coup d'œil dans sa glace, elle y aperçut une étrangère qu'elle n'avait jamais vue et qui lui rendit le sourire de stupeur qu'elle lui adressa.

Cette étrangère était vraiment fort jolie et fort désirable, peut-être un peu trop pour la circonstance.

Elle descendit au salon, où venaient d'arriver la marquise et son fils, *in fiocchi* l'un et l'autre. Son entrée fit sensation. Mme de Moisieux battit des mains, Mme Cantarel eut l'air de découvrir l'Amérique, M. Cantarel fit claquer sa langue comme à la vue d'un bon plat. Il trouvait que cette jolie fille faisait bien dans son salon doré et peinturluré ; il était bien aise qu'elle lui fût quelque chose et d'en pouvoir faire les honneurs. Elle s'aperçut à peine de la vive impression qu'elle produisait, tant elle était plongée dans un ébahissement dont elle ne pouvait revenir. On lui avait présenté le jeune marquis de Moisieux et il l'avait saluée. Était-ce bien lui ? Un gros corps dégingandé et mal équarri, une tignasse d'un blond tirant sur le roux, un teint farineux, des joues que l'abus des alcools commençait à couperoser, de gros yeux à fleur de tête, ternes et troubles comme ceux d'un poisson crevé, une langue empâtée, point de maintien, je ne sais quoi d'effaré, l'air empêtré d'un habitué de bas lieux qui ne se sent pas chez lui en honnête compagnie. Dieu ! quel marquis ! était-ce bien là le fils de sa mère! On ne savait pas même quel âge lui donner et s'il avait quinze ou quarante ans. Son sourire était enfantin, mais les pattes d'oie profondément gravées sur ses tempes racontaient un long passé, le travail rongeur des années et un nombre invraisemblable de flacons de rhum aussitôt vidés que débouchés. Il faut avouer que la marquise elle-même avait ressenti quelque surprise en le revoyant ; elle l'avait trouvé considé-

rablement détérioré, ce qui lui fit l'effet d'un miracle. Par bon procédé, elle l'embrassa, en se tenant à quatre pour ne pas l'étouffer.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants, M. Cantarel donna son bras à la marquise, Lésin s'approcha de Mme Cantarel pour lui offrir le sien, mais d'un signe elle le pria de s'adresser à Mlle Maulabret, ce qu'il fit avec une extrême gaucherie. Elle paraissait l'intimider beaucoup. Peut-être, pour le rassurer, sa mère lui avait-elle représenté cette petite bourgeoise comme une personne sans conséquence. Il se trouvait en présence d'une beauté qui le surprenait, et dans ses embarras il perdait l'équilibre, comme dans ses gaietés il perdait haleine.

Mme Cantarel n'avait pas fait de grands frais de toilette; elle avait gardé sur sa tête la fanchon en guipure, dont elle enveloppait ses névralgies, et s'était contentée de remplacer la robe de soie noire un peu fripée qui ne la quittait pas par une autre robe de soie noire à peu près neuve. Mais, par l'ordre de son royal époux, elle avait dû déployer pour sa table le luxe des grands jours. La beauté du couvert, la pesanteur de l'argenterie, un magnifique surtout Louis XVI à la balustrade ciselée, que surmontait une vraie montagne de fleurs, l'éclat des cristaux, une porcelaine de Sèvres que la Pompadour n'eût pas dédaignée, l'encolure empesée du maître d'hôtel, lequel, droit comme un piquet, paraissait porter dans sa tête les destinées de l'Europe, tout annonçait la solennité de la cérémonie qui allait s'accomplir et qui ressemblait beaucoup à la signature d'un contrat.

Si M. Lésin de Moisieux n'était pas idiot, il ne s'en fallait guère. Esprit incomplet, inachevé, triste ébauche que la bonne nature avait plantée là, en la priant de se tirer d'affaire comme elle pourrait, ce gros garçon au teint blafard était un de ces embrouillés qui ne se débrouillent jamais. On s'était donné des peines prodigieuses pour le dégrossir. Apprendre lui causait une sorte de douleur physique; les souffrances qu'éprouve une femme pour mettre un enfant au monde ne sont rien au prix du supplice qu'endurait ce cerveau rebelle et réfractaire pour accoucher d'une idée. Pendant de longues années, son gouverneur, M. Mazet, homme fort instruit, dont la patience surpassait encore le mérite, l'avait remis cent fois sur le métier, selon le précepte de Boileau, le polissant et le repolissant sans cesse; il y perdit son latin et surtout son grec.

En définitive, Lésin réussit à apprendre les premiers rudiments de la photographie; encore ses épreuves étaient-elles si troubles qu'on n'y pouvait distinguer un arbre d'une femme. Ainsi se termina cette éducation laborieuse, dont le seul fruit fut de rapporter à M. Mazet une grosse pension qu'assurément il avait bien gagnée.

Son père l'avait souvent traité d'avorton, sa mère lui avait déclaré maintes fois qu'il était impossible. Il ne s'en souciait guère. Il avait deux goûts qui devaient suffire à embellir sa vie : il jouait au billard et il aimait à boire. Ce fut sa perte. A jeun, il était presque convenable et assez réservé, car, grâce à Dieu, il était timide, et sa sottise se réfugiait sous les ailes tutélaires

de ce dieu qu'on appelle le silence. Mais il portait mal le vin; à peine en avait-il deux ou trois verres dans la tête, il osait tout. Le satyre qu'il renfermait au fond de son cœur sortait brusquement de sa caverne et faisait fuir les nymphes. M. de Moisieux, à qui l'on ne pouvait rien refuser, l'avait fait attacher à l'ambassade de Berlin. A peine débarqué, sur la foi du nom qu'il portait, il fut invité à un bal de la cour, et il y prit des libertés malséantes. Dès le lendemain, il fallut le faire disparaître; ce fut la fin de sa brillante carrière diplomatique, mais Mme de Moisieux se flattait de le remettre en selle par l'entremise de son obligeant voisin.

Le festin qu'on donnait en son honneur était digne de l'argenterie et de la vaisselle; il y déploya un superbe appétit, et pendant quelque temps tout alla bien. Admonesté par sa mère, il s'observait, parlait peu, ne répondait que par monosyllabes; ses oui et ses non n'avaient rien de compromettant. Mais M. Cantarel, qui apparemment voulait le faire briller, le pressait de questions. Il franchit le pas, s'aventura un peu, entreprit de conter son odyssée. Malheureusement il brouillait tout, ne retrouvait le nom ni de Boston ni de Cincinnati, et se tournait vers Mlle Maulabret en lui disant : Ce diable d'endroit... vous savez?.. comment s'appelle-t-il?

Que ne l'interrogeait-on plutôt sur les vertus du gin et du whisky? Il en eût raisonné en expert. Mme de Moisieux était sur les épines, tâchait de lui tendre la perche, changeait de couleur, s'agitait, s'éventait. M. Cantarel était pensif. La marquise en avait usé

avec lui comme la chouette de la fable, elle lui avait peint son petit comme délicieux :

Beau, bien fait et joli sur tous ses compagnons.

Il croyait rêver et hochait la tête en se disant : « Si jamais celui-là devient deuxième secrétaire d'ambassade, c'est qu'on l'aura nommé sans le voir; il faudra que j'engage la marquise à le tenir jusque-là dans une boîte. »

Il eût été plus sage de le prévenir loyalement et de l'avertir que ce beau garçon supportait mal le vin. Il lui remplissait continuellement son verre, qu'il s'étonnait de trouver toujours vide. Lésin sentit par degrés sa tête se prendre, et adieu la modestie! Il s'enhardit, se lança; le caboteur qui longeait prudemment la côte affronta la haute mer et ses hasards. La marquise frémissait, et il y avait de quoi. Elle avait cru bien faire en lui recommandant d'afficher ses convictions démocratiques et radicales; elle lui avait représenté que son avenir était à ce prix. Il se le tenait pour dit et attendait que le courage lui vînt : le courage était venu. On a tort de conseiller les sots; ils ne font usage de la sagesse d'autrui que pour perfectionner leur sottise, qui n'est supportable que servie au naturel.

« Vous avez beau dire, monsieur Cantarel, s'écria-t-il en tambourinant *la Marseillaise* sur la table, les Américains sont un peuple plus avancé que vous ne croyez. Ils n'ont pas seulement aboli l'esclavage, ils sont en train d'abolir la domesticité. Moi qui vous

parle, je n'ai pas pu me procurer de domestique à New-York. C'est fort gênant, mais les principes avant tout. Il ne faut pas de domestiques dans une démocratie. Tous électeurs, tous égaux. Moi, voyez-vous, monsieur Cantarel, je suis comme vous, je regarde les grands gaillards que voici comme mes égaux. »

Les grands gaillards étaient si bien dressés qu'ils ne sourcillèrent pas; il est à croire qu'ils se dédommagèrent plus tard à l'office. M. Cantarel fit une grimace effroyable, et pendant deux ou trois minutes un silence de mort régna dans toute la salle; on aurait entendu voler les mouches, si les mouches volaient en janvier.

Lésin ne se doutait point du désastreux effet de son propos. Il goûta d'un vin que M. Cantarel lui avait vanté et fit la moue.

« En conscience, il n'est pas mauvais, dit-il; mais, en conscience aussi, tous vos grands crus me font l'effet de sirops. Parlez-moi d'un verre de whisky! C'est franc, c'est décisif, et ce n'est pas coûteux. Je suis sûr, monsieur Cantarel, que vous savez à quoi vous revient chacune de ces bouteilles et que vous direz ce soir : « Ils m'en ont bu pour plus de cent « francs. » Papa avait reçu un jour de M. de Metternich un panier de johannisberg. Le lendemain, il avait du monde à dîner, et, en remettant la bouteille au domestique qui servait à boire, il lui dit à l'oreille : « Du « johannisberg; ménagez-le. » Mais voilà mon animal qui, tout le long de sa tournée, répète en versant : « Du johannisberg, messieurs! ménagez-le. » Papa l'a chassé. Ma parole d'honneur! se figure-t-on un imbécile pareil? »

L'instant d'après, un des grands gaillards qui étaient ses égaux lui offrit du château-lafite. Il lui dit en clignant de l'œil et d'un ton familier :

« Eh! l'ami, château-lafite! ménagez-le. »

Et, charmé de son agréable plaisanterie, il éclata en un long et bruyant éclat de rire. Il se pâmait, il pensait suffoquer. Pour le calmer, il fallut que la marquise lui allongeât par-dessous la table un joli coup de pied dans le mollet droit; c'était une langue qu'il comprenait et qu'elle lui parlait quelquefois.

Il y avait en ce moment une personne heureuse: c'était Mme Cantarel. Son cœur se dilatait, se baignait dans la joie. Les inepties du fils, les anxiétés de la mère, l'ahurissement de M. Cantarel lui procuraient une félicité intime et sans mélange, qui ne se révélait au dehors que par la noirceur de ses sourires.

Lorsqu'on passa au salon pour prendre le café, Lésin ne se possédait plus, il était cramoisi, les yeux lui sortaient de la tête. La marquise prévit une catastrophe. Elle le regarda fixement comme un montreur de ménagerie regarde son lion qui s'émancipe, et elle lui dit tout bas :

« Allez vous dégriser au grand air. »

Elle ajouta tout haut et d'une voix caressante :

« Lésin, allez donc chercher les photographies que vous avez rapportées d'Amérique; je suis sûre que Mlle Maulabret sera charmée de les voir. »

Il baissa la tête et obéit. Quand il revint une demi-heure plus tard, il sentait la pipe, mais il paraissait aussi tranquille que blafard. Il déposa sur une table ronde le portefeuille qu'il tenait sous son bras et se

mit en devoir de déballer. Il inspirait à Jetta une profonde pitié; elle le considérait comme un être disgracié et mal venu, comme un estropié de l'intelligence, comme un infirme, et son âme de sœur grise voulait du bien à tous les infirmes. Tandis que M. Cantarel, à l'autre bout du salon, faisait admirer à Mme de Moisieux un Lancret que son expert avait acheté pour lui à l'hôtel Drouot et qu'on venait de lui envoyer décrassé et reverni, Jetta alla s'asseoir de la meilleure grâce du monde à côté de Lésin. Il fit défiler sous ses yeux tous les produits de son art, et de sa voix douce elle lui demandait des explications qui n'étaient pas superflues, tant les épreuves étaient pâles et confuses. Malheureusement, la cave à liqueurs était restée sur la table; il ne put résister à la tentation, il se versa un verre de fine-champagne qu'il avala d'un trait, et son cerveau se ralluma. Il avait réservé pour la fin, pour le bouquet, une vue du Niagara, qui était, disait-il, son chef-d'œuvre. Il mit le chef-d'œuvre sous le nez de Jetta, et elle dut reculer la tête pour y mieux voir. Dans le mouvement qu'elle fit, sa robe, s'écartant un peu, laissa un instant à découvert la naissance de sa gorge. Elle s'avisa qu'il avait aux lèvres un sourire de faune et qu'il attachait sur elle un regard effronté, un de ces regards qui déshabillent les femmes. Rougissant de honte et d'indignation, elle laissa tomber à terre le Niagara, se leva brusquement et traversa le salon pour aller se réfugier sur le sofa où était assise sa tante, qui lui dit :

« Eh bien, ma chère! eh bien, Jetta!.. »

Si occupé qu'il fût de la marquise et de Lancret,

M. Cantarel s'était aperçu de cette retraite précipitée; il s'écria :

« Eh! fillette, qu'est-ce donc?

— Vous êtes bien curieux; c'est une épingle qui l'a piquée, » répondit Mme Cantarel.

Et, se penchant vers Jetta, elle feignit de remettre en place une innocente épingle qui ne s'était point déplacée.

« Que diable! on supporte en silence ces petites contrariétés, elle s'y fera, » dit-il avec un gros rire.

Jetta savait gré à sa tante de l'avoir appelée par son petit nom, ce qu'elle ne faisait jamais, et d'être venue à son secours. Elle leva sur son pâle visage des yeux reconnaissants et rencontra les siens, qui n'exprimaient qu'une froide indifférence. Alors elle sentit que, lorsqu'on a dix-huit ans et qu'on n'a point de mère, on est horriblement seule et dans les salons dorés et dans tout l'univers; il lui prit une violente envie de pleurer. Tout à coup, elle se souvint qu'un ancien président de chambre lui avait dit : « Méfiez-vous! » Les écailles lui tombèrent des yeux, elle entrevit la fatale vérité. On voulait lui faire épouser cet idiot! on voulait la donner corps et âme à ce faune! Ce n'était pas là ce qui la navrait le plus. Elle avait cru aux protestations d'amitié, à la sincérité de Mme de Moisieux, et Mme de Moisieux avait son projet. Protestations, caresses, tout cela n'était que feintise, artifice, hypocrisie, petits moyens. Et le monde était ainsi fait; quand on y vivait, il ne fallait croire à rien ni à personne.

Cependant le faune ne songeait pas à poursuivre sa

victime; il avait pris sa fuite pour une agacerie qu'elle lui faisait, et il se promettait de la retrouver en temps et lieu. Pour le moment, il rêvait à une taverne de New-York, où il avait passé des heures délicieuses; les jolies filles qu'on y trouvait ne faisaient pas de petites manières, c'était bien plus commode. Tout en rêvant, il s'assoupit par degrés, et bientôt son sommeil se trahit par un sourd ronflement.

La marquise excusa sa géniture en alléguant les fatigues du voyage, la réveilla et l'emmena; mais elle n'attendit pas d'avoir traversé la cour d'honneur pour laisser éclater la tempête qui s'était amassée en elle pendant trois heures. L'être impossible secoua ses oreilles; il crut se justifier en racontant ce qui s'était passé.

« Que voulez-vous, maman? s'écria-t-il, j'ai l'habitude de regarder ce qu'on me montre, et croyez d'ailleurs que la petite a bien su ce qu'elle faisait. Elle a plus d'école que vous ne pensez.

— Vous êtes le dernier des imbéciles! » lui dit-elle avec l'accent du désespoir.

Jetta s'était retirée dans son appartement. En traversant la petite bibliothèque dont elle faisait son séjour favori, elle avisa sur une console un grand pli fraîchement arrivé, qu'elle s'empressa de décacheter. Elle y trouva, avec une image de dévotion, un long sermon en trois points sur le danger de l'exemple et sur la nécessité de combattre les tentations, en leur opposant le bouclier de la foi et le casque du Saint-Esprit. Elle prit aussitôt la plume, écrivit à la chaude quatre grandes pages, qui pouvaient se résumer ainsi :

« O ma mère, ne craignez pas pour moi les tentations; ce que j'en connais est bien peu séduisant et bien peu dangereux. »

Elle s'était soulagée en écrivant, elle songea à gagner son lit. Comme elle ouvrait la porte du petit salon qui séparait sa bibliothèque de sa chambre à coucher, elle demeura clouée sur le seuil. A ses regards s'offrait une merveille, un chrysanthème superbe, un chrysanthème arborescent, haut de plus de quatre pieds, dont la tige était un véritable tronc et semblait lui faire hommage de ses belles fleurs blanches et étoilées, au cœur d'or, qui se comptaient par centaines. Elle en admirait la beauté, elle en savait aussi la valeur. Six années auparavant, sa mère avait marchandé dans une exposition horticole un chrysanthème pareil à celui-ci, et elle avait reculé de trois pas en apprenant qu'on en demandait deux mille francs. Qui donc pouvait se permettre de faire à Mlle Maulabret un présent de ce prix? Elle tira vivement un cordon de sonnette, et du même coup elle s'élança dans le corridor. Quand elle appelait un domestique, elle avait l'habitude de faire la moitié du chemin; instruite à servir les pauvres, elle ne pouvait s'accoutumer à ce qu'on la servît elle-même. Elle rencontra sa femme de chambre sur la dernière marche de l'escalier; elle apprit en l'interrogeant que la merveille avait été apportée dans la soirée par deux messagers inconnus, qu'ils avaient refusé de dire d'où ils venaient, qu'ils s'étaient contentés d'affirmer que Mlle Maulabret savait de quoi il s'agissait.

Elle regagna son appartement et fit plusieurs fois

le tour de la plante miraculeuse. Tout en tournant, la pensée lui vint qu'elle n'avait révélé qu'à un vieux chirurgien sa passion pour les chrysanthèmes, et que ce vieux chirurgien n'était plus de ce monde. Une inspiration bizarre, une chimère traversa sa tête un peu mystique, mais son bon sens se moqua bien vite de sa folie. Elle finit par conclure que les deux messagers avaient été dépêchés par M. Vaugenis et qu'il venait d'exécuter une des dernières volontés de son grand-oncle. Comme en sortant de l'hôpital, elle se mit à causer avec ce mort; elle lui disait :

« Je vous aime beaucoup et je vous aimerai toujours; mais, vous le voyez vous-même, chaque pas que je fais dans le monde me ramène à l'hôpital. »

XI

C'est le propre des belles et bonnes âmes comme des esprits supérieurs de chercher à tout comprendre, même ce qui les chagrine, et comprendre, c'est pardonner. Après s'être indignée contre Mme de Moisieux, Mlle Maulabret, qui était une belle et bonne âme, finit par la plaindre, et en vérité la marquise était digne de quelque pitié.

Le jour où l'homme de mérite qu'elle avait choisi pour gouverneur de son fils avait entrepris de lui démontrer que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, il s'était mis à pleurer et lui avait dit : « Monsieur, maman prétend que vous êtes un honnête homme ; donnez-moi votre parole d'honneur que ces trois angles en valent deux; mais, pour l'amour de Dieu, ne me démontrez rien. » Mme de Moisieux lui pardonnait de n'avoir pu mordre ni à l'algèbre ni à la géométrie et d'attribuer à Charlemagne les bons mots de Henri IV. Elle aurait pris son parti d'avoir pour fils un imbécile, si cet imbécile n'eût été un bourreau d'argent. Du vivant de son

mari, elle lui avait laissé le soin de pourvoir aux fantaisies coûteuses de l'être impossible qui était son supplice, sa couronne d'épines, sa croix. Depuis quelques années, il était retombé tout entier à sa charge, et elle sentait douloureusement la pesanteur de ce fardeau. Il n'avait hérité de son père, après qu'elle eut exercé ses reprises, qu'un peu plus de cent mille francs, dont il ne devait faire que deux bouchées, — non qu'il eût des goûts dispendieux : un flacon de rhum et la première venue suffisaient à son bonheur, — mais il était bourreau d'argent par vanité bête, il aimait à faire le paon et le sultan. A la femme qui lui demandait deux louis, il en donnait cinquante ; la gloire d'éblouir une fille chatouillait délicieusement ce noble cœur. La marquise était convaincue avec raison qu'elle n'aurait de repos et de sûreté que le jour où elle l'aurait marié. Elle y avait employé vainement son entregent, ses finesses, son industrie; elle reconnut alors qu'elle n'était plus rien. Elle imagina de l'expédier aux États-Unis ; on lui avait persuadé que les citoyennes de la libre Amérique sont très friandes de marquis. Mais Lésin eut beau promener ses charmes de New-York à San-Francisco, de Chicago à la Nouvelle-Orléans, il n'eut pas l'heur de rencontrer une seule héritière qui voulût de lui. Pour amuser sa solitude et tromper ses ennuis, il pratiqua de plus en plus la dive bouteille ; homme de génie ou imbécile, elle se donne à tout le monde, elle n'est pas bégueule.

Depuis six mois, il était au bout de son héritage; la marquise lui envoya de l'argent en lui représentant

que c'était le dernier, qu'il ne devait pas compter sur elle, qu'elle n'avait plus rien. Peut-être était-elle un peu moins pauvre qu'elle ne s'en donnait l'air, mais elle se gardait le secret. Tout à coup, une éclaircie se fit dans les brumes de son horizon. Il se trouva que par un incident imprévu M. Cantarel avait une pupille et que cette pupille était une héritière; elle entonna le cantique de Siméon. M. Cantarel lui avait déjà rendu des services qu'elle ne croyait pas payer trop cher en se condamnant à jouer tous les soirs au besigue avec lui. Elle pouvait tout exiger de ce barbon amoureux et crédule, qui grillait de s'emmarquiser. Elle décida que, après l'avoir débarrassée de ses créanciers, il la délivrerait de son fils, que par son obligeante entremise Lésin épouserait un gros million et serait nommé deuxième secrétaire, après quoi on l'enverrait si loin qu'elle n'entendrait plus parler de lui. « Ce sera la fin de ma grande liquidation, » se disait-elle, et, le passé liquidé, cette femme, revenue et guérie de tout, se promettait de commencer autre chose. Elle en prenait à témoin les sept portraits.

Après avoir tenu conseil avec elle-même, Mlle Maulabret avait jugé que sa dignité et sa prudence lui commandaient de feindre une entière ignorance des desseins qu'on avait sur elle ; le lièvre avait vu briller le fusil du chasseur, il lui convenait de n'en avoir pas l'air. Elle continuait de se rendre presque chaque jour au chalet, où Mme de Moisieux faisait fête « à sa toute belle », comme elle l'appelait, affectant de lui parler avec une entière franchise de ses perplexités au sujet de son fils. Elle se plaignait qu'il fût gauche,

timide, qu'il manquât de formes ; mais le fond était excellent; le cœur était généreux, exquis, un cœur d'or. Elle citait de lui des traits de sensibilité à faire venir les larmes aux yeux ; il était homme à donner à un pauvre sa dernière chemise. A l'entendre, c'était dans les hôpitaux de New-York qu'il avait semé l'or à pleines mains. Elle désirait vivement le marier, disait-elle, étant persuadée qu'une femme qui prendrait de l'ascendant sur lui en ferait un gentilhomme accompli. Malheureusement, il ne s'y prêtait pas ; il avait refusé plusieurs partis très sortables qu'elle lui avait proposés, il entendait ne faire qu'un mariage d'amour, et l'amour n'était pas venu.

« Ce maudit garçon, disait-elle encore, me désole par son obstination ; coûte que coûte, j'en viendrai à bout. Je suis convaincue que la femme qui l'épousera sera parfaitement heureuse... Mon fils n'est pas un génie, ajoutait-elle en souriant ; mais voyez-vous, ma toute belle, ce sont les imbéciles qui font les bons maris. »

Mlle Maulabret avait quelquefois le déplaisir de trouver Lésin au chalet ; mais les scènes que lui avait faites sa mère avaient porté leurs fruits. Il s'observait, il avait de la tenue. Au surplus, il ne prenait pas la peine de faire la cour à Jetta. Pour parler son beau langage, il se flattait « qu'elle en tenait pour lui, que l'affaire était dans le sac, » et il s'en félicitait, « parce qu'avec ses airs de sainte-nitouche, disait-il, cette petite était un morceau de roi. » Cependant c'est surtout pour la dot qu'il en tenait ; il savait à quelle sauce il la mangerait. A sa manière, il ne manquait

pas d'imagination. Il avait disposé d'avance de ces douze cent mille francs et décidé que son bonheur ne serait pas parfait s'il n'avait deux meutes, l'une de lévriers gris de souris, l'autre de chiens courants au pelage blanc, mêlé de noir ou de fauve. Chiens courants et lévriers, il les voyait déjà, il les appelait par leur nom, il leur parlait, il les sifflait, et, quand ils se permettaient d'aboyer mal à propos sans être sur les voies de la bête, cet homme au cœur d'or les fouettait sans miséricorde.

Ce qui l'ennuyait, ce qui lui semblait fastidieux, c'étaient les préliminaires et la nécessité d'avoir de la tenue deux heures par jour; il aurait voulu brusquer l'aventure. Quand il avait passé la moitié d'une après-midi à étudier ses gestes et son langage, il lui prenait une effroyable lassitude, une sorte de courbature, comme s'il venait d'accomplir un des dix travaux d'Hercule, et, se dérobant, il se glissait en catimini dans le café du *Cheval-Blanc*, où se rassemblaient tous les cochers des environs. C'était sa société favorite. Avec eux, il pouvait allonger ses jambes sans contrainte, poser ses coudes sur la table, s'épanouir, s'étaler, faire la roue. Ils l'appelaient monsieur le marquis gros comme le bras, ils goûtaient ses plaisanteries et mêlaient leurs lazzi à son rire opaque. Il leur payait à boire, leur distribuait ses *puros*, leur montrait à jouer au billard, les ébaubissait par l'audace de ses carambolages. Quelquefois aussi, entouré d'un cercle qui béait ou semblait béer, il racontait ses exploits culinaires, ses bonnes fortunes, l'Amérique et les Américaines, ou bien il annonçait à mots

couverts son prochain mariage, le château qu'il se bâtirait, ses écuries, ses chasses, sa garenne, et au milieu de ce beau rêve galopaient à perte d'haleine des lévriers éperdus qui mêlaient leur long museau aux oreilles pendantes et à la gueule baveuse des chiens courants. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne disait jamais quelle femme il épouserait. Au moment où son nom allait lui échapper, il se souvenait fort à propos de la figure que faisait jadis son père en se défendant contre les questionneurs indiscrets et de la façon dont il ravalait sa langue. Il ravalait la sienne, et, dans ce moment, il avait l'air profond. Ce qui était une affaire, c'était de sortir du *Cheval-Blanc* sans être vu. Il entr'ouvrait discrètement la porte, jetait un regard craintif dans la rue, et, la trouvant vide, il s'échappait; après quoi, pour donner le change à sa mère, il battait les buissons pendant une heure, ce qui n'empêchait pas la marquise de lui dire :

« D'où sortez-vous? Fi donc! vous sentez le rhum.

— Je vous jure que non, » répondait-il.

Et, en attendant le dîner, il s'allongeait sur un sofa; mais peu à peu ses paupières s'appesantissaient. La marquise le regardait dormir avec une rage concentrée et se disait cent fois :

« Seigneur mon Dieu! quand donc en serai-je débarrassée? »

Elle avait bon espoir, elle comptait que cela se ferait bientôt. Elle partait du double principe que, pour une jeune fille qui ne connaît que le couvent et l'hôpital, une première déclaration d'amour est un

événement, et qu'une petite bourgeoise résiste difficilement à la tentation de devenir marquise. Elle interrogeait le visage de Jetta, mais ce visage ne répondait rien. La meilleure diplomatie est quelquefois de n'en pas avoir. On raconte qu'un ministre célèbre disait un jour à son roi : « Sire, je suis réputé pour être un homme fin. » Le roi lui repartit : « Mon cher ministre, je le suis donc plus que vous, puisque je n'en ai pas la réputation. »

Au bout de trois semaines, Mme de Moisieux jugea que le premier coup d'œil avait été sauvé, et que l'habitude d'une part, son éloquence de l'autre avaient suffisamment réconcilié Mlle Maulabret avec la blême figure du jeune homme au cœur d'or. Elle résolut de précipiter le dénouement.

Il y avait beaucoup de lapins dans le parc de M. Cantarel, qui les avait mis à la discrétion du jeune marquis. Lésin les tirait quelquefois, et le plus souvent les manquait. Un matin, d'accord avec sa mère, il en offrit le divertissement à Jetta. Elle n'accepta qu'à son corps défendant, elle avait quelque sympathie pour les lapins. Deux se présentèrent, Lésin les manqua l'un et l'autre. Il s'en prit à son fusil et s'avisa tout à coup que la chasse au furet amuserait davantage Mlle Maulabret. M. Cantarel en avait un, on envoya Lara le chercher, et sans l'attendre on se dirigea vers la partie du parc où abondaient les terriers. Le sentier était étroit. Jetta marchait devant, Lésin suivait, la marquise formait l'arrière-garde et traînait. Bientôt, ayant tourné la tête, Jetta ne la vit plus. Elle voulait rebrousser chemin pour aller la

rejoindre; Lésin lui dit en se donnant un air mystérieux :

« Ma mère sait toujours ce qu'elle fait. »

Elle avait peur, mais elle s'en cachait. Elle continua d'avancer.

« Nous y voici, » dit-il en débouchant dans une petite clairière bordée d'un talus où la gent timide et prolifique avait creusé beaucoup de trous.

Cependant il éprouvait lui-même quelque trouble. Adossé contre un chêne, il se demandait par où il allait commencer, et machinalement il fouillait son carnier de sa main gauche comme dans l'espoir d'y trouver une ingénieuse entrée en matière. Enfin :

« J'aime les bois... et vous?... Ils me donnent toujours des idées. »

Et il fixait sur elle ses gros yeux ronds; son idée y était. Aussi Jetta s'empressa-t-elle de détourner le propos.

« Je n'ai jamais vu de furets, dit-elle. Comment sont-ils faits?

— Là vraiment, vous n'avez jamais vu de furets? Il paraît qu'on n'en a pas dans les couvents. Vous verrez tout à l'heure, c'est un joli petit animal blanc jaunâtre avec des yeux roses... Oui, c'est une jolie bête, mais j'aime encore mieux une jolie fille. »

Et il accompagna cette déclaration d'un clignement d'œil très significatif.

« Vous avez chassé quelquefois en Amérique? reprit vivement Jetta pour rompre encore les chiens.

— Quelquefois... Mais c'est pour un autre genre de chasse que ma mère m'y avait envoyé... Eh bien! je

n'ai pas eu de chance, je suis revenu bredouille... A vrai dire, les Américaines ne me conviennent pas, et je vous le jure, sans compliment, je n'en ai pas découvert une seule qui vous valût... Est-il vrai que vous pensiez à entrer en religion? Ma parole d'honneur, ce serait une pitié. On vous couperait les cheveux, et ils sont d'une finesse, d'un blond!...

— Je ne me savais pas blonde, dit-elle en essayant de sourire.

— Il n'y a pour moi que des blondes et des brunes, et vous n'allez pas me faire croire que vous êtes brune... Et puis quels yeux!.. et surtout quel teint! Comment faites-vous pour avoir un teint pareil?

— Je vous assure que je n'en sais rien, » répliqua-t-elle sèchement.

Il était lancé, il lui semblait que le plus difficile était fait, qu'il n'avait plus qu'à marcher. Il passa en revue toutes les grâces de Jetta, qui sondait du regard les profondeurs du bois; hélas! aucun sauveur n'apparaissait. Après les joues vint la bouche et après la bouche la coquille de l'oreille, qui, en vérité, était charmante. Il comptait bien ne pas s'en tenir là, il s'était promis de lui demander son cœur en tombant à ses genoux. Comme il songeait à tout, il interrompit un instant son discours pour coucher sur le gazon son fusil, qui, au moment décisif, l'aurait gêné. Puis il reprit :

« Je ne sais pas parler, je ne suis pas un faiseur de phrases, moi... Mais je vous jure que du premier jour où je vous ai vue... oui, je vous jure... »

Il venait d'apercevoir au bout du sentier Lara, qui

apportait le furet, et Lara n'était pas un de ces subalternes auprès desquels il se sentait à l'aise. Au contraire, ce petit page à l'air hautain, déluré, lui imposait, l'intimidait. Peut-être avait-il le sentiment vague que Lara ressemblait à un prince déguisé et que Lésin de Moisieux était un palefrenier manqué. Il demeura court, à la grande joie de Jetta, qui bénit la Grèce et tout l'Orient.

Remettant la fin de sa déclaration à une autre fois, il ne s'occupa plus que de la chasse. Après avoir reconnu les deux entrées d'un terrier, il tendit une poche devant l'une, introduisit le furet dans l'autre et annonça solennellement à Jetta qu'elle allait voir dans quelques minutes sortir un gros lapin suivi de près par son ennemi. « Les voilà! » s'écriait-il incessamment. Mais les minutes se passaient, point de lapin et point de furet. Lara, joyeux de sa mésaventure, lançait à Jetta des regards d'intelligence. Lésin, impatienté, lui ordonna de ramasser des feuilles sèches et du bois mort et d'y mettre le feu, pour que la fumée forçât le furet à la retraite. Les feuilles brûlèrent, le furet ne donna pas signe de vie. Sans doute il se trouvait bien où il était, peut-être aussi avait-il découvert quelque issue secrète. Alors, oubliant tout, ses projets, les instructions de sa mère, les bois et les idées qu'ils lui donnaient, l'œil fixé tour à tour sur les deux trous, il se mit à frapper du pied, à sacrer, à pester, sans s'apercevoir que Jetta, s'esquivant d'un pas leste, reprenait le chemin du château.

Quand il se présenta au chalet, peu avant le déjeuner :

« Eh bien ! avez-vous réussi? lui demanda Mme de Moisieux.

— Oh ! la sacrée bête ! s'écria-t-il en serrant les poings. Disparue dans un trou ! Bah ! nous en serons quittes pour en donner une autre à M. Cantarel.

— Une autre pupille?... De qui parlez-vous, je vous prie?

— Eh ! parbleu, de ce sacré furet ! Figurez-vous...

— Vous lasseriez la patience d'un ange... Occupons-nous de Mlle Maulabret.

— Ah ! maman, dit-il, en reprenant ses esprits, de ce côté-là tout va bien, très bien.

— Vous vous êtes déclaré?

— Oui, à peu près, et j'en aurais dit bien davantage si ce maudit Lara n'était survenu fort mal à propos... Je ne l'aime pas, ce garçon ; il est avantageux, impertinent, il a l'air de se croire le maître ici. »

La marquise rougit légèrement, ce qui ne lui arrivait guère. Elle n'admettait pas que son fils lui reprochât de mal gouverner sa maison.

« Et grâce à Lara, grâce au furet, reprit-elle avec dépit, vous avez laissé partir Mlle Maulabret comme elle était venue?

— Comment pouvez-vous dire !... Je lui ai débité quelques douceurs, tout en restant très convenable. Demandez-lui plutôt !

— Et vos douceurs ont été bien reçues?

— Très bien, très bien... Quand je vous dis que cette petite fille est à moi et que l'affaire est dans le sac !... Mais, ma parole d'honneur ! je donnerais l'une

de mes deux meutes pour savoir ce qu'a bien pu devenir ce damné furet. »

Elle lui jeta un regard de suprême mépris et murmura :

« Il faut que j'entre en campagne dès ce jour ; autrement nous n'en finirons pas. »

XII

Le lendemain, vers dix heures du matin, M. Cantarel se disposait à se rendre à Paris. La voiture qui devait le conduire à la gare était déjà avancée devant le perron. Le cocher, immobile sur son siège, se tenait prêt à toucher; le valet de pied avait ouvert la portière et attendait, raide comme un piquet, l'arrivée du maître.

De sa fenêtre, Jetta regardait l'élégant coupé, qu'un beau soleil de fin d'hiver faisait resplendir. Il avait été lavé, nettoyé avec un soin exemplaire. Les rais, les jantes des roues étincelaient; on se serait miré dans les moyeux. Le cheval fringant, aux jambes fines, mâchait son mors avec impatience; sa tête, effilée et nerveuse, gracieusement ornée de cocardes rouges, détachait dans l'air des saccades. Évidemment il se faisait illusion sur sa situation sociale, il se croyait au service d'un empereur.

Le maître parut, enveloppé dans sa pelisse, qui ajoutait à l'épaisseur de sa taille et à son importance. Ayant levé le nez, il aperçut sa pupille, se mit à rire,

lui fit signe de descendre. Elle jeta un capuchon sur sa tête et descendit. Il avait remonté le perron pour aller à sa rencontre. Il la regarda dans les yeux, riant toujours et murmura : « Ah! petite masque! »

Il ajouta : « Décidément je vais me mettre à croire aux miracles. »

L'air interdit, elle attendait qu'il s'expliquât.

« Eh! oui, ne faut-il pas que je croie aux miracles, puisque cette petite fille en fait?... Ah! petite masque! »

Il s'interrompit pour examiner son équipage et ses gens, pour s'assurer qu'ils étaient dignes de lui; toute sa personne respirait la gravité d'un général qui passe une inspection à la veille d'une bataille. Il s'avisa que la cravate blanche du valet de pied était d'une propreté douteuse.

« D'où sort cette cravate? s'écria-t-il. Pour qui me prends-tu? Va-t'en bien vite la changer. »

Puis, revenant à Jetta :

« Comment avez-vous fait pour l'ensorceler? Ah! ces nonnes, elles les savent toutes! Le pauvre garçon en perd le boire, le manger et le dormir.

— Le boire? même le boire? » dit-elle en s'efforçant de sourire.

Elle ne savait pas où elle en était.

« Ah! mon bon oncle, je vous jure...

— Vous jurez? interrompit-il en lui donnant une tape sur la joue. Depuis quand les nonnes se permettent-elles de jurer? Ah! je le dirai à mère Amélie... Enfin, hier au soir, la marquise m'a tout révélé. Cette pauvre femme aime tant son fils qu'elle s'est

rendue à ses supplications. Elle rêvait pour lui des duchesses, des princesses... mais ce que veut cette petite fille, Dieu le veut, et Mlle Maulabret sera marquise. »

Elle contemplait fixement l'une des cocardes du cheval. Elle y voyait toute sorte de choses invraisemblables, impossibles; elle y voyait aussi qu'elle dirait non, que ce non allait la brouiller avec tout le monde, et les combats qu'il faudrait livrer épouvantaient d'avance cette âme pacifique. Dieu! que d'ennuis peuvent tenir dans la cocarde d'un cheval!

Elle joignit les mains, et d'un ton suppliant :

« Écoutez-moi, monsieur... Mon bon oncle, écoutez-moi... »

Mais il ne l'écoutait pas. Ayant vu reparaître son valet de pied, il s'était élancé dans le coupé. La portière fut refermée sur lui, le cheval piaffa, la voiture s'ébranla. Il pencha au dehors sa tête frisée, et, de la main jetant en l'air un baiser, il cria :

« A bientôt, madame la marquise! »

Quelques heures plus tard, Mme Cantarel et Mlle Maulabret, assises en face l'une de l'autre, s'occupaient à tricoter des bas. Le silence régnait, Jetta hésitait à le rompre; il lui semblait qu'elle avait devant elle une statue et qu'on ne parle pas aux statues. Enfin, prenant son courage à deux mains et laissant tomber son tricot sur ses genoux :

« Madame, seriez-vous assez bonne pour venir à mon secours?

— De quoi s'agit-il, ma chère? Est-ce que votre diminution vous embarrasse?

— Plût à Dieu qu'il ne s'agît que d'une diminution!... Figurez-vous que la marquise et mon tuteur veulent absolument me faire épouser M. Lésin de Moisieux. »

Elle entreprit de raconter tout ce qui s'était passé, mais elle n'osait se flatter d'être écoutée, tant le visage de sa tante demeurait impassible. Quand elle eut fini :

« Vous croyez donc, ma chère, m'apprendre quelque chose? répondit Mme Cantarel. J'avais tout deviné dès le jour où votre oncle m'a annoncé son intention de passer l'hiver à Combard. J'ai compris qu'on entendait vous soumettre au régime du système cellulaire. Jolie et riche comme vous l'êtes, les mouches n'auraient pas manqué de courir au miel. On a voulu vous empêcher de voir un autre homme que ce charmant marquis et vous épargner l'embarras du choix... Soyez raisonnable; de quoi vous étonnez-vous? Un jeune homme immariable et une jeune fille qui a douze cent mille francs de dot! La marquise serait une mère dénaturée si elle laissait échapper un pareil parti.

— Aussi n'est-ce pas auprès de Mme de Moisieux que je vous prie de vouloir bien intervenir. Ah! je vous en supplie, demandez à mon oncle...

— Je serais charmée, ma chère, de vous être agréable, interrompit-elle d'un ton sec, mais il y a quinze ans que je ne me souviens pas d'avoir rien demandé à votre oncle. Et puis, quand je consentirais à plaider votre cause, soyez certaine que je parlerais à un sourd. Vous ne vous doutez pas encore du prodigieux ascendant qu'exerce sur lui Mme de Moisieux. Les Espagnols ont coutume de dire à l'étranger qui se présente chez eux : « Ma maison est à vous. »

C'est une métaphore. M. Cantarel a mis à la disposition de sa belle voisine son parc, ses serres, ses voitures, ses dix chevaux et ses douze domestiques; il y a moins de métaphore dans son fait, non qu'il entende lui céder la nue propriété de tout cela, mais il ne tient qu'à elle d'en avoir l'usufruit. A vrai dire, elle en fait un usage fort discret. Elle accepte des fleurs, des pêches, des melons, du raisin; mais votre oncle a de temps à autre des idées de grand seigneur, des idées talon rouge, qu'il ne réussit pas à lui faire goûter. Il avait imaginé, sans lui en rien dire, d'acheter la vigne attenante à ses charmilles, vous savez, cette vigne bordée par un mur à tessons qui ôte la vue à l'ajoupa. Il se présenta un matin devant la dame de ses pensées, l'acte de vente à la main, et lui dit, un genou en terre: « Belle marquise, la vigne est à vous et le mur aussi; « avant demain soir, une escouade de vingt ouvriers « que j'ai commandée l'aura mis à bas. » Elle eut le bon goût de se fâcher, de s'emporter, on fut sur le point de rompre. A son vif chagrin, il dut garder sa vigne et laisser le mur sur pied; elle prétendit que les tessons lui tenaient chaud, l'abritaient contre les vents du nord. Cela n'empêcha pas son obligeant voisin de lui offrir deux mois plus tard un cheval de selle, qu'elle refusa. Aujourd'hui, il lui offre sa pupille, et elle accepte... Vous me demanderez peut-être comment je suis si bien instruite. Votre oncle a tant d'affaires en tête et sur les bras qu'il s'est déchargé sur moi de sa comptabilité domestique, et c'est à moi que son intendant, M. Violet, rend ses comptes. M. Violet est un bavard; je ne l'interroge jamais; mais, si je l'empê-

chais de parler, le pauvre homme en mourrait, et je ne veux pas sa mort.

Elle se tut, elle comptait ses mailles. Puis ayant levé un instant au plafond ses grands yeux languissants, qu'elle reporta ensuite sur Jetta :

« Il me semble, reprit-elle, qu'une jeune fille qui a passé près d'un an dans un hôpital doit savoir bien des choses et qu'il n'y a pas à se gêner en causant avec elle... Ma chère, soyez-en sûre, Mme de Moisieux et M. Cantarel ont conclu ensemble une sorte de marché, et il se flatte que, le jour où le beau Lésin aura pris livraison, il pourra de son côté tout exiger de la reconnaissance d'une mère. Je n'en crois rien, attendu qu'elle se moque de lui, mais il le croit. Que voulez-vous faire à cela? »

Jetta éprouva un tel saisissement que de ses genoux son tricot et son peloton de laine roulèrent sur le tapis. Cette découverte était bien pire que l'autre. Que Mme de Moisieux l'eût abusée par ses caresses, elle avait fini par décider que c'était tout naturel. Mais que son tuteur... Elle s'imaginait qu'en dépit de ses boutades il avait pour elle quelque affection, et il se trouvait!.. Non, il n'y avait pas un mot de vrai dans cette répugnante histoire; jamais mère Amélie ne lui en avait conté de pareilles. Elle se rappela subitement la scène de l'ajoupa, elle revit ce gros homme agenouillé, qui ne pouvait plus se redresser, le ridicule de sa posture, son embarras, son dépit. L'histoire n'était que trop vraie. « Il faut donc que je sois au fils pour que la mère soit à lui! se dit-elle en frissonnant. Oh! que ce monde est une vilaine maison! »

Puis, ayant relevé les yeux et considéré un instant sa tante, qui continuait de tricoter, elle se sentit honteuse de tant s'apitoyer sur elle-même, qui tenait encore sa destinée dans ses mains, quand elle avait devant elle un malheur irréparable et résigné et quinze longues années de servitude qui se taisaient. Elle fut bien tentée de courir à elle et de l'embrasser; mais Mme Cantarel, qui semblait deviner ce qui se passait dans cette jeune tête, reprit avec un sourire de froide ironie :

« Oh! par exemple, épargnez-vous la peine de me consoler. Si vous saviez comme cela m'est égal! Que voulez-vous? votre oncle a les passions vives. J'ai déjà dû renvoyer deux femmes de chambre à cause de lui; pendant longtemps, j'ai été condamnée à m'entourer de laiderons. Mais aujourd'hui ses goûts sont tout à fait relevés et ses ambitions planent dans l'empyrée. Laissons-lui sa marquise, ce serait un crime de la lui ôter, il a juré d'en faire hommage à la république. Cette marquise, voyez-vous, est une terre, j'allais dire vierge, où il brûle d'arborer le drapeau rouge... C'est du radicalisme scientifique, ou je ne m'y connais pas.

— Madame, donnez-moi un conseil, lui dit Jetta après une longue pause.

— Un conseil! à quoi bon? Je n'aime pas à me mêler des affaires des autres. D'ailleurs il faut savoir se conseiller soi-même. Vous sentez-vous taillée pour la résistance? Résistez. Sinon, prenez votre parti. Eh! mon Dieu, vous vous ferez peut-être à cet homme. Suivez mon exemple; on commence par la colère, on

continue par le mépris, on finit par l'indifférence. Ou plutôt faites mieux que moi, commencez tout de suite par l'indifférence. Oui, c'est presque le bonheur, pourvu qu'on l'accompagne d'une manie, d'une toquade... Voyons, ma chère, ne pourriez-vous pas vous arranger pour aimer les coqs nègres?

— Je ne suis pas assez philosophe pour cela, répartit Jetta avec un sourire triste, et je crains bien que les coqs nègres ne puissent suffire à mon bonheur.

— En ce cas, je vous plains, » dit-elle.

Et la discussion fut close.

Une heure avant le dîner, Mlle Maulabret était seule au salon et plongée dans ses réflexions, quand M. Cantarel, qui arrivait de Paris, survenant à l'improviste et lui pinçant, selon son habitude, le fin bout de l'oreille, s'écria :

« Or çà, jolie fille, quel message porterai-je ce soir au chalet de votre part? »

C'était le signal de la mêlée, le premier coup de canon. Elle rassembla son courage, sa volonté, et répondit d'une voix assez ferme :

« Mon cher oncle, je m'en remets à vous, à votre habitude du monde, à votre bienveillance pour moi, du soin de faire comprendre à Mme de Moisieux, sans la blesser, que ce mariage est impossible. »

Il recula de trois pas, comme s'il avait vu une bombe éclater devant lui.

« Impossible !.. Oh ! bien, je serais curieux de savoir pourquoi.

— Je suis fort sensible, poursuivit-elle d'une voix

plus ferme encore, à l'honneur que M. de Moisieux veut bien me faire, mais il me semble...

— Il vous semble?..

— Que je ne pourrai jamais m'accoutumer à son visage ni à ses manières.

— Là, vraiment!.. Apprenez que je m'y suis accoutumé tout de suite, moi qui vous parle. Je le trouve bien, ce garçon, fort intelligent, très gentil... Eh! mon Dieu, ce n'est pas un Apollon. Il vous faut donc un Apollon? On vous en fera sur commande. Peste! vous avez le goût fort renchéri. Ne savez-vous donc plus qui vous êtes et d'où vous sortez? Avez-vous oublié par hasard que votre mère a couru les aventures, que votre père s'est brûlé la cervelle? C'est une tare, ma mignonne, et plus d'un honnête homme pourrait s'en effaroucher. Croyez-moi, vous n'êtes pas une fille commode à caser.

— Aussi ne suis-je point pressée de me marier, » répondit-elle.

Il rougit de colère.

« Ah! je vois ce que c'est, je comprends de quoi il retourne. Mademoiselle est une colombe mystique, mademoiselle veut réserver sa virginité au Seigneur, mademoiselle entend épouser le bon Dieu. Et qui lui a fourré ces belles idées dans la tête? Mère Amélie, une vieille horreur qui est entrée en religion parce qu'il ne s'est trouvé aucun homme assez courageux pour consentir, même en fermant les yeux... Mais vous me feriez dire des sottises. »

Si douce que soit la colombe, elle trouve dans l'occasion bec et ongles pour défendre ceux qu'elle aime :

« Je ne sais pas si mère Amélie est une vieille horreur, répondit-elle d'un ton indigné, mais je sais qu'aucune des malades à qui elle consacre sa vie ne songe, pas plus que moi, à la trouver laide, et je sais aussi que mon grand-oncle Antonin, qui pourtant ne l'aimait guère, lui rendait justice et la respectait.

— Belle autorité ! parlons-en. Un homme capable de laisser douze cent mille francs à une folle n'avait pas le cerveau bien sain. Votre grand-oncle Antonin, mademoiselle, n'a jamais eu le sens commun. C'est mon humble avis... Vous dites ?

— Je ne dis rien, répondit-elle.

— Eh bien ! puisque vous avez la bonté grande de me céder la parole, je vous dirai, moi, que si le gouvernement connaissait ses devoirs, il aurait chassé depuis longtemps toutes les congrégations des hôpitaux comme de partout... Et les malades n'y perdraient rien. Tout le monde se mettrait à les soigner, Paul, Jacques et moi, Louis Cantarel, tout le premier. »

Emportée par son indignation, elle eut l'audace de lui dire :

« Mère Amélie n'a peur ni des varioleux ni des typhoïdes. »

Heureusement pour elle, il ne comprit pas l'allusion.

« Prêchi ! prêcha ! reprit-il. La vraie variole et le vrai typhus, ce sont les jésuites et les nonnes. Quand donc la France en sera-t-elle purgée? Les femmes ont été mises au monde pour faire des enfants, et vous en ferez, et vous y prendrez goût, ou M. Lésin n'est

qu'un sot. Et d'ailleurs, les vœux, c'est immoral. Remarquez bien que les vœux perpétuels sont manifestement contraires au Code civil. Il y a dans le Code un article qui interdit aux journaliers d'engager leurs services à perpétuité.

— Il me semble, monsieur, répliqua-t-elle d'un ton plus tranquille, que le mariage lui-même est une sorte d'engagement perpétuel. »

Il ne daigna pas répondre à son objection; il l'écrasa d'un regard de pitié et se mit à arpenter le salon, en soufflant comme un phoque pour évaporer sa colère. Il était surpris autant qu'irrité. Jusqu'alors, conformément aux instructions de mère Amélie, Jetta avait coulé le moucheron pour sauver la mouche. Il l'avait trouvée si complaisante dans les petites choses qu'il la jugeait incapable de lui tenir tête dans les grandes. Il était ému de la résistance qu'il venait de rencontrer. Il se résolut à changer de méthode, à recourir au sentiment. C'était son fort.

Il alla s'asseoir auprès d'elle, et lui tapotant doucement les deux mains :

« Voyons, chère petite, dit-il, aimons-nous un peu notre tuteur?... Oui ou non, l'aimons-nous? »

Elle se décida à faire un signe de tête affirmatif, qui lui coûta plus d'efforts qu'un long discours, tant ce qu'elle avait appris lui pesait lourdement sur le cœur.

« Ah! nous aurions bien tort de ne pas l'aimer, notre petit tuteur, car enfin il a bien quelques bontés pour nous... Et tenez plutôt!.. »

A ces mots, il tira de sa poche un petit écrin, qu'il

posa devant elle, et du ton susurrant et enfantin dont on se sert pour parler aux moutards :

« Ouvrez seulement, ma petite Jetta, mon petit Jeton... Qu'y a-t-il là-dedans?.. Eh! que vois-je? Un joli petit éléphant en argent. C'est un bijou à la mode que notre tuteur, qui pense toujours à nous, a acheté tantôt à Paris pour remplacer cette croix qui nous pend toujours sur la poitrine, cette éternelle croix, mon petit Jeton, qui l'agace un peu, ce tuteur, qui l'agace considérablement... Eh bien! douterons-nous qu'il ait de l'amitié pour nous, ce tuteur? Lui qui a des affaires par-dessus les oreilles, il pense à nous acheter de jolis petits éléphants. Et pourtant ce pauvre homme, qui nous aime tant, ce pauvre homme, qui se consacre à notre bonheur, et qui veut faire de nous une grande dame, et qui nous a trouvé un vrai marquis, un marquis à vingt-quatre carats, ah! fi donc, nous ne craignons pas de lui faire de la peine? Ce n'est pas bien, ma chère petite fille. »

Il avait presque des larmes dans les yeux et il s'étonnait de n'en pas voir dans ceux de Jetta, qui en ce moment étaient tout à fait noirs; impossible de se douter que d'habitude ils étaient bleus. Elle regardait le petit éléphant, et, quoiqu'il fût en argent et que ses défenses fussent en ivoire, les paupières de cette ingrate fille ne se mouillaient pas. « C'est un vrai caillou que ce petit cœur, » pensa-t-il. Puis tout à coup, comme illuminé par un éclair qui venait de traverser son esprit, il changea brusquement de ton et s'écria d'une voix solennelle :

« Et mon élection! mon élection! »

Elle ne pouvait comprendre ce qu'une élection au conseil municipal de Paris avait à démêler dans son affaire ; elle le comprit bientôt.

« Je suis sûr, Jetta, que vous n'aviez pas pensé à mon élection. Je ne vous en fais pas un crime, les jeunes filles ne pensent pas à tout. Elles ont leur petite idée qui les occupe et leur fait oublier les grands intérêts de l'État. Mais supposons, ma mignonne, et c'est une supposition que je ne puis faire sans frissonner, supposons que vous vous obstiniez à prononcer des vœux qui, je le répète, sont en contradiction flagrante avec l'esprit et la lettre du Code civil, supposons que, comme cette vieille... je veux dire comme mère Amélie, vous vous enrôliez dans l'armée noire, et supposons aussi qu'un jour, dans une réunion électorale, un de mes électeurs se lève et interpelle le citoyen Louis Cantarel en lui disant : « Citoyen, vous aviez une pupille, qu'en avez-vous « fait ? » Ah ! ma mignonne, je serais un homme perdu, coulé, rasé, un homme à la mer. »

Il ne doutait pas qu'elle ne se sentît foudroyée par cet argument, dont il avait été foudroyé lui-même tout le premier, et il répétait par intervalles réguliers :

« Mon élection ! mon élection ! »

Bientôt il s'avisa d'un autre argument encore.

« Eh ! tenez, nous parlions tout à l'heure de votre oncle Antonin. Je veux croire qu'il respectait mère Amélie ; mais vous ne nierez pas qu'il ne fût athée, vous en savez quelque chose. Je ne suis pas athée, moi ; je crois en Dieu à ma manière, moi, je crois au Dieu de Jean-Jacques, au Dieu de Robespierre, à un

Dieu laïque, tout à fait laïque... Mais Antonin ne croyait à rien. Eh bien! pensez-vous que ce franc athée vous eût laissé une fortune s'il avait pu supposer que le magot servirait à enrichir les congrégations et les jésuites? car les jésuites sont au fond de tout. Oseriez-vous dire que, si vous refusiez d'épouser M. Lésin de Moisieux, vous ne trahiriez pas les intentions du testateur?... En bonne foi, Jetta, oseriez-vous le dire?

— Mon grand-oncle Antonin, répondit-elle doucement, a déclaré dans son testament qu'il entendait respecter ma liberté, et il me semble d'ailleurs, mon cher tuteur, qu'il m'a accordé deux ans pour réfléchir. »

Il la croyait convaincue, écrasée, terrassée par son éloquence. Elle résistait encore! Outré d'indignation, il lui arracha violemment la croix en cailloux du Rhin qu'elle portait pendue à son cou, et il lui dit :

« Cette croix m'est odieuse; elle a l'air si bête! Je ne veux plus la voir, et j'exige que vous la remplaciez sans plus tarder par l'éléphant. »

Puis, enfonçant son chapeau dans sa tête :

« Ah! votre grand-oncle Antonin entendait respecter votre liberté!... Eh bien! moi, je la respecte aussi, votre liberté, et c'est pourquoi je vous donne vingt-quatre heures pour prendre votre parti. »

Et il sortit en secouant les portes.

Pendant tout le dîner, il fut d'une humeur exécrable; il roulait des yeux furibonds et n'ouvrait la bouche que pour tancer ses gens. Il pensait à la cruelle déception qu'éprouverait la marquise en apprenant

son échec, aux reproches qu'elle ne manquerait pas de lui adresser, à l'ajournement indéfini de ses espérances. Combien de temps encore devrait-il languir sur le seuil de ce paradis qui lui avait entr'ouvert discrètement sa porte et soupirer après des délices auxquelles il ne pouvait songer sans frissonner de la tête aux pieds? Il ne s'avisait pas que sa tête était transparente pour les yeux somnolents de sa femme, qui ne laissaient pas de tout voir; en ce moment, elle devinait ses réflexions, ses chagrins, ses fureurs, et la mésaventure qu'il venait d'essuyer la mettait aux anges. A peine fut-il sorti de table, renonçant à sa partie de besigue, il courut se renfermer dans sa chambre, où il écrivit un billet ainsi conçu :

« Ma chère marquise, cela n'ira pas tout seul, il y aura du tirage. Cette petite sotte a dit non; mais comptez sur moi; il ne sera pas dit qu'une béguine ait eu raison de Louis Cantarel. Quand elle aurait derrière elle dix mille jésuites, j'en viendrais à bout. »

Le domestique qui porta le billet rapporta la réponse.

« Mon cher voisin, les nouvelles que vous me donnez m'affligent sans trop me surprendre. Dans ce monde, les choses ne vont jamais toutes seules, tâchons d'avoir l'un et l'autre un peu de patience. Venez dîner demain avec mon fils et moi, nous aviserons. »

Pendant que la petite poste allait et venait entre le château et le chalet, Mlle Maulabret écrivait à mère Amélie pour lui conter le cas et implorer le secours de ses directions et de ses conseils. Puis elle rejoignit

au salon Mme Cantarel, et cette dormeuse qui voyait tout lui dit :

« Quelle est donc, ma chère, cette horreur qui vous pend sur la poitrine et qui m'a causé des distractions pendant le dîner?.. Vous voilà donc condamnée aux éléphants, livrée aux bêtes?

— C'est un châtiment que j'ai bien mérité, » répondit en souriant Mlle Maulabret.

Elles tricotèrent une heure durant sans sonner mot; mais au moment où elles se séparaient pour gagner leurs lits :

« Il paraît, mademoiselle Maulabret, que vous avez du caractère, murmura Mme Cantarel. Je ne sais pas si je dois vous en féliciter; c'est une si bonne chose que l'indifférence! Enfin nous saurons quelque jour laquelle de nos deux méthodes est la meilleure. »

Et à la vive surprise de Jetta, qui pensa tomber à la renverse, elle la prit par la taille et déposa sur son front un baiser. C'était sa façon de la remercier de l'heureuse journée qu'elle lui avait fait passer.

Le lendemain, Mlle Maulabret se promenait dans le parc en méditant sur sa triste aventure et sur les rudes combats qu'elle aurait à soutenir, quand une voix lui cria :

« Jetta... ma toute belle! »

A peine eut-elle le temps de retourner la tête, elle se trouva dans les bras de Mme de Moisieux, qui, la pressant sur son cœur et l'obligeant de s'asseoir à côté d'elle sur un banc, lui dit sans débrider :

« Pas un mot! Écoutez-moi et ne répondez pas. Le remords m'a tenue éveillée toute la nuit. Quand les

coqs ont chanté, je pensais encore au chagrin que je vous ai infligé malgré moi. Vous savez si je vous aime, et pourtant j'ai été cause qu'on vous a tracassée, tourmentée. M. Cantarel est le plus obligeant des voisins, mais il épouse avec trop de zèle les intérêts de ses amis, et je suis sûre qu'il a outre-passé mes instructions... Pas un mot, vous dis-je! c'est moi qui parle... Après tout, je suis excusable. Les mères sont si faibles! et mon fils est si amoureux! Il ne l'avait jamais été, c'est le fruit de ses économies. Ah! vos beaux yeux font de terribles ravages dans les cœurs. Il a conçu pour vous une passion dont il aura bien de la peine à guérir. Mais soyez tranquille, il saura se taire ainsi que moi. L'incident est clos, vous n'entendrez plus parler de rien .. En retour, j'ai deux grâces à vous demander. Et d'abord, je vous en supplie, continuez d'en user avec nous comme si rien ne s'était passé, car, si je devais renoncer à notre charmante intimité, j'en serais inconsolable... Et puis, autre chose encore... Vous avez des scrupules, que je respecte profondément. Mais avec le temps on change quelquefois... Dans trois mois, mettons-en quatre, dans quatre mois nous nous assiérons ensemble sur le banc où nous voici, et je vous demanderai : « Vous êtes-vous ravisée? voulez-vous de nous?.. » A quoi vous répondrez oui ou non, selon votre convenance. Vous voyez que je me réserve une petite porte de derrière. Il en est de moi comme de mon pauvre ajoupa, dont on a bouché la vue par un vilain mur. M. Cantarel m'a proposé de remplacer ce mur sur une largeur de vingt pieds par une grille dor-

mante. J'ai accepté, je ne serai pas fâchée d'apercevoir un bout de vigne et le coq d'un clocher... Ma chère enfant, ne murez pas entièrement nos espérances. Laissez-nous un petit jour sur l'avenir; vous aussi, accordez-nous notre grille dormante... Pas un mot! je lis dans vos yeux que vous consentez, et je vous en remercie de tout mon cœur, de mon cœur de mère et de mon cœur d'amie. »

Là-dessus, elle l'embrassa tendrement sur les deux joues et s'enfuit de son pied léger, la laissant fort soulagée, quoique un peu chagrine de la concession muette qu'on venait de lui arracher. Mais les grilles dormantes ont cela de bon que, si l'on peut voir au travers, elles ne s'ouvrent jamais.

Quand la marquise, M. Cantarel et Lésin se mirent à table, on eût dit trois généraux au lendemain d'une bataille perdue; ils portaient leur défaite sur leur front. M. Cantarel avait l'oreille basse; son chagrin était mêlé de dépit et d'humiliation. Mme de Moisieux faisait meilleure mine à son malheur; elle connaissait les hauts et les bas de la destinée, son courage n'était pas à la merci d'un accident. En revanche, Lésin était à la fois consterné, mortifié et furieux. Il avait préjugé de l'événement avec une entière confiance, sa déception avait été cruelle. Il était plus blême que jamais, et il eût volontiers étranglé la petite bourgeoise qui avait eu l'effronterie de donner un soufflet à un marquis. Mais il n'entendait pas renoncer à la partie; son entêtement égalait sa vanité.

On renvoya Lara avant le dessert pour pouvoir causer librement; précaution inutile, car les portes

du chalet n'étaient pas épaisses et les oreilles grecques sont très fines. Lésin entama alors une longue litanie, il se répandit en jérémiades, comme un enfant à qui l'on a refusé la lune. Son refrain était :

« Je veux l'avoir, je l'aurai !

— Eh! oui, vous l'aurez, lui répondait M. Cantarel. Laissez-moi faire, et mettez-vous l'esprit en repos. S'il le faut, j'userai de contrainte.

— C'est à quoi je ne consentirai jamais, dit la marquise. J'ai vu tantôt Mlle Maulabret, et je lui ai promis que nous attendrions paisiblement qu'elle se ravisât. »

Lésin s'emporta. Il déclara qu'il était, comme M. Cantarel, pour les grands moyens, qu'on avait raison des jolies filles par des obsessions mêlées d'algarades et de menaces.

« Je connais les femmes, disait-il, elles aiment à être conduites le bâton levé. Et tenez plutôt, il y en avait une à New-York presque aussi jolie que Mlle Maulabret. Eh! bon Dieu, si je m'étais amusé aux préliminaires... »

La marquise était si excédée de la sottise de l'être impossible qu'elle l'interrompit en lui disant à brûle-pourpoint, malgré la présence de M. Cantarel :

« Êtes-vous bien sûr que ce ne fût pas une servante d'auberge?

— Je vous jure, maman, que c'était la femme d'un banquier.

— Et l'avez-vous eue? demanda M. Cantarel.

— Il s'en est fallu de deux secondes. Malheureusement le mari...

— Laissez-nous tranquilles avec vos banquiers et leurs femmes, reprit la marquise. Je vous dis que cette petite fille cache sous ses airs de douceur beaucoup de volonté.

— Une béguine, une vraie béguine, s'écria M. Cantarel, la bouche en cœur, confite en patelinage, et qui porte la marque de fabrique des jésuites! Voilà pourtant ce qu'ils feront de la France, si l'on n'y met bon ordre. Pauvre France!

— Laissons en paix les jésuites comme les banquiers, et revenons à notre affaire. Mon opinion est que cette pauvre enfant a des scrupules dont on n'aura pas raison par les grands moyens; mieux vaut les ménager. Et savez-vous quoi, mon cher voisin? Nous avons fait une faute en la gardant ici dans une solitude. Le désert est favorable aux contemplations. Emmenez-la bien vite passer un mois à Paris. C'est un fameux endroit pour guérir les consciences timorées.

— Elle y reverra la vieille horreur.

— Qui donc?

— Eh! parbleu, mère Amélie.

— Vous y aviserez, c'est votre affaire. Jetez-la en plein tourbillon, menez-la beaucoup au théâtre; c'est là surtout que les scrupules s'émoussent. »

M. Cantarel fit d'abord la sourde oreille à cette proposition; il lui en coûtait de renoncer pour un grand mois à ses parties de besigue et à ses chers tête-à-tête, d'autant plus qu'il lui était venu depuis peu certaines inquiétudes vagues dont il n'osait faire part à personne. Il finit cependant par consentir, mais il lui

parut que sa résignation méritait quelque récompense, et il attendait pour s'en expliquer que Lésin quittât la place. Malheureusement Lésin avait sa consigne, Mme de Moisieux lui avait enjoint de rester jusqu'au bout. Il fallait bien que son fils lui servît à quelque chose.

De guerre lasse, M. Cantarel se retira vers onze heures, en maugréant contre son sort. Comme il venait d'ouvrir la petite porte de communication, une grosse motte de terre, lancée d'une main vigoureuse, vint heurter violemment son chapeau et l'envoya rouler dans un fossé. Dès qu'il l'eut ramassé, il adressa une bordée d'injures à l'invisible ennemi qui prenait de telles libertés avec son auguste personne. S'il avait battu les buissons, peut-être y aurait-il trouvé un petit Grec.

Sa consigne étant levée, Lésin gagna sa chambre, où il emporta clandestinement une bouteille de rhum, et dans le fond de cette bouteille il réussit à laisser pour quelques heures ses chagrins, ses amours, ses espérances cruellement déçues, le château de ses rêves et ses deux meutes. Il eut quelque peine à atteindre son lit, où il se coucha tout habillé; mais, le lendemain, il retrouva à son chevet ses lévriers gris de souris et ses chiens courants tachetés de fauve qui attendaient impatiemment son réveil.

« Un peu de patience, mes enfants! leur dit-il. Si la diplomatie de maman fait long feu, nous recourrons aux grands moyens. »

XIII

Pour l'intrigant, pour l'ambitieux, Paris est la ville où l'on arrive à tout; pour le radical intransigeant, c'est la sainte capitale de la révolution, la Jérusalem de l'émeute; pour l'homme de bourse, c'est un marché d'argent qui serait incomparable si Londres n'existait pas; pour le savant, c'est un des grands ateliers de l'esprit humain; pour l'homme d'imagination, c'est un musée où l'on peut satisfaire toutes ses curiosités; pour l'homme de plaisirs, c'est un caravansérail où l'on n'a qu'à se baisser pour les ramasser; pour une jolie femme, c'est la seule partie du monde où l'on s'habille, et pour le gourmand la seule où l'on sache manger; pour les chevaux de fiacre, c'est un enfer où l'on sue et où l'on maigrit; pour le philosophe, c'est un observatoire où l'on est à merveille pour philosopher, parce qu'il est facile de s'y cacher et d'y tout voir sans être vu; pour le boulevardier, c'est le seul endroit de la terre où il se passe chaque jour un événement nouveau sur lequel il soit possible de faire un bon mot absolument inédit; pour

le moraliste, c'est un grand carrefour où les vices les plus honteux ou les plus éhontés coudoient d'admirables vertus qui savent sourire et qui joignent la grâce à la sainteté. Pour M. Cantarel, Paris, qu'autrefois il aimait peu, était devenu une ville adorable depuis que le palais des rois y sert de lieu de réunion au conseil municipal; il avait acheté dans la rue de Rivoli un bel immeuble dont il habitait le premier étage; de sa fenêtre, il apercevait les Tuileries, et il se disait : « Ils y sont, et demain peut-être j'y serai. » Quant à Mlle Maulabret, Paris lui semblait aussi un lieu charmant, désirable, plein de délices, parce qu'on y trouvait dans un quartier éloigné un vieil édifice en briques et en pierre, où elle avait passé dix mois, où elle comptait passer toute sa vie et dans lequel, au préalable, elle se promettait d'aller causer pendant quelques heures avec une femme vêtue d'une robe noire et qui, en vérité, quoi qu'en pût dire M. Cantarel, n'était ni vieille ni horrible.

Elle s'était promis d'acheter cette faveur par une complaisance infatigable. Quoique son tuteur la fît aller, venir, trotter, quoiqu'il ne lui laissât pas le temps de souffler, qu'il la traitât comme un cheval qu'on entraîne pour la course, elle n'était jamais lasse et se prêtait de bonne grâce à tout ce qu'il lui proposait. Le Cirque et les bureaux de *la Vraie République*, journal de M. Louis Cantarel, les grands théâtres et deux ou trois des petits, les lacs et la chambre des députés, un concert de charité au bénéfice des amnistiés et une grande fête donnée à l'hôtel Continental en faveur de l'enseignement laïque, rien ne lui fut

épargné. Il voulait dégorger le poisson en pleine eau courante. Il eut même la fantaisie de la mener un soir dîner avec lui dans un restaurant à la mode, où il l'appela madame et lui conta des histoires salées. Elle prit tout en bonne part; elle avait son idée. Du reste, il n'était pas fâché de promener à son bras dans les lieux publics une jolie fille qu'on remarquait beaucoup. Il aurait voulu qu'on s'imaginât quelque chose, mais on n'imaginait rien, parce que certains visages et certains maintiens conjurent tous les soupçons, écartent toutes les mauvaises pensées. Il lui disait quelquefois avec un peu d'impatience :

« Quand donc apprendrez-vous à regarder les hommes, petite colombe ? »

La complaisance de cette colombe fut mise à une plus dure épreuve. Il la conduisit à l'Opéra un soir qu'on y donnait un nouveau ballet. Il estimait que, de tous les moyens qu'on peut employer pour empêcher une jeune fille d'entrer en religion, le ballet est le plus efficace ; il attribuait aux jetés et aux battus une vertu magique et considérait les entrechats comme les plus puissants alliés de la libre pensée. Le ballet était précédé de *Freischütz*. M. Cantarel n'aimait pas la musique. A peine eut-il installé dans leur loge sa femme et sa pupille, il partit pour se rendre aux bureaux de son journal. Il ne revint que deux heures plus tard : il était accompagné d'un jeune homme blême, qu'il venait de rencontrer dans le couloir et dont l'apparition inattendue causa à Mlle Maulabret une émotion désagréable ; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour n'en rien marquer. Mme Can-

tarel fut moins maîtresse de ses sentiments. Elle ne répondit au salut de ce fâcheux qu'en lui jetant un regard qui voulait dire : « Que venez-vous faire ici? » Il ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

Après y avoir profondément réfléchi, M. Lésin de Moisieux avait décidé que Mlle Maulabret l'avait refusé parce qu'elle aimait quelqu'un. Il se piquait de connaître les femmes et ne croyait pas à leurs scrupules.

« Qu'est-ce qu'un scrupule? disait-il d'un air machiavélique. On n'a jamais su comment c'était fait.

— Vous jugez de toutes les femmes sur vos écureuses de vaisselle, lui avait répondu sa mère. Mais vraiment vous êtes fou. Quel homme voulez-vous que Mlle Maulabret puisse aimer? Elle n'en connaît point.

— Laissez-donc, répliquait-il. Elle se sera coiffée d'un interne d'hôpital, d'un carabin. Soyez sûre qu'il y a anguille sous roche. J'entends mettre M. Cantarel sur ses gardes. »

Et là-dessus, sans qu'elle pût ou qu'elle voulût le retenir, il s'était rendu à Paris, résolu d'y rester jusqu'à ce qu'il eût approfondi ses soupçons. Il avait vu la veille M. Cantarel, il venait de le rencontrer de nouveau, et deux fois M. Cantarel, qui le trouvait assommant, lui avait ri au nez, en lui déclarant que ses sagaces conjectures n'avaient pas le sens commun. Il avait fait semblant de se laisser convaincre, mais les gens qui ont peu d'idées tiennent beaucoup à celles qu'ils ont. Il tenait beaucoup à la sienne, il s'était juré d'en avoir le cœur net.

Malgré le mauvais accueil que venait de lui faire

Mme Cantarel, il s'assit résolument. Il n'était plus timide, ayant bien dîné. Il s'accouda sans façon sur le dossier du fauteuil qu'occupait Mlle Maulabret, et il lui demanda si elle aimait les ballets.

« Je ne sais pas, je n'en ai jamais vu.

— Mais en général aimez-vous la danse ?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais été au bal.

— Oh ! voilà qui se rencontre bien : ma tante, la comtesse de Lireux, en donne un dans huit jours. Je vous y ferai inviter, et nous danserons ensemble la première polka.

— Je vous suis infiniment obligée, mais je ne sais pas danser. »

Cela n'était qu'à moitié vrai ; elle avait pris dans le temps quelques leçons de danse.

« Oh ! bien, je vous apprendrai, ce sera charmant.

— Oh ! bien, lui dit sèchement Mme Cantarel, ma nièce ne va pas dans le monde sans moi.

— Qu'à cela ne tienne, madame; je vous ferai inviter aussi.

— Je n'ai pas l'habitude d'aller chez les gens que je ne connais pas, » répliqua-t-elle en lui tournant le dos.

Il allait riposter. Heureusement le chef d'orchestre venait de lever son bâton; violons et cuivres attaquèrent les premières mesures de l'ouverture, qui était fort courte, et bientôt le rideau se leva. Pendant dix minutes au moins Mlle Maulabret ne prêta aucune attention au ballet. La présence de Lésin, qui soufflait bruyamment et dont elle sentait l'haleine passer sur sa nuque et sur ses oreilles, lui pesait comme un cau-

chemar, sans compter qu'il avait des mouvements nerveux dans les jambes qui la faisaient tressaillir sur son fauteuil. Son malaise allait croissant ; elle fut sur le point de prétexter une indisposition et de prier sa tante de l'emmener. Tout à coup la salle éclata en applaudissements. Vêtue d'une robe de tarlatane rose, les épaules nues, des fleurs dans ses cheveux, une ravissante créature venait de traverser le théâtre jusqu'à la rampe, toute droite sur ses pointes. Les lorgnettes étaient braquées sur elle, et le public ne se lassait pas d'applaudir. Après un congé de quelques mois pour cause de maladie, on venait de lui rendre une de ses favorites, et il lui faisait fête.

Mlle Maulabret oublia sur-le-champ M. Lésin de Moisieux, tant cette créature lui parut charmante. Elle était merveilleusement jolie et bien faite, et à ses grâces légères elle joignait le caprice, l'audace, des frémissements mutins ; elle y ajoutait aussi cette petite dose d'effronterie qui est aujourd'hui le piment obligé de tous les grands succès, mais elle n'en avait pas trop, elle savait ce qu'on peut oser à l'Opéra, la discrétion tempérait ses audaces, et cela faisait un mélange exquis de femme et de sylphide.

« Elle est vraiment gentille, dit Lésin sur le ton d'un connaisseur émérite et blasé. Elle s'appelle Mlle Rosella, mais son vrai nom est Mlle Papet, et elle est la fille d'une fruitière de la rue du Foin.

— Elle a voulu faire croire qu'elle était Italienne et elle a bien fait, dit M. Cantarel. La France refuse de croire au génie de ses danseuses, qui pourtant sont une de ses gloires, car enfin... »

Il n'en dit pas davantage. Quoique Mme Cantarel s'étudiât à ne jamais le contrarier, elle ne put s'empêcher de frapper un petit coup de son éventail sur le velours du cordon, et, comme il était plus intelligent que Lésin, il comprit.

Mlle Rosella!... Il parut à Jetta qu'elle avait déjà entendu ce nom; mais où et quand, elle ne le savait pas et ne se souciait pas de le savoir, car elle était sous le charme. Peu lui importait aussi que Mlle Rosella fût tout simplement Mlle Papet, fille d'une fruitière de la rue du Foin. Si on lui avait demandé son avis, elle aurait déclaré que cette danseuse aux jupes de gaze et en robe de tarlatane descendait tout droit d'une étoile et se disposait à y retourner bien vite après la représentation. Elle la regardait aller, venir, tournoyer, tourbillonner, bondir dans l'air et retomber si légèrement qu'elle semblait ne reprendre terre que par condescendance, et il semblait aussi que, si elle ne s'envolait pas dans les frises, c'était pour ne pas trop humilier la pauvre espèce humaine, que sa pesanteur retient tristement sur le sol.

« Ce n'est pas une femme, c'est un papillon, se disait Jetta, ou un oiseau, qui tout à l'heure a quitté ses ailes et qui va les reprendre, et alors bon voyage! on ne la verra plus.

— Quand je suis parti pour l'Amérique, dit Lésin, elle était avec Albert Valport. Sont-ils toujours ensemble?

— Il paraît qu'ils se sont quittés depuis quelques mois, lui répondit M. Cantarel, et on assure que c'est cette brouille qui l'a rendue malade.

— Bah ! dit-il, il lui a sûrement laissé l'hôtel, et puis, moi, je ne crois pas aux maladies des femmes.

— Et croyez-vous à leurs nausées ? » lui demanda Mme Cantarel, qui ne pouvait plus se contraindre.

Si brutal que fût le mot, il était encore trop fin pour lui. Il essaya de casser cette noix, il dut y renoncer ; il s'y serait plutôt cassé les dents.

« Ah ! quel beau couple cela devait faire ! » pensa naïvement Mlle Maulabret.

Et ses yeux parcoururent toute la salle pour tâcher d'y découvrir celui qui ressemblait à un tueur de lions et qui, paraissait-il, s'entendait aussi à apprivoiser les sylphides. Quand elle les reporta sur la scène, la robe rose n'y était plus, mais elle n'était pas repartie pour son étoile. On la rappela deux fois, et deux fois elle revint, et deux fois Mlle Rosella parut remercier humblement le public qui la traitait en enfant gâtée, mais elle avait dans le regard un rayonnement de gloire et de bonheur qui démentait sa modestie. Et puis elle s'envola, elle disparut.

« Et après? se dit avec mélancolie Jetta, comme en sortant d'un rêve.

— Ainsi vous ne voulez pas venir chez la comtesse de Lireux ? lui dit Lésin en lui soufflant dans l'oreille. Faites cela pour moi, et d'ailleurs cela vous fera voir le grand monde.

— A petit oiseau petit nid, » répondit-elle.

Sur quoi il se leva et sortit, la tête basse, l'œil morne.

« Décidément elle aime quelqu'un, pensait-il ; je saurai qui.

— Quel animal! » ne put s'empêcher de murmurer M. Cantarel.

Mais, s'apercevant aussitôt qu'il venait de s'oublier, il dit à Jetta :

« Je parle de ce petit prince moldave que vous voyez là-bas et qui n'a cessé de vous lorgner pendant tout l'entr'acte. Faut-il que j'aille lui donner votre adresse? »

Et l'enveloppant dans son manteau :

« Voilà, petite fille, ce que c'est qu'un ballet. Pour moi, l'Opéra n'est pas un endroit où l'on s'amuse, c'est une institution, et je considère les ballets comme le meilleur remède contre la superstition et les préjugés. Quand j'en ai vu un, je me sens meilleur. »

Jusqu'au bas de l'escalier, il développa ce thème sur un ton plein d'onction; il parlait des jambes de Mlle Rosella comme du saint sacrement.

Il fut beaucoup moins onctueux quand elle lui témoigna, quelques heures plus tard, son désir de rendre visite à mère Amélie et qu'elle sollicita de lui cette grâce, qu'elle pensait avoir un peu méritée. Il la rembarra, la renvoya bien loin, lui interdit de mettre les pieds à l'hôpital, lui signifia que, si elle contrevenait à sa défense, elle enfreindrait les clauses du testament, qui stipulait qu'elle passerait deux années entières dans le monde. Il ne manqua pas cette occasion de pourfendre le jésuitisme, de flétrir éloquemment l'immoralité des réserves mentales et de la casuistique.

Mme Cantarel, à qui elle fit part de sa déconvenue, l'engagea à faire M. Vaugenis juge de la question en

sa qualité d'exécuteur testamentaire. Au même instant arriva un billet de l'ancien président de chambre, qui avait appris que Mlle Maulabret faisait un séjour à Paris et qui la priait de venir le voir. Sa tante lui prêta son coupé et sa cameriste, et elle se mit en route.

Trois mois auparavant, M. Vaugenis l'avait intimidée par sa gravité un peu gourmée et par le strabisme intermittent dont il était affecté. Elle ne l'aborda pas sans quelque émotion, mais il la mit bien vite à l'aise. Mme de Moisieux n'était pas là, il pouvait se dispenser d'être solennel.

Elle lui soumit son cas de conscience; il lui répondit en riant :

« Oh! nous ne sommes pas si rigoristes! Un Père de l'Église disait jadis à un homme qui n'aimait pas à faire maigre : « Mangez un bœuf et soyez chrétien. » Je vous dirai : « Allez voir mère Amélie aussi souvent qu'il vous plaira, mais ne négligez pas les vertus mondaines. » Or c'en est une que de tenir sa parole, et vous n'avez pas tenu la vôtre. Vous m'aviez promis de ne prendre aucune décision grave sans m'avoir consulté, et j'ai appris l'autre jour de votre tuteur, qui a tenté de me mettre dans ses intérêts, que vous aviez refusé un parti brillant.

— M'auriez-vous conseillé de l'accepter, monsieur, vous qui m'avez dit : Méfiez-vous?

— Et je le dis encore. Aussi ai-je déclaré à M. Cantarel qu'il ne devait pas compter sur moi... Eh! qui sait? peut-être avons-nous notre candidat.

— Vous aussi? s'écria-t-elle d'un air si consterné qu'il se mit à rire de plus belle.

— Oh! rassurez-vous, je vous taquinais. Votre grand-oncle Antonin, qui aimait à faire le bonheur des gens sans les consulter, aurait sans doute été charmé de vous marier; mais il prétendait ne connaître aucun homme digne de vous. Il faisait un peu moins de cas de Mlles Vaugenis, et c'est sur nous qu'est retombé le paquet... Et vraiment, puisque j'ai le bonheur de vous tenir, je veux vous conter cette histoire. Il n'y a pas de meilleur juge de ce genre de questions qu'une jeune fille, quand elle est désintéressée... Nous étions jadis un trio d'amis inséparables, votre grand-oncle, un riche raffineur, M. Valport et moi, votre serviteur. Ce cher Valport est parti le premier, laissant près de trois millions à son fils, qu'il avait toujours tenu de très court. A père ménager fils prodigue. Pendant quelques années, ce beau garçon... car il est très beau... a gaspillé son patrimoine et sa vie; heureusement les restes en sont bons. Ses aventures, qui ont fait quelque bruit, chagrinaient beaucoup votre grand-oncle, qui l'aimait comme son enfant; il ne se consolait pas de voir s'enrôler dans l'armée des inutiles un jeune homme qui a de l'étoffe, beaucoup de dons, le cœur et l'esprit généreux. Il avait juré de le sauver en le mariant, et il ne le rencontrait jamais sans lui proposer deux ou trois partis, mais il était toujours repoussé avec perte. Enfin il imagina de jeter son dévolu sur une de mes filles : peu de temps avant sa mort, il fit venir ce beau garçon et lui parla, sans réussir à s'en faire écouter. Quelques jours plus tard, notre bonheur ou notre malheur mit ma fille sur le chemin du mons-

tre, et voilà un homme qui reçoit le coup de foudre.

— Le coup de foudre! répéta Mlle Maulabret avec étonnement.

— Eh! oui, c'est un je ne sais quoi. La minute d'avant, on allait, on venait, on raisonnait comme tout le monde, on vaquait à ses affaires et à ses plaisirs, on regardait les passants et on s'imaginait que la vie consiste à passer. La minute d'après, on est un autre homme, on déraisonne, on n'a plus le sens commun, et dans tout l'univers on ne voit qu'elle. Cela s'appelle le coup de foudre... Vraiment, mademoiselle, vous voyez un père fort embarrassé. Ma fille a des doutes, des hésitations. Dois-je les combattre? Qui me répond qu'au lendemain du mariage on ne retournera pas à Satan et à ses pompes? Et puis ma fille n'a pas passé, comme vous, par l'hôpital. On apprend à l'hôpital que l'homme qui se porte bien est une exception, qu'il faut non seulement s'accoutumer aux malades, mais les soigner sans jamais désespérer de leur guérison, et qu'enfin le plus noble des métiers est celui de guérisseur ou de guérisseuse... Ma fille saura-t-elle prendre de l'autorité, de l'ascendant sur son mari, le soustraire à l'empire de son passé et de ses habitudes, venir au secours de ses bons penchants, l'aider à fournir une carrière utile, à devenir un homme?

— Oh! monsieur, quelle belle œuvre ce serait! » s'écria Jetta.

Et son visage parut s'illuminer.

« Fort bien! mais cette belle œuvre, savons-nous si cette jeune fille est de force à l'accomplir?

— Il faut qu'elle s'interroge et qu'elle interroge aussi...

— Dieu, n'est-ce pas? Oh! nous ne sommes pas ici dans le café du Crapaud-Volant, on peut le nommer sans payer l'amende.

— Il faudrait surtout...

— Quoi donc?

— Que cet homme...

— Eh bien!

— Qu'elle l'aimât, » dit-elle en rougissant un peu. C'était la première fois qu'elle laissait échapper ce mot, qui lui semblait redoutable et difficile à prononcer.

« Ah! oui, dit-il. Nous lisons quelquefois notre Nouveau Testament; il y est dit « que l'amour est « plein de bonté, que l'amour est patient, que l'amour « ne se fâche pas, qu'il se résigne à tout, qu'il croit tout, « qu'il espère tout, qu'il supporte tout... » Celui qui a dit cela était né à Tarse et il s'appelait Paul; mais certaines gens prétendent qu'il était visionnaire. Le point est de savoir si les femmes sont capables de ressentir ce genre d'amour et si M. Valport est digne de l'inspirer... Si je vous le présentais!.. Vous lui tâteriez le pouls et vous m'en diriez votre avis.

— Oh! monsieur, répondit-elle avec un geste d'effroi, j'ai l'esprit si court!

— Votre grand-oncle affirmait que vous aviez des yeux qui voyaient courir le vent. »

Elle allait répliquer. L'entretien fut interrompu par un domestique, qui apportait une carte sur un plateau d'argent.

« Eh! bon Dieu, dit M. Vaugenis, j'oubliais que nous sommes au 25 mars. C'est le jour où les prisonniers prennent la clef des champs. »

Et il présenta à Jetta la carte de visite, où elle lut le nom d'Albert Valport. Elle se leva aussitôt pour se retirer, mais M. Vaugenis la retint par la main, en lui disant :

« Rendez-moi un service, un grand service. Je désire que vous assistiez sans être vue à mon entretien avec mon futur gendre. S'il lui échappe un seul mot qui vous déplaise, je romprai net avec lui. »

Elle se récria en vain. Malgré sa résistance, malgré ses objections, il la conduisit dans la pièce voisine, où il l'installa dans une bergère et dont il eut soin de laisser la porte entr'ouverte, en faisant retomber la tenture de velours qui la masquait.

« Vous voilà donc, mon cher Albert! s'écria-t-il l'instant d'après.

— Eh! oui, c'est moi, mon cher président, répondit une voix moelleuse et sonore qui fit tressaillir dans sa bergère Mlle Maulabret. Je suppose que vous m'attendiez.

— Pas trop. Le seul Albert Valport que j'aie connu était un jeune homme qui venait quelquefois quand on ne l'attendait pas, mais qui ne venait jamais quand on l'attendait.

— Je vous en présente un autre qui est fort différent; une régularité ponctuelle est au nombre de ses vertus... Mais, je vous prie, donnez-moi des nouvelles de Mme Vaugenis et de vos aimables filles.

— Tout à l'heure... Occupons-nous d'abord de

notre affaire, du petit traité que nous avions passé ensemble... Avez-vous exécuté toutes les clauses de votre engagement?

— S'il m'en souvient, je m'étais engagé à ne pas quitter Bois-le-Roi avant le 25 mars. J'y ai vécu seul comme un rat, je ne m'y suis pas ennuyé, et j'ai sujet de croire que l'an prochain je serai nommé maire de ma commune, ce qui causera beaucoup de chagrin à ce cher M. Cornet, qui tient aujourd'hui la place.

— Si j'étais Mlle Vaugenis, pensa Jetta, qui ne perdait pas un mot, je ne l'épouserais pas; il parle de ses engagements sur un ton trop dégagé. »

Et, en s'examinant elle-même, elle découvrit qu'elle avait une autre raison très secrète de souhaiter que ce mariage ne se fît pas. Elle n'eut pas le temps d'approfondir ce cas. Après une courte pause, l'entretien avait repris, et, malgré qu'elle en eût, elle écoutait de ses deux oreilles.

« Il y a cela de bon avec vous, poursuivit M. Vaugenis, qu'on peut vous croire. On assure que la parole d'un Turc vaut dix signatures; vous êtes un peu Turc par cet endroit... Répondez avec la même franchise à cette autre question. La liaison que nous voulions rompre?..

— Est à jamais rompue. Bien habile qui en rejoindrait les morceaux.

— Et votre bayadère n'a pas tenté de vous revoir?

— Elle est venue un jour à Bois-le-Roi; mon concierge, qui est un homme de consigne, l'a éconduite. Elle est revenue en costume de chasseur; mon con-

cierge, qui est un homme de flair, l'a reconnue sur-le-champ. Alors elle m'a écrit qu'elle mettrait le feu à mon château; mon concierge, qui est un homme de précaution, a dérouillé sa pompe à feu et fait quelques rondes de nuit. Mais une semaine plus tard, elle m'a notifié, par une seconde lettre, qu'elle me méprisait de toute son âme et que ce n'était pas moi qui l'avais quittée, que c'était elle qui me quittait... Pure question de vanité... Toutes les femmes de théâtre en sont là.

— Cependant votre abandon l'a rendue malade.

— Vous croyez cela?.. Si vous lisiez les petits journaux, ils vous auraient appris que, quinze jours après mon départ, elle s'envolait, par un temps de glace et de neige, pour aller chasser le renard en compagnie d'un *landlord* écossais. A mon vif chagrin, elle a rapporté de cette fâcheuse expédition un rhumatisme articulaire. C'est un vilain mal, mais le cœur n'y est pour rien. Au surplus, l'affiche en fait foi, elle a dansé hier et elle dansera demain. Tout est bien qui finit par des entrechats.

— Autre point encore. Vous vous étiez engagé...

— Oh! n'achevez pas. Je conviens que j'ai quelque chose à me reprocher... Que voulez-vous? Les yeux ont leurs fringales... A deux reprises, je suis allé me promener à cheval dans les environs de Combard.

— Combard! dit à demi-voix Mlle Maulabret en se redressant.

— C'était Lindor, moins sa mandoline. Mais je n'ai pas été payé de mes peines. Une fois, j'ai entrevu de loin, au travers d'une grille, un joli capuchon gris,

doublé de bleu, qui arpentait solitairement une belle allée de parc. La seconde fois, je n'ai rien vu du tout... Mais, pour tout dire, j'ai encore un autre péché sur la conscience. Je savais, pour l'avoir appris de bonne source, qu'elle adore les chrysanthèmes; j'ai succombé à la tentation de lui en envoyer un. »

Jetta ressentit un long frémissement; son ombrelle, qu'elle avait posée en travers sur ses genoux, roula à terre; heureusement un épais tapis de Turquie amortit le bruit de la chute.

« C'était de moi qu'il s'agissait! » pensait-elle, tout éperdue.

Et aussitôt elle porta ses deux mains sur son cœur, qui palpitait si fort qu'elle craignait qu'on ne l'entendît battre de l'autre côté de la muraille.

« Vos péchés méritent quelque indulgence, reprit M. Vaugenis... Ainsi vous l'aimez toujours?

— Belle question!.. Autrement, serais-je ici?

— Et qu'y a-t-il donc en elle qui vous plaise tant?

— Vous êtes vraiment trop curieux, ne m'interrogez pas à ce sujet. Pour la première fois de ma vie j'aime sans savoir pourquoi, et voilà le véritable amour, le seul qui dure.

— Enfin, vous avez passé trois mois sans la revoir, et on ne peut pas vous appliquer le proverbe : Loin des yeux, loin du cœur.

— Ne me faites pas meilleur que je ne suis. J'avais avec moi son portrait.

— Un portrait volé?

— Un portrait de contrebande. Le jour où celui que nous regrettons, vous et moi, s'avisa de me

parler d'elle, je ne lui fis pas la grâce de l'écouter, et pourtant une curiosité me prit. Je me rendis dans son hôpital, sous le prétexte de m'informer d'un malade qui ne s'y trouvait pas. L'interne était absent; on me dit que lui seul pouvait me renseigner. J'attendis et tout à coup j'aperçus une sœur blanche, agenouillée aux pieds d'une vieille femme dont elle pansait les deux jambes. Tout occupée de son travail, elle n'avait garde de se douter que si près d'elle il y avait un homme sur qui elle venait de jeter un sort et qui se disait : « Elle sera à moi ou j'y perdrai la « vie. » Je me réfugiai dans l'embrasure d'une fenêtre, je tirai de ma poche un calepin, vous savez que j'ai le crayon facile. Une religieuse vêtue de noir vint à passer et me jeta un regard foudroyant. Je remis mon calepin dans ma poche et je m'esquivai... Je l'ai terminé de souvenir, ce portrait, et je vous le donne pour un chef-d'œuvre. »

A ces mots, M. Vaugenis s'écria :

« Beau sire, êtes-vous bien sûr que c'est de la femme et non de la robe que vous êtes amoureux?

— C'est une question que je me suis posée à moi-même, répondit-il avec un peu d'hésitation. Mais, en me rendant à Bois-le-Roi, je l'ai rencontrée dans une gare; elle n'avait plus sa robe de laine blanche, et j'ai su à quoi m'en tenir... Mais en voilà assez; j'ai rempli mes engagements, à vous de remplir les vôtres.

— A quoi me suis-je engagé? répondit M. Vaugenis. A observer une neutralité bienveillante. Depuis que je ne suis plus président, je décline les responsa-

bilités... Hélas! mon cher ami, je prévois beaucoup de difficultés dans cette affaire.

— J'y compte bien. Il faut toujours acheter son bonheur, et les difficultés sont le sel de la vie... Je les connais ou je les devine; j'en viendrai à bout... Mais quand donc me présenterez-vous? Il n'est que mardi. Mme Vaugenis reçoit-elle toujours le jeudi soir? J'ai appris à Combard que Mlle Maulabret est à Paris. Sera-t-elle ici après-demain?

— Je lui en ferai la proposition... Mais si elle vous refuse, que ferez-vous? »

Il se leva et repartit avec un accent demi-moqueur, demi-sérieux :

« Si elle me refuse, mon cher président, je vous épouvanterai désormais par l'énormité de mes crimes, et je rendrai M. Cornet le plus heureux des hommes, car il sera maire à perpétuité. »

Il ajouta d'un ton plus grave :

« Soyez neutre, mais soyez bienveillant. Ma situation ne vous paraît-elle pas intéressante? Pour la première fois, mes intérêts, mon bon sens, mon imagination, mon cœur, tout est d'accord... Dites, je vous prie, à cette charmante fille que je l'aime avec toute ma raison et avec toute ma folie.

— Et là-dessus vous partez?

— Je ne pars pas, je me sauve, répondit-il en se dirigeant vers la porte. Avez-vous jamais étudié les chenilles? Quand elles s'apprêtent à accomplir leur métamorphose, à se transformer en chrysalides, elles n'ont plus goût à rien, elles ne mangent plus, elles ne tiennent plus en place, elles sont inquiètes, remuantes.

agitées... Je suis une chenille qui se dispose à filer son cocon, et je vais tâcher de me procurer par beaucoup d'agitation le sang-froid dont j'aurai besoin après-demain. »

A peine M. Valport fut-il sorti, l'ancien président s'achemina de son pas grave et mesuré vers la pièce attenante. Il y trouva Mlle Maulabret debout, pâle, immobile. Il lui tendit la main, elle ne s'en aperçut pas. Il s'écarta pour la laisser passer; elle ne s'arrêta que dans l'embrasure de la fenêtre. Elle croyait revoir cette ravissante créature en robe rose qu'elle avait tant admirée la veille, et elle se disait : « Quoi donc! c'est à moi qu'il la sacrifie, à moi, Jetta Maulabret! » Il lui semblait que c'était un conte de fées, et sa figure exprimait une épouvante mêlée de joie, une joie mêlée d'épouvante. Certaines peurs ont leurs délices. Puis elle regarda dans la cour; elle aperçut un phaéton, attelé d'un beau cheval bai brun, que gardait un groom. M. Valport parut. Il s'élança sur le siège, et le groom lui remit les guides. Il toucha, et en même temps il leva les yeux au ciel pour examiner un nuage noir qui promettait une averse. Le cheval fit un bond, une étincelle jaillit du pavé, et il parut à Jetta que quelque chose d'elle-même tournait avec ces roues, bondissait avec ce cheval et s'en allait avec cette voiture bien loin, bien loin, dans un pays inconnu d'où l'on ne revient pas.

M. Vaugenis lui toucha légèrement le bras et lui dit : « Vous voyez que je ne l'ai pas ménagé, que je l'ai mis à la question ? a-t-il laissé échapper quelque aveu qui vous ait déplu? »

Elle garda le silence.

« Ah! oui, reprit-il, ce serait, vous le disiez, une bonne et belle œuvre; mais, vous le disiez aussi, il faudrait qu'elle l'aimât.

— C'est impossible, fit-elle d'une voix sourde... Je ne suis plus libre.

— Vous n'avez pas encore prononcé vos vœux.

— C'est impossible, répéta-t-elle sans lui répondre... Ah! monsieur, dites-le-lui, je vous en conjure.

— Il ne m'en croirait pas, et je ne puis vous épargner l'ennui de le lui dire vous-même... Vous savez qu'il sera ici après-demain. Y viendrez-vous?

— Oui, monsieur, » dit-elle tout bas.

Et elle prit congé de lui.

Il lui fallut plusieurs minutes pour arriver au bas de l'escalier; elle s'entretenait avec une ombre, avec un grand vieillard au corps puissant et osseux, qui n'était plus et qui pourtant descendit à côté d'elle deux étages marche après marche. Elle lui disait :

« Vous êtes vraiment cruel. Qu'avez-vous inventé là pour me tourmenter?... C'est donc un défi, une bataille?... Ah! vous la perdrez. »

Mais le vieillard qui n'était plus souriait et semblait répondre :

« C'est ce que nous verrons. »

XIV

Les jeudis de M. Vaugenis se composaient de deux ou trois actes. On faisait d'abord de la musique; voix et instruments, les artistes étaient de premier choix. Après cela, l'un de ces messieurs de la Comédie-Française et l'une de ces dames récitaient une saynète, ou un dialogue en vers, ou un proverbe à deux personnages, en taisant soigneusement le nom de l'auteur ; mais on le reconnaissait aisément, cet auteur. Il se tenait blotti dans un coin et comme ramassé, comme tassé sur lui-même, nerveux, le front moite, l'œil luisant. Il affectait le plus souvent une gravité sévère, il semblait rebuter son plat et bouder son écuelle, il avait l'air d'un pâtissier qu'on oblige malgré lui à manger ses gâteaux. Toutefois, quand on applaudissait aux bons endroits et que la pièce avait du succès, et elle en avait toujours, il consentait à se dérider, à devenir indulgent, il faisait à son public la grâce d'être un peu de son avis. Puis il prenait les gens par le bouton, leur demandait d'une façon câline, insidieuse : « Que vous en semble? » Heureusement,

sa diplomatie était transparente, et tout le monde se tenait sur ses gardes; les anciens présidents de chambre eux-mêmes ne sont pas auteurs impunément. Comme la musique et les proverbes ne suffisent pas au bonheur de la jeunesse, cinq ou six fois dans l'hiver, à la vive satisfaction des trois demoiselles Vaugenis, la soirée se terminait par une sauterie au son du piano, dont les pères tâchaient de se consoler en jouant le whist avec acharnement, après quoi on soupait.

Quand Mlle Maulabret, accompagnée de sa tante, parut vers dix heures chez M. Vaugenis, on la regarda beaucoup. On se disait : Qui est-elle? et son histoire eut bientôt fait le tour du salon. Elle avait une rose thé dans ses cheveux et une robe bleu pâle, qui faisait autant d'honneur que la robe de surah à la couturière de Mme de Moisieux; c'était un chef-d'œuvre de simplicité coûteuse. On admira surtout ce charme mystérieux, cette exquise souplesse qu'elle ne devait à aucune couturière et que son âme communiquait à son corps. Son émotion, dont M. Vaugenis avait seul le secret, ajoutait à ses grâces. Elle était venue chercher dans un salon sa destinée, et elle marchait en tremblant à sa rencontre.

La musique est un art qui dit ce qu'aucune langue ne peut dire; il y a dans l'âme humaine des profondeurs qui se taisent, elle prête une voix à leur silence, et nous connaissons par elle ce je ne sais quoi qui est en nous et qui ne parle pas. Elle a aussi cet avantage que chacun l'interprète à sa façon; chacun peut s'imaginer qu'elle lui raconte sa propre histoire. On

jouait un adagio de Beethoven. Les violons exécutaient un chant divin qui semblait pointer vers le ciel bleu et se bercer dans l'espace. Il célébrait des joies cachées et muettes, d'ineffables délices. Il parlait d'une novice d'hôpital qui s'était figuré longtemps que les pauvres et les malades suffisaient à remplir son cœur; elle avait découvert subitement qu'aimer tout le monde, ce n'est pas aimer; elle venait de rencontrer celui qu'elle cherchait sans le savoir, et elle entendait une voix qui criait : « Dites à cette charmante fille que je l'aime avec toute ma raison et avec toute ma folie. » Tout à coup, l'alto gémit, le violoncelle gronda. L'air s'était obscurci, un orage s'annonçait, il éclata. Mais le soleil reparaissait par intervalles, et le chant divin, semblable à une colombe qui a reçu la pluie et qui secoue son aile trempée, s'obstinait à repartir pour le ciel. La tempête redoubla de violence; elle poussait des rugissements rauques et farouches, et bientôt, éperdue, haletante, la colombe retomba sur le sol, blessée à mort. Il parut prouvé que les fêtes du cœur ne durent qu'un jour, que le fond de la vie est un inexorable refus, et que tout se termine par la victoire de quelque chose de sourd, d'implacable et de morne que l'homme appelle, selon les cas, le destin ou le devoir. Mais, miracle! quand tout semblait perdu, le chant repartit plus pur, plus suave, mêlant à son angélique douceur l'accent d'une certitude triomphante; la colombe avait ressuscité, elle planait au haut des airs, l'aile étendue et immobile; le destin désarmé avait lâché sa prisonnière qui le bravait.

Quand les violons se turent, Mlle Maulabret s'aperçut qu'elle avait rêvé; que rien de tout cela n'était arrivé, qu'elle se trouvait dans un salon brillamment éclairé, où étaient réunis beaucoup d'hommes en cravate blanche et beaucoup de femmes très parées, mais qu'on ne voyait aucune colombe voler autour du lustre, et que pour le moment elle avait devant elle un domestique qui se baissait pour lui présenter une glace sur un plateau. Elle la prit, et, tout en portant sa cuiller à ses lèvres, elle s'avisa qu'une femme assise près d'elle et coiffée d'un oiseau la regardait d'un œil dur, malveillant. C'était une mère dont la fille avait les épaules pointues et qui s'en prenait aux épaules de Mlle Maulabret. L'instant d'après, hommes en cravate blanche, et femmes parées, malveillantes ou bienveillantes, elle oublia tout. Un frisson l'avait saisie, elle était sûre qu'il venait d'arriver, qu'il était là. Elle tourna légèrement la tête à droite. Il lui apparut, debout près d'une porte et promenant autour de lui ses yeux d'aigle qui cherchaient leur proie et qui s'allumèrent en la reconnaissant. Elle ressentit comme une secousse, les oreilles lui tintèrent, les battements de son cœur l'incommodaient.

M. Valport s'était approché de la femme coiffée d'un oiseau; il lui parlait d'un ton animé, avec une gaieté fiévreuse.

« Que faisiez-vous donc à Bois-le-Roi? lui demanda-t-elle.

— Dans le temps qui n'était pas chaud?... Foi d'animal! j'y chantais.

— Et vous comptez danser maintenant?

— Dès ce soir.

— Avec qui donc? Il n'y a que les petites filles qui dansent ici.

— Et les mères me mettent à l'interdit?

— Non, mais elles se feraient scrupule de vous mettre en pénitence. »

Il allait répliquer, quand M. Vaugenis, ayant frappé les trois coups du régisseur, annonça que la pièce en un acte qu'on allait représenter était intitulée : *A homme qui change ne demandez pas pourquoi.*

Albert se pencha vers la femme à l'oiseau et lui dit en riant :

« Voilà un proverbe, madame, qui me dispense de vous répondre. »

Et ils se turent l'un et l'autre, la représentation commençait. Il est heureux que Mlle Maulabret ne se fût pas chargée d'en rendre compte dans un journal; son feuilleton eût été singulièrement décousu et incohérent. Malgré sa bonne volonté, elle n'écoutait que d'une oreille ce petit acte hâtivement pondu, fruit d'une verve facile qui ignorait les difficultés; quand on n'est pas du métier, on ne doute de rien. Il ne laissa pas d'avoir beaucoup de succès, grâce aux bons mots dont il foisonnait, grâce surtout à d'excellents acteurs qui faisaient tout valoir et qui donnaient à M. Vaugenis le vingt pour cent de son capital. Il s'agissait d'un robin sur le retour, qui se retire à la campagne, où il vit en ermite et en grigou. Son valet de chambre s'étonne de le trouver un matin faisant sa barbe, il s'étonne encore plus de tous les ordres qu'il reçoit; en un clin d'œil, voilà un train de maison

réformé; c'est plus qu'une réforme, c'est une révolution. Survient une charmante veuve du voisinage, qui demande le pourquoi de ces grands changements. Le robin lui en donne des explications fort saugrenues et finalement lui fournit la vraie en tombant à ses genoux. Il y avait là-dedans beaucoup de flèches, de flammes, de carquois. D'habitude, les magistrats qui font du théâtre retardent d'un siècle, ils en sont encore à Dorat.

Cette intrigue était fort simple et parut cependant très compliquée à Mlle Maulabret ; elle y mêlait toute son histoire. Au moment où l'ex-ermite tomba aux pieds de la charmante veuve, elle était occupée à se dire : « Je suis arrivée ici résolue à lui ôter toute espérance, à lui déclarer que c'est impossible. O mon Dieu, venez-moi en aide, et dans quelques heures tout sera fini, à jamais fini. » Elle fut bien surprise d'entendre le héros de la pièce pousser un grand cri de joie et de le voir baiser avec effusion les mains d'une jolie femme, au cœur compatissant, qui se décidait à couronner sa flamme.

Quelques instants plus tard, elle vit arriver M. Vaugenis, qui lui offrit son bras pour la conduire au buffet. Sur son refus, il s'assit auprès d'elle. Par bonheur, il ne lui dit pas : « Eh bien! que vous en semble? » Si auteur qu'il fût, il sympathisait trop avec ses émotions pour exiger d'elle des compliments. Il lui dit tout bas :

« Avez-vous fait des réflexions depuis avant-hier?... Êtes-vous toujours déterminée à dire non !

— Plus que jamais, répondit-elle doucement.

— Alors armez-vous de courage. Vous avez affaire à forte partie. »

En ce moment, M. Cantarel se disposait à sortir du salon pour aller s'asseoir à une table de whist. Il fit un crochet, s'approcha de M. Vaugenis et lui dit :

« J'entends la ritournelle d'un quadrille. Obligez-la à danser. J'ai la sainte horreur des collets montés. »

M. Vaugenis le regarda s'éloigner ; puis, se retournant vers Jetta :

« Il n'est pas de bonne humeur, et il y a de quoi. C'est une histoire qu'on m'a contée. Il s'était rendu cette après-midi à l'hôtel Drouot, où l'on vendait une galerie de tableaux suspects; il y avait dans le nombre un Fragonard. Il faisait très chaud, et peut-être aussi avait-il trop bien déjeuné; bref, M. Cantarel s'assoupit. Au bout de quelques minutes, le commissaire-priseur, haussant le ton, s'écrie : « Il me semble que « quelqu'un a offert douze mille. » Le dormeur se réveille brusquement en hochant la tête. « Adjugé ! » dit l'autre. Et on lui présente son bulletin, qu'il empoche sans trop savoir ce qu'il fait. Malheureusement, son expert lui a déclaré que sa peinture n'était qu'une copie. Il est désagréable d'acheter de faux Fragonard en dormant, on décharge son dépit sur sa pupille, on la traite de collet monté... Mais, à propos, vous feriez-vous quelque scrupule de danser ?

— Aucun, dit-elle.

— Fort bien ! car je ne dois pas vous dissimuler que M. Valport vient d'engager les trois demoiselles Vaugenis, qui sont fort émues de leur aventure. Il a

sans doute son intention. Ne disait-il pas l'autre jour qu'il faut toujours acheter son bonheur?

— Pure calomnie ! s'écria M. Valport, en apparaissant soudain. J'ai trop de goût, mon cher président, pour ne pas trouver vos filles charmantes; la danse m'amuse ce soir comme un écolier, et je ne vois pas quelle arrière-pensée...

— Allons, tant mieux ! interrompit le président, car je dois vous prévenir que Mlle Maulabret ne danse point. »

Albert recula d'un pas, et il dit à M. Vaugenis, en regardant Jetta :

« Tirez-moi d'embarras, je vous prie. J'ai eu la bonne chance de rencontrer Mlle Maulabret, mais je n'ai pas eu l'honneur de lui être présenté. »

Jetta avait de nouveau des bourdonnements dans les oreilles. La voix de M. Valport lui arrivait comme de très loin, et, quoiqu'il fût à trois pas d'elle, il lui semblait qu'il y avait entre eux toute la longueur d'un salon.

« Mademoiselle, dit le président, permettez-moi de vous présenter M. Albert Valport, qui était l'enfant gâté de votre grand-oncle Antonin.

— Il nous aimait tous les deux, mademoiselle, reprit Albert; mais, dans l'affection qu'il avait pour vous, il entrait beaucoup d'admiration, et dans celle dont il m'honorait beaucoup d'indulgence.

— Vous êtes son héritière, s'écria M. Vaugenis, et son indulgence fait partie de sa succession. Faites donc à M. Valport la faveur de danser une mazurke avec lui, quand toutefois il se sera acquitté de ce

qu'il doit à mes trois filles, qui lui plaisent tant.

— Y consentez-vous, mademoiselle? demanda Albert. Selon qu'il vous plaira, nous danserons ou nous causerons. »

Elle s'inclina en signe d'assentiment. On lui offrait la bataille, elle l'acceptait. Elle s'était rendue maîtresse de son trouble, elle se sentait plus forte. Il lui parut que son entreprise était plus facile qu'elle ne l'avait pensé ; elle était presque certaine d'en sortir à son honneur, elle augurait bien d'elle-même et de l'événement.

« Eh ! qu'est-ce donc ? cria M. Vaugenis à l'une de ses filles qui traversait précipitamment le salon.

— Il m'est arrivé un malheur, répondit-elle en lui montrant la traîne de sa robe, qui s'était déchirée sous le pied d'un maladroit.

— C'est un malheur qui sera bientôt réparé, » lui dit Jetta.

Et, se levant aussitôt, elle suivit la jeune fille, qui la conduisit dans sa chambre, en lui faisant traverser la salle de billard, laquelle servait de fumoir et, par miracle, se trouvait vide. Elle se fit donner du fil, une aiguille, se mit bravement à l'ouvrage. Cette occupation lui venait à propos. Les petits accidents de la vie ordinaire font une diversion bienfaisante aux grandes crises de l'âme ; on est heureux de se persuader pendant quelques minutes que la difficulté la plus grave qu'on ait à résoudre dans ce monde est de faire une reprise à une robe sur laquelle un maladroit a marché.

Dès que sa traîne fut en état, Mlle Vaugenis s'enfuit pour aller retrouver son danseur. Jetta, à son tour,

allait rentrer dans le salon, quand quelqu'un, se présentant inopinément sur le seuil de la salle de billard, lui barra le passage. C'était le marquis Lésin de Moisieux. Comme M. Cantarel le tenait au courant des faits et gestes de sa pupille, il s'était résolu à venir la retrouver chez M. Vaugenis pour y poursuivre la petite information judiciaire qui l'occupait. Le président l'avait invité jadis à ses jeudis; goûtant peu la comédie et la musique, il n'y était jamais allé, mais cette fois l'occasion lui parut bonne. Il venait d'arriver, au grand étonnement de M. Vaugenis, qui, en le présentant à sa femme, loucha encore plus que d'habitude. Tandis que son œil droit souhaitait la bienvenue au jeune marquis, son œil gauche disait à Mme Vaugenis : « D'où nous tombe ce fâcheux? » Lésin s'était mis aussitôt en quête de Mlle Maulabret; il l'avait cherchée de salon en salon et avait fini par s'adresser à M. Cantarel, qui, n'ayant en tête que sa partie de whist, l'avait éconduit et même rabroué. Il s'en était consolé en buvant deux verres de punch, et, faute de mieux, il venait passer un quart d'heure au fumoir. Il fut très surpris d'y trouver Mlle Maulabret.

« Oh! bien, dit-il, je suis un peu comme ce berger des *Mille et une Nuits*... Diable de nom! comment l'appelez-vous?... Il était parti pour chercher les ânesses de son père, il ne les trouva pas, mais il rencontra en chemin un quidam qui le fit roi.

— Ce berger des *Mille et une Nuits* était Saül, fils de Kis, et ce quidam s'appelait le prophète Samuel, répondit-elle d'un ton glacial.

— Peut-être bien... Le fait est que j'arrive au fu-

moir pour y fumer et que je vous y trouve... Que diable y êtes-vous venue faire? »

Et son regard furetait sous les meubles comme pour y chercher le mot de l'énigme. Elle lui fit signe de s'écarter pour la laisser passer.

« Oh! que non pas, dit-il. Puisque je vous tiens, je ne vous lâcherai pas avant que vous ayez répondu à une ou deux questions qui me tracassent. Je vous ai déjà tenue une fois, c'était dans le parc de M. Cantarel, mais j'ai été dérangé par ce petit Lara, que je ne puis souffrir, et surtout par ce satané furet, qui n'a pas voulu sortir de son trou... Ici il n'y a ni furets ni Lara, et j'entends m'expliquer jusqu'au bout... Est-il vrai, comme le dit ma mère, que vous ayez refusé de devenir marquise?

— Mme de Moisieux n'a jamais dit si vrai, » répondit-elle.

Et, pour la première fois depuis qu'elle était au monde, sa figure exprimait la colère et le mépris. C'est qu'elle pensait à l'autre, à celui qu'elle allait refuser, et qu'elle se disait : « Quand je le refuse, lui, c'est me faire trop d'injure que de me croire capable d'accepter l'homme que voici. »

Il sourit et haussa les épaules. Il ne croyait pas aux scrupules des femmes, ni à leurs maladies, ni à leurs colères.

« De deux choses l'une, reprit-il : ou bien c'est Mme Cantarel qui vous a monté la tête... elle ne m'aime pas, cette femme, je n'ai jamais pu savoir pourquoi...

— Elle a peut-être ses raisons, mais je ne les connais pas et je ne l'ai point consultée.

— Alors c'est que vous aimez quelqu'un?

— De quel droit m'interrogez-vous? » répliqua-t-elle, ne maîtrisant plus son indignation.

Et elle allait tenter de forcer le passage, quand elle vit apparaître M. Valport, qui la regardait d'un œil étonné. Il dit à Lésin :

« Permettez! »

Celui-ci fit un demi-tour à droite, et Albert entra.

« Mademoiselle, la mazurke va commencer, » dit-il à Jetta.

Les sots, lorsqu'ils sont amoureux, ont de subites clairvoyances. Lésin ne s'écria pas comme Archimède : « J'ai trouvé! » Il se contenta de se dire à lui-même : « Voilà mon homme, c'est lui. »

Et reprenant position sur le seuil :

« J'en suis fâché pour vous, monsieur; mais Mlle Maulabret ne dansera pas cette mazurke avec vous. »

Albert, stupéfait, le considéra un instant depuis ses bottines vernies jusqu'à la racine de ses cheveux; il semblait prendre sa mesure.

« A qui ai-je l'honneur de parler? lui dit-il... Ah! si je ne me trompe, c'est au marquis de Moisieux... Veuillez, monsieur, m'expliquer pourquoi Mlle Maulabret ne dansera pas cette mazurke avec moi.

— Elle m'a déclaré, il y a trois jours, qu'elle ne dansait pas. Si elle se ravise, c'est avec moi d'abord qu'elle dansera.

— Eh! ne savez-vous pas que l'inconséquence est le premier des droits de l'homme et surtout de la femme? » lui répondit-il d'un ton méprisant.

Et il offrit son bras à Jetta, qui, sentant ses jambes fléchir sous elle, lui dit :

« Oh ! je vous en prie, excusez-moi... Je me sens lasse. »

Il fronça ses ombrageux sourcils et se mordit les lèvres.

« Je respecte votre lassitude, dit-il, mais je voudrais être sûr qu'il n'y a personne ici qui vous fasse peur.

— Le premier droit d'une femme est d'avoir peur, » répliqua Lésin en ricanant.

Un éclair jaillit de la prunelle d'Albert ; mais ses yeux rencontrèrent le regard suppliant de Jetta. Ce regard lui disait : « Vous prétendez m'aimer ; je vous en conjure, faites-moi le sacrifice de votre juste colère. »

Il réussit non sans peine à se maîtriser et même à sourire, et s'inclinant devant Lésin :

« Mon cher marquis, dit-il, vous êtes beaucoup trop fin pour moi, je renonce à déchiffrer vos énigmes.

— Je suis prêt pourtant, s'écria Lésin en se dressant sur ses ergots, à vous donner tous les genres d'explications qu'il vous plaira de me demander. »

Heureusement, les éclats de sa voix avaient été entendus ; le maître de la maison s'empressa d'accourir.

« Mon cher monsieur, dit-il à ce coq qui battait de l'aile, permettez-moi de vous présenter à la femme de notre premier secrétaire à l'ambassade de Berlin. Elle y a beaucoup entendu parler de vous et brûle du désir de faire votre connaissance.

— Serait-ce par hasard une épigramme? » se demanda Lésin, qui était disposé à chercher querelle à tout le monde. Mais l'air grave et confit de M. Vaugenis et ses manières solennelles le rassurèrent, il consentit à se laisser emmener par lui.

M. Valport était frémissant; il sentait son sang bouillonner, sa tête couvait un orage. Quand il eut ramené Jetta dans le premier salon, avisant une banquette abandonnée, il l'y fit asseoir et s'assit auprès d'elle. Puis, d'une voix saccadée :

« Je dois donc renoncer au plaisir de danser avec vous?

— Oh! vous y perdez bien peu, dit-elle en s'efforçant de sourire. Je suis une triste danseuse.

— Et vous exigez aussi, reprit-il en pesant sur ses mots, que je prenne mon parti de ne pas demander à M. de Moisieux les explications qu'il m'a offertes si libéralement?

— Oh! de grâce! dit-elle avec un geste d'effroi.

— Soit, mais il me semble que tant de docilité et tant de résignation méritent quelque récompense. »

Que pouvait-elle répondre? Elle s'était sentie de force à vaincre le charme, mais elle n'avait pas prévu l'incident qui venait de se produire. Au charme s'était jointe la peur, et, comme l'avait dit Lésin, les femmes ont droit d'avoir peur; en vérité, c'était trop que deux ennemis à la fois. Elle entendait dans la pièce voisine, dont la porte était ouverte à deux battants, la musique tour à tour vive et tendre d'une mazurke. Elle voyait passer et repasser des jeunes

gens qui n'avaient pas d'autre occupation ni d'autre souci que de se trémousser en cadence, de bien porter leur tête et d'arrondir leurs coudes. Elle voyait tournoyer des robes blanches, des robes roses, des robes bleues qui tantôt balayaient nonchalamment le parquet, tantôt fouettaient l'air comme agitées par le frémissement du plaisir et le tourbillon du monde. Et pendant que ces insouciants et ces heureux travaillaient à leur amusement, assise sur une banquette de velours qui lui faisait l'effet d'une vaste et redoutable solitude, elle avait à répondre à des questions qui n'admettaient pas de réponse; elle se trouvait aux prises avec l'inconnu, avec le mystère, avec un fier et beau visage qui exprimait en même temps la douceur et la menace, avec son propre cœur qui demandait grâce, avec sa conscience qui s'alarmait, avec son imagination affolée qui lui montrait dans un bois deux hommes se battant pour elle. Sous quelle étoile était-elle donc née? Depuis qu'elle était parvenue à l'âge de la réflexion, ses yeux n'avaient vu que des choses tristes, ses oreilles n'avaient entendu que des paroles effrayantes, elle avait reçu pour lot l'éternel labeur et l'éternel souci; d'un danger elle tombait dans un autre, et, par surcroît, la fatalité venait de la prendre comme dans un trébuchet. L'oiseau avait beau s'effarer, se débattre et faire dix fois le tour de sa cage, il laissait aux barreaux qui l'emprisonnaient sa plume, ses ongles et ses cris, sans trouver une issue pour s'envoler. Et cependant le piano faisait résonner ses accords, les coudes s'arrondissaient, les robes tournoyaient.

« M. Vaugenis m'a confessé ses perfidies, poursuivit le beau jeune homme, aussi impitoyable qu'amoureux et qui n'eût renoncé pour rien au monde à poursuivre les avantages que le hasard venait de lui assurer. Vous avez tout entendu et vous savez qui je suis. Vous savez aussi que je peux invoquer en ma faveur le vœu suprême de quelqu'un qui vous aimait beaucoup. Vous savez enfin que vous tenez dans vos mains le sort d'un homme... Je suis bien peu de chose, mais c'est quelque chose qu'un homme... Écoutez-moi, je ne demande pour ma récompense qu'un peu d'espoir. »

Était-il donc écrit que rien ni personne ne viendrait interrompre ce funeste entretien? Elle jeta un long regard de détresse à sa tante, assise à l'autre bout du salon. Mais Mme Cantarel ne s'occupait pas de sa nièce, elle s'entretenait avec un respectable vétéran de la magistrature qu'elle avait vu souvent chez son père. Elle se retrouvait en pays de connaissance, la joie de parler du passé avait triomphé de sa torpeur, elle causait avec animation, presque avec feu. Il y a des arbres dont la gelée a découronné la cime et qui ne laissent pas de reverdir par le pied; il y a des âmes desséchées au froid contact de la vie qui de temps à autre rajeunissent par le souvenir.

« Un peu d'espérance, continua M. Valport, est-ce trop demander? »

Elle eut la force de répondre :

« Impossible! impossible! »

Il changea de visage et dit :

« Vous voulez donc me rendre toute ma liberté?...

J'en ferai un usage que sans doute je regretterai moi-même. »

Ces mots pouvaient avoir deux sens; mais comme en les prononçant il avait jeté un regard de côté sur Lésin, dont on apercevait près de la cheminée la tête rousse et le dos cambré, elle frissonna de nouveau à la pensée que deux hommes iraient sur le terrain à cause d'elle, et sa gorge se serra.

« Dites : Peut-être! et je partirai content, poursuivit-il d'une voix à la fois insinuante et impérieuse... Oh! je vous en conjure, dites : Peut-être!

— Peut-être! » murmura-t-elle, la tête perdue, sans s'apercevoir de l'expression de triomphe et d'ivresse avec laquelle il la contemplait.

Quoiqu'elle eût parlé tout bas, son *peut-être* avait été entendu de M. Vaugenis, qui arrivait une seconde trop tard et dont les lèvres ébauchèrent un sourire ironique. Il venait lui annoncer que M. Cantarel se disposait à partir sans vouloir attendre le souper. Depuis qu'il n'était plus président de chambre, la principale affaire de M. Vaugenis était de chercher dans tous les incidents de la vie matière ou prétexte à un proverbe en un acte; c'est une occupation qui aide à se consoler facilement des chagrins des autres; il est moins facile de se consoler des siens. Pendant qu'il conduisait Jetta auprès de sa tante, qui venait de se lever, l'ex-président se disait : « Une femme qui arrive déterminée à dire non et qui dit oui ou presque oui, c'est un joli sujet. On pourrait intituler la pièce : *Souvent femme varie...* Non, il faudra trouver un titre plus piquant. »

Ce jour-là, M. Cantarel avait été aussi malheureux au whist qu'à l'hôtel des ventes; il avait perdu vingt louis, ce qui, joint à son faux Fragonard, mettait le comble à sa mauvaise humeur. En descendant l'escalier, il demanda à sa pupille si elle avait dansé, et sur sa réponse, il s'écria :

« Eh! parbleu, vous auriez craint de compromettre le salut de votre âme. »

XV

Les émotions de cette soirée avaient épuisé les forces de Mlle Maulabret. En sortant de chez M. Vaugenis, elle se sentait harassée, brisée, et, à peine eut-elle posé sa tête sur son oreiller, elle s'endormit d'un lourd sommeil. Pendant quelques heures, elle oublia tout. A son réveil, elle se souvint. Elle se mit sur son séant, et, ses cheveux épars sur ses épaules, elle enfouit son visage dans ses deux mains. Elle ressemblait à une Madeleine pénitente qui pleure ses péchés. Le sien était ce terrible *peut-être* qu'elle s'était laissé arracher. Au lieu de cette victoire dont elle se flattait et qu'elle avait promise à sa conscience, elle n'avait rapporté de la bataille que le commencement d'une défaite, et, malgré toutes les explications qu'elle lui donnait, sa conscience s'indignait. La place tenait encore, elle ne s'était pas rendue, mais l'assiégeant la cernait et d'avance faisait gloire de sa prochaine capitulation. Une volonté qui dit : Peut-être! arbore le drapeau blanc.

Heureusement, il y avait une armée de secours, et quelle armée! Il n'était pas trop tard, tout pouvait se

réparer. A peine fut-elle habillée, Jetta se rendit auprès de Mme Cantarel, et, avec autant d'insistance que s'il se fût agi d'une question de vie et de mort, elle la conjura de la conduire dans l'après-midi auprès de mère Amélie.

Elle ouvrit de grands yeux quand Mme Cantarel, avant de lui répondre, lui dit froidement :

« Il me semble, ma chère, que vous avez eu tantôt un entretien bien sérieux avec M. Valport... Mais je ne vous demande pas vos secrets, ajouta-t-elle. Puisque vous le désirez, je vous conduirai à votre hôpital, j'ai affaire dans le quartier, je vous laisserai à la porte, je reviendrai vous chercher au bout d'une heure, et nous n'en dirons rien à M. Cantarel. »

L'impatience de Mlle Maulabret compta les heures et les minutes; il lui semblait que cela n'arriverait jamais, et pourtant cela arriva : tout arrive. Oh! que le pavé de cette cour parut doux à ses pieds! et quelle fête ces vieilles murailles brique et pierre firent à ses yeux! En les contemplant, elle éprouva un soulagement qui annonçait une prochaine délivrance. « Quand je sortirai d'ici, se disait-elle, je ne serai plus la même, j'aurai le cœur libre et léger. C'est ici le lieu saint où l'on entend ces paroles victorieuses qui rassurent, qui guérissent, qui font rentrer dans l'ordre l'inquiétude des pensées et la vie tout entière. »

Elle voulut prendre par le grand escalier et traversa toute *sa salle*, comme elle l'appelait encore, cette salle qui n'avait jamais cessé d'être à elle. En y entrant, elle eut un chagrin; elle n'y reconnut per-

sonne, et personne ne la reconnut. Les hôpitaux sont des lieux de passage, les auberges de la maladie; elle vient s'y asseoir ou s'y coucher, et s'en va. Partout des visages nouveaux, partout des yeux indifférents qui ne se réchauffaient pas en la voyant. Les murailles elles-mêmes la regardaient d'un air sévère et semblaient dire : « Qui est cette inconnue? » Elle avait beau leur crier : « C'est moi, c'est sœur Marie! » elle ne parvenait pas à les persuader. Où était sa robe de laine blanche? où avait-elle égaré son tablier, qui, propre le matin, ne l'était jamais le soir? Elle avait des fleurs à son chapeau. Elle venait du monde, elle allait y retourner; le monde était son maître et elle portait sa livrée, et dans son cœur elle portait quelque chose de mystérieux et d'étrange, un rêve, une musique, qu'on ne vient pas promener dans les hôpitaux. Elle vit passer la novice qui l'avait remplacée et qui s'approcha d'une malade pour lui présenter un bouillon. Elle fut bien tentée de lui prendre la tasse des mains; mais les siennes étaient gantées, et ses gants avaient huit boutons.

Il se trouva cependant quelqu'un qui la reconnut. C'était l'interne, qui, son chapeau sur la tête, se disposait à sortir. Il s'arrêta en tressaillant, l'examina avec attention, et venant à elle :

« Ah! ma sœur!... »

Il se reprit aussitôt, et, s'étant découvert, il lui dit d'un air cérémonieux :

« Mademoiselle, excusez-moi... Vous venez sans doute pour voir la mère, vous la trouverez dans son cabinet. »

Elle l'y trouva, en effet, et la mère n'avait pas

changé. Les jours et les mois passaient sur elle sans toucher à son visage; elle n'avait jamais été jeune, elle ne devait pas vieillir; que peut le temps sur qui vit dans l'éternité? Pourquoi donc Mlle Maulabret, après avoir frappé à la porte et tourné précipitamment le loquet, demeura-t-elle un instant sur le seuil, immobile, confuse et craintive? Non, ce visage n'était pas celui qu'elle était venue chercher. Peut-être l'avait-elle transfiguré dans son admiration et dans son souvenir. Notre mémoire est une trompeuse; elle promène son estompe sur les contours des objets et des figures, elle les enveloppe d'une gaze légère qui en adoucit les couleurs et en sauve les crudités. Mlle Maulabret avait oublié que mère Amélie eût une figure si terrible et de grands yeux noirs, austères, implacables, que dévorait le zèle de la maison du Seigneur; était-il vraiment possible de leur parler sans trembler de certaines choses? Elle était arrivée résolue à tout dire, à ouvrir son cœur, à répandre son âme aux pieds de cette sainte, et elle se sentait envahie par une crainte qui la glaçait et la paralysait; sa gorge se serra, la parole expira sur ses lèvres. Quoique la mère à sa vue se fût levée en hâte, quoiqu'elle lui fît l'accueil le plus empressé et qu'elle lui tendît ses deux mains tout ouvertes, après avoir baisé avec dévotion, avec terreur ces mains de cire, Mlle Maulabret s'assit en face d'elle et garda le silence. Il fallut que la mère l'interrogeât :

« Je vous attendais, j'étais sûre que vous viendriez... Se sont-ils fait beaucoup tirer l'oreille pour vous le permettre?

— Non, ma mère. C'est Mme Cantarel elle-même qui m'a conduite jusqu'ici.

— Et ce dangereux marquis, qu'en faites-vous?

— Oh! n'en parlons plus... Ce n'est pas un danger.

— L'avez-vous refusé dans les termes que je vous avais prescrits?

— Je n'ai pas eu à faire usage de vos précieux conseils, on n'est pas revenu à la charge.

— Et on n'y reviendra pas?

— Selon toute apparence.

— A ce compte, ils ne vous ont pas beaucoup tourmentée?

— Non, ma mère; je n'ai à me plaindre de personne. »

La mère reprit après un silence :

« Savez-vous pourquoi ils vous ont amenée à Paris?... Ils se sont dit sans doute que c'est l'endroit où s'apprivoisent le plus facilement les consciences un peu farouches... Sans doute aussi, ajouta-t-elle, on vous conduit de fête en fête, de théâtre en théâtre. »

Il lui en coûta de prononcer ce dernier mot.

« Vous m'aviez recommandé, ma mère...

— Eh! oui, interrompit-elle, je vous ai engagée à user de complaisance à leur égard. Ces gens-là sont d'une mauvaise foi scandaleuse. Si vous aviez voulu vivre dans le monde en servante du Seigneur, ils auraient chicané peut-être sur les termes du testament. Les tribunaux nous auraient donné raison. Mais il vaut mieux éviter toute discussion publique à ce sujet. Certains journaux profiteraient d'une si belle occasion pour nous abreuver de calomnies... A propos,

j'aime à croire que du moins ils ne vous ont pas forcée de danser?

— Non, ma mère.

— Allons, tant mieux... Quelle épreuve pour une fille modeste, pour une enfant de Marie, que de se sentir dans les bras d'un homme! »

Jetta baissa les yeux.

« Non, pensait-elle, je ne me suis pas sentie dans les bras d'un homme; mais cet homme est là, dans mon cœur. »

Elle répondit :

« Plût à Dieu que le bal fût la seule tentation à laquelle on soit exposée dans le monde!

— Que parlez-vous des tentations? dit vivement mère Amélie. Vous m'écriviez de Combard qu'elles vous semblaient peu séduisantes et peu dangereuses.

— Il est vrai, répondit-elle avec embarras, mais depuis que je suis à Paris... Il y a dans l'air qu'on y respire quelque chose qui amollit le cœur, qui énerve la volonté... Oh! le danger n'est pas pressant, continua-t-elle, effrayée du regard que venait de lui jeter la mère; mais j'ai des langueurs, des tristesses, et je suis venue me retremper, me fortifier auprès de vous... Parlez, dites-moi ce que je dois faire dans les heures où je me sens moins ferme, moins résolue, moins attachée à ma vocation.

— Rappelez-vous sans cesse, répliqua la mère d'un ton d'autorité, que vous avez prononcé mentalement vos vœux, et répétez-les à demi-voix et à genoux. C'est d'abord le vœu d'obéissance, par lequel vous avez fait à Dieu le sacrifice de votre volonté propre,

et, comme l'obéissance s'étend sur tout le détail de la vie, ce sacrifice est l'holocauste parfait. Vous ne pouvez plus disposer de vous; dispose-t-on d'un dépôt? C'est ensuite le vœu de pauvreté, qui consiste à renoncer à la jouissance de tout ce que nous possédons et qui comprend aussi l'appauvrissement volontaire du cœur. L'Église nous commande de nous dépouiller de tout, et non seulement de nos biens, mais de notre attachement pour les créatures.

— Cependant, ma mère, vous aimez les créatures, dit Jetta d'une voix hésitante, puisque vous vous consacrez tout entière au soin des malades et des infirmes. » Elle ajouta : « Serait-il possible de ne pas aimer beaucoup quelqu'un qu'on aurait soigné et guéri?

— Dans ces tristes maisons où il nous est interdit de nous occuper des âmes, répliqua-t-elle d'un ton amer, nous devons envisager les soins que nous rendons aux corps comme un ouvrage que Dieu nous confie, comme une mortification qu'il nous impose et un moyen que sa grâce nous accorde pour travailler à notre salut... Le troisième vœu, poursuivit-elle, est, comme vous le savez, le vœu de chasteté, qui nous soumet à une double obligation. La première est de renoncer au mariage, la seconde d'avoir pour ce que le monde appelle l'amour tout le mépris et toute l'horreur qu'il mérite d'inspirer.

— Qu'est-ce que l'amour? murmura Jetta en baissant de nouveau les yeux.

— C'est la révolte de la chair et des sens, répondit-elle avec une sorte d'emportement, c'est le feu de la

concupiscence, c'est la recherche des plaisirs charnels qui sont le partage des animaux, c'est le désir immonde et le péché impur. »

Si Mlle Maulabret, égarée au milieu des forêts du nouveau monde, en avait été réduite à demander son chemin à un Peau-Rouge, et que ce Peau-Rouge eût répondu à ses pressantes questions en huron ou en sioux, son embarras eût été extrême; mais au trouble de son esprit ne se seraient pas jointes cette douloureuse confusion du cœur, cette honte secrète qui en ce moment mettait comme une stupeur dans ses yeux et faisait perler sur ses tempes des gouttes froides. Le péché impur! ce mot effroyable, qui alarmait sa pudeur, n'éclairait point son intelligence. Depuis l'instant où elle s'était écriée dans son entretien avec un ancien président de chambre : « Ce serait une belle œuvre, mais il faudrait qu'elle l'aimât! » elle avait beaucoup médité sur les mystères de cette vie. Elle avait conclu que la vocation préférable entre toutes et la plus agréable à Dieu était celle de la vierge qui se consacre au service des souffrants ou des affamés; cette vocation, sa conscience l'avait librement choisie, et sa conscience entendait demeurer fidèle aux muets engagements qu'elle avait pris. Mais elle avait décidé aussi que tout état, toute condition a sa sainteté. Il lui avait paru qu'aimer un homme, c'est lui donner son âme et son corps, son corps et son âme, pour obtenir de lui en retour une part de sa volonté et son cœur tout entier. Ce cœur, s'était-elle dit, est une proie toujours disputée, ce n'est pas assez de l'avoir conquis, il faut le garder

et le défendre contre les ennemis du dedans et du dehors, contre les entreprises de la passion et contre les jalousies du monde, qui rôde sans cesse autour des bonheurs cachés comme un lion dévorant autour d'une bergerie. Il lui paraissait encore que cette lutte incessante demandait beaucoup de vigilance, beaucoup de sacrifices, une tendresse toujours attentive et toujours complaisante, mais que la victoire avait des douceurs infinies, et qu'ainsi il y avait des délices dans ces souffrances, des souffrances dans ces délices, et que si aux unes comme aux autres on peut mêler la musique de Beethoven, il est permis aussi d'y mêler le Dieu du ciel et de la terre, qui a créé les corps comme les âmes. En un mot, elle considérait l'amour comme une rose sacrée qu'il faut cueillir sur une croix, et, à vrai dire, sans qu'elle le sût, c'était moins d'un homme que de l'amour qu'elle était amoureuse... Le péché impur!.. On jetait de la boue, de la fange sur sa vision. Elle baissa la tête et tomba dans une triste rêverie.

Et cependant la mère parlait toujours. Son sujet l'inspirait, et son éloquence jaillissait à flots pressés, comme un torrent qui rompt sa digue. Elle représentait à Jetta que, avant d'être commis en action, le péché impur est souvent perpétré d'avance dans le cœur. Elle s'efforçait de la prémunir contre l'immodestie des regards trop libres, contre les curiosités criminelles des yeux qui cherchent à pénétrer ce que cache le vêtement, contre la friandise des oreilles avides à se repaître de paroles suspectes, contre les familiarités déplacées, les jeux de main, les sourires lascifs

et le frisson des attouchements, et surtout contre les imaginations amoureusement caressées qui laissent dans l'âme une souillure, contre les souvenirs corrupteurs dont on boit goutte à goutte le poison, contre les ruses du serpent, qui recourt à tous les artifices pour attenter à la vertu angélique et dérober au Roi des rois ses sujets et ses brebis.

Ainsi récitait fiévreusement sa leçon cette sainte dont le visage n'avait jamais été caressé par le regard d'un homme, sur laquelle aucun homme n'avait laissé se poser son désir. Elle avait donné au Roi des rois la virginité de ses sens et le veuvage de son âme; il trouvait en elle une épouse mal gracieuse, ombrageuse, acariâtre, mais toujours attentive, toujours fidèle et infiniment respectable.

Elle regardait Jetta, qui ne la regardait pas. Une inquiétude la prit, mêlée de colère. Elle lui dit :

« Mademoiselle Maulabret, pensez souvent à votre mère ! Encore un coup, vous n'aurez jamais assez de scrupules. »

Jetta tressaillit, mais ne répondit point.

« Entendez-moi bien : ce que je crains pour vous, ce ne sont pas les mauvais procédés de ceux avec qui vous vivez ou que vous rencontrez dans les fêtes, dans les théâtres, dans tous les temples qu'on a élevés à Satan sur cette terre; je redoute davantage pour votre faiblesse leurs attentions et leurs prévenances. Je vous crois incapable de plier sous une menace; mais je vous crois trop sensible au doux parler, aux caresses et aux flatteries. »

Elle continuait de la regarder fixement, et elle se

sentit comme offensée, dans son esprit macéré et dans sa chair mortifiée, par la fraîcheur délicieuse de ce visage, dont une toilette simple, mais exquise, faisait valoir toutes les grâces.

« Croyez-moi, mademoiselle, quand vous retournerez à Combard, cassez votre miroir, dit-elle avec une aigre véhémence. Qu'est-ce que la beauté? La fleur des champs qui se fane et qui tombe... Un homme qui sans doute a mérité d'être puni de Dieu, parce qu'il a odieusement calomnié les jésuites, mais qui peut-être a obtenu sa grâce pour avoir passé sa vie à haïr la vie et le monde, cet homme a dit : « Si belle qu'ait été la comédie, la fin est sanglante, on jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Le silence prolongé de Jetta l'irritait; son doute se changea en certitude. Il lui parut prouvé qu'il s'était passé ou qu'il se préparait quelque chose, que ce cœur lui cachait un secret. D'une voix menaçante, elle s'écria :

« Moi qui ai toujours répondu de vous, moi qui en réponds aux hommes dans mes entretiens et à Dieu dans mes prières, si j'osais, si je pouvais croire ou supposer!....

— Ah! ma mère! ma mère!.. » dit Jetta avec un geste d'effroi qu'elle prit pour un signe de dénégation.

Elle se rassura à moitié, se reprocha d'avoir été trop dure, trop véhémente. Elle s'interrogea pour découvrir si à son zèle pour la sainte cause il ne s'était pas mêlé à son insu quelque retour sur elle-même,

quelque aigreur d'amour-propre ou d'intérêt personnel. Selon son habitude, elle fit un signe de croix rapide et furtif pour éloigner le tentateur.

« J'en étais certaine, reprit-elle d'un ton radouci, il ne s'est rien passé, et vraiment je suis trop soupçonneuse et trop sévère... On ne traverse pas impunément le monde, mon enfant; vous avez, comme vous le disiez, des langueurs, des sécheresses spirituelles. Ne vous en alarmez pas trop; Dieu, qui vous éprouve, vous viendra sûrement en aide. Peut-être étiez-vous trop confiante en vous-même; il a voulu vous avertir... Ah! vous avez bien fait de venir ici; j'ose croire que cette visite ne sera pas inutile à votre âme. On ne saurait se défendre de trop loin contre cette brûlure dont parle l'Apôtre. On secoue bien vite de sa robe un charbon allumé avant même d'en avoir senti la chaleur; il n'y a que les fous qui attendent l'incendie. »

En ce moment, on vint lui annoncer que Mme Cantarel était en bas et réclamait sa nièce.

« Comme leur avarice mesure le temps que vous me donnez! dit-elle en plissant ses lèvres humblement superbes. Mais l'espérance du méchant sera trompée. »

Puis elle entoura un instant de ses bras la taille de Jetta, qui venait de se lever et qui, touchée de ce témoignage d'affection inusité, extraordinaire, murmura en lui baisant de nouveau les mains :

« Merci, ma mère!... Je suis heureuse de vous avoir revue. »

Mère Am élie voulut la reconduire jusqu'au bout de

la salle. Elle fit une génuflexion en passant devant l'image de la sainte Vierge et dit tout bas :

« Le plus sûr moyen de conserver sa chasteté est une grande dévotion à Marie immaculée, reine et protectrice des vierges. »

Jetta leva les yeux sur la sainte Vierge et ne la reconnut pas. Celle qu'on voyait autrefois au même endroit, sur la même console, tenait un enfant dans ses bras. On l'avait remplacée par une autre qui semblait oublier que ses entrailles avaient enfanté et donné un Dieu aux hommes. Couronnée d'étoiles, vêtue d'un manteau d'azur et d'une robe blanche brodée d'or, croisant ses deux mains sur son cœur virginal, elle avait l'air de proposer à l'univers sa propre divinité.

Quand Jetta fut montée en voiture, Mme Cantarel lui demanda des nouvelles de mère Amélie. Elle répondit d'un air distrait, d'un ton bref, puis elle retomba dans ses pensées et dans son silence. Hélas! de cet hôpital où elle s'était flattée d'interroger Dieu lui-même, elle ne rapportait pas l'une de ces paroles victorieuses qui rassurent et qui guérissent. Certains mots qu'elle y avait entendus la poursuivaient, l'obsédaient comme un mauvais rêve, la tourmentaient sans la convaincre. Par intervalles, toutefois, elle secouait machinalement sa robe pour en faire tomber un charbon, mais il n'en tombait rien. Toujours froide et toujours perspicace, Mme Cantarel respectait son triste recueillement. Le coupé venait d'atteindre la rue de Rivoli, lorsqu'elle se prit à dire :

« Voyez-vous, ma chère, il ne faut consulter per-

sonne; le mieux est de régler ses petites affaires avec soi-même. Du reste, vous allez avoir du loisir pour y rêver. M. Cantarel, que nous avons privé trop longtemps de Mme de Moisieux, m'a prévenue ce matin qu'il entendait retourner à Combard dès demain. »

Mlle Maulabret ne put réprimer un mouvement de joie. Combard était un endroit dont on pouvait faire le tour sans y rencontrer M. Albert Valport; encore fallait-il avoir la précaution de ne pas l'y emporter avec soi.

XVI

A quelques jours de là, Mme de Moisieux reçut une visite qui changea le cours de ses idées et bouleversa *tous* ses plans. Elle était seule un matin dans son petit salon, occupée à relire, la plume à la main, une grande lettre que venait de lui adresser un banquier de Londres avec qui elle entretenait une correspondance assez active. M. Cantarel ne s'en doutait pas, quoiqu'il eût acquis à la sueur de son front le droit de tout savoir; mais, si une femme peut dire beaucoup de choses à son confident, elle ne lui dit jamais tout. La lettre que la marquise venait de recevoir était bourrée de chiffres, qu'elle relevait un à un pour les reporter avec une extrême attention dans un petit carnet relié en maroquin rouge. Les chiffres ne lui avaient jamais fait peur; ceux-ci lui paraissaient non seulement intéressants, mais fort satisfaisants. Elle en fit l'addition; cette addition lui plut.

Il n'est pas de bonheur complet. Lorsqu'elle eut serré le pli précieux et le carnet dans un secrétaire en bois de rose dont elle n'avait jamais permis à per-

sonne de scruter les obscures profondeurs, elle revint s'asseoir sur son canapé, et pendant quelques instants elle regarda ses ongles d'un air soucieux. Elle pensait à une conversation qu'elle avait eue la veille avec son fils, qui était revenu de Paris tout échauffé de sa découverte et s'écriant : « Je tiens le lièvre par les deux oreilles. » Sa métaphore n'était pas heureuse ; M. Valport ressemblait fort peu à un lièvre, il avait les oreilles courtes, et on ne l'avait jamais vu courir à toutes jambes pour échapper à un chasseur. Quelque insistance qu'eût apportée Lésin dans ses affirmations, si concluantes que fussent les preuves qu'il alléguait, cet homme convaincu n'était pas parvenu à convaincre sa mère, qui lui avait déclaré tout net une fois de plus qu'il n'avait pas le sens commun. Cependant on n'a pas besoin d'être convaincu pour être inquiet ; la marquise se disait en ce moment :

« Si cela était vrai, ce serait grave... Mais cela n'est pas vrai. »

Elle était plongée dans cette méditation, lorsque Lara entra comme un coup de vent, fâcheuse habitude dont elle ne pouvait le corriger, et lui présenta la carte d'un inconnu, lequel demandait à lui parler et s'appelait M. Félix Mongiron. Ce nom, je ne sais pourquoi, ne lui revint pas ; elle s'imagina que M. Mongiron était un voyageur de commerce qui venait lui offrir ses services. Cependant, après un instant d'hésitation, elle consentit à le recevoir, et elle vit paraître une figure qui piqua sur-le-champ sa curiosité. C'était un petit homme roux, à la mine futée, chafouine, à l'œil luisant et fureteur, au visage très pointu, dont le

nez aussi tranchant qu'un rasoir était surmonté d'une loupe ombragée de quelques poils follets. Vêtu de noir, ganté de frais, il se présenta d'une façon à la fois dégagée, hardie et fort révérencieuse. Il fit en entrant un profond salut, puis il traversa le salon à petits pas pressés, et n'attendit point pour s'asseoir qu'on lui offrît une chaise. Il attira à lui un fauteuil; mais, avant de s'y installer, il fit de nouveau à la marquise une grande courbette, accompagnée d'une sorte de génuflexion. On eût dit qu'il la prenait pour un autel. Après quoi il la remercia avec un sourire agréable de la faveur qu'elle daignait lui faire en l'admettant auprès d'elle. Il avait une petite voix nasillarde, susurrante, qui ne laissait pas de couler et dont les inflexions étaient onctueuses, presque suaves. La marquise regardait ce personnage avec saisissement; elle trouvait en lui des contrastes singuliers; il lui faisait l'effet d'un renard doucereux, d'un renard enduit de miel.

« Il n'aura pas son compte, pensait-elle, il n'y a pas ici de poule à croquer. »

Et, après l'avoir examiné une fois encore, elle décida que ce petit homme était quelque agent d'affaires, qui en avait une à lui proposer.

Elle avait raison, et pourtant elle se trompait. Les affaires dont M. Mongiron s'occupait étaient d'un genre tout particulier, celle qu'il venait lui proposer n'était point ce qu'elle imaginait. Il avait eu dans sa vie un grand chagrin dont il était entièrement consolé. Après une première jeunesse passée en pleine bohème, il avait rêvé de devenir avocat; son nasille-

ment et la faiblesse de sa poitrine l'y avaient fait renoncer. Heureusement, il avait découvert que, si au palais on est obligé de donner de la voix, il est d'autres métiers aussi fructueux que celui d'avocat, et qu'on peut gagner honorablement son pain en parlant bas, très bas. L'agence un peu mystérieuse qu'il avait fondée lui rapportait beaucoup : sa clientèle, qui se recrutait dans le meilleur monde, ne l'estimait guère, mais le payait bien. Il était parvenu à se passer de l'estime; la marque des sages est de savoir s'imposer gaîment des privations. Il se sentait utile et même nécessaire, cela lui suffisait, et vraiment, si les Mongiron n'existaient pas, les honnêtes gens se trouveraient souvent dans de cruels embarras. Un poète grec a dit qu'il ne faut pas gouverner pour les coquins, mais qu'il est bien difficile de gouverner sans eux. Si pures que soient leurs intentions, si nobles que soient leurs visées, les honnêtes gens qui aspirent à gouverner ne sauraient arriver à leurs fins sans employer parfois de vilains petits moyens. C'est pour eux une douloureuse nécessité, car ils n'aiment pas à salir leurs doigts et leur conscience; mais quoi! la vie est ainsi faite. Leur seule ressource est de pécher par procuration. Quand on a des scrupules, on recourt aux bons offices de ceux qui n'en ont point. On fait venir Mongiron, on lui expose le cas; est-il besoin de lui en dire bien long? il ne serait pas Mongiron s'il ne comprenait pas à demi-mot. On lui donne carte blanche et on lui interdit de rendre ses comptes; on entend demeurer dans une sainte ignorance, dans l'innocence du baptême. Si d'aventure Mongiron est

maladroit, s'il se découvre, s'il se laisse prendre, on le désavoue; mais le plus souvent Mongiron est adroit, il réussit, et en définitive la bonne cause, la vertu, la sainteté, Dieu lui-même, s'en trouvent bien.

Mme de Moisieux avait trop de coup d'œil pour ne pas démêler bien vite que M. Mongiron était un agent d'affaires d'un genre particulier. Si son museau pointu annonçait une conscience que ses scrupules ne gênaient guère et un renard d'assez mauvaise vie, la gravité de ses manières révélait l'importance des intérêts dont il était chargé. Sur les lèvres tortueuses de cet ouvrier peu délicat de la bonne cause, on voyait passer tour à tour des sourires noirs, qui étaient propres à Mongiron, que personne ne lui avait jamais appris, et des sourires bénins, empruntés par lui à des gens pleins d'onction auxquels il se frottait. L'expression changeante de ses yeux témoignait également que, si petit qu'il fût, il y avait deux hommes dans ce petit homme, l'un créé de toutes pièces par la nature, l'autre un peu artificiel et incomplet, comme tout ce que produit l'industrie humaine. Après avoir attaché sur la marquise un regard presque effronté, il fit le plongeon; il aspirait à s'anéantir, à disparaître. Puis, s'étant renversé dans son fauteuil, tandis que ses deux mains faisaient tourner en rond son chapeau de soie d'une irréprochable fraîcheur, il lorgna amoureusement le plafond, au travers duquel il apercevait, sans doute, les hiérarchies célestes. Le ciel était pour lui un pays de connaissance; il y était bien vu, il y avait des amis, des patrons, de puissants protecteurs; il s'y trouvait comme chez lui.

« Madame la marquise, dit-il en la regardant d'un œil doux, vous êtes une femme si distinguée, si intelligente, que je me flatte de vous faire comprendre sans beaucoup d'explications l'importante affaire qui m'amène auprès de vous. J'ose croire que nous nous entendrons facilement et que nous nous quitterons satisfaits l'un de l'autre. »

Il fit une pause pour lui laisser le temps de se recueillir et de le questionner. Comme elle ne disait mot, il reprit :

« Je vais droit au fait, madame la marquise ; c'est mon habitude. Le motif de ma visite est le désir qui m'est venu de causer avec vous d'une jeune fille charmante, qu'un heureux concours de circonstances a amenée dans votre voisinage et avec laquelle vous entretenez des relations fort suivies. Je sais que personne n'est plus à même que vous de lire dans son cœur et d'exercer quelque influence sur ses sentiments et sur sa conduite ; car vous passez, madame la marquise, pour une femme aussi adroite que clairvoyante, et je sais... »

Elle l'interrompit en lui disant avec hauteur :

« Vous vous méprenez, monsieur, et vous avez tort de croire...

— Ah ! madame, interrompit-il à son tour, nous ne croyons pas, nous savons. »

Elle quitta son air de hautaine indolence. Elle venait de comprendre à peu près quel était cet animal singulier qui disait tantôt *je* et tantôt *nous*. Il lui parut qu'il avait plus d'étoffe et plus de surface qu'elle ne l'avait pensé d'abord, que sa voix nasillarde

méritait qu'on l'écoutât; sa loupe même lui sembla un objet intéressant, il y avait quelque chose derrière. Bref, elle devinait confusément l'importance du personnage, elle reconnaissait en lui l'ambassadeur d'une grande et vénérable puissance de ce monde. Les plus saintes ambitions ont leurs dessous, et ce qu'il y a dessous, c'est souvent Mongiron. Elle le regarda avec un sourire entre figue et raisin, car elle ne désarmait pas encore. Puis elle fit un geste qui voulait dire : « Continuez. »

« Cette jeune fille charmante, continua-t-il, nous est chère à plus d'un titre, et nous la considérons comme nous appartenant. Malheureusement nous avons des rivaux, on nous la dispute. Peut-être ignorez-vous qu'il y a trois jours elle a rendu visite à une respectable religieuse, qui est sa tante, et que cette visite a laissé à cette sainte femme une fâcheuse impression. Elle a cru deviner qu'il se passait quelque chose d'inquiétant dans ce jeune cœur... Madame, on veut nous prendre Mlle Maulabret et nous voulons la garder; voilà toute l'affaire. »

Il fit encore une pause; mais Mme de Moisieux ne sonna mot. Elle se défiait, et elle attendait.

« J'ai toujours aimé à jouer cartes sur table, dit-il d'un ton plus vif, plus dégourdi. Je sais... nous savons que vous avez, vous aussi, madame, des desseins sur Mlle Maulabret... Oh ! ne vous en défendez pas, nous le tenons de Mlle Maulabret elle-même... Eh ! madame la marquise, nous n'avons garde de vous en vouloir. Que ne pardonnerait-on pas à une mère qui tient beaucoup à marier son fils et dont le fils est difficile

à marier? Mais, si louable que soit votre projet et si habile que vous soyez, avouez que le succès vous paraît fort incertain... Eh bien, les maigres espérances que vous pouvez avoir, nous consentons à vous les acheter. Donnant donnant, madame, et je ne serais pas ici si je n'avais rien à vous offrir. Nous connaissons une héritière dont la famille (une bonne famille bourgeoise) est entièrement dans notre dépendance... Nous aimons mieux vous avoir pour alliée que pour ennemie. Assurez-nous votre alliance, madame, et l'héritière est à vous. Nous l'avons déjà promise à quelqu'un, nous vous donnons la préférence. »

A ces mots, il ouvrit vivement sa main droite, que jusqu'alors il avait tenue fermée; l'héritière était dedans. La marquise la vit distinctement, et le cœur lui bondit de joie; mais on ne saurait prendre trop de précautions.

« Quelque confiance que vous m'inspiriez, monsieur, dit-elle d'un ton bref, j'ai entendu dire qu'un ambassadeur avait toujours soin de se munir de lettres de créance, et je regrette... »

Il ne lui laissa pas le temps d'achever. Il tira prestement de sa poche un portefeuille sur la couverture duquel on voyait un grand œil, brodé en perles, qui représentait la Providence, et de ce portefeuille il tira une lettre qu'il tendit à la marquise en s'inclinant jusqu'à terre. Cette lettre courte, mais éloquente, était ainsi conçue :

« En présentant mes compliments respectueux à Mme la marquise de Moisieux, je la prie de faire bon

accueil à M. Félix Mongiron et de croire tout ce qu'il lui dira. »

Ce peu de lignes était signé de deux prénoms reliés par un tiret; c'étaient ceux d'un ex-grand-vicaire, dont M. de Moisieux, par son active intervention, avait fait un évêque, et qui se distinguait parmi tous les prélats de France par l'ardeur quelquefois indiscrète de son zèle. Entièrement rassurée, la marquise s'abandonna à sa joie. Elle regarda en souriant M. Mongiron, comme on sourit à un compère.

« Convenez qu'elle est bossue, lui dit-elle.

— Ah! madame! s'écria-t-il d'un ton indigné, me croyez-vous capable de vous offrir une bossue? Si par hasard il y avait quelque déviation dans sa taille, l'orthopédie y mettrait bientôt bon ordre; vous savez quels progrès a faits de nos jours ce bel art... Mais il n'en est rien. Mon Dieu! je ne vous dirai pas que ce soit un miracle de beauté.

— Je la vois d'ici, elle est affreuse, dit-elle en riant de bon cœur. Et la dot?

— Nous tâcherons d'obtenir le million et demi... Quand je vous disais, madame, que nous nous quitterions satisfaits l'un de l'autre.

— Et qu'attendez-vous de moi? demanda-t-elle vivement.

— On vous a remis ma carte, répondit-il en brossant son chapeau avec le parement de son frac. Vous y trouverez mon adresse, et j'ose espérer qu'avant peu nous recevrons de vous quelque avis utile. »

A quoi elle répliqua : « Je ne sais rien encore. »

Ils gardèrent quelques instants le silence; ils se de-

mandaient l'un et l'autre s'ils avaient encore quelque chose à se dire. Ce fut Mme de Moisieux qui rouvrit l'entretien :

« Vous voulez donc me brouiller avec mon voisin?... Restituer sa pupille à l'Église! c'est un crime qu'il ne me pardonnera jamais. »

A ces mots, M. Mongiron redevint tout à fait Mongiron. Il darda sur la marquise un regard fort expressif qui pétillait de malice effrontée, et ce fut avec l'accent de la pure nature qu'il lui répondit :

« Je le crois capable de tout vous pardonner, madame, mais sous condition, et peut-être demanderait-il un peu plus que vous n'êtes disposée à lui accorder... Eh! vraiment! c'est un homme assez étrange et de forte conviction que votre voisin. Il est persuadé de la meilleure foi du monde qu'en s'efforçant de vous plaire il travaille pour son pays, et que les affaires de l'État se porteront à merveille, que la république sera définitivement fondée, que la France reprendra son rang parmi les nations le jour où M. Cantarel aura obtenu les précieuses faveurs de la plus charmante des marquises. »

Là-dessus, il rentra sa tête dans ses épaules, une fois encore il s'anéantit. Mme de Moisieux avait envie de se fâcher. Elle était partagée entre l'admiration qu'elle ressentait pour son beau génie et l'irritation que lui causaient les impertinences dont il l'assaisonnait. Mais aux impertinences il mêlait les plongeons. Se fâche-t-on contre un homme qui plonge? Au surplus, elle était obligée de reconnaître qu'il était bien informé, qu'avant de traiter une question

il se donnait la peine de l'étudier consciencieusement.

« Vous savez donc tout ? » dit-elle.

Il composa aussitôt son visage, leva les yeux au plafond, lorgna de nouveau les hiérarchies célestes, et répliqua d'un ton pénétré :

« Nous savons beaucoup de choses, madame, mais Dieu seul sait tout. »

Puis se refourrant dans sa peau de renard, où il se trouvait bien :

« Vous auriez tort de vous brouiller avec M. Cantarel. Nous avons appris de bonne source qu'il s'occupe activement de rouvrir à monsieur votre fils la porte des affaires étrangères ; c'est une entreprise que nous voyons de bon œil. Hélas ! dans les temps déplorables où nous vivons, certaines régions nous sont fermées, et nous avons beaucoup de peine à nous y ménager des intelligences... Vous me direz peut-être que monsieur votre fils n'est qu'un pion. Ah ! madame, il ne faut pas mépriser les pions. Richelieu et tous les grands politiques savaient s'en servir... Non, ne vous brouillez pas avec M. Cantarel. Gardez-vous de lui apprendre que M. Mongiron a eu l'honneur de vous approcher et que son éloquence a produit quelque effet sur votre esprit. Ne lui donnez aucun éclaircissement. La suprême habileté d'une femme est d'employer un pauvre homme à ses fins, sans lui rien expliquer... Il y avait jadis près de Saint-Pétersbourg une statue devant laquelle un factionnaire montait la garde. On transporta ailleurs la statue, mais on oublia d'enlever la guérite et de relever le factionnaire. Il y est encore... Cette comparaison

me semble exprimer assez nettement la situation que vous allez faire à M. Cantarel, à moins que vous ne préfériez que je le compare à un cheval qui, les yeux bandés, fait tourner la roue d'un puits... Le bandeau, au dire des poètes, a toujours été l'un des attributs de l'amour... Ah! madame, tromper monsieur votre fils en affectant de le servir dans ses amours, tromper M. Cantarel en lui persuadant que vous faites campagne avec lui contre l'armée noire, tromper Mlle Maulabret en sollicitant adroitement ses confidences, tromper tout le monde à la fois, voilà, ce me semble, une partie intéressante à jouer et tout à fait digne de la souplesse bien connue de votre esprit. »

Mme de Moisieux grillait du désir de souffleter M. Mongiron, les mains lui démangeaient, et pourtant elle l'écoutait sans sourciller. L'amour de l'art était plus fort que son dépit.

Il s'était remis à brosser son chapeau. L'instant d'après, il se leva en disant :

« Voyons, madame la marquise, quand nous donnerez-vous des nouvelles de Mlle Maulabret?

— Chut! repartit Mme de Moisieux... C'est elle. »

La marquise avait l'ouïe fine, elle venait d'entendre dans le vestibule le frôlement d'une robe de soie. La porte s'ouvrit, Mlle Maulabret parut.

Elle revenait du village, où elle était allée voir une coquetière qui avait eu une pneumonie et qui était encore fort dolente. Accompagnée de l'un des domestiques du château, elle lui avait porté un panier de vin de Saint-Julien. Elle s'était oubliée auprès de cette convalescente, qui lui avait raconté non seule-

ment sa pneumonie, mais ses tracas domestiques, les paresses de son mari, l'inconduite de son fils, les coûteuses fantaisies de ses filles. Tout en l'écoutant, Jetta s'était avisée que la pièce où elle se trouvait était d'une propreté douteuse. S'armant d'une époussette, elle s'était mise à balayer un plancher qui en avait grand besoin. Cet exercice lui fit du bien. Il lui semblait qu'avec cette poussière elle balayait des soucis, des chagrins, des espérances coupables, des rêves criminels, dont elle était tourmentée, et qu'elle nettoyait tout à la fois la chambre d'une malade et l'âme d'une sœur blanche. Lorsqu'elle sortit de chez la coquetière, elle éprouva une sensation d'allégement, de bien-être. Il lui parut qu'elle était plus forte et comme maîtresse de son cœur, elle se sentait capable de tenir tête aux événements. Depuis son retour de Paris, elle n'avait pas mis les pieds au chalet, de crainte d'y rencontrer Lésin. Il arriva qu'en ce moment elle l'aperçut de loin sur la route, conférant avec un cocher devant la porte du *Cheval blanc*. Elle se flatta qu'il ne la voyait point et jugea que l'occasion était bonne pour s'acquitter de la visite qu'elle devait à Mme de Moisieux et qu'elle ne pouvait différer davantage. Elle se mit en chemin. Lara, selon son habitude, lui assura que sa maîtresse était seule; mais, en traversant le vestibule, elle eut la surprise d'entendre une voix inconnue qui prononçait son nom. Du reste, n'eût-elle rien entendu, elle aurait deviné facilement, à l'air déconcerté de M. Mongiron et de la marquise, qu'ils étaient occupés à parler d'elle. Il y a toujours, en pareille circonstance, un premier moment

d'embarras que les plus habiles ne peuvent sauver.

Cependant M. Mongiron recouvra bientôt son aplomb.

« Oui, madame la marquise, croyez-moi, dit-il, vendez vos gaz de Paris. Au prix où ils sont, ce n'est plus que du quatre et demi, et c'est trop peu pour une valeur industrielle. Serviteur, mesdames ! »

Et il disparut. Il était sorti d'une trappe, il y rentrait.

« Soyez la bienvenue, ma charmante ! s'écria Mme de Moisieux en embrassant Jetta avec une tendresse presque amoureuse. Vous arrivez fort à propos pour me délivrer d'un fâcheux. Ne lui en déplaise, je ne vendrai pas mes gaz. D'ailleurs j'en ai si peu !.. Mais savez-vous que vous êtes plus jolie que jamais? Asseyez-vous bien vite et contez-moi Paris, vos fêtes, vos succès mondains, le triomphe de vos toilettes, car enfin j'y suis pour quelque chose. Ah ! je ne puis vous dire combien vous m'avez manqué pendant ces six semaines. J'en étais réduite à faire des patiences. Le fait est que vous êtes devenue pour moi un objet de première nécessité et que je me suis ennuyée à mourir. »

Cela était faux, elle ne s'était pas ennuyée un instant, Lara pouvait en témoigner.

Elle adressa à Jetta beaucoup de questions indifférentes, sans écouter les réponses. Elle pensait à M. Mongiron, à ce petit homme qui, tour à tour, tenait dans le monde tant et si peu de place, à ce petit homme qui était si petit quand il disait *je*, qui était immense quand il disait *nous*. Elle pensait aussi qu'il était fort avisé et qu'il ne s'était point trompé en lui

déclarant qu'elle avait une partie intéressante à jouer. Elle se promettait de jouer serré et de gagner.

Cependant Lésin, tout en conférant avec un cocher, avait vu du coin de l'œil Mlle Maulabret sortir de chez la coquetière. Sans qu'elle s'en doutât, il l'avait suivie. Elle eut le chagrin de le voir entrer. Mais elle n'avait pas à craindre qu'il l'obsédât de ses empressements. Il la salua froidement du bout du menton, alla s'asseoir devant la cheminée. Les pieds allongés sur les chenets, il déchira la bande d'un journal, le déplia et se mit à le lire sans prononcer un seul mot. Cinq minutes s'étaient écoulées lorsqu'il rompit tout à coup son morne silence pour s'écrier :

« Quelle nouvelle! quel événement! Cela doit faire du bruit sur le boulevard... Figurez-vous qu'Albert Valport est allé hier se promener au bois, que son cheval s'est emporté, s'est abattu et que le cavalier a été tué du coup. »

Mlle Maulabret devint horriblement pâle. Un nuage s'amassa sur ses yeux, et la nuit se fit dans sa tête. Elle s'apercevait pourtant qu'il y avait devant elle, de l'autre côté d'une table ovale, une marquise qui la regardait fixement. Puis il lui parut qu'il y en avait deux, puis elle en vit trois, puis dix, après quoi elle ne vit plus rien et elle s'affaissa lourdement sur sa chaise.

« Vos moyens sont aussi délicats qu'ingénieux, cria la marquise à son fils.

— Mais, maman, vous ne vouliez pas me croire. Je vous prie, qui de nous deux avait raison?... Quand je vous disais que je connais les femmes!

— Vous n'êtes et ne serez jamais qu'un sot, » lui répliqua-t-elle sans colère.

Elle désapprouvait le moyen, mais après tout il n'était pas si mauvais, puisqu'elle avait appris ce qu'elle désirait savoir. Elle courut dans la pièce voisine pour y chercher un flacon de sels. Lésin profita de son absence pour s'approcher de Jetta évanouie. Il la contemplait avec des yeux de convoitise et de rage. Il se pencha sur elle, il aurait voulu l'embrasser et l'étrangler, l'étrangler et l'embrasser; ce qui le retint peut-être, c'est qu'il ne savait par quoi commencer. Une idée lui vint, qui lui parut sublime : « Oh! si maman voulait!... »

« Vous êtes encore ici? lui dit la marquise qui rentrait avec son flacon. Je n'entends pas qu'elle vous retrouve à son réveil. »

Il partit en secouant ses grosses épaules et en emportant son idée. Les sels de Mme de Moisieux étaient énergiques. Jetta ne tarda pas à se ranimer, elle remua les mains, la tête. Elle entendit une voix qui criait :

« Rassurez-vous, ma toute belle, il est vivant, très vivant. »

Elle rouvrit les yeux, elle regarda la marquise comme on regarde un précipice.

« Je vous répète qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette tragique aventure. Sotte invention d'un jaloux, qui voulait avoir le cœur net de ses soupçons. Voilà bien les hommes, ils n'ont pas de repos qu'ils n'aient acquis la certitude de leur malheur. Mais il se repent de son crime; il m'a priée de me mettre à vos genoux

pour implorer sa grâce. Tenez, m'y voilà. Est-il donc bien possible qu'on vous ait fait un chagrin dans cette maison! Jurez-moi que vous ne la prendrez pas en horreur. »

Le teint de Jetta se réchauffait par degrés. A sa pâleur succéda une rougeur de honte et de confusion. Elle ne se pardonnait pas de s'être trahie, d'avoir laissé son secret sortir de son âme.

« Oh! n'allez pas croire... murmura-t-elle.

— Pourquoi vous en défendre? interrompit en souriant la marquise, qui l'entourait de ses bras. L'homme que vous aimez est bien dangereux, mais il est fort distingué et tout à fait digne de vous. Ma chère enfant, je caressais une folle espérance, j'y renonce, votre bonheur m'est plus cher que mes rêves.

— Mais taisez-vous donc, madame, lui dit Jetta, et elle lui ferma la bouche avec ses deux mains. Ne devinez-vous pas tout le mal que vous me faites? »

XVII

Ce fatal incident avait fait mesurer à Mlle Maulabret la profondeur de sa blessure. Elle ne pouvait plus avoir aucune illusion sur l'état de son cœur; elle savait combien ce cœur qu'elle avait cru un instant en voie de guérison était désespérément malade; elle savait aussi combien sa volonté, qu'elle se flattait de posséder encore, lui appartenait peu. Le pis est qu'elle venait d'avouer publiquement son mal et sa défaite, et en pareil cas les défaites avouées sont irréparables.

Au surplus, l'ennemi, qui aimait à brusquer les aventures, ne la laissait pas respirer. Elle arriva au château comme sa tante montait en voiture pour aller faire une visite dans le voisinage.

« Je ne vous emmène pas, ma chère, lui dit Mme Cantarel en la regardant d'un air narquois. J'ai reçu tantôt de M. Vaugenis un gros pli qui renfermait une lettre pour vous. La voici; autant que je le puis croire, vous ne vous ennuierez pas dans cette intéressante compagnie. »

M. Vaugenis, qui voyait partout des proverbes dans la vie et qui mettait la vie en proverbes, avait pris un malin plaisir à écrire à Mlle Maulabret ce qui suit :

« Mademoiselle, je ne pense pas m'écarter de ce système de neutralité bienveillante, qui sert de règle à ma conduite, en vous avertissant que, si M. Valport a beaucoup de qualités, la patience n'est pas au nombre de ses vertus. Il lui tarde de se rendre à Combard pour y plaider lui-même sa cause devant le redoutable tribunal de M. Cantarel. Mais il désire qu'au préalable vous l'autorisiez à tenter cette démarche. C'est à vrai dire l'inverse de ce qui se pratique d'ordinaire, en France du moins. Toutefois cette méthode a du bon, et elle me paraît la plus convenable dans la situation un peu particulière où vous vous trouvez l'un et l'autre. Veuillez donc lui donner, par mon entremise, l'autorisation après laquelle il soupire. Vous me délivrerez ainsi d'obsessions fort importunes; à la lettre, il ne me laisse pas un instant de repos.

« Je vous envoie ci-joint un billet inachevé que m'adressa votre grand-oncle Antonin vingt-quatre heures avant sa mort. Vous devinerez au tremblement de l'écriture le prodigieux effort qu'il dut faire pour tracer ces pauvres lignes, et vous reconnaîtrez aussi en les lisant la vivacité de l'intérêt qu'il vous portait. Le monde, qui lui reprochait la froide sévérité de son humeur, ne le connaissait guère; il aimait bien ceux qu'il aimait. Vous avez été sa dernière comme sa plus chère pensée; je pourrais être jaloux, je ne le suis pas.

« Agréez, mademoiselle, avec mes vœux pour votre bonheur, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués. »

Avant de lire le billet inachevé qu'avait tracé la main d'un mourant, Jetta y posa pieusement ses lèvres. Il était ainsi conçu :

« Dites-lui, mon cher Vaugenis, que belle et charmante comme elle l'est... Excusez-moi, j'ai de la peine à trouver mes mots. Je voulais dire que, n'ayant pas à se plaindre de la nature, il lui serait permis d'entrer en religion si elle avait de graves sujets de se plaindre des hommes. Or elle n'en a point. Elle ne les connaît pas encore.

« Dites-lui que ceux qui lui ont fait croire qu'elle doit expier les fautes de ses parents en ont menti. Nous ne répondons que de nous.

« Dites-lui que je n'ai aucun préjugé contre les communautés hospitalières. Je sais mieux que personne quels précieux services elles nous rendent et la peine que nous aurions à nous passer d'elles. Les fanatiques qui voudraient les supprimer d'ici à demain ne savent ce qu'ils désirent ; ce serait plus qu'un crime, ce serait une sottise : le fanatisme est toujours sot.

« Mais dites-lui aussi que les statuts des congrégations vouées aux œuvres de charité ne sont plus ce qu'ils étaient. Jadis les religieuses appartenaient à leurs malades, on les dispensait de toutes les petites pratiques superflues, et elles ne s'acquittaient de celles qui leur étaient commandées que lorsqu'elles en avaient le temps. Dans les cas pressants, la charité

leur tenait lieu de culte. Le jésuitisme a changé tout cela. On a multiplié comme à plaisir les devoirs de fantaisie tyranniquement imposés. Ce n'est plus la charité qui est la première des vertus, c'est la superstition dans l'obéissance. Elle a trop d'ouverture de cœur et d'esprit pour s'accommoder longtemps de ce régime ; elle se sentirait à l'étroit, elle serait tentée de tirer sur sa chaîne, elle aurait des regrets, des repentirs. Pour une augustine, l'hôpital est un cloître ; pour elle, le cloître serait un cachot. Elle en verrait les grilles à toutes les heures du jour et de la nuit.

« Parlez-lui sa langue, qui est un peu la vôtre, mon cher Vaugenis, puisque vous appelez Dieu ce que j'appelle tout simplement la Nature. Dites-lui donc que le génie de Dieu est la perfection, que le génie de l'homme et des jeunes filles est l'exagération, et que, quand Dieu inspire à une pauvre âme le désir de devenir parfaite, cela ne produit le plus souvent qu'une méchante caricature.

« Dites-lui que, si elle a le goût de servir les pauvres et les malades, il n'est pas besoin pour le satisfaire de porter une voilette noire sur une coiffe blanche, et que, sans renoncer au monde, ses talents et son cœur, que j'ai vus à l'œuvre, ne trouveront que trop d'occasions de se dépenser utilement.

« Dites-lui surtout que l'œuvre à laquelle je la convie est digne d'elle. Expliquez-lui qui est Albert, ne lui cachez pas ses peccadilles ou ses iniquités, mais assurez-lui de ma part que c'est une nature généreuse, que ce mariage comblerait tous mes vœux, bien que cependant je respecte sa liberté, car enfin... »

Ici, la plume lui avait échappé des doigts.

Mlle Maulabret lut jusqu'à dix fois ces lignes péniblement écrites, qu'elle avait peine à déchiffrer. Les arguments de l'athée ne lui semblaient point décisifs; elle avait mille objections à y faire et de victorieuses certitudes à leur opposer. Cependant ils l'inquiétaient. Huit jours auparavant, ils auraient glissé sur son esprit sans y laisser la moindre trace. Mais la dernière visite qu'elle avait faite dans son hôpital, sans porter aucune atteinte à la vénération que lui inspirait mère Amélie, avait ébranlé sa confiance dans l'infaillible jugement de cette servante de Dieu. Elle sentait confusément qu'une augustine ne voit qu'une face des choses et que le monde est plus grand que la tête d'une sainte.

Elle avait la fièvre ; elle éprouva le besoin de respirer le grand air, de remuer son corps et de promener l'inquiétude de ses pensées. Elle sortit, elle chemina pendant une demi-heure dans le parc sans rien regarder, sans rien voir, sans que rien pût la distraire de cette dispute où son âme était enfoncée et qui ne finissait pas. Le ciel était voilé d'une brume blanchâtre, mais le vent qui fraîchissait de minute en minute y fit une large trouée, le soleil se montra. Elle sentit tout à coup sur ses mains dégantées une agréable tiédeur, et, laissant ses yeux vaguer autour d'elle, il lui parut que ce n'était pas encore le printemps, mais que ce n'était plus l'hiver, et qu'au pied d'un hêtre sans feuilles il y avait des violettes. Elle contempla quelques instants la vallée sinueuse, accidentée, qu'entre deux plaines à blé a creusée au gré

de son caprice une rivière dont les eaux vertes et paresseuses se plaisent aux longs détours. Au delà se dressait une côte assez rapide où grimpaient deux chemins creux. Dans le lointain, au milieu d'un gras plateau, apparaissaient les maisons basses d'une petite ville qu'une grande église enveloppe de son ombre; on dirait une poule abritant ses poussins sous son aile. Çà et là se détachaient sur un fond de vapeurs argentées quelques-unes de ces meules monumentales qui sont les pyramides de la Brie. Le soleil, se dégageant de plus en plus de ses voiles, faisait scintiller les vitraux et la rose de l'église, ainsi que les girouettes d'un village voisin. Au travers des saules qui la bordaient la rivière miroitait par intervalles. Dans un vaste champ, dont la terre fraîchement remuée était rouge et luisante, un charme solitaire semblait étirer ses bras et se reprocher d'avoir dormi trop longtemps. Des aunes, des trembles qui avaient des airs de patriarches tenaient un conseil de famille, rangés en cercle autour d'une mare. Près de là, un moulin faisait tourner sa roue, une lavandière accompagnait d'un refrain monotone les coups secs de son battoir, et dans la tranchée du chemin de fer des terrassiers chantaient aussi en poussant leur brouette. Partout dans la vallée comme dans la plaine régnait une joie tranquille, l'ordre, la paix. Les arbres s'attendaient à leurs fruits, les champs à leurs moissons, les oiseaux à leurs prochaines amours. En dépit des aventureux méandres où elles semblaient s'égarer, les eaux vertes de la rivière savaient trouver leur route ; les fumées s'envolaient où le vent les poussait

et ne disputaient point avec lui. Hommes et choses, tout le monde vaquait à sa besogne, personne ne doutait de son avenir ou ne bataillait contre sa destinée, et les vieux hêtres engourdis par l'hiver se sentaient revivre en voyant à leur pied des violettes.

Mlle Maulabret, ayant tourné la tête, aperçut quelque chose qui la surprit, qui la ravit. Un grand bois de chênes au front découronné, aux branches dépouillées, formait une masse brune et sombre ; mais dans l'épaisseur des fourrés quelques buissons se décidaient à verdir, et par places des narcisses étalaient leurs nappes jaunes. Sur le devant, un cerisier sauvage, svelte, élancé, tout en fleurs, détachait en pleine lumière son tronc noirâtre et la grâce de ses innombrables bouquets d'une blancheur immaculée. Cet arbre ne paraissait pas se douter que, si belle qu'ait été la tragédie, la fin est sanglante ; on ne lui avait jamais parlé de la révolte des sens, du désir impur et du péché immonde; il ne croyait pas aux ruses du serpent. Il semblait se baigner avec délices dans l'air pur, il en buvait les clartés, il se grisait des caresses que lui faisait le soleil, il mariait innocemment au bleu pâle du ciel la beauté de ses fleurs et la divine fraîcheur de ses espérances. En ce moment, un merle se mit à jaser. Il ne se rappelait que le commencement de sa chanson, il s'efforçait d'en retrouver le reste ; il jetait dans les profondeurs de la futaie des notes courtes, brèves, vibrantes, qu'il n'achevait pas. Mlle Maulabret demeurait immobile, fascinée. Ayant grandi entre quatre murailles, les douceurs et les enchantements des bois qui ressuscitent aux premiers

jours d'avril lui étaient nouveaux ; cette nouveauté l'enivrait. Quoiqu'elle résistât au charme dont elle était possédée, quoiqu'elle évoquât devant ses yeux des murs d'hôpital ou de couvent et le visage redoutable d'une Vierge couronnée d'étoiles qui ne tenait point d'enfant dans ses bras, quoiqu'elle crût ouïr des voix lointaines et gémissantes de malades mal soignés, se plaignant qu'on les abandonnât, quoiqu'une autre voix sévère, menaçante, lui reprochât les changements de sa volonté, les lâchetés et les désertions de sa conscience, ses vœux oubliés ou trahis, son parjure commencé et l'homme qu'elle aimait, quoiqu'elle tâchât de se représenter l'incertitude des joies de la terre, la vanité de leurs promesses, le mensonge de leurs sourires, quoique le sentier où elle cheminait fût jonché de feuilles mortes que son pied faisait craquer ou que le vent chassait en les froissant, malgré qu'elle en eût, elle regardait le cerisier fleuri, elle écoutait le chant du merle, et, comme ensorcelée, elle entendait au fond de son cœur le confus murmure d'une fête, le bourdonnement d'un printemps en fleur, le cri éperdu d'un oiseau qui voulait vivre, qui battait des ailes, se querellait avec les barreaux de sa cage et appelait le bonheur à pleine gorge.

Elle était résolue d'en finir, une pensée lui vint. La coquetière, qui était sans cesse en différend avec son fils et qui se plaignait qu'il lui manquât d'obéissance, désirait que le curé de la paroisse usât de l'autorité qu'il avait sur lui pour le chapitrer et le ramener dans le devoir. Sur ses pressantes instances, Jetta lui avait promis de s'occuper de cette affaire. Elle

revint sur ses pas, rentra chez elle, et, dès qu'elle eut changé de robe et de chapeau, elle prit le chemin de la cure.

Le curé de Combard était un gros homme plantureux, à la face rubiconde, carré d'épaules, toujours barbouillé de tabac. La légende rapportait qu'il avait été hussard, et il lui en restait quelque chose. Quand ses catéchumènes étaient jolies, il aimait à leur pincer la joue, mais il n'en était que cela, et personne, à commencer par lui, n'y voyait le moindre mal. Ce digne ecclésiastique était une bonne pâte de curé, un curé à treilles et à ruches, qui ne pouvait pas plus concevoir la vie sans abeilles et sans le bourgeon que sans une tabatière bien pleine. Il avait accepté les nouveaux dogmes avec soumission, mais avec peu d'enthousiasme; il ne trouvait pas que le besoin s'en fît sentir, ni qu'il fût opportun de faire des surcharges au catéchisme dans un temps où la foi est rare et où le bon sens est ergoteur. Mais il gardait pour lui ses pensées de derrière la tête, il tenait à ne pas se brouiller avec monsieur le prieur, et au surplus, que la Vierge eût été conçue sans péché, qu'il plût au saint-père de se déclarer infaillible, il n'y voyait, quant à lui, aucun inconvénient, admettant sans peine que chacun cherchât son plaisir où il le trouvait, sans compter que ses treilles ne s'en portaient pas plus mal. Cet excellent homme voulait du bien à toute la création, sauf aux célibataires. Il n'y avait pas dans tout le canton de plus grand marieur que l'abbé Minard. Coureurs de filles, vieux garçons, veufs impénitents, il fallait que tout le monde y passât. Quand il

entamait ce sujet, son éloquence devenait irrésistible; au besoin, il eût pris les pénitents par la gorge pour les traîner à l'autel. Il estimait que le mariage est le plus beau des sacrements, que les plus belles fêtes sont les repas de noces et les baptêmes; il les égayait quelquefois par des contes un peu gras, par des propos un peu lestes; mais, sa vie étant irréprochable, il était la preuve vivante qu'il y a plusieurs manières de gagner le royaume des cieux, qu'on y peut entrer à la hussarde. Si ses paroissiens souriaient en le saluant, s'ils disaient de lui : « C'est un bon diable, » ils allaient à vêpres pour lui faire plaisir. Combard était à dix lieues à la ronde la commune où les offices étaient le plus fréquentés et dans laquelle il se faisait le plus d'enfants.

Mlle Maulabret s'arrêta un instant à la porte de la cure pour souffler. Le curé était dans son jardin. Une serpette à la main, les manches de sa soutane retroussées, il s'occupait à apointir par le bout des palis destinés à remplacer quelques-uns des tuteurs de sa treille. Il interrompit son travail pour demander à Mlle Maulabret des nouvelles de sa santé; il le reprit bien vite, en lui disant :

« Vous permettez? »

Elle s'acquitta promptement du message de la coquetière. Il l'écoutait avec attention, tout en s'escrimant de sa serpette. Quand elle eut fini :

« C'est entendu, fit-il, je frotterai les oreilles à ce petit drôle. Il n'est pas moins vrai que sa mère est une éternelle plaignante, une pleurarde... Sauf votre respect, mademoiselle, c'est un peu le goût des femmes.

— Monsieur le curé, il en est de bien malheureuses.

— Eh! oui, celles qui n'ont pas su trouver un mari.

— Et celles que leur mari bat, monsieur le curé.

— Quand on est battue, c'est qu'on le veut bien... Allez, mademoiselle, le pire des mariages vaut encore mieux que le meilleur des célibats.

— Il y a pourtant des cas...

— Eh! certainement, il y a des cas... Lequel, par exemple?

— Celui d'une femme qui se sent née pour entrer en religion.

— Vous avez bien raison, dit-il. Il nous faut des religieuses, il nous en faut... Encore n'en faut-il pas trop. Le point est d'avoir la vocation. Les apparences sont si trompeuses! »

Elle prit son courage à deux mains.

« Je connais, dit-elle, une jeune fille... »

Elle s'appliquait à ne pas rougir, mais sa voix tremblait si fort qu'elle ne put achever sa phrase d'une seule haleine.

« Ah! vous connaissez une jeune fille!... Veut-elle se faire religieuse, celle-là?

— Le malheur est qu'elle a un oncle, un grand-oncle, qui veut absolument la marier.

— Dieu bénisse le grand-oncle! M'est avis que c'est un homme de bien.

— Assurément, monsieur le curé; mais songez qu'elle se considère comme liée, comme engagée.

— Liée par qui? engagée par quoi?... A-t-elle déjà prononcé ses vœux?

— Oui, monsieur le curé, mentalement. »

Il laissa tomber son échalas. Elle le regardait dans les yeux, dans ses gros yeux ronds, où elle cherchait anxieusement le secret de sa destinée.

« Mentalement, dites-vous?... Voilà un mot qui n'est pas dans mon vocabulaire. »

Il ajouta avec un gros rire :

« Si le bon Dieu s'était contenté de promettre mentalement la vigne à Noé, il aurait eu le droit de s'en dédire. Et de quoi nous serviraient nos fûts? Nous n'aurions rien à mettre dedans... Heureusement, le bon Dieu n'y va pas par trente-six chemins, le bon Dieu ne cherche pas midi à quatorze heures, le bon Dieu ne coupe pas les cheveux en quatre... c'est bien assez de les couper en deux. J'ai bien envie d'aller trouver ce grand-oncle; nous réglerons cette affaire à nous deux.

— Ce serait difficile, répondit-elle avec un triste sourire.

— Pourquoi donc?

— Il est mort il y a près de cinq mois, monsieur le curé.

— Il est mort et il s'occupe encore de marier sa petite-nièce? Drôle d'histoire! »

Et il ramassa son échalas. Elle suivit un instant des yeux un papillon fraîchement éclos, qui s'essayait à voler. Le curé ne sonnait mot. Elle reprit vivement :

« Le père de cette jeune fille l'avait recommandée quelques heures avant sa mort à ce noble vieillard. Il a tenu pour sacré le dernier vœu d'un mourant; il l'a

aimée, traitée comme sa fille. N'est-il pas juste qu'à leur tour ses dernières volontés soient obéies?

— A la bonne heure! » s'écria-t-il avec un accent de triomphe.

Puis, se grattant l'oreille :

« Ah! oui, mais il y a le vœu mental, ce diable de vœu mental. Belle invention, ma foi!... Eh! mademoiselle, savez-vous quoi? Puisqu'elle a promis mentalement à Dieu de se faire religieuse, j'entends qu'elle exécute sa promesse mentalement, en idée, en intention; c'est-à-dire qu'en vivant dans le monde elle sera tenue d'avoir là, sous la mamelle gauche, *sub mamma sinistra*, un bon petit cœur de religieuse. »

Et saisissant son chapeau, qu'il avait suspendu à une branche d'arbre, il le tendit à Jetta, en lui disant :

« Là, que me donne-t-on pour mes pauvres? »

Elle fouilla dans la poche de sa robe, en tira sa bourse, qui était toute pleine, la laissa tomber dans le chapeau.

« Fort bien, dit-il en la regardant en dessous, et après cela, mademoiselle, envoyez bien vite à mon confessionnal cette faiseuse d'embarras, cette embrouilleuse d'écheveaux. Je la condamnerai pour ses péchés à se marier, à procréer coup sur coup dix beaux enfants, dont elle fera de bons chrétiens. Elle leur donnera à sa fantaisie des yeux bleus ou noirs, ou noirs et bleus tout à la fois, et, si l'on me fait l'honneur de m'inviter au repas de baptême, je vous garantis qu'on n'y pleurera pas. »

Là-dessus, il devint plus grave, prit un ton plus

sérieux pour parler d'autre chose, de la vigne, de ses treilles, des divers plants dont il avait fait l'essai, du maurillon hâtif, du pineau de Bourgogne et du piquepoule. Son chasselas, disait-il, valait celui de Thomery; mais que de peines ne fallait-il pas se donner! Le bourgeon a tant d'ennemis, les gelées printanières, les pluies, la coulure, sans parler de la grêle, de la maladie et des insectes! Vraiment, quand Dieu ne s'en mêlait pas, le bourgeon ne venait jamais à bien. Heureusement, Dieu s'en mêlait.

Lorsque Jetta prit congé de ce rustique, qui était plus fin qu'il n'en avait l'air, il fit quelques pas pour la reconduire, puis s'empressa de retourner à ses palis. A l'angle de la maison, elle s'arrêta une minute pour le regarder. Il avait le teint bien rouge, l'air épais, une tête mal équarrie, et son chasselas l'occupait beaucoup; mais, quoiqu'il eût retroussé les manches de sa soutane, c'était une vraie soutane, et, partout où il y a une soutane, l'Église est là. L'Église avait parlé par cette bouche qui aimait les gros rires et ne craignait pas les gros mots, et, se faisant la complice de Mlle Maulabret, elle lui avait dit : « Va ton chemin, ma fille, obéis à ton cœur, Dieu ne te maudira pas. » Après quoi, elle lui avait tendu son chapeau en lui demandant quelque chose pour ses pauvres; dans ce chapeau un peu gras, Mlle Maulabret avait laissé tomber sa bourse, et du même coup un souci qui lui pesait comme une montagne s'était détaché de son cœur, rendu à lui-même et pacifié.

Elle était si gaie en retournant au château qu'elle avait envie de chanter, et elle marchait si vite que les

gens qui la voyaient passer s'en étonnaient. Ils ne savaient pas ce qui lui arrivait ni par quelle raison elle se sentait dans l'âme comme dans les jambes une légèreté d'oiseau.

Pendant que Mlle Maulabret conversait avec le curé de Combard, Mme de Moisieux était engagée dans une discussion assez aigre avec son fils. Elle avait entrepris de lui démontrer que, après la cruelle épreuve qu'il avait fait subir à une aimable fille, il ne pouvait de quelque temps reparaître décemment devant elle, qu'il était dans son intérêt d'abjurer toutes ses prétentions ou du moins d'en avoir l'air et de laisser le champ libre à M. Albert Valport. Il répondait en secouant ses oreilles qu'il était amoureux comme une carpe de Mlle Maulabret, qu'il en raffolait, qu'on la lui avait promise, qu'il voulait l'avoir, qu'il l'aurait, que d'ailleurs il y avait une affaire commencée entre Albert Valport et lui, que, si ce bellâtre osait se présenter à Combard, il lui couperait la gorge.

Elle haussa les épaules.

« Ah çà, lui dit-elle, ne comprenez-vous pas?... Mais êtes-vous capable de rien comprendre?

— Voyons, maman, que comptez-vous faire?

— Ayez l'obligeance de vous en remettre à moi. Je donnerai à M. Cantarel mes instructions, qui seront fidèlement suivies.

— Oh! je n'en doute pas, dit-il en ricanant. Ce fabricant de semoule a pour vous des attentions particulières, il vous regarde comme un chien contemple un évêque, et je suis sûr, ma parole, qu'il marcherait

à quatre pattes pour vous être agréable... Tenez-vous bien, maman, tenez-vous bien. »

Il se mit à rire bruyamment de sa plaisanterie. L'être impossible, nous l'avons dit, avait des clairvoyances intermittentes; cet enfant de la nature avait par instants la finesse d'un sauvage; le propre du sauvage est de ne pas comprendre ce qu'on lui dit et de deviner ce qu'on ne lui dit pas. C'était une raison de plus pour que la marquise trouvât peu d'agrément dans son commerce. Elle ne pouvait souffrir qu'on fourrageât soit dans son cœur, soit dans ses papiers ou dans ses tiroirs, et l'être impossible ne respectait rien.

« Ne savez-vous donc pas que vous avez l'air d'une oie quand vous riez? dit-elle en lui jetant un regard méprisant.

— Ne vous fâchez pas, expliquez-moi plutôt vos projets... J'espère du moins que, pour se conformer à vos instructions, le premier soin de l'homme au macaroni sera de consigner le Valport à sa grille.

— Tout au contraire, j'entends qu'on le reçoive avec empressement, que tout lui soit ouvert, les bras, les portes et les fenêtres. Je connais ce beau pèlerin, il n'est friand que des entreprises difficiles et ardues. Il ressemble à ce personnage d'une tragédie anglaise qui ne déjeunait de bon appétit que lorsqu'il avait tué dans sa matinée six ou sept douzaines d'Écossais; autrement, la vie lui semblait fade et insipide. Quand M. Valport aura découvert qu'il n'y a point ici d'Écossais à tuer, son aventure perdra tout son sel, et en moins de trois semaines il sera dégoûté de son bonheur.

— Tout ceci est bien compliqué pour moi, » répliqua-t-il avec un froncement de sourcils qui témoignait de l'extrême contention de son esprit.

C'était l'air qu'il avait jadis quand son précepteur s'appliquait à lui démontrer le théorème de Pythagore.

« Décidément vous avez l'intelligence fort obtuse, lui dit-elle.

— Et la vôtre a des profondeurs où je me perds. Enfin il n'importe, faites ce qu'il vous plaira ; je suis pour les grands moyens, moi. J'agirai de mon côté, nous verrons bien qui de nous deux mettra dans le blanc.

— C'est à quoi je m'oppose formellement, reprit-elle en haussant le ton. Vous feriez sottise sur sottise, et tout serait perdu. Pour plus de sûreté, vous quitterez Combard dès ce soir. Votre tante, Mme de Lireux, va passer deux mois dans le Midi. Elle est venue tantôt me faire ses adieux, elle m'a proposé de vous emmener. Ce soir, à neuf heures, vous prendrez le train de Paris, et demain vous partirez pour Cannes par l'express du matin. Dans deux mois, on vous permettra de revenir, et je vous jure que vous n'entendrez plus parler de M. Valport. »

Il entra en révolte, il déclara que la comtesse de Lireux était la plus ennuyeuse des femmes, que par un fâcheux travers elle aimait à le traiter en petit garçon, qu'elle lui ferait porter son carlin tout le long de la route, que ce carlin avait des habitudes déplorables, qu'il en savait les conséquences, que cette sorte d'accident était fort désagréable.

« Et d'ailleurs, ajouta-t-il, j'entends m'occuper moi-même de mes affaires, travailler en personne à mon propre bonheur. Vous êtes très adroite, maman, je le veux bien, mais quelquefois vous vous emballez. »

La marquise se fâcha, lui signifia qu'il obéirait ou qu'il dirait pourquoi. Le débat devint orageux. Lésin finit par se lever et gagner la porte, en disant :

« Vous verrez que ce soir, à neuf heures, ma malle ne sera pas faite. »

Elle se rendit dans son petit bois et cria : « Lara ! Lara ! » Une voix qui semblait tomber du ciel répondit : « Me voici ! » Le jeune Palikare était perché au sommet d'un chêne, qu'il débarrassait de son bois mort. Amoureux du danger, il s'asseyait à califourchon sur les branches et les sciait entre le tronc et lui. Peu s'en fallait qu'elles ne l'entraînassent dans leur chute; mais, au premier craquement qu'il entendait, il se cramponnait bien vite à quelque chicot et demeurait suspendu dans l'air.

« Qu'on descende sur-le-champ pour aller me chercher M. Cantarel ! dit la marquise.

— Je n'en ferai rien, répliqua-t-il d'un ton colère.

— Alors j'irai moi-même, » dit-elle en faisant mine de se mettre en chemin.

Agile comme un écureuil, il se laissa couler au bas de son arbre, et, se frayant une route à travers les broussailles, il barra le passage à la marquise. Il ressemblait à un petit brigand du Pentélique, mais à un amour de brigand. Quoiqu'il eût quelques pouces de moins qu'elle, se dressant sur ses ergots, il par-

vint à la regarder les yeux dans les yeux. Les uns étaient noirs comme le jais et avaient dix-huit ans à peine ; les autres étaient du gris le plus doux, et on ne savait pas exactement leur âge, mais assurément ils avaient vu beaucoup de choses. Ces yeux gris et ces yeux noirs, qui ne parlaient pas la même langue, ne laissaient pas d'avoir ensemble des intelligences secrètes, ils s'entendaient comme larrons en foire.

« Petit monstre, dit-elle, qui se permet de dire non quand je dis oui !... Allons, qu'on me laisse passer ! »

Il la saisit par les deux poignets et les serra si fort qu'elle poussa un cri. Relevant deux manchettes de dentelle, il contempla la blessure qu'il avait faite, et, à la vue de deux cercles bleus que ses doigts scélérats avaient imprimés sur cette peau blanche et délicate, il rougit tout à la fois de remords, de fierté et de plaisir.

Elle lui dit en souriant : « Preste ! va-t'en préparer la malle de mon fils ; je te dirai ce que tu dois y mettre. »

Le visage de l'enfant s'illumina de joie.

« M. Lésin part ?

— Ce soir même. »

Il courut faire ce qu'on lui ordonnait. Le jeune Lara avait peu de goût pour les gens qui entraient, beaucoup pour ceux qui s'en allaient ; il n'aimait pas les arrivées, il adorait les départs. Il avait l'humeur ainsi faite.

Mme de Moisieux finissait toujours par avoir raison de son fils. Un peu avant neuf heures, il vint prendre congé d'elle, sa sacoche au côté, sa casquette de

voyage sur sa tête. Il avait l'air si maussade qu'elle ne put s'empêcher de rire et qu'elle lui dit :

« Vous voilà bien malheureux, et pourtant les bonheurs dont vous vous contentez se trouvent partout. »

Elle lui fourra dans sa sacoche quelques billets de mille francs, non sans regretter amèrement le fâcheux usage qu'elle en faisait, ni sans reprocher à l'être impossible qu'il la ruinait.

« Bah ! fit-il, vous n'êtes pas aussi pauvre qu'il vous plaît d'en avoir l'air. »

Elle fit la grimace. Décidément, cet esprit opaque avait de loin en loin des clartés incommodes.

« Oh ! c'est que j'ai des yeux ! » ajouta-t-il en se rengorgeant.

Et, ce disant, il fouillait dans toutes les poches de sa pelisse, de sa redingote et de son pantalon pour y chercher ses gants de Suède. Sa mère lui fit remarquer qu'il les avait aux mains.

« Mon compliment sur vos yeux ! » lui dit-elle.

Il venait de sortir, quand il rouvrit la porte et s'écria :

« A propos, défendez à Lara de fumer mes pipes, de mettre ma cravate rouge et de toucher à mon fusil de chasse. Ce petit monsieur se croit tout permis... Quand donc le remettrez-vous dans le ruisseau d'où il est sorti ?

— Je m'en occupe, » répondit-elle.

Et quand il fut parti, définitivement parti, elle s'installa dans sa bergère et dit : « Ouf ! m'en voilà délivrée pour deux mois. A nous deux, monsieur Mongiron ! »

En montant en wagon, Lésin avait encore l'air lugubre. Quand il passa devant le château de Combard, il crut apercevoir dans l'appartement de Mlle Maulabret un rideau éclairé par la lumière d'une lampe. Il se figura qu'elle était occupée à faire sa toilette de nuit, et mille images brûlantes assaillirent son esprit. En dépit de ses farouches ressentiments, il jeta dans l'espace un baiser qui ne sut pas y trouver son chemin. Un peu plus loin, il vit briller la lanterne du *Cheval blanc*, et il pensa mélancoliquement à la poule qu'en ce moment ses amis les cochers jouaient sans lui. Toutefois il ne tarda pas à se dérider. Il avait non seulement de l'imagination, mais de la méthode. Il passa méthodiquement en revue les plaisirs variés qu'un homme qui sait s'y prendre peut se procurer avec quelques billets de mille francs. Il crut entendre au fond de sa sacoche, qui était bien garnie, d'agréables glouglous de bouteilles, et il y aperçut, à travers le cuir et la doublure, de jolies servantes d'auberge, qui, debout sur le pas de leur porte et jouant de la prunelle, ne demandaient qu'à le consoler de ses mésaventures amoureuses.

Au même instant, Jetta, accoudée sur un coin de table, se disait :

« Si Mme de Moisieux est de bonne foi, M. Cantarel dira oui... Mais est-elle de bonne foi ? »

Ce point lui semblait douteux, et les combinaisons de la grande politique lui échappaient. Elle ignorait Mongiron. Elle finit par prendre la plume, elle écrivit ce qui suit :

« Monsieur, je ne m'oppose pas à la visite que

M. Valport désire faire à Combard, mais je me fais peu d'illusions sur le résultat. Vous savez quelles *sont les* vues de M. Cantarel à mon endroit, je doute qu'il se rende aux bonnes raisons qu'on pourrait lui donner. Je veux suivre votre exemple, monsieur, et comme vous, pour tout concilier, je me propose de rester neutre, sans pouvoir m'empêcher d'être bienveillante. »

Elle relut sa réponse, l'approuva. Cette réponse était froide et même décourageante. Pouvait-on lui en demander davantage? Il lui parut qu'elle était en règle avec sa conscience, qu'elle venait d'élever une dernière muraille entre elle et le bonheur, qu'elle ne le voyait plus. Et pourtant elle le voyait encore. Cette muraille si bien bâtie était transparente.

XVIII

Trois jours plus tard, Mlle Maulabret venait de remonter dans sa chambre après avoir fait une promenade en voiture avec Mme Cantarel, lorsque le gong, le terrible gong du château, faisant retentir sa voix éclatante, s'écria de toutes ses forces : « C'est lui, le voilà! » Elle courut à sa fenêtre; elle aperçut dans la cour d'honneur un alezan qui mâchait son mors blanc d'écume, elle entrevit aussi un fier et beau cavalier, d'une irréprochable élégance, lequel arrivait en droiture de Bois-le-Roi, où il avait élu de nouveau domicile pour n'en pas perdre l'habitude. Elle se rejeta violemment en arrière et alla se blottir dans un coin de son canapé. Elle y demeura une demi-heure, comme tassée et pelotonnée sur elle-même, les genoux aux dents, les yeux hermétiquement clos, étonnée que sa pendule, dont elle entendait le tic-tac régulier, continuât de compter tranquillement les secondes, comme si ce jour eût ressemblé à tous les jours et que, dans une pareille crise, il y eût encore des secondes et des minutes. Le

temps venait de s'arrêter pour elle. Ne savait-elle pas que par exception son tuteur s'était abstenu d'aller à Paris, que le beau cavalier trouverait à qui parler? Le destin avait laissé tomber de son cornet ses dés d'airain, la partie qu'elle jouait depuis quelques mois avec un mort touchait à son terme. L'issue ne dépendait plus de sa volonté, qui avait abdiqué, mais d'un concours de circonstances inconnues dont elle renonçait à pénétrer le secret. En cet instant, son sort se décidait, et elle en attendait la nouvelle avec de tels battements de cœur qu'elle craignait qu'on ne les entendît dans tout le château.

Albert jeta négligemment la bride de son cheval au valet d'écurie accouru à sa rencontre. Puis il gravit lestement le perron et trouva dans l'antichambre un grand domestique qui joignait la gravité d'un électeur à la morgue d'un laquais de jeune maison. Ce laquais connaissait son monde; un simple coup d'œil lui suffit pour s'assurer que le visiteur ne descendait pas des sommets de l'Aventin, c'est-à-dire des hauteurs de Ménilmontant, et qu'il n'avait point l'encolure d'un agent électoral. Aussi le traita-t-il sans beaucoup de façons. Après lui avoir annoncé que son auguste maître faisait un tour dans son parc et lui avoir demandé sa carte, il le laissa croquer le marmot dans l'antichambre. Au bout de quelques minutes, il reparut, le conduisit par un bel escalier en marbre blanc, aux balustres dorés, dans un petit salon du premier étage, et ne le quitta pas sans avoir déposé sur ses genoux le dernier numéro de *la Vraie République*, journal du matin, fondé et dirigé par M. Can-

tarel. Mais apparemment Albert n'était pas en humeur de lire. Il posa *la Vraie République* sur une table, et, son chapeau à la main, il se promena en long et en large.

Il était pâle comme un joueur qui s'est mis en tête de faire sauter la banque, il avait aussi l'air résolu d'un capitaine de frégate qui est prêt à incendier la soute aux poudres plutôt que d'abaisser son pavillon. Par intervalles, il se mordait les lèvres jusqu'au sang, comme s'il avait eu besoin de se procurer une douleur physique pour tromper son anxiété. Cependant, malgré ses préoccupations, il parcourut du regard le riche mobilier Pompadour qui l'entourait et qu'il s'étonnait un peu de trouver chez un futur conseiller municipal de Paris. Il démêla parmi des colifichets de grand prix beaucoup d'articles de pacotille, et il ne put réprimer un demi-sourire. Mais il reprit bien vite sa gravité. Il venait d'entendre dans l'escalier les éclats d'une toux sèche et sonore, particulière aux hommes qui n'ont dans la tête que des affaires d'État.

L'instant d'après, M. Cantarel fit son entrée, chaussé d'espadrilles, vêtu de futaine, de simple futaine; ce Louis XIV aimait quelquefois à étonner le monde par sa simplicité. Il était coiffé d'un bonnet rouge, presque phrygien; il tenait à la main la canne de Robespierre et portait à sa boutonnière un aimable narcisse qu'il venait de cueillir dans son parc. On eût dit un quatre-vingt-treize printanier, sylvain et horticulteur. A vrai dire, son visage n'annonçait rien de bon. Il avait l'œil insolent et dur, la contenance rogue d'un butor qui tient un galant homme à sa

discrétion et se dispose à le faire danser dans le creux de sa main. Quoique M. Valport fût d'origine très bourgeoise, il avait eu le malheur d'hériter d'une fortune toute faite; c'en était assez pour que le fondateur de *la Vraie République* le considérât comme un aristocrate, et il faut avouer qu'il en avait l'air et la chanson. Bref, M. Cantarel ne ressentait pour ce beau garçon qu'une pitié méprisante, et sa figure le disait. Il estimait qu'une société bien organisée ne doit admettre au partage des biens et des honneurs de la terre que les fils de leurs œuvres et les nouvelles couches, en y ajoutant quelques marquises que la république leur distribue à titre de récompense pour payer leurs services, pour amuser leurs loisirs, pour servir de décor à leur vie, car rien n'est plus décoratif qu'une marquise.

Albert lui fit un salut d'une politesse exquise, et ce fut d'une voix presque caressante qu'il lui dit :

« Je crois, monsieur, que vous savez pour quelle raison j'ai dans ce moment l'honneur de me présenter auprès de vous.

— Je m'en doute, monsieur, répondit brusquement M. Cantarel. J'ai reçu tantôt de M. Vaugenis, qui vous veut beaucoup de bien, une lettre de quatre pages, et je regrette que votre impatience ne m'ait pas laissé le temps d'y répondre. Après tout, le mal n'est pas grand. Ce que j'ai à vous dire, j'aime mieux vous le dire de bouche que de vous l'écrire. »

A ces mots, il daigna lui offrir un siège, et, s'étant assis à son tour, il demeura quelques instants muet, les jambes étendues, se servant de la canne de l'im-

mortel Maximilien pour appliquer de petits coups saccadés sur ses espadrilles. Ce début parut de mauvais augure à M. Valport. Au reste, on l'avait averti qu'il s'embarquait dans une entreprise hasardeuse, et il s'était promis de faire preuve d'une patience angélique. Il avait dressé d'avance son plan de campagne; il n'était pas homme à recourir avant l'heure à l'intimidation, aux mesures comminatoires, aux procédés énergiques et violents.

« M. Vaugenis, reprit-il, a bien voulu vous informer des sentiments que m'inspire Mlle Maulabret et de la joie que j'éprouverais...

— Ou que vous croiriez éprouver en devenant le maître et le propriétaire de sa charmante personne, interrompit M. Cantarel. Sans doute vous croyez l'aimer. En êtes-vous bien sûr!... Vous la connaissez si peu!

— Un homme qui a quelque expérience des femmes, répondit Albert, n'a pas besoin de voir bien souvent Mlle Maulabret pour être sûr qu'elle ne ressemble à personne.

— Eh! mon Dieu, oui, elle n'est pas mal, elle est gentille, et il est possible que vous l'adoriez. Mais ce n'est pas la question... Je suis son tuteur, monsieur. »

Et bouffissant ses joues :

« Je suis un homme sérieux, moi, un homme de devoir. Quand j'accepte un office, j'en accepte toutes les charges. Je ne suis pas homme à décliner aucune responsabilité. »

Il appuya cette affirmation d'un grand geste à la Danton.

« Quand j'ai consenti à devenir le tuteur de cette pauvre enfant, poursuivit-il avec des larmes dans la voix, je me suis juré de travailler à son bonheur, et son bonheur est l'une des grandes préoccupations de ma vie. Je ne me consolerais pas si elle était malheureuse. Aussi n'épousera-t-elle de mon aveu qu'un homme qui prenne au grand sérieux les devoirs du mariage et la sainteté du nœud conjugal. Car le mariage est une sainte institution, et nôtez que je vous parle ici du mariage civil. Pour ce qui est de l'autre...

— Il me semble que nous nous écartons un peu de la question, » interrompit à son tour Albert.

M. Cantarel fronça le sourcil; il n'admettait pas qu'on endiguât le torrent de son éloquence.

« Je ne nie pas, monsieur, que vous ne soyez un parti de quelque valeur, reprit-il sèchement. Je ne parle pas de votre nom, les noms ne sont rien pour moi; mais on assure que vous êtes intelligent, vous avez une tournure agréable, et, bien que vous ayez fortement écorné une fortune que vous n'aviez pas eu la peine de gagner, il vous en reste assez pour faire une assez belle figure dans le monde... Malheureusement, monsieur, je regarde avant tout aux qualités solides, oui, monsieur, aux qualités solides de l'esprit et du cœur, et l'on s'accorde à dire que vous avez un passé...

— Déplorable, dit Albert avec une douceur enchanteresse. De grâce, ne troublons pas le repos des morts..

— M. Vaugenis m'apprend, en effet, que vous vous

appliquez à faire peau neuve, et je vous en félicite... La France a besoin d'hommes sérieux, qui se consacrent tout entiers à son service, qui méprisent les plaisirs et la bagatelle, qui aient des principes... Avez-vous des principes, monsieur? Est-il permis de vous demander quelles sont vos opinions?

— Politiques?

— Oui, politiques. C'est là l'essentiel.

— Mais, en vérité, je ne conçois pas ce que mes opinions politiques ont à voir dans cette affaire et en quoi elles intéressent le bonheur de Mlle Maulabret.

— Ah! vous ne concevez pas!... J'estime, monsieur, que tant valent les opinions, tant vaut l'homme.

— Je croirais plutôt, dit Albert en souriant, que tant vaut l'homme, tant valent ses opinions.

— Cela me ferait supposer que vous n'en avez guère... Êtes-vous seulement républicain?

— Oui, par raison, la république étant la seule chose possible.

— Alors, convenez tout de suite que vous êtes un opportuniste. Je m'en doutais.

— Je serais heureux, monsieur, qu'on pût dire de moi que je fais tout avec opportunité, dans ce moment surtout.

— Enfin êtes-vous pour les écoles et les hôpitaux laïques? Si vous étiez au pouvoir, supprimeriez-vous les congrégations?

— Mais il me semble que la démarche que je fais auprès de vous n'est pas de nature à leur plaire.

— Ah! oui, vous ne craignez pas de braconner sur

les terres du Seigneur; mais vous braconnez pour votre plaisir et non par conviction... Vous n'êtes pas convaincu, monsieur, et vous aspirez à faire de la politique!.. Pauvre France!

— Je n'aspire en ce moment, repartit Albert d'une voix de velours, qu'à obtenir de votre bienveillance la main de Mlle Maulabret, votre pupille.

— Eh! c'est toujours là que vous en revenez... Vous voulez donc épouser ma pupille; c'est votre désir, votre rêve et votre chimère... Savez-vous, monsieur, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en faire une marquise?

— Je présume que vous faites encore moins de cas des titres que des noms. Assurément, vous n'auriez pas de peine à procurer à Mlle Maulabret un parti plus brillant que moi et plus digne d'elle. J'ai cependant deux arguments à invoquer en ma faveur. Le premier est que je l'aime avec passion; le second, que M. Antonin Cantarel, votre frère, désirait ce mariage, qu'il m'a choisi et que, s'il vivait encore, il vous recommanderait chaudement ma candidature. »

M. Cantarel éclata de rire; il était devenu plus arrogant à mesure qu'Albert était plus souple.

« Vous vous présentez donc ici en qualité de candidat officiel! s'écria-t-il. Ah! monsieur, vous êtes un fier maladroit. Candidat officiel! Vous flattez-vous de gagner ma bienveillance en me rappelant ces temps d'asservissement et de honte dans lesquels un pouvoir oppresseur dictait ses choix au suffrage universel et tenait la France sous son talon? »

Et comme si ce souvenir malencontreusement évo-

qué lui avait causé un spasme, une véritable suffocation, il se mit à arpenter le salon en s'éventant avec son mouchoir et en jetant par intervalles sur M. Valport des regards d'indignation et de pitié. Albert sentait que sa provision de patience angélique était absolument épuisée, son sang bouillonnait, les oreilles lui tintaient, et il se disposait à rompre en visière au butor. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand M. Cantarel vint tout à coup se planter devant lui et lui dit :

« Vous la voulez donc? Décidément vous la voulez?.. Qu'à cela ne tienne, je vous la donne. »

Albert demeura comme écrasé sous son bonheur, qui tombait sur lui inopinément à la façon d'un coup de massue. Il n'osait s'en croire, il regardait M. Cantarel avec des yeux interdits, il le soupçonnait de se gausser.

« Eh bien, vous ne me remerciez pas, jeune homme? s'écria le tribun millionnaire.

— Monsieur, répondit-il, dites-moi bien vite quelle marque de reconnaissance vous attendez de moi, je suis prêt à tout. »

Et il se disait : « S'il me demande de l'embrasser, je l'embrasserai. » M. Cantarel ne le mit pas à une si dure épreuve. Il avait changé de ton et de manières, sa morgue avait fait place à un excès de familiarité dont M. Valport eut peine à ne pas s'offusquer.

« Il est certain que vous seriez un ingrat de ne pas m'adorer. C'est un fameux présent que je vous fais. Modestie de tuteur à part, elle est amoureusement jolie, cette petite fille, et tout à fait appétissante. C'est

ce qu'on appelle un morceau. Elle a ce je ne sais quoi, mon cher, elle en a beaucoup, et vous êtes un heureux coquin... Je vous prie, depuis quand l'aimez-vous?

— Depuis le jour où je l'ai vue dans un hôpital pansant une malade, répondit-il avec une froideur glaciale. Quand on ne croit plus aux danseuses, la femme que l'on préfère est celle qui a le don précieux de faire avec grâce des choses utiles. »

M. Cantarel lui appliqua une tape sur l'épaule, et le regardant d'un air goguenard :

« Allons, vous êtes encore plus pervers que je ne croyais. Ce n'est pas la femme, c'est la religieuse que vous aimez. »

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta :

« Mais j'ai deux mots à dire à ma pupille, il faut bien que je la consulte... Je suis à vous dans l'instant. »

Albert resta seul pendant dix minutes. Il était abasourdi de la rapidité inespérée de son succès. « Tenons-nous sur nos gardes, mon fils, se disait-il. Ce polichinelle s'amuse à nous mystifier. C'est un coup monté, une partie liée, et tout à l'heure, après nous avoir donné une fausse joie, il nous servira quelque plat de sa façon, où sans doute Mme de Moisieux a mis la main. » A cette pensée, ses yeux ardents jetaient des éclairs ; mais il fut bientôt hors de peine.

M. Cantarel rentra et lui dit d'un ton gracieux et bénévole :

« Voilà une affaire en règle, mon cher monsieur ; vous êtes accepté par la pupille comme par le tuteur,

et en vérité je n'en doutais pas. Vous êtes un grand séducteur, un vrai sorcier; vous avez jeté un charme sur cette chère enfant; elle vous adore, monstre que vous êtes, et vous ne me devez aucune reconnaissance. Je vous la donne parce que je ne puis faire autrement; si je vous la refusais, je devrais la garder à vue, et je n'ai pas le temps, j'ai trop d'affaires sur les bras!.. Tenez plutôt, quoique j'eusse promis d'être discret, je veux vous conter une petite histoire. L'autre jour, quelqu'un... il faut tout pardonner aux jaloux... quelqu'un, disais-je, s'est donné le plaisir de lui faire croire que vous vous étiez rompu le cou en vous promenant au bois : la pauvre petite est tombée raide évanouie. Voilà de l'amour, et vous êtes un scélérat. »

Si dans ce moment l'homme qu'il traitait de polichinelle en conversant avec lui-même avait disparu dans un précipice, M. Valport s'y serait jeté de grand cœur pour l'en retirer. Il lui pardonnait ses sots propos, ses épaisses plaisanteries; peu s'en fallait qu'il ne le trouvât charmant, agréable et distingué. Cependant son front se rembrunit quand M. Cantarel ajouta :

« Ah! par exemple, je mets à tout cela une condition que Mlle Maulabret a acceptée. Il ne sera question de rien avant deux mois et demi, que vous passerez sans vous voir.

— Cette condition me paraît un peu dure, répondit M. Valport, et assez singulière.

— Je m'explique. Vous savez ou vous ne savez pas que Mme de Moisieux m'avait demandé pour son fils la main de ma pupille, qui a fort peu de goût pour ce gros garçon. Mais, comme elle a de l'amitié pour la

marquise, elle a consenti à se donner le temps de la réflexion, c'est-à-dire à différer son refus, et le délai qu'elle a accepté n'expire qu'à la fin de juin. Mme de Moisieux est une femme trop raisonnable pour conserver la moindre espérance, mais elle doit ménager les susceptibilités de son fils. Elle a obtenu qu'il essayât de se distraire en voyageant. Il ne voulait pas partir, elle lui a rappelé la promesse de Mlle Maulabret, et j'ai dû moi-même lui donner l'assurance qu'à son retour il trouverait tout en l'état... Pure question de formes, mon cher monsieur, mais j'ai toujours attaché beaucoup d'importance aux formes. Je suis un homme ponctuel, très ponctuel... Ne prenez pas cet air chagrin, deux mois sont bientôt passés, et tenez que, de ce jour, Mlle Maulabret est à vous... Ma parole vous suffit-elle ou voulez-vous de l'écriture?... Mais, à propos d'écriture, je ne suis pas un tyran; si je vous défends de vous voir, libre à vous de vous écrire autant qu'il vous plaira. »

Ces derniers mots calmèrent les inquiétudes d'Albert; puisqu'il était permis de s'écrire, il n'avait rien à craindre, et d'ailleurs il fit la réflexion que M. Cantarel, par son culte pour les formes, lui donnait le temps de regratter son château de Bois-le-Roi, où il comptait passer sa lune de miel, et de le pourvoir de tout ce qui est nécessaire à l'installation luxueuse d'une jeune femme.

« J'espère du moins, dit-il, que vous m'autoriserez à présenter aujourd'hui mes hommages à Mlle Maulabret. Je serais heureux d'apprendre de sa bouche la confirmation...

— Rien n'est plus juste, interrompit M. Cantarel en le prenant par le bras. Ces dames sont au salon et nous attendent. »

Une demi-heure plus tard, M. Valport se promenait sur la terrasse seul à seule avec Jetta, qu'on avait chargée de lui en faire les honneurs. Les rôles étaient renversés. Il était excité, nerveux, un peu tendu; son ton saccadé trahissait l'agitation fébrile de son âme. Jetta était tranquille, sereine, enjouée. Elle en avait fini avec ses combats intérieurs, elle n'avait plus ni inquiétude ni remords, elle s'abandonnait sans résistance au courant qui l'entraînait, et il est curieux de remarquer que, si elle possédait son cœur en paix, elle en était redevable en partie à un ancien hussard qui avait échangé sa buffleterie contre une soutane.

Ils s'assirent sur un banc, et Albert s'écria :

« Comme le Dormeur éveillé, j'aurais besoin qu'on me mordît au petit doigt pour me prouver que je ne dors pas. Ce banc est-il un vrai banc? Est-il vrai que le lilas que voici ait des bourgeons? Est-ce bien moi? Est-ce bien vous? En êtes-vous sûre?... Vraiment je ne sais plus où j'en suis. Je me représentais Combard comme un château fort presque imprenable, hérissé de barbacanes et de coulevrines, et je suis arrivé résolu à supporter vaillamment toutes les fatigues d'un long siège. Et voilà que les ponts-levis se sont abaissés devant moi, et je suis parvenu jusqu'à vous par un chemin de velours. Il me semble que je n'ai pas payé assez cher mon bonheur et qu'il est honteux de revenir de la bataille sans blessure. J'en ai été quitte

pour subir un examen circonstancié touchant mes opinions politiques.

— Et vos réponses ont-elles paru satisfaisantes?

— Je ne le pense pas. On m'a déclaré que j'étais un opportuniste et un sceptique.

— Eh! oui, un sceptique tolérant. Vous m'en avez fait l'aveu le premier soir que je vous ai vu.

— Et vous consentez à m'épouser? C'est admirable... Mais rassurez-vous, je me calomniais. J'ai des opinions religieuses très arrêtées.

— Peut-on les connaître? »

Il savait parler toutes les langues.

« Écoutez-moi bien, dit-il. Je crois qu'il y a un Dieu, qui n'est pas un solitaire farouche, mais qui a l'esprit fort sociable, puisqu'il a créé le monde pour se procurer une société. Je crois qu'il est infiniment bon, puisqu'il nous a permis d'exister et de nous promener ensemble sur cette terrasse. Je crois qu'il est infiniment prévoyant et qu'il avait décidé de toute éternité que nous nous rencontrerions dans cette vallée de misère. Je crois qu'il nous aurait voulu mal de mort si nous l'avions contrarié dans son idée, à laquelle il tenait beaucoup; mais je crois aussi que, après lui avoir donné satisfaction sur le point essentiel, nous pouvons désormais compter sur son indulgence, attendu qu'il est trop raisonnable pour vouloir condamner à la perfection des êtres imparfaits... Je crois surtout, ajouta-t-il en fixant sur Jetta ses yeux d'aigle dont elle eut peine à soutenir le feu, je crois surtout que ce qui ressemble le plus à l'être infini et parfait, c'est l'amour que deux êtres finis et

Elle sortit avec Albert. Un valet d'écurie tenait d'une main la bride du cheval et de l'autre une lanterne. Elle s'empara de la lanterne et de la bride, elle osait tout. Albert réussit à éloigner le valet, il le pria d'aller réclamer dans l'antichambre un de ses gants qu'il y avait oublié. Alors, posant sa main sur l'un des arçons de sa selle, il dit à Jetta :

« Je meurs d'envie de vous asseoir là et de vous emporter dans mes bras, comme dit la chanson, à travers la nuit et le vent; voulez-vous?

— Non, dit-elle en riant, nous n'aurions pas le plaisir de nous écrire.

— Voici ma première lettre, » répondit-il.

Et, l'attirant brusquement dans ses bras, il déposa sur sa bouche un long baiser; quand elle rentra au château, elle en avait encore aux lèvres la douceur, l'ivresse et l'épouvante.

Quoi qu'en pensât Mme Cantarel, M. Valport était passionnément épris de Mlle Maulabret et heureux autant que fier de sa victoire. Cependant il y avait du mécompte dans son fait. Quand on aime à se battre, on n'aime pas à vaincre sans coup férir. Il avait cru s'embarquer dans une entreprise de longue haleine, il avait fait provision de courage et d'énergie, il s'était promis de venir à bout de la malveillance d'un tuteur, de son parti pris, des intrigues de Mme de Moisieux, des dangereux scrupules de Mlle Maulabret. Au moment où s'engageait l'action, l'ennemi s'était dérobé comme un fantôme et lui avait abandonné le champ de bataille. Il ressemblait à un homme qui raidit ses muscles et ses jarrets pour enfoncer une

porte; la porte s'ouvre d'elle-même et il ne sait que faire de ses forces. Faute de mieux, Albert enfonçait ses éperons dans les flancs de son cheval, qu'il mettait sur les dents, et il fouettait de sa cravache toutes les branches d'arbre qui se trouvaient à sa portée. Il les eût laissées tranquilles s'il avait pu deviner qu'en ce moment Mme de Moisieux revenait de Paris, où elle avait visité dans sa tanière un renard avec qui elle avait eu un entretien court, mais substantiel.

« Oui, vraiment, c'est un conte de fées, » dit Jetta à Mme Cantarel, qui lui répondit :

« J'aime beaucoup les contes de fées, mais ce sont des contes. »

Et comme Jetta l'interrogeait du regard :

« Ma chère, reprit-elle, comme M. Vaugenis, je vous dirai : Défiez-vous.

— Et de qui donc?

— De M. Cantarel, de la marquise de Moisieux, de M. Valport, de vous-même, de tout le monde.

— Que Dieu lui pardonne! pensa Jetta. L'aigreur produit quelquefois la déraison. »

XIX

Ils passèrent plus de deux mois sans se voir, mais ils s'écrivaient. Les lettres d'Albert étaient aussi fréquentes que longues; il tenait Mlle Maulabret au courant des travaux et des changements qu'il faisait dans son château de Bois-le-Roi, de ses maçons, de ses peintres, de ses tapissiers. Jetta répondait courrier par courrier, mais ses réponses étaient courtes; en voici quelques fragments :

« 16 avril.

« Non, quoi que vous en disiez, je n'éprouve ni remords, ni inquiétude, ni aucun trouble intérieur. Pendant bien des jours, nous nous sommes disputées violemment, *elle* et moi. On nous a réconciliées; de si violentes querelles ne peuvent durer toujours. M. Vaugenis, qui a dîné hier à Combard, me racontait, avec intention peut-être, qu'il a vu dans les Cévennes une maison si singulièrement située que l'une des pentes de son toit envoie ses pluies dans la Méditerranée et

l'autre à l'Océan. Je pensais en l'écoutant que, si cette maison avait une âme, elle ne se résignerait pas longtemps à ce partage. Coûte que coûte, elle aurait fait son choix ; elle se serait dit que, quand on se donne, il faut se donner tout entière. Je me suis donnée tout entière, je ne me reprendrai pas. Je me sens heureuse et pardonnée, vous le savez bien ; mais vous vouliez me le faire dire. Êtes-vous content? »

« 3 mai.

« Oh! les braves gens que ces maçons, que ces tapissiers! Je les vois d'ici gratter leurs pierres et planter leurs clous, j'entends le bruit de la scie, de la ripe et du marteau. Oh! les braves gens! que Dieu les bénisse! Il sera donc charmant, notre nid, comme vous l'appelez? Mais vous prétendez que la Pompadour m'a gâtée, qu'il me faut des splendeurs, des dorures, que Bois-le-Roi me fera l'effet d'une grange. Vous n'en croyez pas un mot. Je serai toute ma vie une petite bourgeoise. La Pompadour me fait peur, je me sens perdue comme une mite dans son vaste et somptueux logis. Les maisons que j'aime sont celles où l'on est bien et dans lesquelles pourtant on peut recevoir un pauvre sans rougir de sa richesse. Quand il vient ici des indigents, quoiqu'on ait bon cœur, on ne sait qu'en faire. Les fauteuils en tapisserie ne sont pas à leur usage, et on n'a pas une chaise de bois ou de paille à leur offrir. On les laisse dans l'antichambre ou on les envoie à l'office, où Mme Cantarel va les trouver. Quand la pauvreté nous rendra visite

dans *notre grange*, nous ne la laisserons pas debout, nous saurons la faire asseoir. Dieu a beaucoup d'amitié pour les maisons où les pauvres aiment à entrer et où les hirondelles font leur nid. M. Cantarel ne peut pas les souffrir, c'est des hirondelles que je parle; il les traite d'oiseaux criards, il fait détruire leurs nids, et cela me chagrine. Nous en avions beaucoup à l'hôpital, et au printemps leurs cris réjouissaient nos malades; c'était l'espérance qui revenait à tire-d'aile du fond de l'Égypte. Mais ce qui est charmant à Combard, c'est que les rossignols y abondent. Croiriez-vous qu'à mon âge je n'avais jamais entendu chanter un rossignol? Hier soir, pour la première fois, j'en ai eu la fête. Leurs roulades et leurs trilles remplissaient l'espace et nous faisaient frissonner de plaisir, les bois, la nuit et moi. Près de la grande pièce d'eau, dans la futaie de vieux chênes que précède un cerisier sauvage, il y en avait deux qui se répondaient, et tous deux disaient la même chose, tous deux me criaient de leur voix d'or ou de cristal : Il t'aime, il t'aimera toujours. »

« 7 mai.

« Vous croyez m'apprendre que vous possédez mon portrait ou plutôt celui de sœur Marie. Vraiment je m'en doutais. Vous oubliez donc que, le jour où vous causiez si librement avec M. Vaugenis, j'étais cachée dans la pièce voisine? Mais si délicieux, si séduisant que soit ce portrait, n'espérez pas que j'en devienne jalouse. Vous aurez beau me répéter que nous ne

sommes pas la même personne, *elle* et moi, et qu'*elle* a toutes vos préférences, vous ne me persuaderez jamais. Vous lui trouvez dans les yeux, dites-vous, une douceur que je n'ai pas, et elle vous charme par sa complaisance, elle se prête à tous vos caprices, elle se plaît infiniment dans votre chère société. Il se trouve au contraire que j'ai le cœur ingrat, revêche, que j'ai commis le crime impardonnable de ne pas me laisser emporter dans vos bras à travers le vent et la nuit, et que les rossignols de Combard suffisent à mon bonheur. Vous vous trompez, les rossignols me plaisent, mais ils ne me suffisent pas, et, quoi que vous en disiez, nous avons les mêmes yeux, *elle* et moi. Mais voilà ce que c'est, elle n'est plus, et j'ai le tort d'exister, on est indulgent pour les morts, sévère pour les vivants. Pauvre fille! serait-il vrai qu'elle ne soit plus qu'un souvenir, un rêve évanoui, l'ombre d'une ombre? Ne le croyez pas. Dites à cette sœur blanche dont vous avez le portrait, dites-lui bien qu'elle n'est pas morte, qu'elle vivra toujours au fond de mon cœur. Je l'ai promis à mon curé, et mon curé m'est si cher que je lui brode en cachette un tapis d'autel. Ne me trahissez pas, M. Cantarel me mangerait. »

« 30 mai.

« Hier encore, nous avons eu M. Vaugenis à dîner, et vous le savez, puisqu'il nous arrivait de Bois-le-Roi, envoyé par vous. Il m'a confessé qu'il avait l'ordre de s'informer exactement de tout ce qui se passe à Com-

bard et de vous en faire un fidèle rapport. Quel joli métier vous lui apprenez! Un ancien président qui devient espion! C'est égal, quoique son ironie et sa loucherie m'inquiètent, je l'ai trouvé charmant, délicieux. D'abord il vous avait vu, du moins il l'a juré, et puis il s'est acquitté en homme d'honneur du galant message dont vous l'aviez chargé pour moi. « Répé« tez trois fois à ma chère mystique que j'adore ses « yeux noirs, qui sont peut-être bleus, » lui aviez-vous dit en le mettant en wagon. Il l'a répété trois fois. Je lui ai demandé ce que c'était qu'un mystique. Il m'a répondu que c'était un homme ou une jeune fille qui, quelle que fût la couleur de ses yeux, voyait Dieu partout. Si cela est, je connais quelqu'un de plus mystique que moi, puisqu'il voit dans l'amour Dieu lui-même, Dieu tout entier. On lui reprochera peut-être de confondre le maître, celui dont le mystère remplit les cieux et rassasie les âmes, avec le messager qu'il envoie ici-bas pour donner aux hommes de ses nouvelles et pour tromper par des fêtes magnifiques la tristesse et l'ennui de leur exil. Si je le grondais, cet homme qui prétend m'adorer, ma lettre ne finirait pas. Faisons un accord : je vous permets de m'aimer passionnément, même follement, mais ne me dites plus que je suis adorable. Ce mot me fait peur. Tantôt, en me regardant dans mon miroir, je me disais avec confusion : « Eh! quoi, il adore ces yeux qui ont « tant pleuré, ces pauvres yeux qui n'osent regarder en « face ni le soleil ni le bonheur! » Et je cherchais, autour de moi, un trou de souris pour y cacher ma divinité. Non, plus d'adoration! mais un peu de folie dans

l'amour, oh! pour cela j'y consens, car je commence à croire pour vous faire plaisir qu'aimer follement est la seule manière raisonnable d'aimer. »

« 4 juin.

« Vous m'adorez, mais vous me taquinez. Vous devenez méchant. Pourquoi m'accusez-vous de trop l'aimer? Vraiment, qu'en savez-vous? Et pourquoi le traiter de polichinelle ou de tartufe rouge? Que vous a-t-il donc fait? Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre de lui. Pourquoi me dites-vous qu'un millionnaire radical est un homme qui allie à la morgue d'un empereur tout le venin démocratique? On m'assure qu'il en est plus d'un sans venin et sans morgue. Pourquoi dites-vous encore que vous voyez avec bonheur approcher le jour où il ne sera pas élu conseiller municipal de Paris et que vous serez le premier à le féliciter de sa déconvenue? Il est vrai que l'élection se fera dans quelques semaines, mais peut-être la déconvenue sera-t-elle pour vous. Mme de Moisieux est certaine du succès, et Mme de Moisieux ne se trompe guère. Vous verrez qu'il sera élu, et j'en serai charmée. Je suis si heureuse que je veux du bien à tout le monde. Je vous accorde que ses opinions sont bizarres, mais je les crois sincères. Il nous disait hier qu'il s'était juré de ne plus passer par la rue Bonaparte, aussi longtemps qu'on ne l'aura pas débaptisée.

« — Vous ne pouvez pourtant pas empêcher ce scélérat d'avoir existé, lui a dit Mme Cantarel de son ton sardonique.

« — C'est possible, a-t-il répondu; mais, si j'étais procureur général, je poursuivrais pour attentat à la pudeur quiconque se permet de prononcer son nom.

« Là-dessus, il nous a expliqué que cet homme surfait n'avait jamais gagné ses batailles qu'en dépit des règles et du bon sens, et qu'en bonne justice il aurait dû les perdre; mais quoi! malgré ses honteuses bévues, il a toujours été sauvé par le soldat et par sa chance d'enragé.

« — Êtes-vous bien sûr que les dés ne fussent pas pipés? lui a demandé ma tante.

« Il a haussé les épaules et reparti qu'il est presque aussi impardonnable de croire aux grands hommes qu'à l'eau de la Salette. Je ne crois pas beaucoup à la Salette, mais j'aime les grands hommes, il me semble qu'on respire et qu'on vit double en lisant leur histoire, et, si vous voulez savoir quels sont les livres que je préfère aux autres, je vous dirai que c'est l'*Imitation*, les fables de La Fontaine et Plutarque. Mais ce n'est pas une raison pour calomnier M. Cantarel. Vous lui attribuez les intentions les plus criminelles à notre égard. Le croyez-vous donc si noir? C'est une couleur qu'il n'aime guère. Il espérait tout simplement que, en nous tenant séparés pendant plus de deux mois, il pourrait survenir tel accident... Lequel? Je suis si heureuse que je ne crois plus aux accidents. Peut-être aussi se flattait-il que je me réveillerais un matin la mémoire et le cœur vides, et que j'aurais beau vous y chercher, je ne vous y trouverais plus. Et voilà ce que c'est que de ne pas croire à la bataille d'Austerlitz, cela porte malheur au jugement. Mais il faut con-

venir que depuis quelque temps il me traite avec beaucoup de douceur. Je peux aller à la messe sans qu'il me crible d'épigrammes; il a même des mots aimables. Deux fois par jour il me dit d'un air gracieux :

— « Eh bien! petite fille, l'aimons-nous encore?...

« Nous nous ressemblons peu, vous et moi; je veux du bien, beaucoup de bien à tout ce qui vous entoure. Donnez de ma part et en mon nom un morceau de sucre à votre cheval. »

« 8 juin.

« Aujourd'hui, c'est à Mme de Moisieux que vous vous en prenez. Vous me grondez, vous vous plaignez que je la voie trop souvent. En conscience, puis-je ne pas la voir? Elle n'est pas si mauvaise que vous le pensez. Je n'ai qu'un reproche à lui faire : elle me demande trop souvent de vos nouvelles, et sans doute elle s'amuse de mes réponses embarrassées. Je baisse les yeux, je rougis, mes lèvres se serrent, ma langue se noue. Décidément il y a des noms bien difficiles à prononcer et des aventures dont il ne faut causer qu'avec les rossignols, mais ils n'ont qu'un temps, les nôtres ne parlent plus. Vous prétendez qu'elle est si légère et si calculée qu'elle en devient perverse, et pourtant si aujourd'hui elle se présentait à Bois-le-Roi, vous lui feriez grand accueil et grande fête. Je sais bien que c'est le train du monde, mais le train du monde ne me plaît pas, et je crois que le mieux est d'être un peu indulgent, pour n'être pas obligé de

trop mentir. Perverse par légèreté! ce serait un sujet de proverbe pour M. Vaugenis. Moi, je la plains, cette pauvre femme. Être affligée d'un tel fils! Et d'ailleurs à quoi bon se défier des gens? Que peut-on craindre, quand on est sûr de soi? Je relisais la fable de *l'Hirondelle et les Oisillons;* c'est si beau que cela fait pleurer :

Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.

Chercher d'autres mondes, c'est un parti un peu violent; se renfermer dans un trou, ce n'est pas vivre, et nous voulons vivre, n'est-ce pas? vivre beaucoup et très longtemps, c'est si bon de vivre! Faisons grâce aux pervers. »

« 13 juin.

« Cette fois, votre lettre m'a fait rire. Vous m'annoncez avec tant de circonlocutions la fâcheuse, la cruelle nécessité où vous êtes d'aller passer quinze jours à Paris, vous m'expliquez avec tant de minutie les nombreuses affaires qui vous y appellent, que j'ai ri; oui, je le confesse, j'ai ri. Que puis-je craindre? Oh! je n'ai pas peur, je vous assure; si je pouvais douter de vous, est-ce que je vous aimerais? Et n'allez pas vous imaginer que je sois jalouse du passé; le présent est à moi, et je crois à l'avenir de tout mon

cœur; je n'espère pas, je suis sûre. Allez-y donc dans votre grand Paris, qui après tout est à moi autant qu'à vous, mais en partant ne m'oubliez pas à Bois-le-Roi. Je vous souhaite un bon voyage et un beau soleil, et, quand vous arpenterez le boulevard, regardez cheminer votre ombre sur l'asphalte, mais regardez-y bien, et vous verrez qu'il y en a deux et que l'une ou l'autre me ressemble beaucoup. »

« 20 juin.

« Bonjour, Albert! Comment se porte-t-on rue de Luxembourg? Il fait ici le plus beau temps du monde. Au petit jour, j'ai ouvert ma fenêtre, il m'est venu au visage une bouffée d'air frais. Je ne pouvais tenir en place; au bout d'une heure, je suis sortie. Le ciel était du bleu le plus doux; çà et là se promenaient de petits nuages blancs comme neige et tout gonflés de vent; ils avaient des airs de passants et de curieux. Je suis descendue à la rivière; elle était charmante, verte comme une émeraude, tranquille, heureuse; les grandes herbes qui en tapissent le fond arrivaient à fleur d'eau, et autour de leurs longues barbes il se formait de petits remous tout frissonnants, où naviguaient des araignées. Je me suis assise près d'un saule creux; en face de moi était une île et dans cette île un fouillis de verdure, de ronces, de liserons grimpants, de fleurs roses, blanches ou violettes, au milieu desquelles un beau coquelicot écarlate jetait sa note éclatante comme le chant d'un clairon parmi les violons et les petites flûtes. Un botaniste qui herborisait vint à

passer, sa boîte de fer-blanc en bandoulière. Vous savez comme je suis hardie, je le questionnai. Il me répondit en latin, je le suppliai de me parler français, et il finit par m'expliquer que les fleurs roses étaient des épilobes et les fleurs blanches des reines-des-prés. Quand je fus savante, il reprit son chemin, et je restai auprès de mon saule. Des papillons, des mouches, des abeilles se disputaient une touffe de thym; tout ce monde était heureux. J'ai regardé longtemps couler l'eau, et j'ai pensé que le temps coule aussi; ces trois mois qui ne devaient jamais finir, il n'en sera bientôt plus question. Et puis il me revint un souvenir d'hôpital; je me rappelai qu'un interne qui avait de l'amitié pour moi et qui peut-être me regardait un peu trop m'apprit un jour que nos os, notre corps, toute notre substance se renouvelle en vingt ans, et je me dis que cette rivière qui courait devant moi renouvelle son eau à chaque minute et que pourtant c'est toujours la même rivière. Il y a en nous comme une forme qui demeure. La moelle de nos os, le sang de nos veines peuvent changer tant qu'il leur plaira, ce sera toujours nous, Albert. Mon interne soutient que dans quelques années d'ici vous n'aurez plus le même cœur; que m'importe, pourvu que j'y sois encore, comme vous serez dans le mien? Et voilà à quoi l'on pense quand on a connu des internes et qu'on est au bord d'une rivière! Je me levai, je partis, et j'aperçus un vieux pêcheur qui levait ses lignes dormantes, mais il n'y trouva point de brochets; tant pis pour ceux qui placent mal leurs espérances! Un peu plus loin, je rencontrai un maraîcher qui avait posé un piège à taupes

et qui se désolait de n'en avoir point pris. Je fis semblant de compatir à ses douleurs, mais vous savez que, quand je suis heureuse, je veux du bien à tout le monde, même à Mme de Moisieux, même aux taupes. Je leur dis : « Cachez-vous bien, mes filles. » Quand j'eus gravi la colline, je pris au travers des champs, qui se déroulaient devant moi comme des nappes de soie et de velours. L'avoine mêlait son vert argenté au vert sombre du froment et au brun doré du seigle déjà mûrissant. Je suivais un étroit sentier, les tiges étaient si drues et si hautes que je disparaissais. J'apercevais au-dessus de moi un pan de ciel bleu, des bluets fleuris à mes pieds. Par instants, un épi qui se penchait me chatouillait la joue au passage, et je tressaillais. Une alouette se mit à chanter, je cherchai vainement à la voir ; je crois vraiment qu'elle était cachée quelque part dans mon cœur. Au revoir, Albert, dans dix jours ! C'est à vous de compter les heures. »

« 22 juin.

« Il faut que je vous l'avoue, Albert, si j'ai pris si facilement mon parti du long délai que nous a imposé M. Cantarel, ce n'est pas que je préfère l'espérance au bonheur, comme vous m'en accusez ; mais je me consolais en pensant qu'on m'accordait ainsi plus de deux mois pour m'acquitter d'une visite et d'un devoir qui m'épouvantent. Je ne puis différer davantage ; dans quelques jours, Mme Cantarel me conduira à Paris, j'irai trouver mère Amélie, je lui dirai tout... Si vous

la connaissiez, vous n'auriez pas de peine à comprendre ma terreur. Je m'attends à des sécheresses, à des amertumes, à de sanglantes ironies, à des sarcasmes, à des emportements. Je ne répondrai pas. J'ai employé toute ma raison à me convaincre moi-même, il ne m'en reste plus pour convaincre les autres. J'écouterai et je me tairai. Mme Cantarel me conseillait d'écrire, ce serait lâche. Il faut que je boive ce calice; je n'en mourrai pas. Ne m'avez-vous pas dit un jour qu'on n'achète jamais trop cher son bonheur? »

« 24 juin.

« Non, Albert, n'en faites rien. Ne profitez pas des quelques heures que nous devons passer à Paris pour venir nous voir rue de Rivoli. Je suis sûre que Mme Cantarel y consentirait, si je l'en priais, mais je me fais un scrupule de l'en prier. Nous avons pris un engagement, remplissons-le jusqu'au bout. Songez que, dès le 1er juillet, vous aurez vos entrées libres à Combard. Mère Amélie me répétait sans cesse : « Des « scrupules! vous n'en aurez jamais assez. » J'ai fait bon marché des grands, je tiens d'autant plus aux petits. Et pourtant si je vous voyais samedi, ne fût-ce qu'en passant, de loin, un seul instant et sans dire un mot, je me sentirais deux fois plus de courage pour entrer dans la caverne du lion. Savez-vous une chose? En face de mon hôpital, de l'autre côté de la place, il y a une boutique de fruitier. Si, samedi, à deux heures précises, vous vous promeniez devant cette boutique!.. Mais voilà que je me sens rougir de confusion et de

plaisir. Passe encore devant Mme de Moisieux! mais toute seule, sans témoins! Faut-il que je me sente coupable! Que sera-ce donc samedi?.. Rappelez-vous que la fruiterie est à l'angle de la rue et de la place. Elle est très bien achalandée, cette fruiterie. Vous y trouverez sans doute des cerises superbes; vous nous regarderez tour à tour, elles et moi, et vous me direz le 1er juillet si elles étaient aussi rouges que mes pauvres joues. »

XX

La veille du jour où elle devait aller à Paris, Mlle Maulabret rendit visite à Mme de Moisieux, qu'elle n'avait pas vue depuis quelque temps. Lara l'annonça, l'introduisit. En l'apercevant, la marquise, qui tenait à la main un journal, le fit disparaître derrière un coussin avec une extrême vivacité et peut-être avec un peu d'affectation.

Selon sa coutume, elle fit à Jetta l'accueil le plus empressé; mais, ce qui ne lui était pas ordinaire, elle paraissait pensive, soucieuse; une préoccupation pénible lui ôtait la liberté de son esprit, de sa langue. Elle avait parfois de longs silences, pendant lesquels elle jetait sur sa jeune amie des regards pleins d'inquiétude et de commisération. Puis elle semblait se secouer, renouait avec effort le fil du discours, parlait à perte d'haleine pour ne rien dire. Tout à coup :

« A propos, avez-vous des nouvelles de M. Valport?

— Oui, madame, répondit Jetta en s'efforçant de ne pas rougir.

— Il est toujours à Bois-le-Roi?

— Non. Je croyais vous avoir dit que des affaires pressantes l'avaient appelé à Paris.

— Eh! vraiment, je l'avais oublié... Vous êtes sûre qu'il est à Paris?

— Oui, madame; mais qu'y a-t-il là qui vous émeuve si fort?

— Rien, ma belle, rien. »

Et elle parla d'une exposition de légumes et de fruits qu'elle avait visitée l'avant-veille au palais de l'Industrie. Elle s'espaça sur la beauté des guignes cœur-de-poule, sur la splendeur des artichauts camus.

« Quel infâme métier, dit-elle, que celui de journaliste!

— A propos de guignes? demanda Jetta.

— A propos de rien. L'autre jour, il m'est tombé sous la main certaine feuille... Depuis qu'ils ont le champ libre, ces messieurs se permettent tout. Il n'y a pas selon moi de gouvernement ni même de société possible sans un bon préfet de police qui se charge de museler la presse... Oh! que l'Empereur avait raison! Il me disait dans son beau temps : « Je ne régnerais « pas huit jours si je permettais au premier venu de me « discuter. » Mais il n'a pas eu le courage d'avoir raison jusqu'au bout, et c'est la liberté de la presse qui l'a perdu. La presse est un poison, ma chère, un vrai fléau.

— Le diriez-vous en face du directeur de *la Vraie République?* lui repartit gaiement Jetta.

— En face, non, mais de profil... Passe encore si ces messieurs se contentaient de remettre le gouvernement en question chaque matin, mais il n'y a pour eux rien de sacré, et ils font des incursions dans la

vie privée, comme le disait jadis, au Corps législatif, ce bon M. Josseau en défendant la proposition Guilloutet. « Est-il plus permis, ajoutait-il, de s'ingérer « dans les actes de votre vie privée que d'entrer chez « vous malgré vous, que de violer votre domicile? La « vie privée est le domicile moral. » C'est de l'éloquence Josseau et du bon sens universel; mais aujourd'hui le moindre gazetier se sent la bride sur le cou, et son effronterie se donne carrière; il parlerait de moi, de vous, de tout le monde.

Jetta s'imagina d'abord que quelque journaliste d'aventure venait de se livrer à de fâcheuses indiscrétions touchant Mme de Moisieux, et elle fut tentée de la plaindre. Elle changea bien vite d'idée, lorsque, après une nouvelle tirade sur les artichauts camus, la marquise lui dit :

« Êtes-vous réellement sûre que M. Valport soit à Paris? »

Mlle Maulabret demeura un instant bouche close; puis elle s'écria :

« Serait-il question de M. Valport dans le journal que vous lisiez quand je suis entrée?

— Quelle idée, ma belle! Où prenez-vous?...

— Je vous en prie, madame, soyez assez bonne pour me montrer ce journal.

— Mais je vous jure, ma chère enfant...

— Ce journal, ce journal, madame, dit-elle en riant, il me faut absolument ce journal. »

Et, quoique la marquise fît semblant de l'en empêcher, elle tira vivement de derrière le coussin qui le cachait le numéro du jour d'une petite feuille de ré-

cente création et d'un haut ragoût, intitulée *le Diable borgne*. Nous doutons qu'elle existe encore. Ce genre de diables n'a pas la vie longue, mais il est prolifique, et à sa mort il laisse toujours trois ou quatre enfants, qui, pour la consolation de l'univers, prennent bien vite sa place et renchérissent sur leur père. Aux commérages de bouis-bouis et de brasseries, cette petite feuille ajoutait les racontars du *high-life*. Quoique les rédacteurs logeassent sous les toits, que leur gamelle fût un peu triste et leur fricot un peu maigre, on eût juré qu'ils dînaient et couchaient tous les soirs dans le grand monde, tant ils en connaissaient les aventures et les alcôves. Ils en parlaient d'un ton dégagé, en tortillant leur moustache, en se cambrant ou se dandinant sur leurs hanches, et ils faisaient siffler dans l'air leur bonne lame de Tolède. On devinait à la noble désinvolture de leur style qu'ils portaient un gardénia à leur boutonnière et qu'ils étaient gantés de frais; mais on devinait aussi que sous ces gants frais il y avait des mains crochues.

Mlle Maulabret promenait ses yeux au hasard dans les colonnes du journal; après avoir ri, elle s'était sentie soudain si troublée que ses yeux n'y voyaient plus. Il lui semblait bien que, dans ce journal, à l'ombre d'un alinéa, il y avait un malheur embusqué comme un serpent sous des broussailles. Elle le cherchait et ne le trouvait pas. Les colonnes, les lignes, les lettres dansaient.

« Madame, dit-elle d'un ton résolu, faites-moi la grâce de me lire vous-même cet article venimeux où il est question de M. Valport. »

La marquise s'en défendit longtemps, lui représenta qu'elle avait tort, qu'on ne fait pas à certaines infamies l'honneur de s'en occuper, qu'on leur rend justice en les ignorant. Mlle Maulabret tint bon.

« Allons, puisque vous le voulez... Mais dites-vous bien que ce que je vais vous lire est l'invention de quelque famélique à bout de copie. Promettez-moi de n'en pas croire un traître mot.

— Ah! lisez donc, madame, » lui répondit Jetta.

Et, de guerre lasse, elle se résolut à lire. L'article commençait ainsi :

« *Le Diable borgne* n'a qu'un œil, mais cet œil voit tout, pénètre tout, entre partout, même dans les intérieurs les mieux clos et jusque dans le fond des alcôves et des âmes. Pour donner à nos lecteurs une idée de son ubiquité, nous leur dirons qu'hier soir *le Diable borgne* avait trouvé moyen d'être à la fois au foyer de la danse, où s'est produit un incident assez curieux, dans le cabinet du président de la chambre, où se sont prises d'importantes résolutions, que nous ferons connaître un autre jour, et dans un élégant entresol de la rue de Luxembourg ou Cambon, comme il vous plaira, habité par un des héros du *high-life*, dont le prochain mariage devait causer une grande sensation dans le grand monde et faire verser dans l'autre des larmes bien amères. Pleurez, belles petites! pleurez, étoiles de l'Opéra! et toi surtout, toi!... Nous disions donc que ce gentleman accompli, connu de tout Paris, réunissait hier autour de sa table sept ou huit de ses amis les plus intimes, — soyons exacts, ils étaient sept. Il les avait con-

voqués à un repas d'adieux ou de funérailles; il se proposait d'enterrer avec eux, la fourchette en main, son riant passé de garçon, sa belle et florissante jeunesse. Les convives étaient... mais nous sommes discrets, nous ne voulons nommer personne. Pour montrer à nos lecteurs à quel point nous sommes bien informés, voici la composition du menu : crème d'orge à la reine, timbale à la polonaise, homards à l'américaine, filet de bœuf à la nivernaise... »

« Passons, passons, dit Jetta, dont les doigts crispés effilochaient la frange d'un tapis de table, rapporté jadis de Constantinople.

— Passons tout, » dit la marquise.

Et elle fit mine de rouler le journal en pelote.

« Oh! je vous prie, lui dit Jetta en essayant de sourire, ayez quelque indulgence pour ma curiosité.

— Soit, passons les détails oiseux, reprit-elle. Où en étions-nous?.. « Un château-larose incomparable, un romanée sans pareil... » Que Dieu bénisse leurs grands crus! Ah!.. voici qui est plus intéressant : « D'abord on était grave, presque lugubre, comme il convient à des gens qui sont priés à un repas d'enterrement. Mais la chère était si exquise, les vins si délicieux, que peu à peu les cerveaux s'échauffèrent, les langues se dégourdirent. On tâcha d'arracher à l'amphitryon quelques révélations touchant la miraculeuse créature qui avait eu l'heur ou l'adresse de convertir au mariage le moins mariable des hommes. On portait des toasts à cette belle inconnue, on s'écriait : Nommez-la! L'amphitryon fut inflexible, jusqu'à la fin il resta boutonné jusqu'au menton... Nous serons

moins discrets que lui. Nous croyons savoir que la belle inconnue est une charmante fille que des malheurs de famille avaient décidée à entrer en religion et qui, il y a quelques mois encore, soignait les malades dans un de nos grands hôpitaux. Amour, voilà de tes traits! Au siècle dernier on enlevait les nonnes, aujourd'hui on les épouse; ce qui est certain, c'est que tous les grands viveurs, don Juan et les autres, ont fini par la religieuse; c'est le dernier mot d'un gourmet à bout d'invention. Relisez à ce propos certain chapitre des Mémoires de Casanova. »

« Un vilain livre, dit la marquise, écrit par le plus spirituel coquin que la terre ait porté. »

Elle poursuivit sa lecture; mais Jetta l'interrompit en lui disant :

« Plus vite, lisez plus vite. »

Elle accéléra pendant quelques instants son débit; elle le ralentit de nouveau en arrivant au passage que voici :

« Ils étaient tous partis; notre héros resté seul rêvait, assis dans un fauteuil. Tout à coup, ô miracle! le frôlement d'une robe se fait entendre, accompagné d'un rire mal étouffé, d'un chuchotement mystérieux. Un rideau s'était-il écarté? une trappe s'était-elle ouverte? Je ne sais, mais c'était elle. Il frémit, il la regarde, il la reconnaît. Oui, c'est elle, il n'en peut douter, c'est sa jeunesse, sa jeunesse elle-même qui, vêtue de rose, des fleurs dans ses cheveux, lui reproche son ingratitude, lui tend ses lèvres encore chaudes de ses baisers et lui dit : « Tu te flattais de m'avoir enter-« rée; ne vois-tu pas que je suis plus vivante que

« jamais? » Il veut la repousser, la chasser, elle s'obstine, lui prend la main, elle murmure d'une voix ensorcelante : « Je suis ta rose, et *ta rose est la* seule « maîtresse de ton cœur. »

La marquise s'interrompit de nouveau :

« Il y a là des italiques, dit-elle, et un jeu de mots par à peu près qui n'est pas la merveille de l'esprit humain : « Rosella, seule maîtresse de ton cœur... » Fi donc! c'est pitoyable. »

Puis elle reprit : « L'instant d'après, leurs haleines se confondaient, leurs lèvres s'étaient unies, sa jeunesse ressuscitée tenait l'ingrat dans ses bras charmants et victorieux, elle le défiait de s'en échapper jamais... Mais *le Diable borgne* est d'une moralité sévère, il laisse à d'autres journaux les peintures sensuelles ou licencieuses. Jetons un voile sur les délices de cette réconciliation, sur les voluptés de cette nuit d'ivresse; nous en souhaitons une pareille à tous ceux de nos lecteurs qui renouvelleront leur abonnement. Que fera la sœur blanche? Grâce à nous, le public sera tenu au courant. Et puisse cette histoire servir à l'instruction de la jeunesse! Petites filles, petites filles, ne vous flattez pas d'amadouer le loup et surtout de l'épouser. Il ne veut pas qu'on l'attache, et il retourne bien vite à ses premières amours. Notre immortel fabuliste l'a dit :

Chassez le naturel, il revient au galop. »

« Ignorant! c'est du Destouches, » dit la marquise en jetant le journal avec mépris.

A ces mots, elle regarda Mlle Maulabret, qui depuis longtemps se taisait, et elle dut la regarder à deux fois pour la reconnaître, tant ses traits étaient décomposés, tant ses joues étaient livides. Elle fut prise d'épouvante; elle éprouva une sorte de remords, quoiqu'elle ne sût guère comment c'était fait; emportée par un mouvement de sympathie sincère, elle courut à Jetta, elle l'embrassa, elle s'empara de ses deux mains qui étaient glacées, elle s'efforça de les réchauffer dans les siennes.

« Oh! remettez-vous, mon cher ange, lui disait-elle. Vous me faites peur. Vous croyez donc à ces horreurs? Il y a dix à parier contre un que le journaliste a menti. Écrivez bien vite à M. Valport. Cet homme séduisant et dangereux a une vertu, il ne sait pas mentir. Vous aurez bientôt le cœur net de cette aventure, et peut-être avant peu rirez-vous de ce qui vous désespère aujourd'hui.

— Je vous remercie, madame, lui répondit Jetta en se levant, de la peine que vous avez bien voulu prendre et des consolations que vous avez la bonté de me donner. »

Puis, raide comme une statue qu'on fait pivoter sur son socle, elle tourna tout d'une pièce sur ses talons, se dirigea vers la porte, suivie par Mme de Moisieux, qui s'attendait à la voir tomber et s'apprêtait à la recevoir dans ses bras.

« Ah! ma belle, que n'avez-vous suivi mon conseil! s'écriait la marquise. Pourquoi vous être obstinée à boire ce poison?

— Mais vous voyez bien, madame, que je n'en suis

pas morte, répondit-elle. Je ne me suis pas même évanouie comme l'autre fois... Ne voyez-vous pas que je me tiens debout, que je marche, que je ne pleure pas?.. Ne voyez-vous donc pas que je souris? »

Et elle la considérait en effet avec un sourire navrant, qui ressemblait à une folie commencée.

Mme de Moisieux ne voulait pas la laisser partir ainsi et tâchait de la retenir. Elle s'échappa de ses bras, s'élança dans le jardin, qu'elle traversa rapidement. Au désespoir succédait par degrés l'indignation. Elle éprouvait des transports tout nouveaux pour elle, qui l'étonnaient; elle faisait connaissance avec cette sainte colère que le monde n'ose contempler en face et qui sent la terre trembler sous ses pas. Mais à peine eut-elle franchi le seuil de la petite porte, à peine se fut-elle engagée dans l'une des allées du parc, une défaillance la prit, elle n'en pouvait plus, les jambes lui manquaient, elle se laissa tomber sur un banc, et pendant quelques minutes elle promena autour d'elle des yeux égarés, qui ne croyaient plus à rien. Ils regardaient l'herbe verte, et ils doutaient qu'elle fût verte; ils regardaient le ciel bleu, et ils n'auraient su dire de quelle couleur il était. Tout à coup il se fit une révolution dans son esprit, elle décida que toute cette histoire était non seulement invraisemblable, mais impossible. Il y a des choses qui n'arrivent pas, ou le monde serait un enfer, une maison de fous, un mauvais lieu, et celui qui l'a fait et qui peut tout l'aurait détruit depuis longtemps. Le soleil qui brillait au-dessus de sa tête lui parut moins évident que l'impudence des journa-

listes qui mentent à journée faite et qui chaque soir mangent leur déshonneur avec leur pain; était-il possible qu'on fût assez absurde pour les croire? Ne portaient-ils pas leur infamie écrite sur leur front?

Elle se leva, s'achemina en courant vers le château, rentra précipitamment chez elle, et, se jetant sur sa plume, elle écrivit ce qui suit :

« N'est-ce pas, Albert, il ne s'est rien passé chez vous l'autre soir, absolument rien? On voudrait me faire croire... Mais je n'en crois pas un mot. Cela est faux, n'est-ce pas? absolument faux. Répondez-moi bien vite. Une ligne suffira, ce serait trop de deux, et pardonnez-moi. Je crois en vous, Albert, de toute mon âme, et je vous aime de tout mon cœur. »

Ce billet fut bientôt jeté dans la boîte, mais la journée fut longue à passer. Mlle Maulabret ne put se taire jusqu'au bout; dans la soirée, elle ouvrit son cœur, tout son cœur à Mme Cantarel, qui lui témoigna toute la sympathie dont elle était capable.

« Ne vous avais-je pas dit de vous défier? s'écria-t-elle.

— Ainsi, madame, vous croyez?... vous pouvez croire?...

— Je crois que tout ceci ressemble fort à un complot. Je ne soupçonne pas M. Cantarel; il est incapable de noirceurs si savantes, et d'ailleurs il est trop occupé de son élection. Mais sûrement Mme de Moisieux a eu la main dans cette affaire. Il faut toutefois qu'on l'ait aidée. Il y a là un mystère que l'avenir éclaircira peut-être.

— Mais vous me parlez des autres! que m'impor-

tent les autres? C'est de lui qu'il s'agit, de lui seul! Ah! madame! le croyez-vous coupable?

— Vous lui avez écrit, attendons sa réponse, et tâchez, ma chère, de dormir un peu cette nuit. Le sommeil escamote les heures. »

Malgré ce souhait charitable, Mlle Maulabret ne put fermer l'œil de toute la nuit. Le soleil finit par se lever, il se leva même assez tôt, parce qu'on était au mois de juin. Que nous soyons dans la douleur ou dans la joie, il ne change jamais ses habitudes. Le premier courrier n'apporta rien. Jetta interrogea le facteur, se fit expliquer par lui les trains-postes, l'heure des levées, tout le détail de la distribution. Jusqu'au soir, elle le suivit en imagination dans toutes ses courses, elle compta ses pas, elle n'avait en tête que cet homme extraordinaire qui, vêtu d'une blouse bleue galonnée de rouge, coiffé d'une casquette, allait et venait sur les grands chemins, portant dans sa boîte des événements, des tristesses sans nom et des joies indicibles, des catastrophes, des désespoirs, des délivrances, des destinées. A la nuit tombante, il lui remit un pli chargé, muni de cachets rouges. Dès qu'elle eut donné la signature qu'il lui réclamait, elle demeura seule avec ce pli, dont la grosseur l'épouvantait, et qu'elle n'osait ouvrir.

« Ah! grand Dieu, pensait-elle, toute pâle et éperdue, s'il était innocent, une ligne, un mot suffisait. Que d'explications il y a là-dedans! »

Elle déchira l'enveloppe et reconnut son erreur. Il n'y avait là-dedans point d'explications, mais un billet très court, les deux lignes que voici :

« Je vous le jure, je suis plus malheureux que coupable; mais, quoi que je puisse vous dire, je désespère que vous me pardonniez jamais. Il vous sera plus facile de m'oublier. »

Si le pli était énorme, c'est qu'il contenait toutes les lettres qu'elle avait écrites et qu'il lui renvoyait.

Elles y étaient toutes, jusqu'à la dernière, mais elle ne les compta pas. Elle se laissa tomber à genoux sans voix, sans pouls, sans mémoire, presque sans vie.

Quand Mme Cantarel entra dans sa chambre, elle était encore agenouillée, mais la nature avait repris le dessus, elle pleurait abondamment, elle pleurait comme une Madeleine. Ses sanglots n'étaient interrompus que par de courts silences, que causait l'étouffement d'une âme qui se noie dans son chagrin; parfois aussi, s'adressant à quelqu'un qu'elle ne voyait pas, elle lui disait avec emportement :

« Vous qui prétendiez qu'il avait l'âme généreuse! Vous qui me reprochiez de ne pas connaître encore les hommes!.. Les voilà! »

Puis les yeux, le cœur, tout se fondait en eau, et aux sanglots succédaient les sanglots.

Mme Cantarel ne savait que faire ni que dire; n'ayant jamais pleuré, elle ne comprenait pas les larmes. Elle finit cependant par s'écrier :

« Vous l'aimez donc tant que cela?

— Moi, l'aimer! répondit Jetta en relevant brusquement la tête. Puis-je aimer un homme que je méprise?

— Quand on pleure, c'est qu'on aime, reprit

Mme Cantarel... En ce cas, ma chère, il faut lui pardonner et l'épouser.

— Jamais, jamais! balbutia-t-elle. Plutôt mourir! »

Assise au coin d'un sopha, Mme Cantarel la regardait, cherchant vainement des mots pour consoler cette inconsolable douleur; elle trouvait que le cœur de Mlle Maulabret était beaucoup plus compliqué que celui d'un coq nègre. Elle la laissa à elle-même et à sa solitude. Quand elle revint la voir vers minuit, la pauvre enfant ne pleurait plus. De lassitude, d'épuisement, elle s'était assoupie au pied de son lit. Sa tête sur son bras, ses beaux cheveux flottaient épars sur sa joue, où l'on voyait des traces de larmes mal séchées, et son sommeil était troublé par des mouvements convulsifs, par de profonds soupirs, comme il arrive aux enfants qui s'endorment au milieu d'une grosse querelle avec la vie. Par intervalles, sans rouvrir les yeux, elle parlait; elle murmurait :

« Toi! toi!.. Oh! c'est faux. Ce n'est pas toi! »

Mme Cantarel respecta ce sommeil fiévreux, qui, si mauvais qu'il fût, valait mieux que les horreurs du réveil; elle se retira sur la pointe des pieds.

A la même heure, au même instant, la marquise de Moisieux faisait fête à son fils, qui venait de rentrer au colombier, vie et bagues sauves, n'ayant rien perdu en voyage, ni ses effets, ni son parapluie, ni ses illusions, ni ses idées, ni ses amours. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne perdait jamais rien. Il oubliait quelquefois ses gants de Suède sur une table d'auberge; mais, au risque de manquer le train, il retournait toujours les chercher.

Après qu'on eut échangé les premiers compliments :

« Et ce mariage ? dit-il.

— Il a été fait et défait, répondit-elle.

— Peste ! maman, vous êtes une habile femme, fit-il d'un ton jovial. Et, à ce compte, la gélinotte est à nous ?

— La gélinotte, répliqua-t-elle, ne croit plus à l'amour ; elle épousera l'hôpital ou Dieu. »

Il recula d'un pas, et sa figure s'allongea.

« Et moi ? s'écria-t-il.

— Je vous ai trouvé autre chose, » répondit-elle négligemment.

Éclairé d'une lumière d'en haut, il lui dit ce qu'elle avait dit elle-même à M. Mongiron :

« Gageons qu'elle est bossue !

— Je ne le crois pas, mais je n'en sais rien, repartit-elle d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Quoi qu'il en soit, c'est un superbe parti, et, dans quelques semaines au plus tard, on vous présentera. »

Il fut sur le point d'éclater ; mais il se rappela fort à propos la façon pleine de mystère dont son père se dérobait jadis aux indiscrets. Il se ravisa, se contint, regarda sa mère d'un air capable et profond, s'inclina gravement devant elle. Puis ce Talleyrand se retira dans sa chambre, en se disant :

« Vraiment, on a fait de bel ouvrage en mon absence ! Ah çà, se moque-t-on de moi ? Me prend-on pour un nigaud, pour un benêt, pour une selle à tous chevaux ? Million pour million, on ne me fera jamais épouser la bossue, c'est de l'autre que je suis

amoureux, car il est positif que j'en suis amoureux et que je m'en passerai la fantaisie. Quand le diable y serait, je veux l'avoir et je l'aurai. »

Il le jura par le rhum de la Jamaïque, il le jura par le meilleur whiskey de l'Irlande, et là-dessus il s'alla coucher, un peu las de son voyage, mais enchanté de sa résolution et de son discours.

XXI

Aux violentes tempêtes de l'âme succède souvent un calme plat qui les fait regretter. Le vaisseau désemparé a perdu ses agrès, sa mâture, son gouvernail. Une mer unie, huileuse, sans vagues et sans chemins, l'enveloppe de toutes parts; elle contemple cet irréparable malheur, elle insulte par son morne silence à l'immobile débris d'un coureur de mondes qui croyait aux espaces, aux vents et aux étoiles et qui ne croit plus qu'à son naufrage. Pendant trois jours, Mlle Maulabret garda la chambre et même le lit. Le moindre mouvement lui coûtait, parler était un effort qui dépassait son courage, le son de sa voix la faisait frissonner. Elle se sentait comme anéantie, comme atteinte d'une impossibilité de vivre. A peine avait-elle la force d'ouvrir les yeux, le plus souvent elle les tenait clos, ils avaient fait amitié avec la nuit et les ténèbres. Parfois la fièvre la reprenait, et alors elle rêvait qu'elle s'était égarée dans Paris, qu'elle y demandait vainement son chemin aux passants, qu'à chaque carrefour elle se heurtait contre une barrière

surmontée d'un écriteau qui portait ces mots : Rue barrée pour cause de démolition. N'était-ce pas une rue démolie et barrée que son avenir?

Mme Cantarel, qui passait auprès d'elle une partie de ses journées, commençait à s'alarmer sérieusement de son état; elle l'étonna par la rapidité de sa convalescence. Elle était jeune, elle était vaillante, et ce qui la sauva, ce fut la violence même du coup qui l'avait frappée. Il y a en Asie ou ailleurs des rivages riants, délicieux, plantés d'orangers ou de palmiers, qui, comme un rideau complaisant, dérobent au regard des contrées stériles et malsaines, des marais fangeux où l'on demeure embourbé, des steppes sablonneuses et maudites où habitent la faim et la soif. Mlle Maulabret revenait d'une lointaine aventure, où elle avait failli mourir. Elle avait connu ces rivages trompeurs, elle avait respiré leurs enivrants parfums; mais tout à coup la steppe et ses horreurs lui étaient apparues, elle en avait encore l'épouvante dans les yeux. Confuse de son erreur, elle se disait en frémissant : « Voilà pourtant ce qu'il y a au fond de l'amour! » Quelquefois, se détachant d'elle-même, elle se disait aussi : « Pauvre petite! comme elle l'aimait! » C'était de Mlle Maulabret qu'elle voulait parler.

Néanmoins, durant bien des jours, son cœur eut des révoltes, des mutineries : il protestait secrètement contre sa destinée, il lui reprochait ses implacables duretés. Peu à peu, une pensée dominante s'empara de son âme tout entière, la tint sous son sceptre et en pacifia les séditions. De plus en plus, elle recon-

nut dans son désastre une main toute-puissante qui la châtiait. Elle avait déserté son devoir, méprisé ses engagements; après s'être donnée, elle s'était reprise, et Celui à qui elle avait faussé parole avait puni son infidélité en foudroyant ses criminelles espérances. Dans ses longs entretiens solitaires avec elle-même, comme un héros de l'ancienne alliance, elle croyait voir quelqu'un qui se tenait debout devant elle, une épée nue à la main, et ce redoutable inconnu lui disait : « Je me suis servi de cette épée pour labourer ton cœur, où pullulait la mauvaise herbe. » Elle entendait dans ses nuits d'insomnie une voix qui lui criait : « Je suis le Dieu saint et jaloux, et j'ai chassé ce dieu étranger qui m'avait pris ma place. Oh ! comme ton orgueil et tes joies ont péri sous ma vengeance ! » Elle n'en voulait plus à personne, elle pardonnait à tous ceux qui avaient comploté contre son bonheur. N'étaient-ils pas les instruments de cette volonté souveraine qui ne souffre point qu'on la discute et qui choisit ses ouvriers où il lui plaît? Quand Mme Cantarel essayait de la consoler, elle l'écoutait avec un sourire triste qui voulait dire : « Ah ! madame, laissez donc passer la justice de Dieu ! » Oui, elle pardonnait à tout le monde, sauf à elle-même, et le plus cruel de ses remords était d'avoir fait d'un vieux prêtre le complice de son péché. Elle se réprochait de l'avoir trompé, elle s'accusait d'avoir surpris sa bonne foi et son consentement par de coupables réticences et par des supplications muettes. De quoi ne s'accusent pas les consciences rares qui se plaisent à s'accuser?

Elle allait et venait, elle avait repris sa vie accou-

tumée. Mme Cantarel, qui s'était mise à l'aimer tout de bon, quoique en silence, cherchait à la distraire en l'occupant et s'était déchargée sur elle du gouvernement de sa maison. Elle s'acquittait en conscience de ses fonctions nouvelles et se donnait l'air d'y prendre quelque intérêt; mais les domestiques s'étonnaiemt du changement subit qui s'était fait en elle. C'était une autre personne. En moins d'une semaine, ses joues s'étaient creusées, ses traits s'étaient amincis et effilés; la fraîcheur printanière de son teint avait fait place à une pâleur lumineuse. Ses yeux, qui venaient de faire dans la vie de cruelles découvertes, avaient perdu leur velours et leur douceur caressante, ils brillaient d'un éclat fiévreux. C'en était fait de la légèreté de son pas, de la grâce enjouée de ses manières. Il y avait dans tous ses mouvements quelque chose de net, de précis, et dans sa parole comme dans son geste une sorte d'autorité. Son malheur l'avait subitement mûrie; les grandes douleurs sont les serres chaudes de l'âme.

M. Cantarel lui-même était surpris, presque inquiet de cette métamorphose, quoiqu'il eût en tête d'autres soucis plus dévorants. Il était tout occupé de son élection qui approchait et de ses électeurs. Il passait le meilleur de son temps à Paris, ne jouissait que le dimanche du soleil et des brises de Combard, qui séchaient ses sueurs de citoyen et de candidat. Dans ses courts loisirs champêtres, il cultivait avec amour, en compagnie de son jardinier, ce bel art, de récente invention, qui consiste à se servir de petites plantes grasses pour tracer au milieu d'un gazon des entrelacs

ou des initiales. Il entendait dessiner les siennes partout, apposer sa signature et son parafe à tous ses boulingrins, estimant qu'après cette cérémonie ils seraient encore plus à lui, que la Pompadour se le tiendrait pour dit. Déjà, au bas d'une pelouse, on pouvait lire le nom de Louis Cantarel, écrit en superbes majuscules fleuries, et au-dessus : Liberté, égalité, fraternité. Qu'en pensait cette pauvre Pompadour?

Il n'attendait toutefois que le moment d'adresser à sa pupille de salutaires exhortations, accompagnées de bons avis touchant sa fâcheuse aventure. Mais, à son grand étonnement, elle lui semblait d'un abord difficile, elle lui imposait, le tenait à distance; il n'osait pas hasarder le paquet. Le biais qu'il imagina fut de mettre sous ses yeux un numéro du *Diable borgne*, en signalant à son attention un fait divers qu'il avait marqué d'une croix. Elle frissonna comme à la vue d'un affreux reptile, mais elle ne laissa pas de lire. Elle apprit ainsi qu'une rencontre venait d'avoir lieu en Belgique entre M. Albert Valport et un rédacteur du *Diable borgne*, que dès la première passe le journaliste avait reçu un grand coup d'épée en pleine poitrine, que la blessure était fort grave, mais qu'on avait sujet d'espérer qu'elle ne serait pas mortelle. A ces derniers mots, elle tressaillit d'aise, elle poussa un profond soupir de soulagement. Le journal ajoutait : « De toutes parts, les marques de la plus vive sympathie sont prodiguées à notre cher et éminent collaborateur. Tout le monde a compris que c'est la liberté de la presse qui vient d'être menacée en sa personne, cette sainte liberté pour laquelle nos pères

ont combattu et versé leur sang, cette liberté précieuse qui est la sauvegarde de la morale publique et privée... » Il y en avait long sur ce sujet, et on peut croire que Mlle Maulabret n'alla pas jusqu'au bout.

« Quand on est un bretteur comme M. Valport, s'écria M. Cantarel, il est plus facile de tuer un journaliste que de lui répondre. »

Il s'enhardit à passer sa main droite sur la joue gauche de Mlle Maulabret, en disant :

« Cette pauvre petite joue! la voilà toute pâle et toute creuse. Oh! le vilain garçon que ce Valport! Mais aussi, que voulez-vous attendre d'un monsieur qui n'a point de convictions politiques, d'un opportuniste qui bat la campagne quand on lui demande s'il est républicain? Heureusement nous avons des maris de rechange, et si cette mignonne veut m'en croire... »

Le regard terrible qu'elle lui jeta l'interloqua tout à fait, lui ferma la bouche et le rendit à ses exercices de calligraphie botanique.

Elle roulait dans sa tête un projet qu'elle avait rapidement mûri. Elle en toucha quelques mots à Mme Cantarel, qui s'abstint de la combattre et se contenta de dire : « A votre aise, ma chère, mais cela prouve que vous êtes encore bien jeune. » Un incident imprévu lui fit ajourner son projet. Depuis longtemps, M. Cantarel se plaignait qu'on braconnât dans son parc. Il avait renvoyé son garde-chasse, qu'il accusait de mollesse et même de connivence avec l'ennemi. Mme de Moisieux se chargea de lui en procurer un autre, dont il s'accommoda. C'était un Corse, nommé

Golo, ancien soldat, à l'œil vif et dur, dont le visage sec était peu avenant, sans compter qu'il portait à l'une de ses joues une grande balafre qui semblait fraîche et que, sans doute, il avait attrapée dans quelque batterie. Sur les pressantes recommandations de la marquise, M. Cantarel agréa Golo, quoique Golo fût un fervent bonapartiste et ne s'en cachât pas. Malheureusement, sept ou huit jours après qu'il fut entré en fonctions, Golo fut pris de courbature et d'un violent mal de tête, accompagné de vomissements. Il dut s'aliter, et le médecin qu'on fit venir crut reconnaître tous les symptômes de la petite vérole. Son diagnostic se trouva vrai.

M. Cantarel fut très affecté de ce fâcheux événement, il maudit sa malchance. Quoiqu'il eût déclaré un jour que, si l'on chassait les religieuses des hôpitaux, il se chargerait de soigner lui-même les varioleux et les typhoïdes, la contagion, comme on sait, lui causait quelque frayeur. Sa première pensée fut d'envoyer Golo dans un des hôpitaux de Paris, en l'y faisant conduire généreusement à ses frais. Mlle Maulabret s'y opposa avec une fermeté d'accent à laquelle elle ne l'avait pas accoutumé; elle lui représenta que le garde-chasse était trop malade pour qu'on pût le transporter, que d'ailleurs il n'était un danger pour personne, le pavillon qu'il habitait étant fort isolé.

« Très bien, dit-il; mais qui le soignera?

— Il y a encore dans le monde, répondit-elle avec un peu d'ironie, des sœurs grises et des augustines.

— Je ne souffrirai jamais, s'écria-t-il d'un ton pon-

tifical, qu'une béguine vienne promener ici sa guimpe et sa robe noire.

— En voici une qui vous offre ses services, lui dit-elle. Faites-lui grâce, elle n'a pas encore sa robe.

— Quoi ! vous vous chargeriez !... Mais vous nous apporterez l'infection. Songez, mademoiselle, que j'ai charge d'âmes, que je réponds de la santé de votre tante, de mes domestiques, car, pour ce qui est de la mienne, je serais prêt à tout braver, si toutefois je n'étais pas candidat... mais je suis candidat. »

Il savait trop les égards qu'il devait au peuple souverain pour permettre qu'un de ses futurs mandataires s'exposât à être gravé.

« Il n'y a qu'un mot qui serve, Jetta, reprit-il. Si une fois vous mettez les pieds dans le pavillon de ce malheureux, vous n'en sortirez pas jusqu'à sa complète guérison.

— C'est bien ainsi que je l'entends, monsieur, » répliqua-t-elle.

Une demi-heure plus tard, elle se trouvait installée au chevet du garde-chasse. Le pavillon se composait de deux pièces, d'une chambre à coucher qu'occupait le malade et d'une petite cuisine où elle se fit dresser un lit de camp. La première nuit qu'elle y passa lui fut douce. Il lui semblait qu'elle venait de se cloîtrer et que la captivité de plusieurs semaines qu'elle s'était imposée était une bénédiction du ciel. En lui confiant une tâche rebutante et pénible, Dieu avait voulu lui témoigner qu'il s'était réconcilié avec elle, qu'il prenait en pitié sa servante infidèle. Le danger même qu'elle courait lui paraissait rempli de délice.

Elle souhaitait parfois que Golo lui communiquât son mal; elle le bénissait d'avance du service qu'il lui rendrait en la défigurant, en faisant justice de cette beauté qui l'avait exposée à de tels périls et lui avait coûté tant de larmes. Mais elle s'aperçut bientôt que dans ces vœux secrets qu'elle formait il entrait un reste d'amertume ou de révolte et comme la lie d'un amour mal guéri. Elle ne souhaita plus rien. Nuit après nuit, jour après jour, elle se livrait tout entière et sans arrière-pensée comme sans distraction à sa rude besogne de garde-malade, qui lui rappelait délicieusement son passé et lui procurait un avant-goût de son avenir. Ainsi qu'une sainte religieuse, elle se fût volontiers écriée : « Je voudrais que ma profession fût une personne, pour pouvoir la serrer dans mes bras et la presser sur mon cœur. »

Dieu sait que son Corse n'était pas commode et qu'il lui donnait beaucoup de tablature, étant de ces hommes qui ont besoin d'avoir toute leur santé pour être supportables. D'habitude il avait l'humeur renfermée et taciturne; la maladie, qu'il considérait comme une odieuse injustice de la nature, le rendait bavard; il ne cessait de tempêter, de criailler. Brusque, emporté, violent et profondément ingrat, toujours prêt à se fâcher et à mordre la main qui le caressait, elle eut toutes les peines du monde à l'apprivoiser. Que d'éloquence ne devait-elle pas dépenser pour le décider à prendre ses potions, pour l'empêcher de se découvrir dans ses querelles avec son lit! Il ne lui savait aucun gré de ses soins, de son infatigable sollicitude, de son angélique patience, de ses veilles

et de ses insomnies. En revanche, il ne pouvait pardonner à M. Cantarel de ne pas venir prendre de ses nouvelles en personne; il se répandait en invectives contre lui. Non seulement M. Cantarel le laissait « crever comme un chien sans se soucier de lui »; n'avait-il pas eu le front de le chicaner un jour sur son bonapartisme, de lui soutenir que Napoléon Ier n'avait été qu'un pleutre? « Napoléon pas pleutre, s'écriait Golo. Il avait beaucoup de talent Napoléon, plus de talent que M. Cantarel. » Jetta ne tentait pas de lui prouver le contraire, mais elle le suppliait de se calmer.

Le progrès rapide de la maladie et la perte de ses forces le rendirent plus maniable. Sans être confluente, sa petite vérole était fort sérieuse. Sa tête était bouffie, énorme et hideuse; son corps était couvert de boutons et de croûtes, que Mlle Maulabret contemplait sans répugnance et sans dégoût. Il avait renoncé à criailler, mais il geignait sans cesse et ne souffrait pas que sa garde-malade s'éloignât de son lit. Parfois elle était près de tomber d'épuisement; quelques heures de sommeil qu'elle réussissait à prendre sur son tyran suffisaient pour la remettre sur pied, pour lui rendre toute sa vaillance. Elle pensait continuellement à mère Amélie; elle se demandait : « Serait-elle contente de moi? » Elle lui empruntait sa conscience pour se juger, et cette conscience impitoyable lui disait : « Fais taire la chair et le sang; n'as-tu pas beaucoup à réparer? Cette nuit, tu as dormi trois heures, c'est trop. Des scrupules, mademoiselle Maulabret, et encore des scrupules! Vous n'en aurez jamais assez, sœur Marie. »

Sans parler du médecin qui venait tous les matins et revenait quelquefois le soir, elle recevait souvent des visites. Mme Cantarel lui en faisait plusieurs chaque jour, d'abord parce qu'elle éprouvait le besoin de la voir, et ensuite parce qu'elle avait ainsi le plaisir d'épouvanter M. Cantarel en lui disant qu'elle l'avait vue. Elle s'amusait de ses exclamations, de ses soubresauts, de tous les vinaigres de santé dont il s'arrosait pour tenir le virus à distance. Mme de Moisieux, à qui le courage ne faisait jamais défaut quand elle avait une idée en tête, venait souvent aussi. Mlle Maulabret l'accueillait avec une politesse froide, réservée, qui n'arrêtait pas les effusions de la marquise. Elle était aussi tendre que jamais pour « sa toute belle »; mais elle ne lui chantait plus le même air. Ses entretiens étaient couleur feuille morte. Elle s'étendait sur la vanité des affections humaines et des plaisirs de la terre. Avec de grands gestes, qui faisaient cliqueter ses bracelets, elle célébrait volontiers les joies de Sion, la félicité des vierges du Seigneur qui vivent comme des anges, parce qu'elles sont mortes au monde. Quelquefois elle parlait de se faire elle-même carmélite, et ses bracelets cliquetaient encore. Après quoi elle embrassait audacieusement Jetta sur les deux joues, puis elle retournait bien vite dans son chalet, où elle se soumettait à d'énergiques et savantes fumigations que lui préparait le jeune Lara, et elle ajournait sa vêture.

Quand il fut entré dans la période de la suppuration, Golo eut de violents accès de délire et causa de graves embarras à Mlle Maulabret. Il ne pensait qu'à

s'échapper, à s'en aller courir le monde; elle avait beaucoup de peine à le réintégrer entre ses draps.

Une nuit, profitant d'un léger assoupissement de sa garde-malade, il rejeta brusquement ses couvertures, et il se coulait déjà hors de son lit, quand elle accourut pour l'arrêter au passage.

« Laissez-moi! s'écria-t-il en essayant de se débattre.

— Où voulez-vous aller?

— Vous le savez bien.

— Je vous assure que je ne le sais pas.

— Il est là, reprit Golo en montrant d'un doigt menaçant la porte de la cuisine, et je veux lui brûler la cervelle.

— De qui parlez-vous? lui demanda-t-elle avec une douce autorité.

— De qui donc?... De lui, de M. Valport. »

Ce nom inopinément prononcé la fit tressaillir jusque dans la moelle de ses os. Golo se débattait de plus belle; à force de patience et d'énergie, elle parvint à le maintenir.

« Vous étiez son garde-chasse? reprit-elle.

— C'est de l'histoire ancienne. Quand il a fait maison neuve, il y a huit mois, je suis devenu son valet de chambre.

— Et qu'avez-vous à lui reprocher?

— Il m'a sanglé la figure d'un coup de cravache. »

Elle rassembla tout son courage, et poursuivant son enquête :

« Apparemment il avait à se plaindre de vous, dit-elle d'une voix haletante, vous lui aviez fait quelque chose.

— Ce n'est pas moi, s'écria-t-il, c'est l'homme à la loupe qui a tout fait. »

Un souvenir traversa l'esprit de Mlle Maulabret comme un éclair. Elle se rappela qu'un matin elle avait trouvé chez Mme de Moisieux un petit homme au museau de renard orné d'une loupe, qui semblait s'occuper à quelque mystérieux tripotage. Au moment où elle entrait, ce renard venait de parler de Mlle Maulabret, et une carte qui traînait sur une table lui avait appris comment il se nommait.

« L'homme à la loupe? dit-elle. Ne s'appelait-il pas M. Mongiron?

— Eh ! qui diable sait son nom? » repartit Golo.

Il lui parut qu'elle tenait le fil, qu'elle devinait tout.

« Vous êtes plus coupable que vous ne le dites, continua-t-elle ; car cette femme...

— Eh oui ! la femme en rose, dit-il en ricanant. Elle est diablement jolie, celle-là.

— Cette femme, c'est vous qui l'avez fait entrer, c'est vous qui l'avez cachée. »

Il ne répondit ni oui ni non.

« Sans doute on vous avait promis de vous procurer une autre place, si M. Valport vous chassait, et sans doute aussi on vous a payé, et la somme était ronde. Vous avez fait là un joli négoce. »

Il restait muet; il avait l'air de se dire : « Bien habile qui me fera parler! » Puis, la regardant d'un air farouche : « Je ne voulais pas qu'il se mariât, j'aime mieux l'autre. »

Et tout à coup :

« Qui êtes-vous? s'écria-t-il.

— Je suis votre garde-malade, » répondit-elle froidement.

Et, le saisissant par les deux poignets, elle l'obligea de se recoucher. Il se calma pendant quelques instants; mais bientôt il recommença à s'agiter, à discourir sur sa balafre, dont il avait juré de se venger. Il s'écriait de nouveau qu'il entendait marcher quelqu'un de l'autre côté de la porte, que c'était lui, l'homme à la cravache, qu'il entendait se lever, qu'il lui ferait bien vite son affaire. Elle dut lui répéter jusqu'à cent fois qu'il se croyait à tort dans un appartement de la rue de Luxembourg, qu'il était à Combard, que derrière la porte il y avait une cuisine et que dans cette cuisine il n'y avait personne. Heureusement, à la pointe du jour, il s'endormit, et elle put se livrer à ses réflexions. Il y avait eu complot, elle en avait la preuve, et cette pensée la soulageait. Si morte qu'elle soit au monde, c'est une consolation pour la fierté d'une femme d'apprendre qu'on a dû se mettre plusieurs et user d'artifice, ourdir des trames, forger des machines pour décider l'homme qu'elle aimait à la trahir et à l'oublier. Quand Golo se réveilla, il avait recouvré son bon sens et ne se rappelait plus ce qu'il avait dit. Elle n'eut garde de l'en faire souvenir ni de le questionner davantage, elle en savait assez.

Quelques jours plus tard, le médecin lui annonça que son malade était hors d'affaire et que sa convalescence ne serait pas longue. Elle put désormais se procurer quelques heures de liberté, dont elle profitait pour se secouer, pour se remettre de ses rudes fatigues. Chaque matin, elle traversait le parc dans

toute sa largeur; quelquefois même, elle en sortait pour arpenter un sentier qui bordait un champ d'avoine en pente où des pommiers projetaient leur ombre. L'avoine était jaune, l'ombre était presque bleue. Le long du champ courait une haie vive, où venaient picorer les poules d'un fermier; elle les entendait caqueter, glousser doucement dans les épines. En tournant la tête, elle apercevait ce cerisier sauvage qu'elle avait vu jadis tout fleuri et qui l'avait comme ensorcelée. Que ce temps était loin d'elle! Les fleurs s'étaient changées en fruits, et la cime de l'arbre faisait une tache rouge sur le ciel. Des corbeaux, que ses cerises affriandaient, s'étaient levés avant l'aube pour les dévaliser. Aussi défiants que voraces, ils étaient troublés dans leur banquet par cette promeneuse qui les regardait, et la bande tournoyait d'un vol inquiet au-dessus des branches, en croassant avec colère, tant il est vrai que tout le monde a ses chagrins. Par instants, un loriot entonnait sa pompeuse chanson, et du fond de sa solitude un coucou lui répondait.

Elle n'était pas seule dans son sentier : ce mort qui tenait tant de place dans sa vie et dans ses pensées s'y promenait avec elle. Il faut croire que ses nuits blanches lui avaient laissé une sorte d'excitation nerveuse qui la prédisposait aux visions, car ce mort, elle le voyait distinctement. Ce n'était pas son fantôme, c'était lui-même, avec sa haute taille, ses épaules osseuses, ses rares cheveux blancs, son large front, son regard sévère qui voyait tout et sa bouche au sourire ironique. Sa présence était si réelle que, sans

y penser, elle marchait sur le bord du chemin pour lui en laisser le milieu, et dans ses promenades elle s'arrêtait toujours à quelques pas d'un pommier, dont les branches basses s'étendaient horizontalement, comme si elle eût voulu épargner à son invisible compagnon le danger de s'y heurter le front ou l'ennui de courber la tête. Elle lui parlait, il répliquait; tous deux raisonnaient, s'animaient, s'échauffaient, et leur dispute était sans fin, ce qui ne les empêchait pas de s'aimer beaucoup. « Vous vous êtes trompé, lui disait-elle, et vous devez le savoir, puisque vous habitez aujourd'hui dans le pays des éternelles vérités; mais vous vouliez mon bonheur, et je chérirai toujours votre mémoire; grâce à vous, je ne serai jamais seule dans ce monde. » C'est là-dessus qu'ils se quittaient, émus et réconciliés, et, en retournant dans le pavillon où Golo l'attendait, elle y rapportait non seulement la fraîcheur du matin, mais cette divine sérénité que procurent les entretiens avec un mort, alors même qu'on se dispute avec lui. Les vivants les plus tranquilles ont un commerce agité, on ne possède pas son âme auprès d'eux; il n'y a pour l'homme de vrai repos que dans la société de l'invisible.

Dès que Golo fut guéri et put se passer de ses soins, Mlle Maulabret prit congé de lui pour retourner au château avec l'agrément de M. Cantarel, à qui le médecin affirma qu'il n'avait plus rien à redouter. L'enfant des mâquis se sépara d'elle sans émotion et sans beaucoup de cérémonie; les remercîments qu'il lui adressa furent très courts. Il était enchanté d'être

encore en vie, mais il se trouvait très laid et craignait de demeurer gravé; peu s'en fallait qu'il ne s'en prît à sa garde-malade. Elle eut raison de ne pas retarder d'un jour son déménagement, car dans l'après-midi M. le marquis Lésin de Moisieux, qui depuis quelque temps rôdait autour du pavillon, hasarda de s'y présenter pour l'y voir. Il n'y avait plus que le nid, l'oiseau était parti, ce qui lui causa un sensible déplaisir. Il se consola en faisant la connaissance de Golo.[1] Dès la première minute, ces deux sauvages s'agréèrent l'un l'autre, se convinrent et s'entendirent. Bientôt il se forma entre eux une touchante intimité, qui devait être fertile en heureuses conséquences.

Mlle Maulabret sentait elle-même que ses nerfs étaient excités, qu'elle avait de la fièvre, de l'exaltation. Avant d'exécuter le projet qu'elle méditait, elle voulut attendre que son esprit fût rentré dans son assiette accoutumée. Lorsqu'elle fut tout à fait calme, elle causa avec son bon sens, elle consulta sa raison, et sa raison lui déclara que son dessein était parfaitement raisonnable. Elle s'en ouvrit de nouveau à sa tante, la pria de vouloir bien la conduire sans plus de retard auprès de mère Amélie.

« Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma chère, lui répondit Mme Cantarel; mais, je vous le répète, vous êtes bien jeune. »

XXII

Quand Mlle Maulabret eut franchi la grille de son hôpital, elle s'arrêta un instant et se retourna. La place qu'elle embrassait de son regard était en ce moment fort animée. Il y avait dans le voisinage des démolitions et des bâtisses commencées; on voyait passer des charrettes, des tombereaux, des haquets, de pesants fardiers, chargés de pierres de taille liées par de grosses chaînes, et le sourd gémissement du pavé se mêlait au cri des essieux et au grincement de la ferraille. Sa pensée traversa cette place, où débouchaient trois rues. Il lui parut qu'il était indifférent de s'engager dans l'une ou dans l'autre, que par des détours plus ou moins longs elles conduisaient toutes au même endroit, qu'en les remontant on était sûr d'arriver dans un lieu fatal, où se passaient des choses étranges autant qu'odieuses. Il y avait là d'élégants entresols, dans lesquels on s'assemblait avec ses amis pour dire adieu, le verre en main, à sa jeunesse et à des enchantements qu'on quittait à regret. Pour étourdir son chagrin, on prononçait des discours, on portait des

santés, et tout à coup des trappes s'ouvraient, il en sortait des femmes vêtues de rose. A leur vue, on oubliait tout, on faussait sa parole, on trahissait gaiement la foi jurée, en se disant : « Je vais lui briser le cœur, à cette pauvre enfant, et il pourrait bien se faire qu'elle en mourût ou qu'elle en devînt folle; mais qu'importe?... » Effectivement, il n'importait guère, puisque l'accusé ne daignait pas même se défendre!

Elle traversa la cour et s'arrêta encore. Dans les bruits rapprochés ou lointains, dans les confuses rumeurs qui arrivaient à son oreille, elle croyait reconnaître la voix du monde qui l'appelait par son nom, l'invitait ou la narguait. Quoiqu'elle n'eût jamais vu l'Océan qu'en idée, elle pensait à son écume et à ses trahisons, à son immensité tourmentée, à ses récifs perfides, à l'éternelle sédition de ses vagues, au ténébreux mystère de ses abîmes muets. Elle s'engagea dans le vestibule, puis dans la cage de l'escalier tournant, et par degrés les bruits s'amortirent. Quand elle eut atteint une petite porte en anse de panier dont la vue lui fit battre le cœur, elle n'entendit plus rien, et sur sa figure se peignit la joie radieuse d'un naufragé qui surgit au port.

Elle entra, elle trouva la chambre vide, elle s'informa. On lui apprit que la mère était au parloir. qu'elle ne tarderait pas à revenir. Elle l'attendit en conversant tout bas avec un crucifix d'ivoire qui jadis l'avait vue pleurer et qui plus tard l'avait vue sourire. Il abaissait sur elle en ce moment un regard de miséricorde, il faisait fête à sa repentance.

Tout à coup, un pêne à demi-tour glissa dans sa

gâche, une robe noire apparut sur le seuil, un éclair jaillit de deux petits yeux dont les colères étaient terribles, et une voix frémissante, farouche, semblable à une des trompettes du jugement dernier, s'écria :

« Ah ! vraiment, mademoiselle... c'est donc vous? »

Ce cri signifiait : « Vous n'avez rien à m'apprendre, sœur Marie, qui n'êtes plus pour moi que Mlle Maulabret. J'ai tout appris, je connais votre crime; j'en sais toute l'aventure, le commencement, le milieu et la déplorable fin, que Dieu bénisse à jamais ! Eh ! vraiment, c'est vous, et je ne m'en étonne guère, je vous attendais; mais je suis partagée entre l'impatience que j'avais de vous voir et l'horreur que vous m'inspirez. Oui, c'est bien vous, et je m'indigne que vous osiez reparaître ici, devant moi, devant ce Dieu crucifié qui vous maudit. Pourtant votre audace me plaît, car je pourrai vous dire tout ce que je pense de vous. Si mes lèvres, que la colère divine a touchées de son charbon, avaient été condamnées à se taire, je crois vraiment que j'en serais morte. »

Mlle Maulabret se laissa tomber sur ses genoux; levant son visage vers la mère, elle lui dit :

« Regardez-moi, ma mère, et faites-moi grâce. »

Mère Amélie la regarda. Bien que l'histoire que racontait ce visage ravagé par le chagrin la touchât peu, elle se sentit désarmée. Elle s'affligeait seulement de voir qu'en perdant sa santé, ses couleurs, son éclat, la délicieuse pureté de ses contours, il avait conservé toutes ses grâces. Mais quoi ! il fallait laisser agir le temps, il en viendrait à bout. Elle se taisait; Dieu avait parlé avant elle et ne lui avait laissé rien à dire.

Il avait tiré de ces beaux yeux toutes les larmes qu'ils pouvaient verser et leur avait fait dégorger le poison dont ils s'étaient abreuvés ; il avait promené dans ce cœur infidèle un fer rouge pour le guérir par d'autres plaies des blessures que lui avait faites le monde; le vent de sa colère avait soufflé sur cette fleur et l'avait consumée jusque dans ses racines. Que restait-il à faire? Quels reproches adresser utilement à qui avait tant pleuré? Elle eût perdu ses paroles, elle n'aimait pas à les perdre.

Elle s'assit, et prenant entre ses mains de cire la tête de Jetta agenouillée, elle se contenta de lui dire :

« Vous avez donc bien souffert?

— Ah! ma mère, il me semble que c'est par miracle que je vis encore.

— Et vous ne croyez plus à l'amour? demanda-t-elle encore avec un accent d'âpre ironie.

— Je vous assure que je suis guérie, bien guérie... Dieu m'a traitée par le fer et par le feu.

— Ainsi cet homme?...

— Oh ! je vous en supplie, ne parlons pas de lui.

— Vous le haïssez?

— A quoi bon le haïr, ma mère? Il est plus simple de l'oublier. »

Mère Amélie se tut quelques instants. Elle contemplait d'un œil dur, courroucé, cette jeune pécheresse dont la tête reposait sur ses genoux et à qui les mains d'une sainte servaient d'oreiller. Elle s'étonnait, elle s'indignait comme une panthère qui verrait une gazelle venir se coucher entre ses pattes et chercher un asile sous sa griffe. Des paroles amères montaient inces-

samment de son cœur à ses lèvres, mais la pitié lui fermait la bouche, sa colère en était réduite à ronger et à mâcher son frein. Elle finit par dire :

« Les voies du Seigneur sont mystérieuses; qui oserait discuter ses dispensations? Il fait bien tout ce qu'il fait, et ses élus n'ont pas le droit de se plaindre de la façon dont il les traite. Les uns entrent dans son royaume d'un bond et de plein vol. A d'autres il inflige de cruelles expériences; il leur ordonne de se traîner jusqu'à lui à travers les chemins rocailleux ou fangeux du monde, jusqu'à ce qu'il lui plaise de faire grâce à leurs lassitudes et à la meurtrissure de leurs pieds... Vous avez fait ce voyage, il vous en souviendra longtemps. Vous voilà rendue à vous-même et à Dieu. Je voudrais croire que c'est à jamais.

— Oh! ma mère, je vous assure...

— Je crains celui qui rôde éternellement autour des bergeries, interrompit-elle.

— Ne suis-je pas sous votre garde?... Celui dont vous parlez n'entre pas ici.

— Fort bien, mais dans une heure vous ne serez plus ici. »

Mlle Maulabret releva la tête et s'écria avec un élan d'enthousiasme et de joie :

« Ma mère, je suis venue, je suis venue... et je ne m'en irai plus. »

Mère Amélie la regardait avec étonnement; elle ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre.

« Oui, grâce à Dieu, je suis ici, et je compte y rester à jamais, reprit la jeune fille avec une volubilité de langue qui semblait trahir un retour d'incorrigible

jeunesse et qui n'était que l'effusion d'une âme trop pleine, pressée de répandre son abondance. Ne croyez pas que je parle en étourdie; j'y ai bien pensé, j'ai longuement réfléchi, et je suis sûre, tout à fait sûre de ce que je vais vous dire. Personne ne cherchera à me faire revenir sur ma résolution. Ma tante, que j'ai pressentie, n'a trouvé aucune objection à me faire. Quant à M. Cantarel... songez que les circonstances sont bien changées, que Mme de Moisieux, qui le gouverne, a renoncé à ses espérances, à ses desseins sur moi, qu'il n'a plus aucune raison de contrarier ma vocation, de me retenir malgré moi dans le monde... Donnez-moi bien vite une plume et du papier, je veux lui écrire tout de suite, et ma lettre sera courte : « J'y suis, j'y reste. » Et voilà tout. »

L'étonnement de mère Amélie se changea en stupeur. Elle s'écria :

« Vous êtes folle... Et le testament?

— Eh! oui, le testament... reprit Mlle Maulabret. Il sera exécuté, le testament. La fortune qui m'était offerte servira à fonder une maison de santé, et tout le monde s'en trouvera bien. Oh! ne croyez pas que je la regrette, cette fortune. Je viens de passer des mois et des mois chez un millionnaire. Personne n'est heureux dans cette maison qui sue l'or. Je me suis rappelé bien souvent l'histoire de ce roi malade, à qui son médecin déclara qu'il ne serait guéri que le jour où il appliquerait sur sa poitrine la chemise d'un homme heureux. On le chercha dans tout le monde, cet homme heureux dont la chemise devait guérir un roi. On finit par le trouver; hélas! il n'avait point de

chemise... O pauvreté bénie! quand je suis arrivée ici, je n'avais rien; pauvre on m'a reçue, et pauvre j'y reviens. Qu'y a-t-il donc de changé?... La dot que je n'apporte pas, je la remplacerai par un redoublement de soins et de charité. Oh! comme je vais les aimer, nos chères malades! Je les aimerai, comme disait quelqu'un, avec toute ma raison et avec toute ma folie, ou plutôt je les aimerai avec tout mon chagrin et avec tout mon repentir qu'elles transformeront en joie... Ah! ma mère, donnez-moi bien vite quelque vilaine plaie à panser. Y a-t-il ici quelques linges si infects que vos infirmières répugnent à les toucher? C'est moi qui les blanchirai, et dans leur souillure je laverai mes mains, mes souvenirs et mon cœur. »

A la stupeur qu'éprouvait mère Amélie avait succédé une impatience qui ne pouvait plus se contenir.

« Assez, de grâce, assez, répondit-elle d'une voix qui descendait des nues. Vous avez la tête romanesque, mademoiselle Maulabret, et vos chimères vous font extravaguer. Est-il donc besoin de vous dire que, si la fortune, dont vous parlez si légèrement, est un instrument de perdition pour les infidèles et les impies, elle est le plus puissant moyen de salut dans les mains de Jésus-Christ et de ses serviteurs? Faut-il vous représenter que, si l'Église ne demande rien à qui n'a rien, elle a le droit de demander beaucoup à qui possède beaucoup, et que les mains pleines qui se vident complaisamment au profit du monde enrichissent Satan et dépouillent Dieu?... Mais je ne veux pas descendre à raisonner avec vous. Il doit vous suffire de savoir, ajouta-t-elle d'un ton impérieux, que ce que

vous désirez est impossible, vous m'entendez, impossible. »

A son tour, Mlle Maulabret la regardait avec attention et avec une sorte de saisissement. Ces petits yeux noirs dont jadis le regard la faisait trembler et dans lesquels je ne sais quelle sainte avarice venait d'allumer une flamme sombre, il lui sembla qu'elle en découvrait le fond. Elle devina subitement beaucoup de choses qui lui avaient échappé : cette servante de Dieu et des pauvres lui apparut tout à coup telle qu'elle était. Elle passait sa vie à se macérer, à se mortifier, à châtier sa chair et son sang; elle avait renoncé à tout, retranché sans regret comme sans pitié ses désirs et ses besoins; elle était morte à elle-même ; mais elle revivait glorieusement dans la communauté à laquelle son corps et son âme s'étaient donnés. Ce moi qu'elle avait immolé était remplacé par un autre qui était immense, qui aspirait à couvrir la terre, et elle s'en faisait un dieu, et sa pauvreté volontaire entendait que son dieu fût riche.

Mère Amélie se méprit au silence que gardait Jetta et qu'elle interpréta comme une marque de confusion et de contrition. Elle lui dit d'un ton moins sévère :

« Eh ! sans doute je comprends votre impatience... Un peu de courage, mon enfant ! Seize mois seront bientôt passés. »

Mlle Maulabret n'était plus agenouillée, elle venait de s'asseoir. Elle répondit :

« Dans seize mois, ma mère, il en sera comme aujourd'hui. Ces douze cent mille francs ne seront jamais à moi, je n'en pourrai jamais disposer.

— Quelle énormité me dites-vous là? Ah! vraiment, vous avez l'esprit malade.,. Mais vous oubliez que je le connais, ce testament, que je l'ai lu... Prétendez-vous m'en imposer?

— Que voulez-vous, ma mère? répliqua-t-elle doucement, il m'est venu à ce sujet un scrupule.

— Un scrupule! fit mère Amélie d'un ton presque gausseur. Un scrupule!

— Ne m'avez-vous pas souvent répété que je n'en aurais jamais assez?

— Il y a scrupules et scrupules, mademoiselle, et je vous engage à distinguer entre ceux que l'Église approuve et ceux qu'elle condamne comme une suggestion du démon et de l'orgueil... Avez-vous fait part du vôtre au prêtre qui vous confesse?

— Non, ma mère.

— Et sur de tels sujets vous vous en rapportez à votre propre sagesse?... Vous qui avez prononcé dans votre cœur le vœu de pauvreté, ignorez-vous qu'il vous oblige à vous dépouiller de tout, de vos vaines pensées, de votre raison trompeuse, de votre volonté propre?...

— Et même de ma conscience?

— Eh! sans doute. C'est à l'Église de régler cette horloge.

— J'avais toujours pensé, ma mère, que ma conscience était un dépôt de Dieu, et je me croyais tenue de la lui rendre un jour telle qu'il me l'a donnée.

— Mais vous n'êtes donc plus catholique? repartit la mère avec emportement. Hélas! le monde vous a gâtée, vous êtes devenue chicaneuse, ergoteuse...

Voyez pourtant où mène l'ergoterie ! Nos sœurs, les filles de Sainte-Marthe, ont eu comme vous des scrupules, elles se sont fait une conscience de croire à l'infaillibilité du saint-père... Où en sont-elles ?

— Les filles de Sainte-Marthe passent cependant pour être de pieuses et fidèles servantes de Dieu et des pauvres.

— C'est possible, mais les rébellions de leur esprit ont frappé leur ordre de stérilité ; elles ont de jour en jour plus de peine à se recruter, et avant peu la Pitié ne sera plus à elles... Mais de quoi parlons-nous là ? Veuillez, je vous prie, m'expliquer quel est ce terrible scrupule qui vous est venu. »

Mlle Maulabret se recueillit un instant. Puis elle répondit en baissant les yeux :

« J'ai appris de M. Vaugenis que mon grand-oncle Antonin s'était occupé de me marier et que les douze cent mille francs qu'il m'a légués sous condition étaient dans sa pensée une dot qu'il me préparait. Un papier qu'on m'a montré le prouve. Ce mariage, ardemment souhaité par lui, a été sur le point de se faire ; Dieu l'a défait, et je l'en remercie à genoux. Mais ceci, ma mère, est une question de bonne foi. J'y ai pensé pendant des jours et des nuits, et plus je réfléchis, plus l'intention du testateur me paraît évidente. S'il avait pu deviner que, deux ans plus tard et contrairement à tous ses vœux, je me déciderais à entrer en religion, il se fût dit que je n'avais besoin de rien et il ne m'eût rien laissé. Mon bonheur lui était cher, il s'est trompé, mais je dois respecter son erreur. Les malades qui seront soignés dans la mai-

son de santé qui portera son nom et dont il avait lui-même réglé les statuts me sauront gré de mon abandon volontaire. Si j'agissais autrement, dussé-je me vêtir dès demain de cette sainte robe que vous portez, elle ne me protégerait pas contre les inquiétudes de ma conscience.

— Ah ! le voilà donc, ce fameux scrupule ! répliqua mère Amélie en donnant carrière à sa passion. A quelles misères vous arrêtez-vous ! de quelles pauvretés vous payez-vous donc ! Eh ! sans doute, Dieu soit loué ! il s'est trompé, cet athée. Le méchant fait toujours une œuvre qui le trompe... Ah ! ses dernières volontés, ses intentions suspectes et douteuses vous sont sacrées ! C'est avoir pour lui beaucoup de respect. Mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, c'est pousser jusqu'au fétichisme le culte que vous inspire un homme qui a passé sa vie à outrager Dieu par ses paroles comme par ses pensées, et qui expie aujourd'hui ses insultes dans l'étang de soufre et de feu ! »

Mlle Maulabret n'était plus assise, elle était debout. Le charme était rompu. Ce long et pénible entretien avait tour à tour froissé les délicatesses de son âme, offensé la droiture de sa conscience et fait justice du respect craintif que lui inspirait mère Amélie, dont les dernières paroles venaient de la blesser en plein cœur. Elle bondit sous le coup. Quelques mois auparavant, elle avait défendu la sainte contre son tuteur, elle défendit l'athée contre la sainte, et d'un ton si véhément que mère Amélie stupéfaite pensa tomber à la renverse; elle lui repartit :

« Pouvez-vous bien parler ainsi d'un homme dont je vénère la mémoire ? Dieu m'a accordé la grâce de lui fermer les yeux, de recueillir son dernier soupir. Pendant que je priais pour lui, j'ai senti que Dieu lui-même unissait nos âmes. Je l'ai vu mourir avec la tranquillité d'un héros et en me témoignant toute la tendresse d'un père ; je lui ai juré que je l'aimerais toujours comme sa fille, et je vous le dis, ma mère, je ne voudrais pas d'un ciel où je n'aurais pas l'espoir de le retrouver. »

Mère Amélie se leva à son tour. Reculant de deux pas, l'œil enflammé, agitant ses bras, elle s'écria d'une voix tonnante :

« Mademoiselle Maulabret, c'est Satan lui-même qui parle par votre bouche. »

Puis elle allongea la main vers le crucifix : « J'en atteste, ajouta-t-elle, ce Dieu qui nous écoute. »

Mlle Maulabret s'approcha du crucifix, le contempla pendant quelques secondes et lui dit en s'inclinant et pliant le genou :

« O mon Dieu, vous ne me faites pas peur, et j'abandonne sans crainte à vos jugements tous ceux que j'aime, car vous êtes un Dieu de grâce et de miséricorde, et ce ne sont pas les clous dont vos mains sont percées qui vous retiennent à cette croix, c'est votre tendresse infinie pour les pécheurs. O mon Dieu, comme vous-même, votre justice est l'éternelle prisonnière de votre amour. »

Ayant prononcé ces paroles avec l'exaltation d'une inspirée, elle fit deux fois le tour de la chambre ; dans son trouble, elle cherchait partout une issue qu'elle

ne trouvait pas. Mère Amélie, épouvantée de l'état où elle la voyait, s'efforçait de la calmer et lui disait : « Jetta, Jetta, écoutez-moi. » Elle ne l'entendait pas. Elle finit par ouvrir la porte qui donnait dans la grande salle, et d'un pas rapide elle s'achemina à travers deux longues rangées de lits, sans les apercevoir. Mère Amélie la suivait, éperdue, hors d'elle-même, faisant de grands gestes, balbutiant des mots incohérents, commençant des phrases qu'elle n'achevait pas. Étonnées d'un spectacle si nouveau, les malades se mettaient sur leur séant, les convalescentes laissaient tomber leur tricot, toutes ouvraient de grands yeux pour regarder passer cette tempête. Mlle Maulabret venait d'atteindre l'extrémité de la salle ; elle traversa le vestibule, descendit quelques marches, et sa robe, qu'elle oubliait de relever, en balayait la poussière. Mère Amélie, appuyée sur la balustrade, attacha sur elle un regard désespéré ; elle croyait voir s'enfuir dans la cage de cet escalier un rêve, une grande espérance qui lui était plus chère que la vie et qui allait disparaître à jamais. Les songes s'évanouissent au chant du coq ; pourquoi le coq avait-il chanté ? Elle se reprochait les vivacités blessantes de son langage, les échappées de son humeur impétueuse et altière. Si les violents conquièrent le royaume des cieux, ils empêchent quelquefois les autres d'y entrer. Elle fit un dernier effort ; elle cria : « Sœur Marie ! sœur Marie ! »

Cette fois, Mlle Maulabret l'entendit ; elle s'arrêta, fit volte-face, remonta lentement les marches, et, se jetant dans ses bras, elle lui dit :

« Ma mère, pardonnez-moi ; j'ai manqué au respect que je vous dois. »

Mère Amélie sentit renaître sa confiance, et avec l'accent du triomphe :

« Mon enfant, hâtez-vous de me dire que vous vous repentez du chagrin que vous m'avez fait.

— Oui, ma mère, je m'en repens. Pourquoi donc suis-je venue ici ? »

Cette réponse équivoque répandit quelque baume dans le cœur ulcéré de la sainte. Elle aurait voulu renouer l'entretien, mais Jetta était déjà au bas de l'escalier, où l'attendait une surprise. Elle vit surgir devant elle l'homme à la loupe, lequel, ayant reçu quelques heures auparavant la visite de Mme de Moisieux, s'empressait d'apporter des nouvelles, sans se douter qu'on en avait à lui donner. En passant près de Mlle Maulabret, il lui jeta un regard oblique et vipérin, la reconnut, hésita s'il la saluerait ; dans le doute, il s'abstint. Cette rencontre la rendit pensive ; elle se sentit confirmée dans de vagues soupçons qui lui étaient venus et qu'elle avait repoussés comme absurdes.

Elle se promena pendant quelques minutes le long de la grille, attendant avec impatience Mme Cantarel, qui apparut enfin dans son coupé et qui lui dit en lui ouvrant la portière :

« Vous nous revenez, ma chère?

— Vous aviez raison, madame, répondit-elle avec un sourire amer, vous aviez raison, j'étais bien jeune. »

XXIII

Pendant les jours qui suivirent, M. Cantarel fut le plus allant, le plus affairé des hommes. Le conseiller municipal dont il convoitait la succession avait accepté un poste incompatible avec l'édilité. Son siège vaquait depuis plusieurs mois; après ce long délai, que M. Cantarel qualifiait d'impolitique et d'indécent, les électeurs du quartier venaient d'être convoqués pour le second dimanche de septembre. La campagne allait s'ouvrir, et le propriétaire du château de la Pompadour avait la fièvre; à ses vives espérances se mêlaient quelques appréhensions. Il avait déjà péroré dans des réunions publiques ou privées avec des fortunes diverses. La parole a ses hasards, il ne l'avait pas toujours à son commandement, ses répliques manquaient parfois d'à-propos. Les questions, les apostrophes à brûle-pourpoint le troublaient; à vrai dire, il n'improvisait bien que les discours qu'il avait écrits à tête reposée et appris par cœur. Il enviait le sort des prédicateurs, qui parlent tout seuls, sans que personne les interrompe. Aussi cherchait-il l'occasion

d'exposer une fois ses principes, de donner un libre cours à son éloquence en prononçant en lieu sûr une longue harangue que personne n'interromprait et que reproduirait intégralement *la Vraie République*.

Cette occasion, il crut l'avoir trouvée. Deux semaines avant que s'ouvrît le scrutin, Combard devait célébrer sa fête patronale. Il proposa qu'elle se fît chez lui, il se déclara charmé de mettre son parc à la disposition de la commune, et Dieu sait que d'habitude ce parc était hermétiquement fermé, qu'on n'y pénétrait pas sans montrer patte blanche ; bref, il s'engageait à bien faire les choses. Cette offre bénévole et courtoise donna lieu à de vives discussions. Combard était une des rares communes du département qui fussent restées fidèles au souvenir et au culte de l'Empire; le maire et le conseil municipal presque à l'unanimité étaient d'aussi fervents bonapartistes que Golo. On était partagé, combattu. On avait peu de goût pour les opinions comme pour la personne de M. Cantarel, mais il paraissait impolitique de se brouiller avec lui, de refuser l'assistance d'un millionnaire qui se chargeait de donner à la fête un éclat inaccoutumé. La politique l'emporta, la proposition fut agréée. M. Cantarel s'empressa de convier son comité, son état-major électoral et une cinquantaine des meneurs les plus influents, les plus remuants du quartier très démocratique où il s'apprêtait à jouer sa grande partie. Ils devaient arriver à Combard par un train spécial, traînés par une locomotive non moins spéciale chauffée à ses frais.

Il parut enfin ce grand jour qui devait laisser à tous

les habitants de Combard d'impérissables souvenirs. Le commencement en fut heureux. Le temps était superbe, un vrai temps de cristal. C'était une de ces belles journées du mois d'août où tout brille, tout resplendit, où les murs, les pierres, les feuilles des arbres accrochent au passage les rayons du soleil et tour à tour absorbent ou dégagent de la lumière; les girouettes et le sable des allées semblaient se renvoyer des étincelles. Les ouvriers que M. Cantarel avait fait venir de Paris s'étaient distingués; tout était prêt. La façade du château était pavoisée; on apercevait à l'entrée d'une charmille un buffet richement fourni, richement décoré. Une vaste tente dressée pour le festin du soir abritait une immense table en forme de fer à cheval; un autre pavillon planchéié devait servir au bal. Partout s'élevaient des ifs chargés de lumignons, des mâts vénitiens où flottaient des flammes rouges, des banderoles et des fanons; partout s'étalaient au soleil des arcs de verdure, des inscriptions, des devises. Un grand drapeau tricolore ombrageait le buste de Danton et son bonnet phrygien.

Les habitants du château étaient déjà sur pied et à leur devoir, attendant leurs hôtes. Mme Cantarel s'occupait du buffet; elle avait sa robe de tous les jours et son visage ordinaire, où se révélait son éternelle indifférence, accompagnée de son éternelle ironie; depuis longtemps, la vie n'était plus pour elle qu'un spectacle, et, pourvu qu'il y eût matière à gloser, le reste lui importait peu. Mlle Maulabret rappelait aux grands laquais leur consigne ou vaquait activement

aux soins qu'il plaisait à M. Cantarel de lui confier; elle était accorte, allègre; elle s'était promis de ne pas attrister la joie des autres. Mme de Moisieux arriva avant tous les invités. Charmante, le front épanoui et vainqueur, elle promenait de place en place l'exquise élégance de sa toilette et l'ombre de son parasol rouge, non sans rêver secrètement aux fêtes de Fontainebleau ou de Compiègne. Assurément, elle se fût volontiers soustraite à la corvée qu'on lui imposait; mais le moyen de prétexter une migraine sans se brouiller avec M. Cantarel, qui se faisait une joie de la rendre témoin de ses triomphes oratoires? D'ailleurs il lui avait représenté qu'il y allait de l'intérêt de son fils qu'elle prît part à cette grande agape démocratique; il entendait même qu'elle présidât au banquet où devaient trinquer ensemble les gros bonnets de Combard et la députation parisienne. « Nous mettrons tout cela dans *la Vraie République*, » lui avait-il dit, car on devait tout mettre dans *la Vraie République*. Ce qui la consolait, c'est qu'elle avait eu des nouvelles de certaine visite qu'on avait faite dans un hôpital et que, tout pesé, elle augurait favorablement du résultat. Elle témoignait à Mlle Maulabret le gré qu'elle lui en savait, le bien qu'elle lui voulait, en lui envoyant de la main, à travers l'espace, des baisers qui arrivaient rarement à leur adresse.

Quant à M. Cantarel, il n'en avait pour le moment qu'à son cher Léon, qu'il avait fait venir de bonne heure pour lui donner ses dernières instructions. Ce cher Léon était un de ses rédacteurs, son courriériste de confiance, chargé de tout voir et de tout raconter,

joli garçon au teint mat, vif, pimpant, frisoté, qui, en marchant, tortillait des hanches, esprit très déluré, sceptique sans vergogne et, lorsqu'il le fallait, poussant l'hyperbole jusqu'à l'impudeur, se moquant de tout et toujours prêt à siffler la pièce, mais plein de dévotion pour la recette, au demeurant sténographe consommé. A vrai dire, en cette occurrence, sa sténographie était assez superflue, le discours de M. Cantarel était écrit; mais il n'aurait eu garde d'en convenir, il se targuait de parler d'abondance, il affirmait que les bonnes idées ne lui venaient que dans le moment. « Serai-je bien inspiré tantôt? » disait-il modestement à son cher Léon, qui le rassurait avec des sourires ambigus et perfides.

A trois heures, la terrasse commençait à se peupler. Quelques conseillers municipaux, quelques notables avaient allégué une indisposition, inventé une défaite pour ne pas venir. Par ordre supérieur, le curé, quoique à regret, était resté dans sa cure, et M. Cantarel n'en était pas marri, une robe noire eût tout gâté. Mais le maire arriva l'un des premiers. C'était le comte de Noisy, ancien chef de cabinet de M. de Moisieux, qui plaisait aux paysans par la liberté de ses propos et par sa bonhomie à double fond. Il s'était fait depuis longtemps *gentleman farmer,* cultivait philosophiquement son petit domaine, toujours de belle humeur, sans oublier jamais ses rancunes et ses mépris. Il se présenta en frac noir et en cravate blanche, la bouche en cœur, faisant la mine la plus adorable au plus mauvais jeu. Il salua gracieusement M. et Mme Cantarel; mais, en abordant la marquise, il

eut une façon de lui toucher la main qui signifiait : « Il n'y a ici que vous et moi qui soyons du même monde. » Il se promena longuement avec elle, et, quoiqu'ils fussent l'un et l'autre de trop profonds politiques pour laisser échapper un mot qui ne fût pas de saison, les regards qu'ils échangeaient voulaient dire : « Ce qui était dessous est dessus, ce qui était dessus est dessous; quand donc viendra le grand coup de balai? » Et, sans parler, ils se promettaient l'un à l'autre d'être tous deux du côté du manche.

A la suite de leur maire qui leur avait frayé le chemin, les paysans affluaient. Ils s'étaient demandé : « Ira-t-on? » Ils s'étaient répondu : « Tout de même. » Et tout de même ils arrivaient, tout de même ils regardaient, comptant leurs pas, l'air placide, laissant baller leurs bras qui sortaient de manches trop courtes, ou les croisant derrière leur dos, ou tourmentant une paille entre leurs doigts noueux. Ils remarquaient tout sans qu'il y parût, et ils gardaient soigneusement pour eux leurs remarques. A leurs admirations se mêlaient de profonds calculs de tête; ils supputaient le prix de revient. On leur faisait à tous un excellent accueil. Ce n'est pas en vain que s'étalaient au milieu d'une pelouse les trois mots de liberté, d'égalité, de fraternité, écrits en plantes grasses. Le maître de la maison distribuait à tout le monde d'égales poignées de main, et on lisait dans ses yeux cette grande pensée : « Nous sommes tous frères. » Cette vaste propriété, si bien gardée, était ouverte à tout venant, les grilles étaient béantes et semblaient s'en étonner, entrait qui voulait, et on

était libre d'aller, de venir, de circuler, sauf le respect dû au propriétaire et à ses grands estafiers de laquais, raides et gourmés dans leur livrée marron. Il y a cependant des limites à tout. Un de ces rustiques, moins timides que les autres, prit la liberté de faucher une fleur au passage. Un des grands laquais le tira par la basque de son habit, en lui disant :

« A bas les mains ! Ici on regarde, mais on ne touche pas.

— Et sous votre couvert, répondit-il en montrant du doigt la tente dressée pour le banquet, sera-t-il permis de toucher ? »

L'autre, qui possédait la pensée de son maître, répliqua en ricanant :

« Parbleu ! vous aurez les restes de Ménilmontant, s'il en laisse. »

On préluda bientôt aux jeux de la jeunesse. Au milieu d'un frais gazon, une lice avait été préparée et tendue de cordes. La foule s'y porta. Derrière un mât de cocagne s'élevait une estrade où étaient exposés les prix. Il y avait là deux fusils de chasse, un entassement de cravates, de souliers ferrés, des bonnets de toutes formes, des fichus, des robes, des pendants d'oreilles, des sacs à ouvrage, quelques pièces d'argenterie qui reluisaient au soleil dans leurs écrins entr'ouverts, riche butin que cinquante garçons et autant de jeunes filles s'apprêtaient à se disputer. Les garçons étaient robustes, carrés d'épaules ; la lourdeur de leur démarche témoignait que leur occupation quotidienne était de fatiguer la terre et d'être fatigués par elle. Mais, revenus de leur

premier ahurissement, ils secouaient leur timidité, et, un verre de vin aidant, ils ne songeaient qu'à se divertir; ils remuaient joyeusement leurs gros bras et leurs grosses hanches. Pomponnées, attifées, les jeunes filles ne paraissaient pas être leurs sœurs ou leurs cousines, elles semblaient d'un autre monde. Elles étaient frêles, délicates, un peu pâlottes, et elles affectaient des mouvements mignards de demoiselles. Elles avaient des mains blanches, avec de petites piqûres au bout de l'index, comme il convient à des doigts qui cousent et n'ont rien à démêler avec la terre. Elles étaient la plupart tête nue, un nœud de ruban ou une fleur dans leurs cheveux; plusieurs portaient des robes de soie. De Combard on aperçoit chaque soir à l'horizon une grande lueur rouge, et on sait que Paris est là, qu'il s'occupe d'éclairer sa nuit. Mais ce n'est pas seulement la clarté de son gaz et de ses réverbères qu'il projette sur sa banlieue, il y fait rayonner aussi ses goûts, ses modes, ses fantaisies. Presque toutes ces jeunes Combardaises avaient fait dans la grande ville leur apprentissage de couturières ou de blanchisseuses, elles en avaient rapporté ce grand principe que tant valent les dessous, tant vaut la femme, et délicatement elles relevaient le bas de leur robe pour laisser voir à l'univers que leur jupe était brodée et d'une irréprochable blancheur. Au surplus, elles se donnaient des airs supérieurs, indifférents, des airs de princesses qui se prêtent bénévolement et par pure obligeance aux plaisirs qu'on leur prépare, mais qui ne les prennent pas au sérieux. Elles ne regardaient personne, elles

regardaient seulement si on les regardait, et, retouchant du bout du doigt leur coiffure, elles semblaient dire : « Tout ceci ne nous touche guère, mais nous nous amuserons tout de même. » Et tout de même elles s'amusaient. *Tout de même* était le mot du jour, et c'est le mot des villages.

Quand on eut grimpé au mât de cocagne, quand on eut couru les pieds pris dans un sac, on en vint au jeu du baptême. Chacun des concurrents, armé d'un long bâton, s'installait à son tour dans un petit char, qui glissait sur un plancher incliné où l'on avait pratiqué des rainures. Tout en glissant, ils devaient au moment propice heurter de leur bâton un baquet suspendu et pivotant. S'ils le frappaient trop haut ou trop bas, le baquet se renversait et répandait sur eux toute son eau; c'était un vrai déluge. La plupart recevaient ce baptême, ils se secouaient comme un chien qui sort d'une rivière, et les gros rires de l'assistance montaient jusqu'au ciel. Quand les garçons eurent fini, ils quittèrent la lice, où les filles prirent leur place. On leur bandait les yeux, et d'un grand coup de gaule elles devaient écraser à l'aveuglette un œuf posé dans l'herbe ou trancher avec des ciseaux le fil auquel pendait une poupée. Beaucoup recommençaient jusqu'à dix fois sans réussir; quelques-unes parvenaient à relever sournoisement le bandeau, et ces aveugles étonnaient le monde par leur clairvoyance. Mais Mlle Maulabret y mettait bon ordre, elle ne souffrait pas qu'on trichât.

M. Cantarel, qui n'ambitionnait que les grands rôles, chargea le maire de distribuer les prix. M. de

Noisy accepta de bonne grâce, en se faisant aider par Jetta, qui lui plaisait beaucoup. Il appelait les vainqueurs par leurs noms et prénoms, elle leur décernait la récompense due à leurs exploits. Les rôles avaient changé. Les garçons, que tant de regards braqués sur eux rendaient confus, s'avançaient gauchement, paraissaient honteux, s'empêtraient. Les jeunes filles ne s'inquiétaient plus qu'on les regardât ou non, elles ne songeaient qu'à attraper le gros lot; la nature avait repris ses droits, elles n'étaient plus princesses, le feu de la convoitise ou du dépit brillait sur leur visage. Pendant ce temps, M. Cantarel se récitait à lui-même les passages à effet de son discours, qu'il craignait d'oublier, ou bien il conférait avec son cher Léon, lui indiquant ce qu'il fallait mettre ou ne pas mettre dans son journal. Le jeune gratte-papier l'écoutait avec déférence et, l'examinant en dessous, le jugeait et le jaugeait.

Soudain des pétards retentirent. Ils annonçaient l'arrivée du train qui amenait la députation parisienne. M. Cantarel se porta précipitamment à la rencontre des plus précieux de ses invités; il les attendit sur le seuil de sa grille, le dos courbé, le front bas, la bouche épanouie. Les arrivants étaient de joyeuse humeur, ils agitaient leurs chapeaux, ils éclataient en vivats. Les cuivres de la fanfare venaient d'entonner *la Marseillaise*, un léger souffle de vent faisait onduler les banderoles et gonflait le drapeau qui ombrageait Danton. En ce moment, le cœur de M. Cantarel fut ému d'une douce joie; il lui parut que ce jour était un beau jour et que son élection

était chose faite, il en lisait les résultats dans tous les regards, sa majorité était énorme. Près de lui se tenait un peu à contre-cœur Mlle Maulabret. Il avait obtenu d'elle à force de sollicitations que, dans cette circonstance unique et mémorable, elle remplît l'office de bouquetière. Elle portait devant elle, pendue à son cou, une corbeille pleine de roses du plus beau rouge, dont elle gratifiait tous ces apprentis tribuns descendus du mont Aventin. Il lui semblait qu'il y avait deux Jetta, que l'une s'était cachée quelque part dans un coin obscur du château et que, son visage dans ses mains, elle méditait sur sa douloureuse destinée, tandis que l'autre était occupée à fleurir des boutonnières. « Est-ce bien moi? » se demandait-elle. M. Cantarel fit traverser à la députation sa cour d'honneur et l'introduisit dans son salon, où personne autre n'avait été admis. Là, en face des Amours de Boucher, des bergères enrubannées de Lancret, des nudités friponnes de Fragonard, il lui fit servir une collation. Puis il ramena les Parisiens sur la terrasse, où ils ne tardèrent pas à s'éparpiller, adressant aux ruraux des signes de tête protecteurs et des sourires d'intelligence, qui demeuraient sans réponse.

Ce mélange et ce contraste étaient curieux. D'un côté, les fils des champs, aux joues larges et tranquilles, infiniment circonspects, très défiants, ayant parfois un mot sur le bord de la langue, mais la tournant dix fois avant de le laisser sortir, portant dans leurs yeux cette pesanteur de bon sens et ces longueurs de patience qu'enseignent les sillons et les

bœufs. D'autre part, de petits hommes minces, vifs, futés, émerillonnés, dégourdis, toujours fiévreux et perpétuellement agités, l'air intelligent, le geste abondant comme la parole, doués de cet imperturbable aplomb qui est à la hauteur de tout, que rien n'étonne, que rien ne déroute, qui ne demande que vingt-quatre heures pour défaire un monde et pour en faire un autre, et à qui Dieu paraît plaisant parce qu'il a employé six grandes journées à fabriquer le sien. Quelques-uns avaient une agilité et des grimaces de singes, d'autres ressemblaient à des rasoirs qui ont été si souvent repassés à la meule qu'il ne leur reste plus que le dos, car cette grande meule qu'on appelle Paris n'aiguise les couteaux qu'en les usant. Tous avaient l'air initié aux grands mystères, tous avaient la tête farcie d'à-peu-près, de vent et de fumée, leur visage et leur pâleur exprimaient la fatigue que produit l'éternelle inquiétude du désir; mais, malgré leur fatigue, ils étaient affamés de nouveautés, il leur fallait un événement par jour, et ils prenaient le plus souvent une formule pour un événement. Ruraux et politiciens de faubourg, c'étaient deux peuples, deux nations, deux humanités; mais ils savaient que dans quelques heures ils festineraient côte à côte. Rien n'est plus propre à rapprocher les hommes, et ils finissaient par se mêler ensemble, doigts subtils et mains calleuses, têtes fumeuses et têtes rassises, la race bavarde et gesticulante et la race taciturne, les audacieux et les timides, les prodigues insouciants et les grands marchandeurs, durs à la desserre, révolutionnaires et conservateurs, ceux

qui perdent les républiques qu'ils aiment et ceux qui les sauvent sans les aimer. Les uns parlaient sans s'entendre, jetaient la plume au vent; les autres les observaient, les écoutaient avec autant de stupeur que s'ils avaient vu un aérolithe tomber du ciel et qu'ils eussent craint de le recevoir sur la tête. A voir la tranquillité de ceux-ci, le continuel remuement de ceux-là, il semblait que les uns frappassent la terre du pied pour la faire tourner plus vite, que les autres dussent mourir avant de s'être aperçus qu'elle tourne.

Le moment solennel était venu. Une seconde décharge de pétards se fit entendre; à ce signal, tout le monde vint se grouper devant le temple d'Amour, qui était condamné ce jour-là à servir de tribune. Cette aventure ne l'étonnait pas trop, il ne s'étonnait plus de rien, il était préparé à tout depuis qu'on avait installé sous sa coupole la statue de l'*Enseignement laïque*. Les Parisiens s'empressèrent d'occuper de longues banquettes rembourrées qu'on avait destinées à leur usage. La masse des ruraux vint se placer derrière eux et resta debout, ne sachant trop ce qu'on lui voulait, ouvrant de gros yeux ronds comme des enfants à qui l'on montre Guignol.

M. Cantarel gravit lentement les marches de marbre rose par lesquelles on accédait au temple. Il fut suivi de Mme de Moisieux, de Jetta, et de M. de Noisy, qui s'attachait résolument aux pas et à la fortune de ces dames. Mme Cantarel s'était dérobée à son sort; elle avait disparu, impossible de mettre la main sur elle. Pour être plus à son avantage et pour qu'on pût l'apercevoir tout entier de tous les points de l'assem-

blée, M. Cantarel avait fait placer devant l'*Enseignement laïque* un petit tréteau. Il y monta, contempla d'un air heureux et satisfait la nombreuse assistance, dont le recueillement lui semblait de bon augure; il regarda son cher Léon pour s'assurer qu'il était à son poste, après quoi, ayant toussé trois fois pour s'éclaircir la voix, il commença en ces termes :

« Citoyens, mes amis et mes frères... »

Ici, il s'arrêta un instant et jeta un coup d'œil de côté. Il avait senti remuer le tréteau, qui n'était pas d'une solidité à toute épreuve; pour lui donner de l'assiette, on avait dû caler l'un des pieds. Or il se trouvait que le jeune Lara était parvenu, sans que personne l'en priât, à se faufiler dans la tribune. Était-ce lui qui venait d'imprimer une secousse au tréteau? Le regard plein de candeur et d'innocence qu'il attachait sur M. Cantarel répondait de la pureté de ses intentions. Celui-ci se rassura.

« Citoyens, mes frères et mes amis, reprit-il, vous tous que je suis heureux de voir rassemblés ici, il est enfin arrivé ce jour que mon cœur attendait avec impatience, ce jour de fête consacré au plaisir et à de nobles délassements. Mais il n'est pas défendu d'allier aux fêtes des pensées sérieuses. Pardonnez-moi si je tiens à en exprimer une qui m'est venue subitement. Ce n'est pas de mon cerveau, c'est de mon cœur qu'elle a jailli... (A ces mots, l'orateur se frappa un grand coup sur la poitrine.) Oui, je me suis pris tout à l'heure à songer que ce jour de fête a vu s'accomplir un grand événement, qui est comme la consécration et le symbole d'une ère nouvelle. Puis-je, citoyens, puis-

je ne pas me dire que ce château qui fut habité par l'impure maîtresse d'un roi voluptueux, d'un roi libertin, d'un vrai roi enfin, que ce château que la débauche elle-même, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, a enrichi et meublé de ses mains, que ces parterres foulés par les pieds de vils courtisans, que ces pelouses où folâtraient des femmes frivoles et perdues de mœurs, que tout cela vient d'être rendu en ce jour à sa vraie destination? car en votre personne le peuple en a repris possession, puisque je n'aperçois autour de moi que des mains marquées des nobles stigmates du travail. Oui, citoyens, aujourd'hui le château de cette femme que je ne veux pas nommer a été sanctifié, purifié, en servant aux réjouissances du peuple, du vrai peuple, j'en atteste Danton, le grand tribun, dont l'ombre auguste nous contemple. »

Il s'interrompit pendant quelques secondes pour savourer l'effet produit par son exorde, que les Parisiens applaudirent chaudement. Quant aux ruraux, ils se contentaient de s'entre-regarder, craignant de se compromettre également en applaudissant et en n'applaudissant pas. Mais M. de Noisy s'étant décidé à battre des mains, ils l'imitèrent de confiance, et M. Cantarel regarda Léon, comme pour lui dire : Notez l'applaudissement.

« Citoyens, poursuivit-il, une seconde pensée... »

Le tréteau s'agita de nouveau; M. Cantarel se retourna vivement. Mlle Maulabret, qui devina le jeu de Lara, lui adressa un geste de menace et lui fit signe de s'éloigner. Il baissa les yeux d'un air contrit, alla s'adosser à la colonnade.

« Citoyens, une seconde pensée m'est venue. Ce que nous célébrons dans ce beau jour, c'est autre chose encore. Qui vois-je réunis ici? Des citadins et des paysans, des citoyens des villes et des campagnes. Ah! oui, ce que nous célébrons en ce moment, c'est la fusion de toutes les classes travailleuses. Trop longtemps ceux qu'on appelle les ruraux, et croyez que cette expression n'a rien de blessant dans ma bouche, trop longtemps les ruraux ont passé pour les séides, pour les instruments volontaires ou involontaires d'un régime oppressif qui a condamné la France à dix-huit années de servitude et de corruption... »

Ici le maire se pencha vers Mme de Moisieux et lui dit à l'oreille :

« Marquise, avez-vous bien senti que vous étiez opprimée et corrompue? »

Elle mit son doigt sur sa bouche pour lui imposer silence.

« Tout cela n'est que le déplorable résultat d'un malentendu qui désormais doit cesser. Ne sommes-nous pas tous faits pour nous comprendre? Au lieu de récriminer contre nos frères des campagnes, ne devons-nous pas travailler à les éclairer? Et n'est-ce pas pour cela que vous êtes ici, ô nos frères de Paris, en qui je salue avec joie, avec enthousiasme la sainte capitale de la révolution, la ville-lumière, la cité-soleil!... »

Quelle que fût sa bonne volonté, si soutenue que fût son attention, Mlle Maulabret perdit le fil et la suite du discours. De sa place elle apercevait une des grilles du château. A travers les piques dorées de

cette grille, elle entrevit un garçon d'auberge, conduisant par la bride un cheval sellé, qu'on venait de confier à ses soins et qu'il emmenait sans doute à l'écurie. Ce cheval était un superbe alezan doré, et cet alezan ressemblait beaucoup à celui qui avait proposé un soir à Mlle Maulabret de l'emporter dans le vent et dans la nuit. Elle ressentit une commotion, un long frémissement. Le temple d'Amour, Lara qu'elle surveillait, l'orateur, l'auditoire, tout disparut.

M. Cantarel développait d'une voix de stentor les savantes formules par lesquelles il se promettait de concilier les intérêts des classes laborieuses; il parlait éloquemment de l'intégration du citoyen par l'exercice de tous les droits naturels. Mlle Maulabret pensait : « Je suis absurde, il y a dans ce monde beaucoup d'alezans. » M. Cantarel insistait sur la nécessité pressante de laïciser l'hôpital, l'école et Dieu lui-même; elle pensait : « Il n'aurait pas l'audace de paraître ici. » M. Cantarel proposait une ingénieuse définition du radicalisme scientifique; elle se disait : « Et d'ailleurs qu'y viendrait-il faire? » M. Cantarel donnait à l'humanité sa parole d'honneur que, si on le laissait faire, il lui procurerait en un tour de main tous les précieux avantages du bien-être rationnel; elle ajoutait : « Que lui manque-t-il? Sa conscience est en paix. Il est content, il est heureux; c'est une étrange chose que le bonheur de certaines consciences. »

Et cependant M. de Noisy, se penchant de nouveau vers Mme de Moisieux, soupirait à son oreille :

« Le bien-être qui me paraît le plus rationnel de tous est d'être assis auprès de vous. »

Elle posa de nouveau son doigt sur sa bouche.

« Un dernier mot, citoyens, et ce mot, je l'adresserai particulièrement à nos frères des campagnes. Vous passez votre vie, vous consacrez toutes vos forces à combattre ces mauvaises herbes, l'ivraie, la cuscute, tous ces dangereux parasites qui infectent nos champs et compromettent nos moissons. Eh bien, mes amis, je vous le déclare au nom de nos frères de Paris accourus ici pour presser vos loyales mains, et je vous le répète en présence de Danton et en l'absence de quelqu'un qui est resté dans sa cure parce que l'Église qu'il représente se sent mal à l'aise au milieu des fêtes du peuple, oui, je vous le déclare, citoyens des campagnes, il est d'autres plantes plus dangereuses que l'ivraie et la cuscute. Que désormais votre devise soit : Guerre aux préjugés ! guerre à l'ignorance ! guerre à la superstition, à l'obscurantisme, au jésuitisme ! Et guerre aussi à l'opportunisme et aux opportunistes, ces jésuites de robe courte, traîtres à la bonne cause, qui voudraient nous persuader que la vérité transige avec l'erreur ! Venez à nous, jetez-vous dans nos bras qui vous sont ouverts, et tous ensemble employons-nous jusqu'à notre dernier soupir à inaugurer dans notre belle France le règne de la vérité absolue et de la vraie république ! »

Des applaudissements retentirent, un peu plus maigres que précédemment. Leur maire s'abstenait, les citoyens des campagnes s'abstinrent aussi. Ils avaient peu goûté « les dix-huit années de corruption » ; comme la marquise, ils ne se sentaient point corrompus. Nonobstant, M. Cantarel était heureux et fier de

son succès; tout en épongeant avec son mouchoir son front trempé de sueur, il se tourna vers Mme de Moisieux, qui s'inclina d'un air approbatif.

A la députation parisienne s'était joint un communard amnistié, fraîchement revenu de la Nouvelle-Calédonie. C'était un ancien tailleur, qui s'appelait Fichet et qui ne payait pas de mine. Il était petit, débile; la nature lui avait donné tout juste la provision de forces nécessaires pour s'asseoir les jambes croisées sur une table et pour pousser l'aiguille. Mais le malheur transfigure jusqu'aux Fichet. Il avait rapporté de l'exil je ne sais quelle triste auréole qui répandait une lueur sombre sur ce visage décharné; il avait quelque chose de farouche, de hérissé et de prophétique. Il était venu apparemment parce qu'on lui avait dit de venir, peut-être aussi sans qu'on l'en priât, par curiosité; peut-être encore avait-il son idée. Mais il ne se confondait pas avec la joyeuse bande qu'il avait accompagnée. Il y avait autour de lui comme une solitude. Au milieu de ces gais lurons, qu'il traitait de gavroches, il était le seul qui crût de toute son âme à quelque chose; il croyait à l'injustice des juges, il croyait à l'innocence de Fichet et aux couronnes qu'il avait méritées. Les yeux de mépris avec lesquels ce petit homme regardait obliquement ses camarades semblaient leur reprocher le pain dont ils s'étaient repus pendant que Fichet avait faim, le vin qu'ils avaient bu pendant que Fichet avait soif, les filles qu'ils avaient fêtées pendant que Fichet souffrait mort et martyre pour le salut de la sainte humanité. Son teint hâve, ses joues caves et cousues, les rides qui sillonnaient

son front, sa longue barbe d'un gris sale, ses yeux profondément enfoncés où brillait le feu de l'enfer, ses mains entr'ouvertes et toujours frémissantes, racontaient des misères, le bagne, Nouméa. De temps à autre, il promenait sa langue sur ses lèvres altérées comme pour y lécher le sang de sa vengeance. Il pouvait sembler ridicule; mais à quiconque l'examinait de près, il apparaissait terrible comme une haine qui a traversé deux fois l'Océan et changé de cieux, sans oublier un seul jour de manger son cœur et son ennemi.

M. Cantarel se disposait à descendre de son tréteau, quand ce petit homme se leva brusquement. D'une voix sèche, stridente, qui portait loin :

« Je demande la parole, s'écria-t-il, pour adresser à l'honorable candidat une ou deux questions. »

Cet incident qu'il n'avait pas prévu contraria vivement M. Cantarel. Il s'était promis de savourer en paix, une fois dans sa vie, le plaisir de parler sans être interrompu ni questionné, *nemine contradicente.* Dans son for inférieur, il maudit l'indiscret contradicteur, le questionneur désagréable, qui venait gâter son triomphe et piétiner sur les plates-bandes de son éloquence.

« Mon ami, lui répliqua-t-il en le caressant de la prunelle, croyez que je serais charmé, ravi, de répondre à vos questions. Mais nous ne sommes pas ici dans une réunion électorale. Ce jour est consacré à Pan, dieu des jardins et des bois, et je crains en vérité d'avoir arraché trop longtemps ces messieurs à leurs plaisirs. »

Il accompagnait ses paroles d'un geste plein d'aménité, qui voulait dire : Repassez demain. Mais, sur un signe que lui fit le président de son comité, il comprit que le mieux était de se soumettre à son sort, et d'un ton poliment résigné :

« Toutefois, mon ami, dit-il, je suis à vos ordres. Parlez, je vous écoute. »

Fichet enfonça ses deux mains dans les deux poches de son pantalon, et les coudes en dehors, comme pour tenir plus de place, il répondit d'un ton tranquille, mais amer :

« Citoyen, votre discours était superbe et bien propre à faire la joie des badauds... Mais il n'y a qu'un mot qui serve... Êtes-vous collectiviste anarchiste, ou ne l'êtes-vous pas?

— Eh ! mon ami, repartit M. Cantarel d'une voix doucereuse, le collectivisme est une belle, une grande, une sainte chose, et l'anarchie elle-même... eh ! oui, elle a du bon, pourvu qu'on n'en abuse pas... Mais, mon ami, distinguons, je vous prie, distinguons... »

Fichet se mit tout à coup à tutoyer M. Cantarel, et il s'écria :

« Tu distingues, citoyen ! Tu es donc un jésuite ? »

A cette injure suprême, M. Cantarel bondit sur place, et un chuchotement courut dans l'assistance. Les Parisiens ne regrettaient pas l'aventure, ils étaient friands de discussions, ils les aimaient après boire et même avant, ils estimaient qu'une bonne petite dispute est le meilleur des apéritifs, le plus efficace des stimulants. Il leur paraissait bien que Fichet était un

peu familier, qu'il le prenait sur un ton trop haut, mais ils approuvaient ses intentions. Pour les ruraux, la scène qui se préparait leur semblait plus réjouissante que l'intégration du citoyen et que le radicalisme scientifique; ils commençaient à trouver Guignol amusant. Ce qui navrait surtout M. Cantarel, c'est qu'il avisait juste devant lui son sténographe, qui, son crayon à la main, son cahier sur ses genoux, prenait des notes avec fureur; le crayon courait comme un cheval échappé. Il mourait d'envie de lui crier : « Mon cher Léon, ne prenez plus de notes; ce fâcheux intermède ne doit point figurer dans le journal. »

Il se contint, et baissant la tête d'un air douloureux, allongeant ses deux bras, il eut l'air d'un Christ que l'on met en croix.

« Vous ne m'avez pas compris, mon ami, reprit-il. Dans le fond, je suis collectiviste, et nous nous querellons sur des mots, mais à chaque jour suffit sa peine... Ah! plus tard, je ne dis pas... Eh! mon ami, il y a des trains omnibus et des trains directs, des express. Je suis, mon ami, pour les trains omnibus, pour les trains qui s'arrêtent aux stations.

— Non seulement jésuite, mais opportuniste! s'écria Fichet.

— Moi, opportuniste! Quand je vous dis que vous prenez mal ma pensée!... Tout ce que j'affirme, c'est qu'il ne faut pas mettre la charrue devant les bœufs. Demandez plutôt à nos braves frères des campagnes... Avant d'établir le collectivisme, il faut aller au plus pressé. Il faut laïciser toutes les écoles,

— Tes écoles laïques nourriront-elles le peuple ? » répliqua-t-il.

M. Cantarel fut sur le point d'éclater. Être traité d'opportuniste, c'était dur ; mais qu'un Fichet le tutoyât, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Ce tutoiement l'agaçait, l'irritait comme un taon qui l'aurait piqué jusqu'au sang. Un nouveau signe de tête que lui adressa son chef d'orchestre le décida à patienter encore, et recourant à un mouvement oratoire qui lui avait déjà servi plus d'une fois :

« J'atteste ici la grande ombre de Danton...

— Laisse-nous donc tranquille avec ton Danton, interrompit Fichet. Qu'était-ce que ton Danton? une vieille barbe. Et ne nous parle pas non plus de ton Robespierre, dont tu possèdes la canne et qui n'était qu'un réactionnaire, avec son habit bleu et son gilet blanc. Quand le peuple lui disait qu'il avait faim et soif, il regardait le ciel en coulisse et il pérorait sur l'immortalité de l'âme. Sa devise était : « Là-haut ! » La nôtre est : « Ici-bas. » C'est sur la terre que doit fleurir notre paradis, et nous entendons que les détenteurs du capital social rendent gorge et nous fassent enfin notre part. »

A ces mots, se hissant sur la pointe de ses pieds, il passa la main sur la crinière d'un grand lion de marbre, qui gardait l'entrée du temple.

« Voilà un lion qui est à moi ! » fit-il.

A quelques pas de lui se tenait un meunier, nommé Loiseau, joyeux compère, qui était le loustic de Combard. Il observait d'un œil narquois ce petit homme et ce gros lion.

« Qu'on lui donne son lion, fit-il, et qu'il l'emporte ! »

La fortune parut changer de face ; les foules sont des girouettes qui tournent à tous les vents. Les ruraux se mirent à rire, d'abord parce qu'ils riaient d'habitude de tout ce que disait Loiseau, ensuite parce qu'ils avaient peine à se figurer le petit Fichet emportant sur ses débiles épaules un lion de marbre. Le visage de M. Cantarel s'illumina ; il aurait de bon cœur embrassé Loiseau. Sa joie fut courte.

Fichet avait retiré ses mains de ses poches. Comme un sanglier qu'on vient insulter dans sa bauge, il montra ses crocs et sa gueule écumeuse à l'insolent et vociféra : « Je vous défends de rire ! »

La flamme dévorante qui lui sortait des yeux terrifia le grand Loiseau, qui malgré lui baissa la tête.

« Nous crevons de faim et vous riez ! reprit-il en se démenant ; on nous enfouit dans des cabanons et vous riez ! on nous met à la grande et à la petite torture et vous riez encore ! »

Puis, se retournant vers M. Cantarel :

« Citoyen, où étais-tu, je te prie, quand nous étions à Nouméa ? »

M. Cantarel sentit l'immense supériorité qu'avait Fichet sur lui. Fichet revenait de Nouméa, Fichet sortait du bagne ; en ce moment, il aurait donné son château pour y être allé. Il posa la main sur son cœur, et d'un ton sentimental :

« Mon ami, mon cher ami, mon cœur y était avec vous.

— Et ton corps, reprit l'impitoyable Nouméen, se

prélassait dans le lit d'une marquise, et qui sait? peut-être possédais-tu en rêve la marquise elle-même. »

Il avait dit plus vrai qu'il ne pensait. M. de Noisy tira doucement par sa manche Mme de Moisieux et lui dit tout bas :

« Mon Dieu ! de quelle marquise parle-t-il ?

— Citoyen, poursuivit Fichet, tu es un jésuite, puisque tu fais des distinctions. Tu es un opportuniste, puisque tu es pour les trains omnibus. Tu es un faiseur de phrases, puisque tu prétends nous donner ton château et que dans quelques heures tu nous flanqueras tous à la porte. Tu es, comme tous les bourgeois, un exploiteur du peuple ; mais la justice du peuple se lèvera et vous balayera, ton château et toi. »

En un clin d'œil son grand geste circulaire fit le vide sur la terrasse. Le château était rasé, les pelouses n'avaient plus d'herbe, Danton lui-même était rentré sous terre, un silence de mort régnait partout. On n'entendait que le chant d'un loriot, qui de sa voix éclatante semblait célébrer la victoire de Fichet.

« Mon cher Léon, n'écrivez donc pas! cria M. Cantarel exaspéré à son sténographe, qui avec un entêtement déplorable continuait à noter mot pour mot toute la harangue du Nouméen. »

Puis, se souvenant de l'heureux effet produit par la plaisanterie de Loiseau, il en chercha une à son tour, il crut l'avoir trouvée ; mais à peine ouvrait-il la bouche, le perfide Lara, qui, profitant des distractions de Mlle Maulabret, s'était rapproché sournoisement du tréteau, en fit sauter la cale par un énergique coup de

pied. L'orateur perdit l'équilibre, chancela, faillit tomber tout de son long. Parisiens, paysans, le grand Loiseau, M. de Noisy, personne ne put s'empêcher de rire. Alors M. Cantarel, sentant que tout son prestige était en péril, frémissant, bouillonnant de rage, ne se souciant plus des conseils que lui donnait sa prudence et des avertissements muets que lui prodiguait son président, appela à lui un de ses laquais, et du doigt lui désignant Fichet, il s'écria, comme s'il se fût agi d'un simple Manuel :

« Empoignez-moi bien vite cet homme-là. »

L'instant d'après, Fichet se débattait entre les mains du grand laquais, qui, façonné à l'obéissance passive et rapide, l'entraînait à grands pas vers la grille. On entendait le malheureux s'exclamer : « Il fait saisir le peuple au collet par ses laquais ! Tous les faubourgs le sauront demain. Vive l'anarchie ! à bas les exploiteurs ! à bas Dieu ! à bas tout le monde ! »

Un grand tumulte régnait dans l'assemblée. On s'était levé, on discutait avec animation. Quelques-uns des Parisiens donnaient tort à Fichet, d'autres plaidaient les circonstances atténuantes, accusaient M. Cantarel d'avoir manqué aux égards que nous devons à nos frères, même à nos frères égarés. Plusieurs prenaient résolument le parti du Nouméen, mais ils n'eurent garde de se retirer avec lui, ils entendaient rester pour le banquet, ils réservaient pour le lendemain la liberté de leurs opinions ; les politiciens de faubourg professent l'ingratitude de l'estomac. La discorde faisait siffler partout ses serpents. Les ruraux eux-mêmes s'échauffaient, tenaient des propos. Il se faisait des poussées

dont le grand Loiseau se divertissait et qui, grâce à lui, dégénéraient en bousculades. On ne respectait plus rien, on foulait aux pieds les plates-bandes. Le châssis vitré d'une melonnière fut enfoncé, on entendait le grésillement du verre qui tombait en pluie. Et le loriot chantait toujours, il persistait à célébrer la victoire de Fichet.

M. de Noisy jubilait ; il murmurait à l'oreille de Mme de Moisieux :

« La charmante fête ! quelle délicieuse journée ! »

Puis, courant à M. Cantarel, dont il pressait tendrement les deux mains :

« Quel triomphe oratoire vous avez remporté ! quelle éloquence ! Comme vous lui avez dit son fait ! Vous l'avez collé, roulé. »

Après quoi, revenant à la marquise :

« Qu'en dites-vous ? Je commence à croire que nous pourrons nous passer du grand balai ; ils se balayeront les uns les autres. »

Et la marquise lui répondait :

« Vous êtes par trop compromettant... Taisez-vous donc, méchante langue. »

XXIV

Mlle Maulabret pensait qu'elle avait payé son écot, qu'on ne pouvait exiger d'elle plus de complaisance. Elle s'éloigna furtivement de la terrasse, s'enfonça dans l'épaisseur du parc, qui était désert. Après l'épreuve qu'on venait de lui imposer, elle avait besoin de repos, de silence et de solitude. Elle atteignit bientôt la maison du garde-chasse ; elle l'aperçut assis devant sa porte. La pipe aux dents, un flacon de cognac à ses pieds, il astiquait son fusil. Elle lui demanda brièvement des nouvelles de sa santé.

« Et vous n'êtes pas à la fête ? ajouta-t-elle.

— Ils ne m'ont pas trouvé assez beau, répondit-il en ricanant. M. Cantarel m'a prié de ne pas me montrer. Grand merci ! qu'irais je faire là-bas ? J'abhorre leur république. J'aime les pleutres, moi. Vivent les Napoléon ! »

Elle continua sa route, poussa jusqu'à l'extrémité du parc. Elle s'assit au pied d'un chêne, en face d'un saut-de-loup qui lui ménageait une échappée de vue sur la campagne. Elle s'oublia plus d'une heure dans

cet endroit tranquille, jusqu'à ce qu'elle vit le soleil, qui était encore brûlant, s'abaisser vers l'horizon et descendre lentement dans un ciel d'or, tacheté de nuages violets. Au loin s'étendait une grande forêt, qui s'était comme assoupie sous le poids du jour et semblait plongée dans une torpeur. Au milieu d'un champ moissonné, à l'ombre d'une meule, un berger à demi couché jouait du flageolet. Deux chiens noirs, à la tête de loup, l'œil sanglant, couraient sans relâche sur les flancs du troupeau, qui broutait, faisant craquer le chaume sous ses pieds et sous sa dent. Une nuée de sansonnets voltigeait autour des moutons; par intervalles, ils se posaient audacieusement sur leurs dos laineux et se laissaient voiturer par eux, tout en picorant dans la toison. « Berger, chiens, moutons, sansonnets, tout le monde ici a son rôle à jouer et le joue bien, pensait Jetta. Quel sera le mien? » Elle le savait à peu près.

Elle reprit le chemin du château. Tout à coup l'alezan lui revint en mémoire, et au même instant, ayant levé les yeux, elle aperçut au milieu d'un carrefour un homme immobile qui, les bras croisés, l'attendait.

Elle fut prise d'un tremblement convulsif; sa première pensée fut de s'enfuir; mais où? Elle rassembla toutes ses forces, l'indignation lui tint lieu de courage. Elle continua d'avancer, et bientôt lui-même vint à sa rencontre. Elle s'arrêta; le visage embrasé de colère, elle s'écria :

« Vous! vous! »

Il répondit :

« Oui, c'est moi. La grille était ouverte à tout le monde, j'ai eu l'audace d'entrer. »

Ils restèrent quelques instants à s'observer, et chacun d'eux était surpris du changement qui s'était fait dans l'autre. Comme elle, il était pâle; comme elle, il avait le visage dévasté par la souffrance et par l'obsession d'une idée fixe. Il sentait ses genoux fléchir sous lui. Il fut sur le point de s'écrier : « Je vous ai trahie, et je vous adorais, et je vous aime plus que jamais. » Il aurait voulu tomber à ses pieds et les couvrir de baisers, mais il venait de découvrir en elle quelque chose de redoutable qui tenait sa volonté en échec. Elle agitait machinalement de sa main droite son mouchoir, dont elle s'éventait. Puis elle dit d'un ton de mépris :

« Que vient faire ici ce revenant?

— Vous ne vous êtes donc pas aperçue que j'y venais tous les jours, à toute heure? répondit-il d'une voix creuse. Partout où j'allais, vous y étiez; partout où vous êtes, j'y suis. »

Elle secoua la tête, lui jeta un regard qui signifiait : « Il n'y a plus rien entre nous. »

« Souffrez cependant que je vous explique...

— Il est trop tard, interrompit-elle. Vous vous êtes tu si longtemps! et le silence est si commode aux orgueilleux!

— Je vous jure que vous vous trompez ou qu'on vous a trompée.... C'est le désespoir et la fureur qui m'ont réduit au silence... Mon bonheur était détruit, et j'avais un homme à tuer.

— O juge rigoureux des trahisons d'autrui! lui dit-elle.

— Je désire au moins que vous sachiez...

— Quoi donc? je sais tout, interrompit-elle encore. Je sais que, grâce à Dieu, l'homme que vous vouliez tuer n'est pas mort. Quant à l'autre à qui vous avez coupé la figure d'un coup de cravache, il est ici près, et il a juré de se venger... Partez bien vite, c'est un conseil que je vous donne.

— Vous voulez donc me faire rester? » dit-il en redressant la tête.

Elle reprit avec un accent ironique et amer :

« Vous avez pourtant de bonnes raisons de tenir à la vie... Vous regrettiez votre jeunesse, on vous l'a rendue.

— Ah! ne parlons pas de cette femme, dit-il en s'échauffant. Puisque vous savez tout, vous ne devez pas ignorer qu'on l'a jetée malgré moi dans mes bras, et que depuis six semaines je ne l'ai pas revue.

— Mais vous trahissez donc tout le monde? dit-elle avec un demi-sourire. Six semaines sans la voir! Elles ont dû vous paraître longues. »

Il éclata :

« Si vous daigniez me regarder, mon visage vous apprendrait à quoi j'ai employé mes journées. J'ai essayé de vous oublier, et je n'y ai pas réussi. Mon orgueil vous en devait l'aveu, si tant est qu'il soit encore quelque chose. Il est bien malade, puisqu'il m'a permis de venir ici... Eh! oui, ma victoire avait été trop facile, vous ne me l'aviez pas assez marchandée, c'est ce qui nous a perdus. Mais l'expiation a été terrible, je vous assure... Je me suis dit : « Bah! « recommençons à vivre, vivons sans elle! » Et j'ai tout

fait pour vous arracher de mon souvenir et de mes yeux. Mais l'image désespérante reparaissait toujours. Plus je m'efforçais de la chasser, plus elle m'enveloppait de sa présence... Vous voyez un vaincu. Vivre sans vous.... plutôt mourir! Faites-moi grâce, je mets mon cœur à vos pieds.

— Vous m'en rapportez les restes, lui dit-elle fièrement. Gardez-les, je ne les veux pas. »

Il lui échappa un cri de désespoir. « Jetta, Jetta, c'est encore vous, c'est encore moi... Ah! tenez, ce n'est pas à la femme, c'est à la sœur de charité que je demande mon pardon, et, vous le voyez, c'est un mendiant qui vous parle à genoux. »

Il s'était prosterné. Elle lui montra du doigt les vestiges à demi disparus d'un feu qu'on avait allumé dans l'herbe et des tisons éteints qui dormaient sur un lit de cendres grisâtres.

« Oh! dit-elle, c'est bien fini. »

A ces mots, lui faisant signe de se relever et de s'écarter, elle se remit en route. Mais il s'attachait à ses pas, il l'implorait, il la suppliait. Cette voix, qui jadis était une fête pour son oreille, agaçait cruellement ses nerfs comme un instrument qui sonne faux. Elle hâtait sa marche, elle cherchait à s'échapper : il devenait toujours plus pressant, il essaya même de la retenir par le bras, de lui barrer le passage. Son trouble était extrême, quand un libérateur parut, qu'elle accueillit avec un transport de joie. Aurait-elle jamais pu croire qu'un jour elle saurait gré au marquis Lésin de Moisieux de la soustraire à l'embarras d'un tête-à-tête avec Albert Valport?

Lésin, qui n'aimait pas les longs discours, avait attendu pour venir à la fête que la tribune aux harangues fût vide. Il ne faisait que d'arriver, et n'ayant pas trouvé sur la terrasse son ami Golo, toute affaire cessante, il courait s'enquérir de lui. Sa stupéfaction fut grande d'apercevoir M. Valport, les bras lui en tombèrent. Il commença par le donner cordialement au diable, après quoi il s'avisa d'un expédient de sauvage, et, s'approchant de Mlle Maulabret, il lui dit :

« Ma mère en a assez de tout ce grand brouhaha. Elle est retournée au chalet, et elle m'envoyait vous chercher, parce qu'elle a quelque chose à vous dire. Mais je m'en vais de ce pas l'avertir que je vous ai trouvée dans une société charmante, à laquelle je me ferais scrupule de vous arracher.

— Vous avez tort, je vous suis, » répondit-elle résolument.

Et elle le suivit en effet, sans seulement retourner la tête, ou plutôt ils marchaient de front et sans parler, elle dans la crainte de trahir par le tremblement de sa voix la violente émotion qu'elle venait de ressentir, lui parce qu'il était plongé dans une méditation digne de son grand génie.

Ils arrivèrent au chalet, il était désert. La cuisinière et Lara étaient à la fête aussi bien que Mme de Moisieux. Quoi qu'en pût dire son fils, elle ne craignait ni les brouhahas ni les cohues, sans compter qu'elle ne se déplaisait point dans la société de M. de Noisy. Lésin introduisit Mlle Maulabret au salon, et lui avançant un fauteuil :

« C'est drôle qu'elle ne soit pas encore ici, lui dit-il. Quelqu'un l'aura retenue en chemin, mais elle ne saurait tarder. »

Mlle Maulabret s'assit. Elle ne songeait en ce moment ni à la marquise ni à son fils; ses pensées se promenaient dans un parc et y rencontraient des revenants, immobiles au milieu d'un carrefour. Pour se donner une contenance, elle prit un livre, l'ouvrit, le feuilleta sans s'aviser qu'elle le tenait à l'envers. Lésin ne desserrait pas les dents. Plus blême encore que d'habitude, sa pâleur révélait le combat qui se livrait en lui. Sa timidité naturelle cherchait à s'apprivoiser avec l'audace du projet sublime, mais dangereux, qu'il avait conçu. Il se leva, se promena dans le salon; il avait l'air agité d'un matou qui tourne autour d'une cage et tantôt convoite l'oiseau, tantôt appréhende la houssine. La nuit commençait à tomber. Mlle Maulabret sortit de sa rêverie, posa son livre. Elle examina à la dérobée ce gros garçon qui allait, virait, elle lui trouva un visage singulier.

« Mme de Moisieux ne vient pas, » dit-elle.

Il lui répondit en s'approchant : « Eh! quoi, ne sommes-nous pas bien ici? »

Elle se leva.

« Et les illuminations! Je ne voudrais pas vous en priver.

— A toutes les chandelles romaines, je préfère les deux yeux que voilà. »

Elle ne put réprimer un léger haussement d'épaules. Elle eut tort, il se fâcha.

« Vous êtes donc réconciliés? dit-il d'un ton inso-

lent. Vous avez l'âme bien généreuse, car entre nous il s'est conduit comme un paltoquet.

— De qui parlez-vous? demanda-t-elle avec hauteur.

— De l'homme avec qui vous aviez tout à l'heure un aimable tête-à-tête que j'ai dérangé. Mais vous pouvez vous en consoler. Je gagerais bien que vous avez pris rendez-vous pour ce soir.

— En doutez-vous? » lui répliqua-t-elle d'une voix brève.

Il fit encore un pas pour se rapprocher d'elle.

« Pourquoi est-ce lui que vous aimez et non pas moi?... Vous seriez marquise... Madame Jetta Valport! cela sonne mal... Vous le trouvez donc bien beau?

— Admirablement beau! » dit-elle d'un air de bravade.

Et elle se dirigea vers la porte, mais il lui barra le chemin.

« Je vous adore, et vous ne sortirez pas avant de m'avoir embrassé... Il faut que je m'en passe la fantaisie. »

Il la regardait, comme un certain soir, avec des yeux que le désir allumait, avec des yeux de faune.

« Vous me faites horreur! lui cria-t-elle.

— Oh! la jolie petite bégueule! » répliqua-t-il.

Et dans son regard la colère se mêla au désir.

Il s'avança pour lui prendre la taille. Elle poussa un cri perçant, fit un bond et mit une table ronde entre elle et lui.

« A quoi bon crier? Il n'y a personne ici et personne ne viendra... Oh! vous serez à moi, je veux que vous soyez à moi, » ajouta-il en frappant du pied.

Et il commença de la poursuivre. L'ardeur de la chasse eut bientôt fait justice du peu de scrupules qui lui restaient. L'occasion était unique, il savait bien qu'il ne la retrouverait jamais, qu'il jouait le tout pour le tout, qu'ayant recouru à ces grands moyens que sa mère réprouvait, il était tenu de réussir à tout prix, car le succès est la seule excuse des grands moyens.

« Oh ! je vous aurai, et il faudra bien que vous m'épousiez. »

Et il se remettait à courir. Elle était éperdue, haletante, mais plus leste que lui. Elle échappait, et il s'animait, s'échauffait comme la bête qui a humé le sang. Elle ne songeait pas à le supplier ni à raisonner avec lui ; on ne raisonne pas avec un faune, on ne supplie pas un Peau-Rouge.

Il se prit le pied dans une des jambes de la table et faillit se laisser choir. Elle en profita pour se précipiter vers la porte ; elle ne s'était pas aperçue qu'il avait eu la précaution de la fermer à double tour et de fourrer la clef dans sa poche. Elle courut à la fenêtre, qui était à hauteur d'appui, elle l'ouvrit et se disposait à l'escalader. Elle sentit deux mains brutales qui s'enlaçaient autour de son corps, deux lèvres effrontées qui se pressaient sur sa joue. Elle poussa un second cri plus perçant encore que le premier, et, l'horreur qu'elle éprouvait doublant ses forces, elle parvint à se dégager à moitié, à se débattre. Il s'écriait :

« Oh ! je vous ai et je vous tiens. »

Elle comprit qu'elle était perdue, sa tête se troubla, sa résistance mollit, elle ferma les yeux.

Au même instant, les deux bras qui la tenaient

la lâchèrent. Elle rouvrit les yeux, Albert était debout entre elle et son ennemi. Dévoré de chagrin et de jalousie, il l'avait suivie de loin, sans qu'elle s'en avisât. Il était décidé à la revoir, il l'attendait au bout de l'avenue. Il avait entendu ses cris. S'élancer par la fenêtre, bondir sur Lésin, le saisir à la gorge, ce fut l'affaire d'un instant. Il le secouait, il allait l'étrangler.

« Albert, n'achevez pas ce misérable! » lui dit-elle dans son trouble.

Elle l'avait appelé par son nom. La joie qu'il en ressentit fit tomber sa fureur, il lâcha sa victime.

« Monsieur, lui cria Lésin écumant de rage, vous me rendrez raison de votre insulte.

— Pour qui donc me prenez-vous? répondit-il. C'est un honneur que je ne vous ferai jamais. »

Il se dirigea vers la porte, tenta vainement de l'ouvrir. Lésin porta la main à sa poche, en tira précipitamment une clef qu'il lui lança de toute sa force et qui faillit l'atteindre en plein visage. Il esquiva le coup, et ramassant la clef :

« Vous êtes un peu brusque, mon cher marquis, lui dit-il, mais votre intention était louable. »

Quelques minutes plus tard, Mlle Maulabret, tremblante comme la feuille, s'était laissée tomber sur un banc. Albert, debout devant elle, respectait son silence. Il avait compris qu'elle cherchait à rassembler ses pensées, qu'elle était descendue en elle-même, qu'elle se consultait. Il attendait avec une fiévreuse anxiété le mot fatal qu'elle allait prononcer et qui déciderait de sa vie. Elle se remettait, se calmait par

degrés. « Parlez, murmura-t-il, je vous en supplie, parlez. C'est de ma vie qu'il s'agit, car, je vous le répète, je ne puis vivre sans vous. » Elle parla enfin.

« Albert, dit-elle, vous m'avez sauvée. Ce que vous avez fait pour moi mérite bien que je vous pardonne. »

Il ne put réprimer un mouvement de joie.

« Oui, je vous pardonne, reprit-elle d'une voix tranquille; mais il ne faut pas m'en demander davantage. Vous savez si je vous aimais, si je croyais en vous! Il m'en souvient, vous m'avez dit un jour que l'amour, l'amour vrai s'emparait de l'âme comme une folie. Vous aviez raison, j'ai été folle, je ne le suis plus. Ces lettres que vous m'avez rendues, c'est hier seulement que je les ai brûlées. Avant d'y mettre le feu, je les ai relues, et, en les relisant, il me semblait que c'était une autre qui les avait écrites. Je me disais en rougissant : « Oh! quelle vieille, quelle étrange his- « toire! est-il possible qu'elle soit arrivée? » Vous voyez bien que je ne suis plus folle... Tout à l'heure, j'ai prononcé des paroles trop dures; je vous en supplie, oubliez-les. C'est aussi une folie que la colère. Et puis, ne me regrettez pas trop. Il y a tant de femmes dans le monde!... Albert, laissons agir le temps. Dans quelques années peut-être, nous aurons du plaisir à nous revoir comme deux bons amis, et nous rirons ensemble de toute cette aventure, et peut-être direz-vous comme moi : « Quelle vieille, quelle étrange his- « toire!... » Et vraiment, puisque je vous ai tout pardonné, pourquoi ne serions-nous pas amis dès ce jour?... Je vous tends la main, prenez-la, c'est mon amitié que je vous offre. »

Il ne prit pas cette main qu'elle lui tendait. Il recula de deux pas et répondit d'une voix sombre :

« Que parlez-vous d'amitié! De vous à moi, ce n'est qu'un mot vide de sens. Vous m'offrez la vôtre, je n'en veux pas... Eh! bon Dieu, nous pouvons nous haïr, mais nous ne serons jamais amis. »

Elle se leva en disant :

« Je ne vous hais pas, je ne vous haïrai jamais, mais l'amour est mort avec la confiance. Dieu seul peut le ressusciter, et, croyez-moi, c'est un miracle qu'il ne fera pas. »

Là-dessus, elle s'enfuit comme une ombre, le laissant plongé dans un tel accablement qu'il n'essaya pas même de la retenir. Il s'était flatté de désarmer sa colère; sa tranquillité l'épouvantait, le réduisait au désespoir.

A peine fut-elle rentrée au château à travers les ifs illuminés, les feux de Bengale, les lanternes vénitiennes, et au bruit des fusées qui partaient de tous côtés, sa tante, qui s'était claquemurée dans sa chambre, la pria d'y venir dîner tête à tête avec elle; elle s'empressa de complaire à son désir. En vain Mme Cantarel examina d'un œil curieux son visage, elle n'y put découvrir aucune trace d'émotion. Mlle Maulabret venait de voir à ses genoux l'homme qui l'avait abandonnée, elle lui avait accordé son pardon, mais elle lui avait refusé son cœur, et un baume secret s'était répandu sur sa blessure. Si facile, si débonnaire que puisse être une âme de femme, de quelque douceur qu'elle soit pétrie, il lui faut sa revanche, et, quand elle l'a prise, il lui semble que tout vient de rentrer dans l'ordre.

« D'où sortez-vous donc? lui dit sa tante. Comme moi, vous avez disparu. Bah! notre présence n'était pas nécessaire; Mme de Moisieux nous a remplacées avec avantage, car aujourd'hui c'est elle qui fait les honneurs de cette maison. J'ai eu des nouvelles par M. Violet, qui est aussi indiscret que bavard. Il paraît que ce banquet offrait un incomparable coup d'œil. On avait eu soin d'encadrer les ruraux. Chacun d'eux était flanqué de deux Parisiens, l'un à droite, l'autre à gauche. M. Cantarel estime sans doute qu'il en est des opinions comme de certaines contagions, qu'elles se prennent par la peau. La marquise a présidé à cette agape avec son grand air des Tuileries; jamais la majesté n'a été mêlée de plus de grâce. Qu'a pensé ce pauvre empereur en contemplant de l'autre monde cette Hébé républicaine? Bref, M. Cantarel doit être à cette heure aussi triomphant que charmé, et, selon toute apparence, il a oublié l'incident Fichet... Mais M. Violet m'a donné encore d'autres informations... Vous vous êtes donc revus?Avez-vous fait la paix ?

— Oui, madame, répondit Jetta, un peu surprise.

— Et vous vous épousez?

— Jamais! » fit-elle avec une énergique douceur.

Cependant Lésin venait d'accoucher d'un nouveau projet. Honteux de sa défaite, ivre de fureur et de vengeance, la gorge encore meurtrie par cette main de fer dont l'étreinte convulsive lui avait fait perdre le souffle, résolu à châtier l'insulteur qui lui avait refusé satisfaction, il avait commencé par pleurer de rage, par sacrer, par tempêter. Il avait repassé dans sa tête toutes les aventures qu'on avait pu lui conter

et qui ressemblaient à la sienne, tous les moyens dont on peut se servir pour supprimer un homme qu'on déteste, et, faute de mieux, il se proposait d'aller attendre cet odieux Valport au coin d'un bois. Mais il lui vint une pensée plus heureuse. Il se rappela Golo, avec qui il s'était lié d'une amitié si étroite qu'ils n'avaient rien de caché l'un pour l'autre. Il partit comme un trait, traversa le parc, se précipita comme une bombe dans la maison du garde-chasse. Ils causèrent longtemps. Une bouteille de vieux rhum, qu'ils fêtaient à tour de rôle, était en tiers dans leur conférence et ne leur donnait pas les meilleurs conseils du monde. Lésin était éloquent, mais Golo avait des scrupules ou des inquiétudes, il regimbait sous l'aiguillon, il alléguait les gendarmes, la cour d'assises.

« Quel matamore tu me fais! lui criait Lésin. N'avais-tu pas juré de te venger?

— Mais, monsieur le marquis, veuillez considérer...

— Tais-toi donc, imbécile. Est-ce qu'on te parle de le tuer? Crois-moi, il tient plus à sa figure qu'à sa vie. Écoute-moi bien, mon petit. On m'a raconté en Amérique l'histoire d'un joli garçon qui allait épouser une jolie fille. Son rival imagina de lui tirer à bout portant un coup de fusil chargé à poudre. Il le défigura, et sa maîtresse le lâcha. Voilà comme sont les femmes! Je les connais comme si je les avais faites... Dis-moi un peu, ta consigne n'est-elle pas de traiter sans miséricorde les braconniers? Tu en vois passer un, tu lui brûles la figure. Tirer à poudre, est-ce une affaire? Et d'ailleurs, t'imagines-tu qu'il osera te poursuivre en justice? Tu raconterais en plein tribunal l'aventure

de la danseuse, il n'aura garde d'en courir la chance... Voyons, Golo, n'as-tu qu'un cœur de poulet? Ah! je te le dis, tu es un Corse démarqué. »

Pendant cet entretien, Albert allait et venait dans une allée solitaire du parc. Il n'espérait plus rien, et il ne pouvait se décider à partir. Mlle Maulabret était rentrée dans sa chambre, où elle se promenait; par intervalles, il voyait son ombre se dessiner sur un rideau blanc. L'univers est bien grand, et pour faire un monde il faut bien des choses, des étoiles, des soleils, des planètes, des lunes, des océans et des continents, des montagnes et des plaines, des lions et des gazelles, des monarchies, des empires, des républiques, des millions de destinées que relie les unes aux autres un fatal enchaînement d'effets et de causes. Et pourtant, à de certaines heures, l'univers tout entier se résume dans une ombre qui tour à tour apparaît sur un rideau et disparaît. Albert ne pouvait détacher ses yeux de ce rideau, c'était le paradis, mais le paradis perdu. On prend son parti de n'être pas heureux; mais le cœur d'un homme se brise quand il peut se dire que le bonheur venait à lui, les bras ouverts, qu'il l'a éconduit comme un fâcheux, et que le bonheur est parti, qu'il ne reviendra pas.

Les flonflons de l'orchestre qui faisait danser sous une tente la jeunesse du village arrivaient jusqu'à lui; il entendait les fredons de la clarinette, le ronflement de la basse, le rugissement sourd d'une trompette qui commençait à s'enrouer. Il s'y mêlait des bruits de pas et de rires, un bourdonnement de ruche, un confus murmure de voix avinées, et toutes ces

rumeurs indistinctes lui tenaient compagnie, il frémissait à l'idée de ne plus les entendre, il pensait avec horreur à l'effroyable solitude où il allait rentrer. On avait fait honneur au souper et à la cave de M. Cantarel. Les Parisiens étaient singulièrement montés, ils ne déparlaient pas. L'un deux, pérorant au milieu d'un groupe de ruraux, leur expliquait la différence de la fausse république et de la vraie; à tout ce qu'il disait les ruraux répondaient : « Oh! pour sûr. » Un autre, qui goûtait les principes de Fichet, célébrait l'avenir que le collectivisme prépare à l'humanité; ils répliquaient : « Peut-être bien, il faudra voir. » Et, se grattant l'oreille, ils se demandaient avec inquiétude si par hasard, avant de quitter leur ferme, ils n'avaient pas oublié de fermer au gros verrou la porte de leur cour et d'y lâcher leur chien de garde. Le jeune Léon, qui avait une bouteille de trop dans la tête, faisait de tendres protestations d'amitié au grand Loiseau, et moitié sérieux, moitié bouffonnant, il lui représentait que le point était d'abolir le mariage et la famille, d'établir la communauté des femmes, que la première condition pour que les hommes fussent vraiment égaux était que les enfants ignorassent de quel père ils étaient nés. Loiseau faisait semblant de l'en croire; mais il disait tout bas à un compère : « O les vilains gueux! avec leurs sacrés journaux, ils nous ont déjà ôté l'Empire; permettra-t-on qu'ils nous détruisent aussi la république? »

M. Cantarel, qui s'était démanché le bras à force de distribuer des poignées de main et qui s'était éraillé

la voix à force de discourir, M. Cantarel, dont cette journée, quoi que sa femme en pût dire, n'avait pas rempli toutes les espérances, M. Cantarel, qu'obsédait le fâcheux souvenir d'un Nouméen et de ses triomphes oratoires cruellement compromis, promenait sa mélancolie ou sa gaieté douteuse de groupe en groupe. Il ne laissait pas de sourire à ses hôtes, mais il avait le cœur lourd. M. de Noisy lui disait : « Quelle belle journée nous vous devons! » La marquise ajoutait : « Il n'y a que vous pour faire si bien les choses. »

Tout finit, l'heure du départ avait sonné, le train spécial attendait les Parisiens. M. Cantarel rassembla ce qui lui restait de vigueur et de souplesse pour leur administrer une suprême accolade. Le vide se fit peu à peu sur la terrasse. L'orchestre continuait à jouer ses flonflons, filles et garçons comptaient sauter jusqu'au matin. Ceci l'intéressait peu, il laissa à son intendant le soin de les désaltérer et de les surveiller, et il s'en alla chercher au fond de son lit un repos qu'il avait bien mérité.

Albert jeta un dernier regard sur le rideau qu'éclairait une lampe trop discrète, puis il se mit en chemin pour sortir du parc avant qu'on fermât les grilles. Au bout de l'allée qu'il suivait se dressait un massif de laurelles. Il ignorait qu'embusqué derrière ce massif, l'œil aux aguets, retenant leur souffle, il y avait un homme et un fusil qui l'attendaient.

XXV

A quelques jours de là, Mlle Maulabret reçut la visite de M. Vaugenis, qu'elle n'avait pas revu depuis deux mois. Elle apprit de lui que, le soir de la fête, un inconnu, embusqué derrière un buisson, avait tiré à bout portant sur M. Valport et s'était enfui. Il y avait eu ce soir-là tant de détonations de pétards, de fusées et de boîtes que cet incident n'avait attiré l'attention de personne, l'intéressé n'ayant point porté plainte. Elle s'expliqua alors pourquoi, l'avant-veille, Golo, qui venait de toucher son mois, avait délogé sans tambour ni trompette. On aurait pu demander de ses nouvelles au marquis de Moisieux; mais Lésin avait éprouvé aussi le besoin de changer d'air, il était à Paris. Jetta se remit de son émotion, quand M. Vaugenis ajouta que la poudre, au lieu de faire balle, s'était éparpillée, qu'il avait reçu de Bois-le-Roi les avis les plus rassurants, que le blessé en serait quitte pour quelques éraflures.

Elle se tut pendant quelques instants. Impatienté de son silence :

« Vous savez, lui dit-il, que je suis un neutre bienveillant. Je ne crois pas sortir de mon caractère en vous représentant qu'après tout le péché d'Albert n'appartient pas à la classe des crimes irrémissibles. J'en rougis pour mon espèce, hélas! à sa place et dans les mêmes circonstances, tout homme aurait succombé. J'excepte Caton et Brutus, mais dans le temps où nous vivons il n'y a plus de Romains. J'ajoute que, si ce mariage que je voyais avec inquiétude venait à se renouer, votre situation me paraîtrait bien plus favorable qu'elle ne l'était. Un jeune homme qui a profité de sa jeunesse pour s'amuser beaucoup croit toujours faire un sacrifice à la femme qu'il épouse. Sans s'en douter peut-être, Albert pensait vous faire une grâce. Aujourd'hui, les rôles sont renversés, vous le tenez à votre discrétion, et vous avez repris tous vos avantages. C'est vous qui donnez, c'est lui qui reçoit. »

Elle repartit vivement :

« Je lui ai accordé de grand cœur son pardon et mon amitié, mais je n'ai pas autre chose à lui offrir. »

A son tour, il fit une pause, puis il lui dit :

« Comptez-vous donc entrer en religion?

— Non, répondit-elle. Il se passe dans le monde des choses bien singulières, et je commence à croire que tout finit par tourner autrement que nous ne pensions. Mère Amélie me prêchait sans cesse les scrupules, il m'en est venu un qui m'empêchera de me faire religieuse.

— Eh! oui, dit-il en riant, un grand philosophe a

prétendu que les contraires engendrent les contraires et que la contradiction est la loi souveraine de la vie. Il a bâti là-dessus un système qui en vaut un autre. »

Il n'ajouta pas qu'il voyait là matière à proverbe. Quand on a le démon, on peut tout mettre en proverbes, même la philosophie de Hegel.

« Je n'ai jamais lu les philosophes, dit-elle. Mais l'autre jour j'ai trouvé dans l'*Imitation* un passage qui m'a frappée. « Des indiscrets, y est-il dit, se sont « perdus par la grâce même de la dévotion, parce « qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne « mesurant point leur faiblesse, mais suivant plutôt « l'impétuosité de leur cœur que le jugement de leur « raison. » Voilà bien mon histoire ; je rêvais de devenir une autre mère Amélie. Je respecterai toujours les vertus de cette sainte femme, mais le dernier entretien que nous avons eu ensemble m'a convaincue que je ferais une mauvaise augustine, tandis que j'espère en restant dans le monde être toujours une bonne catholique, aussi catholique que tolérante, aussi tolérante que catholique.

— Si l'on guérissait les femmes de leurs inconséquences, ce monde serait un triste monde... Et vous vous marierez?

— Je ne le pense pas ; j'ai tant souffert que l'amour m'épouvante, et je ne suis plus amoureuse que de ma liberté, mais ne craignez pas que j'en fasse un mauvais usage. Il est écrit dans le même livre : « Pour« quoi cherchez-vous le repos, quand vous êtes né « pour le travail? » Oh ! je travaillerai. Je veux consacrer ma fortune à fonder cette maison de santé dont

mon cher grand-oncle vous a laissé les plans, et j'en serai la directrice. Ce ne sera pas aujourd'hui, ni demain, nous avons le temps d'en reparler. Il faut que j'apprenne beaucoup de choses pour me rendre digne de devenir l'abbesse de mon couvent laïque... Une vieille fille utile, n'est-ce pas une belle carrière? Et il me semble déjà que j'ai l'air de monter en graine, de coiffer sainte Catherine.

— C'est bien mon avis, mais je n'osais pas vous le dire. »

Il ajouta plus sérieusement :

« Fort bien!... mais lui!

— Savez-vous, monsieur? tâchez de lui trouver une femme bien sage, bien raisonnable, qui ne prenne pas les choses au tragique comme moi. Vous souvenez-vous de cette longue conversation que j'eus avec vous dans votre cabinet? En ce temps, je regardais l'amour comme une sorte de dévouement sublime, comme un désir de se donner; mais j'ai découvert qu'on ne se donne que pour se retrouver au double. Non, il n'y a pas d'amour vrai sans jalousie... Il faut à Albert une femme qui l'aime moins follement que je ne l'aimais, mais qui soit plus indulgente. Elle le rendra heureux, et il m'aura bien vite oubliée.

— Vous croyez cela?... Il ne vous oubliera jamais.

— Magistrat et romanesque! dit-elle avec un sourire. Cela s'est-il jamais vu? Monsieur le président, l'oubli est la loi de ce monde autant que la contradiction.

— Il est certain, répliqua-t-il, que, si le souvenir embellit la vie, l'oubli seul la rend possible. Quelqu'un l'a dit avant moi.

— Et j'en suis bien la preuve, fit-elle, puisque, après tout ce qui m'est arrivé, je vis encore. »

Il fit un geste qui signifiait : « J'ai rempli ma mission et je suis au bout de mon latin. » Puis se levant :

« Je m'en vais passer quelques jours à Bois-le-Roi, auprès de notre malade, qui apparemment ne l'est plus. N'avez-vous rien à lui dire, à ce criminel trop sévèrement puni ?

— Rien, si ce n'est que je suis heureuse d'avoir appris à la fois son accident et sa guérison. »

M. Vaugenis se retira la tête basse. Cette parfaite tranquillité qui avait consterné Albert lui semblait un cas désespérant et sans remède. « C'en est fait, pensait-il. Pour recoudre ce que ce malheureux a décousu, un miracle ne serait pas de trop, et il ne s'en fait guère dans ce siècle. »

M. Cantarel non plus ne croyait pas aux miracles, et pourtant il venait d'en faire un bien malgré lui. Deux minutes et un grand geste lui avaient suffi pour bombarder grand homme l'amnistié Fichet. On avait parlé de la fête de Combard dans certain faubourg. Un numéro de *la Vraie République*, qui fut tiré à cent mille exemplaires, avait été consacré de la première ligne à la dernière à en décrire les splendeurs. Le cher Léon s'était surpassé; encore M. Cantarel avait-il pris la peine de revoir et de retoucher lui-même sa prose. Par ordre de son directeur, ce jeune homme d'avenir avait soigneusement passé sous silence l'incident Fichet et consacré sa meilleure encre à célébrer les louanges d'une illustre convertie. « Qu'il était beau de voir, écrivait-il, cette femme née au sein des pré-

jugés et des grandeurs, et subitement frappée de la grâce républicaine, tendre sa blanche main à des mains durcies par le travail et préférer aux fêtes impures des Tuileries d'autrefois une fête du peuple, du vrai peuple, dont le cœur battait à l'unisson avec le sien! » Cette phrase malheureuse, que le jeune Léon eût mieux fait de laisser au fond de son encrier, provoqua les lazzis d'une petite feuille écarlate, fort répandue, laquelle profita de l'occasion pour recommander chaudement aux sympathies populaires « un généreux amnistié, un illustre proscrit, chassé comme un chien par de vils laquais, pour avoir dit leur fait aux exploiteurs bourgeois. » En peu de temps, le généreux amnistié, dont personne ne parlait, devint un homme célèbre, ce qui prouvait une fois de plus tout ce qu'il y a de vérité cachée dans la philosophie des contradictions et le plaisir malin qu'ont les événements à prendre le contre-pied de nos espérances. Les ennemis de M. Cantarel s'armèrent de cette gloire de fraîche date pour combattre son élection. Jusqu'alors, il avait eu pour seul concurrent un petit médecin fort obscur, quoique transformiste, nommé Souriceau. Fichet se laissa porter, et, son éloquence aidant, sa candidature fit de rapides et merveilleux progrès.

M. Cantarel ne s'en émouvait pas trop, il ne prenait pas Fichet au sérieux. Ses amis et le président de son comité lui déclaraient à l'envi que sa victoire était certaine, et les puissants moyens dont il disposait lui mettaient l'esprit en repos. Cependant, quand le jour du scrutin fut venu, il éprouva de poignantes anxiétés.

Il n'osa pas aller à Paris; il ressemblait à ces auteurs dramatiques qui, pour employer l'expression vulgaire, ont le *trac* et que rien ne peut résoudre à assister à la première représentation de leurs pièces. Durant tout ce fatal dimanche, il arpenta son parc, causant avec sa canne et la mordillant plus que jamais. Ce qui l'achevait, c'est qu'il ne pouvait épancher ses angoisses dans le sein de la marquise, qui dînait ce jour-là chez M. de Noisy en compagnie de Jetta.

Il était près de minuit quand on lui remit une dépêche qu'il ouvrit d'une main palpitante. O vicissitudes des destinées! ô vents mystérieux qui soufflez sur les multitudes! suffrage universel, voilà de tes coups! Fichet était nommé, M. Cantarel avait deux mille voix de moins que lui, et, pour comble d'humiliation, le méprisé Souriceau l'avait distancé; il arrivait dernier. Il resta quelque temps comme écrasé, comme broyé par son malheur. Puis il éprouva l'impérieux désir de répandre son âme dans une âme amie; mais ce n'était pas à Mme Cantarel qu'il pouvait demander ce petit service. Il se dit que la marquise avait dû revenir de son dîner. Il se rendit incontinent au chalet, se berçant de l'espoir que non seulement elle compatirait à ses douleurs, mais qu'elle consentirait peut-être à l'en consoler.

Le gros verrou n'avait pas été tiré. A son ordinaire, il s'introduisit dans le salon sans se faire annoncer. Fut-il pris d'une hallucination? Il vit ou se figura qu'il voyait, au pied du sofa où Mme de Moisieux était assise, le jeune Lara, agenouillé sur un coussin et la mangeant des yeux, tandis que ses doigts effrontés

s'amusaient à chiffonner un pli de sa robe. Il faut croire qu'il rêvait, car à peine était-il entré que Lara se trouva debout au milieu du salon. Il lui parut que cet adorable enfant le regardait d'un air provocant et narquois, et sa figure, si agréable qu'elle fût, lui sembla si prodigieusement déplaisante qu'il leva la main pour le souffleter. Le petit Grec était leste, il esquiva le coup et détala.

« Eh bien! qu'est-ce qui vous prend? demanda la marquise d'un ton de reproche.

— Je ne puis souffrir ce petit drôle, répondit-il, et nous avons de vieux comptes à régler ensemble. Vous savez de quel plat de sa façon il m'a régalé dans le temple d'Amour... Au surplus, marquise, je trouve qu'il prend avec vous des libertés fort déplacées...

— Mais, mon cher voisin, interrompit-elle, il me semble que c'est à moi de faire la police dans ma maison. »

Il n'insista pas, il craignait de la fâcher. N'était-elle pas sa ressource suprême? Et puis elle était en beauté, elle n'avait jamais eu l'œil plus vif ni plus ensorcelant, jamais elle ne lui avait paru si charmante, si désirable.

« Ah! mon Dieu, reprit-il, si je jalouse ce petit homme, c'est qu'il a le bonheur de vivre auprès de vous, de vous voir à toute heure, de respirer l'air que vous respirez... Oh! de grâce, ne nous disputons pas dans ce jour de malheur où j'ai besoin de tant de consolations, et vous seule pouvez me consoler. »

A ces mots, il lui narra son désastre, sans se douter

du déplorable effet que son récit produisait sur elle. Obsédée de ses poursuites, il lui tardait d'en être délivrée. A quoi pouvait-il lui servir désormais? quelques jours auparavant, Mlle Maulabret avait écrit à mère Amélie une lettre tendre et respectueuse, pour lui demander pardon une fois de plus du chagrin qu'elle lui avait causé; elle n'y disait rien du chagrin bien plus grand encore qu'elle lui préparait. Ni mère Amélie, ni Mme de Moisieux, ni M. Mongiron n'avaient imaginé de voir dans cette lettre une boîte à double fond. Ils tenaient que cette jeune innocente était incapable de dissimulation; ils avaient cependant tout fait pour lui apprendre à se taire. Forte de cette épître, Mme de Moisieux, qui se flattait d'avoir rempli son engagement, mit M. Mongiron en demeure d'exécuter le sien. Il fut convenu que dans un bref délai Lésin serait présenté à l'héritière et à sa famille. Tout à fait rassurée de ce côté, la marquise ne ménageait plus M. Cantarel que dans l'espoir qu'il userait de toute son influence politique pour recommander l'être impossible aux puissants du jour et pour lui procurer une situation. Et tout à coup elle apprenait ce misérable échec. Deux mille voix de moins que Fichet! cinq cents de moins que Souriceau! Elle perça à jour ce fantoche, elle vit à découvert tout son néant, elle décida que, quand le citron est sec, il faut se hâter d'en jeter l'écorce.

Il était assis auprès d'elle et avançait déjà les deux bras pour les lui jeter autour de la taille. « Aimez-moi, disait-il d'une voix langoureuse, aimez-moi, cela me consolera de tout. »

Elle se leva, le regarda d'un œil superbe, et, le prenant par la main, elle le conduisit devant la glace qui surmontait la cheminée.

« Mon cher voisin, rendez-vous justice, lui dit-elle. Une femme de mon âge qui se décide à avoir une faiblesse doit trouver une excuse dans son choix. Là, franchement, la figure que voici est-elle une excuse suffisante? »

Stupéfait de ce langage inaccoutumé, il perdit quelques instants la voix. Quand il la recouvra :

« Ah! fort bien! s'écria-t-il. O femme vertueuse!... Mais la vertu ne suffit pas au bonheur, il faut y ajouter Lara.

— Vous êtes, lui dit-elle en colère, un visionnaire et un insolent. »

Et ses regards le réduisaient en poudre. Mais il donna un libre cours à sa fureur, qui le suffoquait, et, comme à son ordinaire, il rappela à la marquise les innombrables services qu'il lui avait rendus, les arrangements qu'il avait conclus avec ses créanciers et dans lesquels il avait mis du sien.

« Maintenant je sais qui vous êtes, poursuivit-il, et que la chronique dit vrai, et que je suis un idiot. Oui, cela ne me paraît que trop prouvé; tandis que vous jouiez ici la comédie de la pauvreté, vous aviez placé en Angleterre un bon petit million, déposé en mains sûres... A merveille! mais prenez-en votre parti et faites-en votre deuil, jamais ma pupille n'épousera votre grand benêt de fils.

— Je ne sais pas si mon fils est un benêt, répondit-elle; mais je suis certaine qu'avant seize mois

Mlle Maulabret entrera en religion et que mes conseils n'y auront pas nui. »

Et elle lui montra la porte avec un geste d'impératrice.

« Chassé ! s'écria-t-il en sortant. Eh ! oui vraiment, chassé comme un laquais !

— Vous avez bien chassé Fichet, » répliqua-t-elle en lui enfonçant un second poignard dans le cœur.

Le lendemain, quand Mlle Maulabret descendit au salon, elle eut la surprise d'y trouver M. Cantarel, qui l'attendait de pied ferme et qui lui dit avec un accent de tendresse vraiment paternelle :

« Ce n'est pas tout cela, ma mignonne. Il faut me faire un plaisir, il faut épouser M. Valport. Je le veux, je l'ordonne. C'est après tout un charmant garçon, et, en dépit du vilain petit tour qu'il nous a joué, ce sera le meilleur mari du monde... Et puis ce mariage mettra au désespoir Mme de Moisieux.

— Depuis quand lui voulez-vous du mal? demanda-t-elle.

— Oh ! j'ai été longtemps sa dupe, mais j'y vois clair aujourd'hui. C'est une horrible femme. Les marquises et les amnistiés, qu'on ne me parle plus de ce monde-là. Si vous saviez, mon amour, ce qu'elle a fait !... Ah ! quand on a vécu dans le bourbier !... car c'était un vrai bourbier que cette cour... Quelle immoralité, ma fillette ! Figurez-vous,.. mais vous allez rougir d'horreur. J'ai découvert que son petit groom, cet abominable petit Lara...

— Excepté vous et Jetta, interrompit Mme Cantarel, tout le monde à Combard le savait.

Un quart d'heure plus tard, un break attelé de quatre chevaux dévorait l'espace. Durant tout le trajet, M. Cantarel tint le dé de la conversation, tant il éprouvait le besoin de répandre le trop-plein de son âme. Il entremêlait dans ses discours la marquise et Fichet, Fichet et la marquise, et volontiers il leur eût tordu le cou à tous les deux. Mais, s'il avait deux vengeances à tirer, il se consolait un peu en pensant que l'une du moins était presque assurée. Mlle Maulabret ne desserrait pas les lèvres. Elle causait silencieusement avec le mort ; elle lui disait : « Comme nous nous sommes disputés, vous et moi ! Ah ! grand Dieu, il n'a fallu rien moins que cet affreux malheur pour nous accorder. »

Quand on fut arrivé, quand le break eut traversé une cour que bordait d'un côté une grande remise, de l'autre une vieille tour ruinée et habillée de lierre, sur laquelle étaient perchés des pigeons gris qui roucoulaient à pleine gorge, elle ne pensa plus qu'au supplice qu'allait endurer l'homme qu'elle avait aimé en s'offrant à ses yeux tel que Golo l'avait fait. Tout le passé lui revint au cœur, et elle se prit à pleurer.

L'instant d'après, elle était assise dans un fauteuil, et bientôt elle entendit au fond d'un corridor une voix frémissante qui disait :

« Je la connaissais bien, j'étais sûr qu'elle viendrait.

— Ne vous y trompez point, répondait M. Vaugenis, ce n'est pas elle qui est venue, c'est sœur Marie.

— Non, c'est moi, c'est bien moi, » cria-t-elle.

Puis, par un mouvement involontaire, elle ferma les yeux, frissonnant à la pensée de ce qu'elle allait voir. Quand elle les rouvrit, Albert était agenouillé devant elle et cachait son visage dans ses mains. Elle n'apercevait que ses cheveux d'un brun sombre, que le fusil de Golo n'avait point endommagés, et son front, où elle distinguait deux petits points noirs. Elle attendait avec une douloureuse impatience qu'il relevât la tête. Hormis une petite escarre sur la joue droite, sa figure était intacte, il était plus beau que jamais, et il attachait sur elle deux yeux superbes, deux yeux qui resplendissaient comme deux soleils.

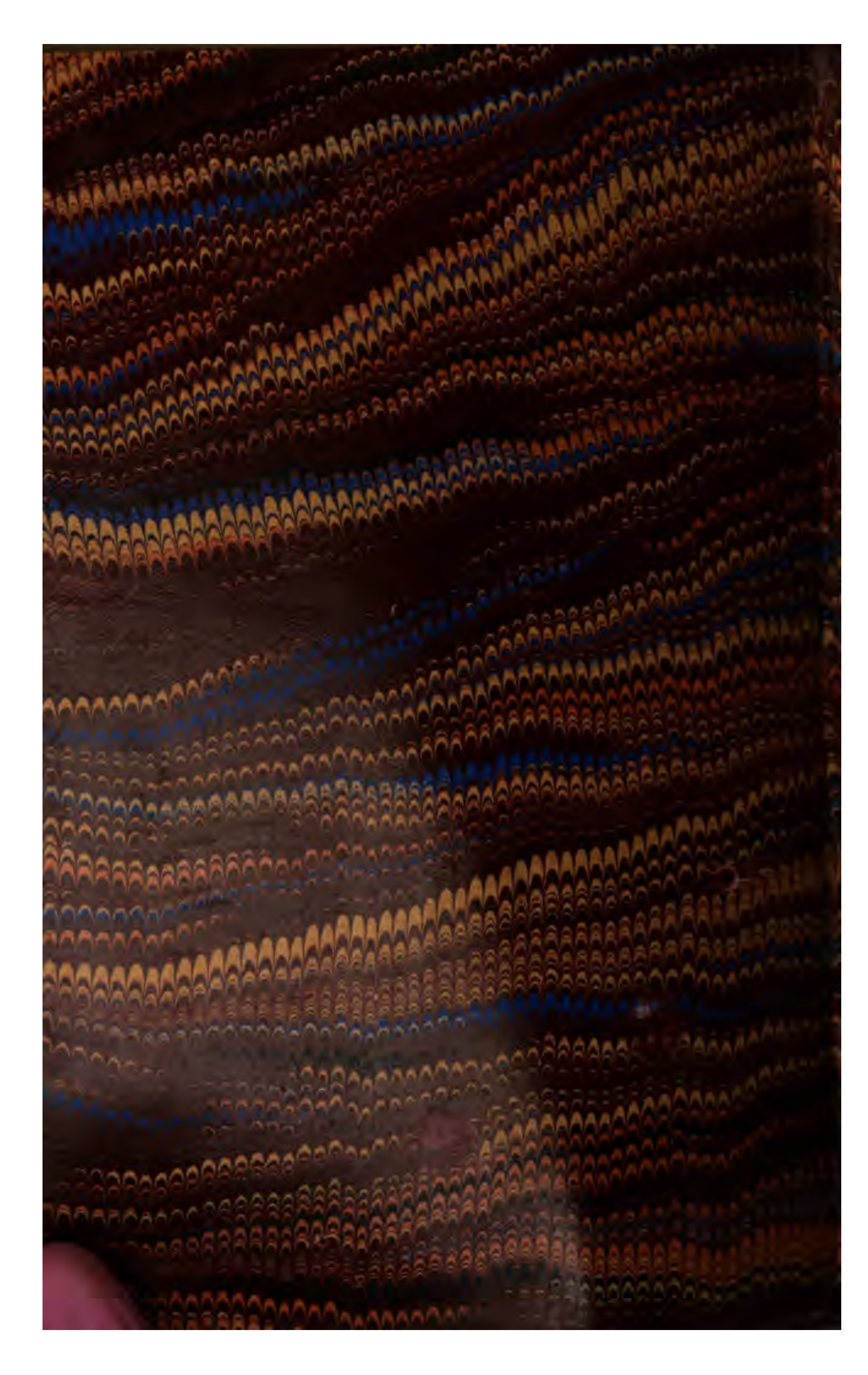
« Ah ! vous m'avez indignement trompée ! » s'écria-t-elle.

Et elle tenta d'échapper, de s'enfuir. Il s'empara de ses deux mains, l'obligea de se rasseoir et se remit à genoux devant elle. Il essayait de parler, il ne pouvait, il s'écriait : « Si jamais... » Les larmes et les sanglots lui coupaient la voix. Enfin, il réussit à dire :

« Si jamais je vous causais un chagrin, si jamais je vous coûtais une larme, si jamais j'oubliais cet aveugle que vous vouliez épouser, je serais le dernier, le plus méprisable des hommes. »

Elle sentit que toute résistance était inutile, que ses mains captives s'accoutumaient déjà à leur prison, que sa volonté l'avait abandonnée, que son cœur la trahissait.

Et pendant ce temps l'ancien président de chambre



— Non, c'est moi, c'est bien moi, » cria-t-elle.

Puis, par un mouvement involontaire, elle ferma les yeux, frissonnant à la pensée de ce qu'elle allait voir. Quand elle les rouvrit, Albert était agenouillé devant elle et cachait son visage dans ses mains. Elle n'apercevait que ses cheveux d'un brun sombre, que le fusil de Golo n'avait point endommagés, et son front, où elle distinguait deux petits points noirs. Elle attendait avec une douloureuse impatience qu'il relevât la tête. Hormis une petite escarre sur la joue droite, sa figure était intacte, il était plus beau que jamais, et il attachait sur elle deux yeux superbes, deux yeux qui resplendissaient comme deux soleils.

« Ah ! vous m'avez indignement trompée ! » s'écria-t-elle.

Et elle tenta d'échapper, de s'enfuir. Il s'empara de ses deux mains, l'obligea de se rasseoir et se remit à genoux devant elle. Il essayait de parler, il ne pouvait, il s'écriait : « Si jamais... » Les larmes et les sanglots lui coupaient la voix. Enfin, il réussit à dire :

« Si jamais je vous causais un chagrin, si jamais je vous coûtais une larme, si jamais j'oubliais cet aveugle que vous vouliez épouser, je serais le dernier, le plus méprisable des hommes. »

Elle sentit que toute résistance était inutile, que ses mains captives s'accoutumaient déjà à leur prison, que sa volonté l'avait abandonnée, que son cœur la trahissait.

Et pendant ce temps l'ancien président de chambre

Un quart d'heure plus tard, un break attelé de quatre chevaux dévorait l'espace. Durant tout le trajet, M. Cantarel tint le dé de la conversation, tant il éprouvait le besoin de répandre le trop-plein de son âme. Il entremêlait dans ses discours la marquise et Fichet, Fichet et la marquise, et volontiers il leur eût tordu le cou à tous les deux. Mais, s'il avait deux vengeances à tirer, il se consolait un peu en pensant que l'une du moins était presque assurée. Mlle Maulabret ne desserrait pas les lèvres. Elle causait silencieusement avec le mort ; elle lui disait : « Comme nous nous sommes disputés, vous et moi ! Ah ! grand Dieu, il n'a fallu rien moins que cet affreux malheur pour nous accorder. »

Quand on fut arrivé, quand le break eut traversé une cour que bordait d'un côté une grande remise, de l'autre une vieille tour ruinée et habillée de lierre, sur laquelle étaient perchés des pigeons gris qui roucoulaient à pleine gorge, elle ne pensa plus qu'au supplice qu'allait endurer l'homme qu'elle avait aimé en s'offrant à ses yeux tel que Golo l'avait fait. Tout le passé lui revint au cœur, et elle se prit à pleurer.

L'instant d'après, elle était assise dans un fauteuil, et bientôt elle entendit au fond d'un corridor une voix frémissante qui disait :

« Je la connaissais bien, j'étais sûr qu'elle viendrait.

— Ne vous y trompez point, répondait M. Vaugenis, ce n'est pas elle qui est venue, c'est sœur Marie.

— Non, c'est moi, c'est bien moi, » cria-t-elle.

Puis, par un mouvement involontaire, elle ferma les yeux, frissonnant à la pensée de ce qu'elle allait voir. Quand elle les rouvrit, Albert était agenouillé devant elle et cachait son visage dans ses mains. Elle n'apercevait que ses cheveux d'un brun sombre, que le fusil de Golo n'avait point endommagés, et son front, où elle distinguait deux petits points noirs. Elle attendait avec une douloureuse impatience qu'il relevât la tête. Hormis une petite escarre sur la joue droite, sa figure était intacte, il était plus beau que jamais, et il attachait sur elle deux yeux superbes, deux yeux qui resplendissaient comme deux soleils.

« Ah ! vous m'avez indignement trompée ! » s'écria-t-elle.

Et elle tenta d'échapper, de s'enfuir. Il s'empara de ses deux mains, l'obligea de se rasseoir et se remit à genoux devant elle. Il essayait de parler, il ne pouvait, il s'écriait : « Si jamais... » Les larmes et les sanglots lui coupaient la voix. Enfin, il réussit à dire :

« Si jamais je vous causais un chagrin, si jamais je vous coûtais une larme, si jamais j'oubliais cet aveugle que vous vouliez épouser, je serais le dernier, le plus méprisable des hommes. »

Elle sentit que toute résistance était inutile, que ses mains captives s'accoutumaient déjà à leur prison, que sa volonté l'avait abandonnée, que son cœur la trahissait.

Et pendant ce temps l'ancien président de chambre

Un quart d'heure plus tard, un break attelé de quatre chevaux dévorait l'espace. Durant tout le trajet, M. Cantarel tint le dé de la conversation, tant il éprouvait le besoin de répandre le trop-plein de son âme. Il entremêlait dans ses discours la marquise et Fichet, Fichet et la marquise, et volontiers il leur eût tordu le cou à tous les deux. Mais, s'il avait deux vengeances à tirer, il se consolait un peu en pensant que l'une du moins était presque assurée. Mlle Maulabret ne desserrait pas les lèvres. Elle causait silencieusement avec le mort; elle lui disait : « Comme nous nous sommes disputés, vous et moi! Ah! grand Dieu, il n'a fallu rien moins que cet affreux malheur pour nous accorder. »

Quand on fut arrivé, quand le break eut traversé une cour que bordait d'un côté une grande remise, de l'autre une vieille tour ruinée et habillée de lierre, sur laquelle étaient perchés des pigeons gris qui roucoulaient à pleine gorge, elle ne pensa plus qu'au supplice qu'allait endurer l'homme qu'elle avait aimé en s'offrant à ses yeux tel que Golo l'avait fait. Tout le passé lui revint au cœur, et elle se prit à pleurer.

L'instant d'après, elle était assise dans un fauteuil, et bientôt elle entendit au fond d'un corridor une voix frémissante qui disait :

« Je la connaissais bien, j'étais sûr qu'elle viendrait.

— Ne vous y trompez point, répondait M. Vaugenis, ce n'est pas elle qui est venue, c'est sœur Marie.

— Non, c'est moi, c'est bien moi, » cria-t-elle.

Puis, par un mouvement involontaire, elle ferma les yeux, frissonnant à la pensée de ce qu'elle allait voir. Quand elle les rouvrit, Albert était agenouillé devant elle et cachait son visage dans ses mains. Elle n'apercevait que ses cheveux d'un brun sombre, que le fusil de Golo n'avait point endommagés, et son front, où elle distinguait deux petits points noirs. Elle attendait avec une douloureuse impatience qu'il relevât la tête. Hormis une petite escarre sur la joue droite, sa figure était intacte, il était plus beau que jamais, et il attachait sur elle deux yeux superbes, deux yeux qui resplendissaient comme deux soleils.

« Ah ! vous m'avez indignement trompée ! » s'écria-t-elle.

Et elle tenta d'échapper, de s'enfuir. Il s'empara de ses deux mains, l'obligea de se rasseoir et se remit à genoux devant elle. Il essayait de parler, il ne pouvait, il s'écriait : « Si jamais... » Les larmes et les sanglots lui coupaient la voix. Enfin, il réussit à dire :

« Si jamais je vous causais un chagrin, si jamais je vous coûtais une larme, si jamais j'oubliais cet aveugle que vous vouliez épouser, je serais le dernier, le plus méprisable des hommes. »

Elle sentit que toute résistance était inutile, que ses mains captives s'accoutumaient déjà à leur prison, que sa volonté l'avait abandonnée, que son cœur la trahissait.

Et pendant ce temps l'ancien président de chambre

disait de sa voix des grands jours, de celle qui lui servait jadis à rendre ses sentences :

« Pour obtenir la terre promise, Josué n'a pas craint de mentir, et Dieu n'a pas laissé de la lui donner. »

FIN

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD

